



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

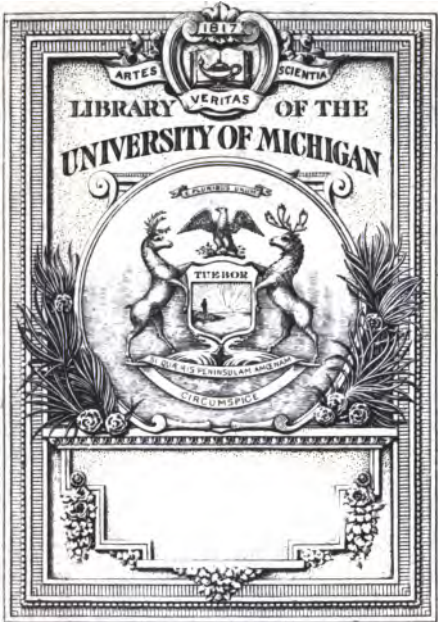
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

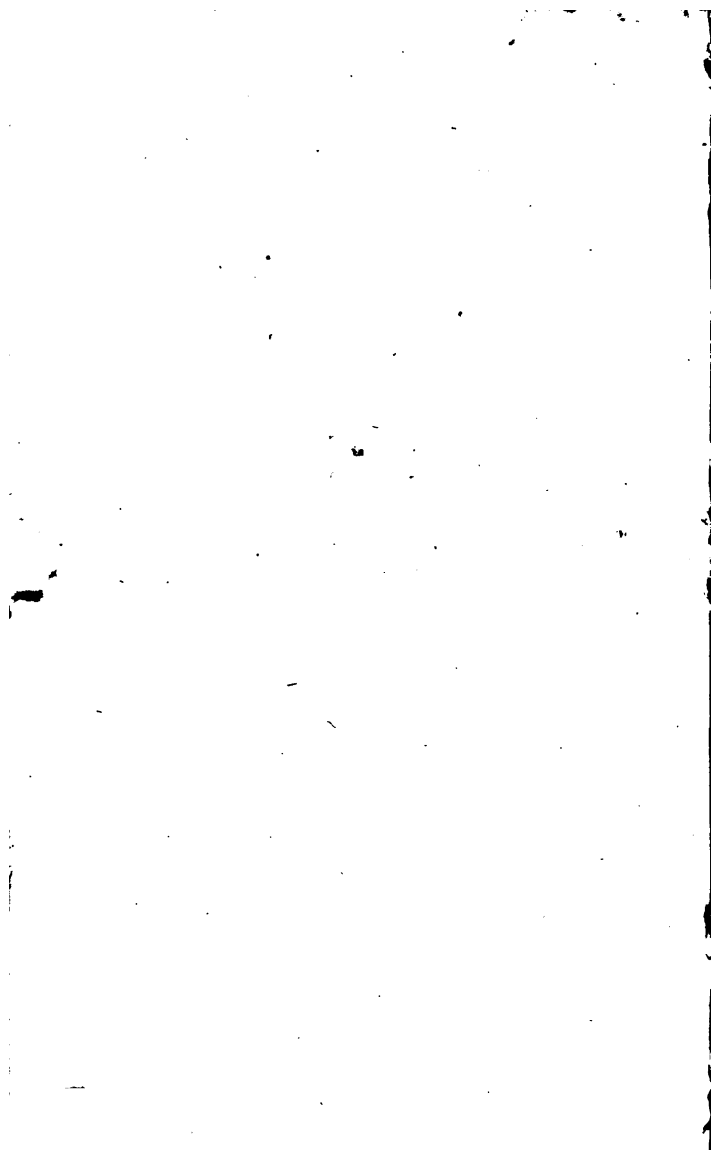
744-148
22

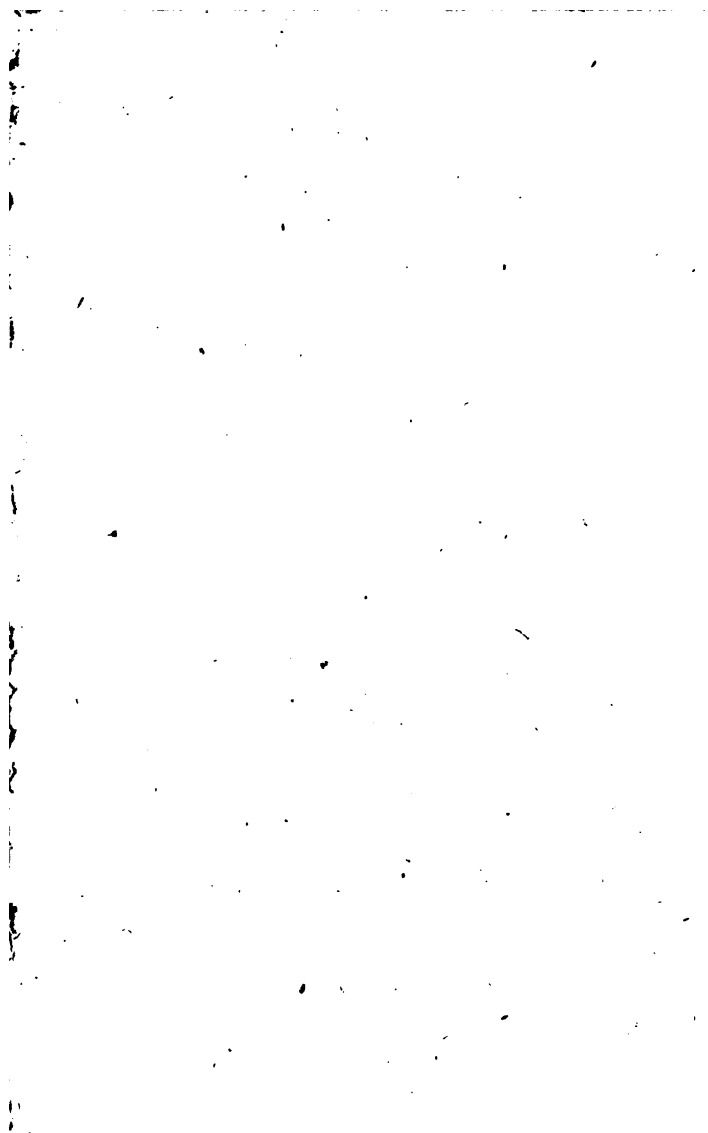


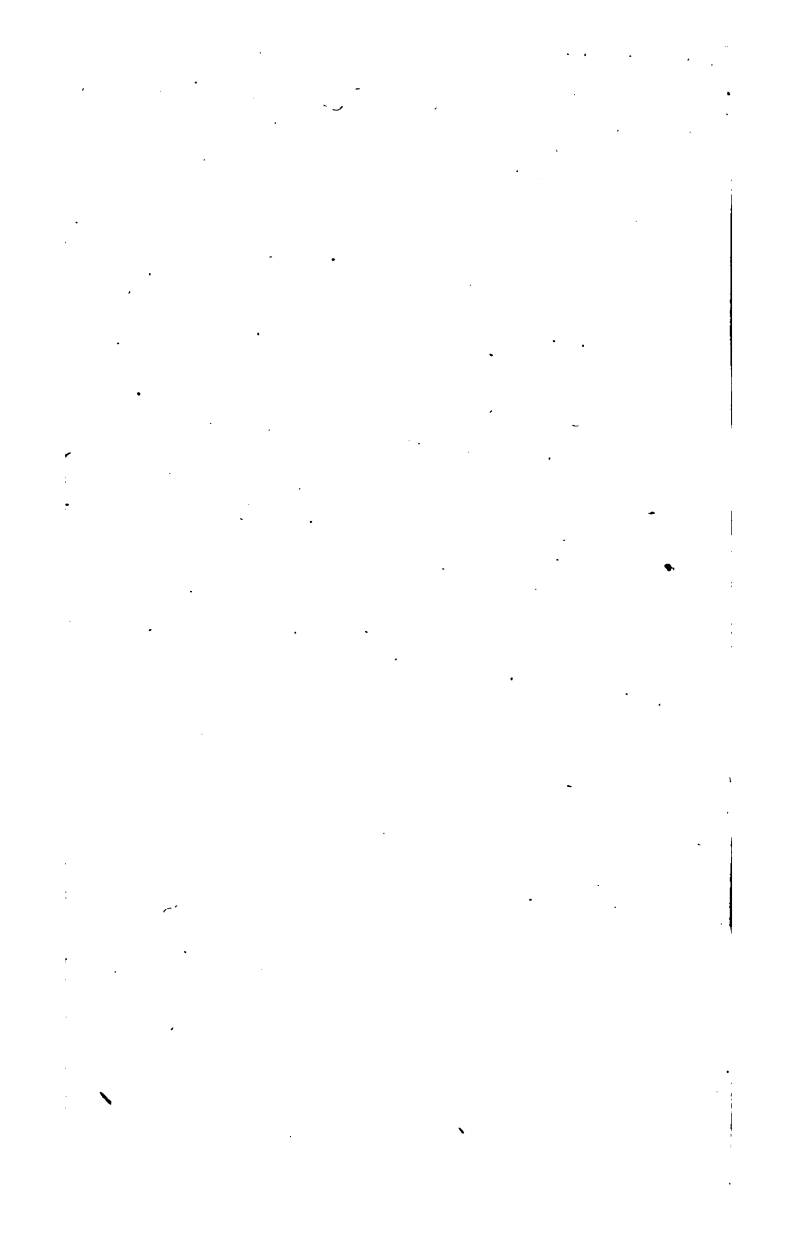
2

1007

.B586







BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JANVIER, FEVRIER & MARS.

1746.

TOME TRENTE-SIX.

Première Partie.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN.

MDCCXLVI.

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

librairie
hypoth
9-16-1630
21625

Pag. 3

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Février
& Mars, 1746.

A R T I C L E I.

DE CROSTACEI, e degli altri Marini Cor-
pi, &c.

C'est - à - dire :

*TRAITE' des Coquillages, & de quelques au-
tres Corps tirés de la Mer, que l'on trouve sur
les Montagnes; par ANTOINE LAZARE
MORO. En deux Livres. A Venise chez
Monti, 1740. Grand Quarto de 452 pages,
avec huit Planches (a).*

JE suis fort éloigné d'aimer les Hypothèses,
elles ont trop fait de mal au Genre humain,
pour qu'on puisse s'empêcher de les avoir en a-
version.

(a) Ceux qui sont curieux d'aprofondir davantage
cette matière, peuvent consulter les deux Extraits que
nous avons donnés de la *Géographie Physique de Wood-*
Tome XXXVI. Partie I. , A 2 ward,

4 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

version. L'Homme est né paresseux, s'il travaille pour découvrir la vérité, c'est la vanité, & quelquefois la nécessité qui l'anime. Mais la vérité n'est pas aisée à saisir, il n'y a point de chemin facile pour y arriver, il faut du travail, de la patience, de l'exactitude, du tems, & des frais, pour s'en aprocher. On voudroit pourtant ne pas être ignorant, on voudroit du moins en imposer aux autres, quand même on ne pourroit pas s'en imposer à soi-même. Voilà l'origine des Hypothèses, semblables à ces images vaines, à qui les Dieux des Poètes donnoient la ressemblance de quelques Héros. L'Hypothèse paroit être quelque chose, quand on la regarde de loin & sans attention. Il ne faut pas s'en aprocher, ni l'examiner de près, elles s'échapperoit, & ne nous laisseroit qu'un vuide d'autant plus affligeant, que l'on croyoit tenir la vérité.

Voilà l'origine des Hypothèses; en voici les mauvaises suites. Cette même paresse orgueilleuse, qui les a formées, les soutient. Les Disciples de l'Auteur d'un Système l'ont appris par cœur, & se le sont approprié en quelque manière. Avoueront-ils que ce Système n'est qu'une conjecture? Autant vaudroit-il convenir de sa propre ignorance. Aussi n'ont-ils garde de se livrer à une aussi dangereuse sincérité. Au contraire,

usage, & des Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Pétrifications. Le premier se trouve dans le Tome XVIII, page 66, & le second dans le Tome XXX, page 127 de cette Bibliothèque. On y propose de fortes objections contre le Système de Woodward, & contre ceux de Mrs. Pluche & Bourguet. Cette Note est de l'Editeur de ce Journal.

traire, ils donneront encore plus de valeur à cette Hypothèse, que ne lui en donnoit son Auteur même. *Descartes* n'avoit que doute, que conjecturé: ses Disciples ont affirmé, ils ont injurié & damné même quelquefois les incrédules. Il n'y auroit pas assez de gloire à enseigner une Hypothèse, qu'on ne posséderoit que par emprunt. Pour la faire valoir, il faut tâcher de la faire recevoir pour une démonstration. Voila bien des Hommes intéressés à défendre un rien: c'est une espèce de *Mississipi*, les Agioteurs savent bien qu'ils ne vendent que du papier. Il y a même des acheteurs, convaincus de n'acheter que des billets, mais on espère de recevoir d'un autre cette valeur imaginaire, qu'on en a payée, & cela soutient le négoce.

Ce n'est pas tout: il ne suffit pas que l'on s'amuse d'une fausse Science, & qu'on néglige le solide; on prend un tour d'esprit ennemi de la vérité, ennemi des expériences, ennemi des Hommes mêmes, qui voudroient nous détromper. Il arrive aux Savans à Systèmes, ce qui arrivoit à l'Homme d'Athènes, qui s'approprioit tous les Vaisseaux du Pirée, & qui se plaignoit bien sérieusement, quand un Médecin, malheureusement trop habile, lui ravit ses trésors en lui ôtant la folie. Le sort de *Galilée* fait foi de cette haine de la vérité, sans parler de celui des Réformateurs, auxquels on s'est opposé, par d'autres principes plus actifs encore. En voila assez pour me faire haïr toute Hypothèse: elle empêche de chercher la vérité, elle la fait haïr. C'est un Roman qui nous dégoûte de l'Histoire.

On trouvera, que je débute d'une manière

6. BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE,

bien impolie, en annonçant une Hypothèse nouvelle. Ce n'est pas pour faire tort à Mr. *Moro*; j'estime son caractère, sa sincérité, & jusqu'à son genre de vie, éloigné de toute ambition; chose assez nouvelle dans un Ecclésiastique Italien. En effet, sans aspirer aux honneurs que cette bonne mère dispense avec libéralité dans ces Climats d'obédience, il gagne sa vie à instruire des Pensionnaires, & il paroît avoir fait un effort considérable, en imprimant à ses dépens le Livre dont il s'agit. Mr. *Moro* nous donne une Hypothèse nouvelle, richesse négative, à mon avis, pour le Genre-humain. Mais il détruit deux autres Hypothèses, en récompense, & il accompagne la sienne de bien des faits avérés, & de raisonnemens fort justes. Son intention est de découvrir l'origine véritable de cette quantité immense de Coquillages, que l'on trouve sur la plupart des Montagnes de l'Univers. Ce sont de véritables productions de la Mer, on n'en doute plus. On a trouvé bien des fois la Coquille même parfaitement bien conservée, on l'a distillée, elle a donné des produits urineux, qu'aucune pierre ne donna jamais, & qui sont le caractère le plus sûr du règne animal.

Il faudroit être bien peu curieux, pour ne pas souhaiter de savoir le chemin, que ces Colonies de Corps marins ont pris dans leur migration. Il y a plus de deux mille ans qu'on a eu cette curiosité. L'idée la plus naturelle, & celle qui se présente le plus aisément, c'est que le Déluge a transporté ces Coquillages sur les cimes des Montagnes. Les vagues d'un Océan nouveau, qui

Janvier, Février & Mars, 1746. 7

qui a couvert les hauteurs les plus élevées de l'ancien Monde, ont jetté au hazard sur la surface du Globe ces productions du fond de la Mer, à peu près comme nos Mers ordinaires en jettent sur leurs rivages, & les y ont laissées en se retirant. Quand les eaux du Déluge ont commencé à se retirer, l'Ararat, le Caucase, les Andes, les Alpes, les Pyrénées étoient les rivages d'une Mer immense; faut-il être surpris qu'il s'y trouve des Coquillages?

Voilà qui paroît bien naturel; mais de fort habiles gens nous ont avertis, que la Nature ne se sert guère des moiens qui nous paroissent les plus aisés. Il faut toujours se défier d'un Système, qui explique les vues d'un Créateur, par une idée qui saute aux yeux d'une Créature: c'est consulter un enfant sur les raisons, qui conduisent les travaux d'un grand Architecte. Aussi Mr. *Moro* rejette-t-il fort loin une explication aussi facile. La plus grande partie de son Livre est employée à la détruire. C'est *Burnet & Woodward*; qu'il réfute, Auteurs de deux différentes branches de cette Hypothèse.

Mr. *Burnet* est trop aisé à vaincre, il donne trop de prise à un Antagoniste. Son Océan intérieur est absolument hors d'état d'inonder la Terre, & de couvrir ses Montagnes. Mr. *Moro* fait voir qu'il faudroit vingt-deux Océans, tels que celui de Mr. *Burnet*, pour noyer les Alpes. Il est vrai que Mr. *Moro* les fait bien hautes: il en fixe la hauteur perpendiculaire à quatre miles d'Italie; & j'ai de fortes raisons de croire, qu'elles ne surpassent guère 12000 piés. Le Baromètre est tombé à 20 pouces environ sur le *S. Godard*;

il y a quelques piés inaccessibles des Alpes, plus hauts peut-être de trois mille piés. Tout cela, évalué suivant les Tables de Mr. *Daniel Bernoulli* (a), ne donne que les douze mille piés, que je viens de nommer.

Mr. *Woodward* fut de son tems le champion du Déluge. Quarante ans, qu'il a employés presque uniquement à ramasser des Fossiles, & surtout des Corps marins transplantés sur la Terre ferme, l'ont enrichi d'une quantité extraordinaire de ces sortes de témoins du Déluge. Son Hypothèse suppose un Océan intérieur, ou un Abîme qui environne le centre de la Terre. Cet Abîme étoit environné d'une croute de Terre solide entrecoupée par des Mers. Dans le tems du Déluge, Dieu suspendit le pouvoir de la gravitation des parties de cette croute, les liens se brisèrent, l'eau de l'Abîme se fit des chemins par lesquels elle passa, se joignit aux anciennes Mers, & inonda le Monde : la Terre se mit dans une espèce de fusion, & ses parties les plus dures s'amollirent, après un certain tems, les eaux du Déluge se retirèrent dans l'Abîme intérieur, par les crévasses mêmes qu'elles avoient faites, elles enlevèrent une infinité de Coquillages, & les laissèrent dans les lits de Terre ou de pierre amollie, qui reprirent peu à peu leur dureté, & retinrent ou l'empreinte de ces Corps étrangers, ou ces Corps mêmes. C'est ce Système que Mr. *Moro* a pris à tâche de combattre, avec un succès qui ne peut que lui faire plaisir.

Mr. *Moro* commence par des faits douteux, ou

(a) Dans son *Hydrodynamique*.

Janvier, Février & Mars, 1746. ●

ou faux, que Mr. Woodward donne pour certains. Il nie que toutes les Montagnes soient remplies de Pierres figurées. Il assure que la plus grande partie en est déstituée, & que les plus hautes en manquent presque par-tout. Il cite là-dessus Mr. Scheuchzer, qui a trouvé des Pierres figurées sur le Mont Pilate, mais qui n'en a point trouvé sur le St. Godard, le Jura, le Joch, & les autres Alpes, qu'il a passées. Le fait est vrai, & ce sont les Montagnes médiocres, qui sont les plus riches en Coquillages. J'en ai vu une quantité prodigieuse sur une Plaine élevée à deux lieues de Bâle: il y avoit assez de Madrepores pour en bâtir un Chateau; & j'y ai vu une Algue marine [*Fucus*] pétrifiée, avec ses Vésicules parfaitement bien conservées.

Mais une autre supposition plus essentielle pour le mérite de la cause, c'est cette dissolution générale, que Mr. Woodward a été obligé d'admettre, pour rendre raison des empreintes que l'on trouve dans les Ardoises, & des restes du Déluge qui se trouvent couverts quelquefois de Rochers & renfermés dans des masses de pierre. Il est sûr qu'il est difficile de croire, que de l'eau simple ait pu fondre les Métaux & les Rochers de l'ancien Monde; mais il est possible d'expliquer comment cette eau si puissante auroit pu conserver en même tems des brins d'herbe & des Coquillages fragiles. Mr. More triomphe; mais un Sectateur du Déluge pourroit sauver son Système, en rejetant la dissolution de la Terre, & en y substituant la mollesse naturelle des terres glaises, ou des sables, ou des cailloux, dans lesquels le Déluge auroit dé-

posé les Coquillages. Il ajouteroit, qu'une longue suite de siècles a endurci ces terres, ces lits, & que par-là les empreintes, ou les originaux mêmes des Corps aportés par la Mer, se sont conservées.

C'est contre l'Abime de Mr. *Woodward* que Mr. *Moro* a beau jeu. Est-il salé, dit-il? S'il l'est, d'où vient que les Fontaines qui en prennent leur origine dans le Système de Mr. *Woodward*, sont douces? S'il est composé d'eau douce, d'où vient que l'Océan, avec lequel il communique, est salé? Mr. *Moro* acumule ses objections contre la prétendue origine des Sources, que Mr. *Woodward* tire de l'intérieur de la Terre. Qu'est-ce qui fait monter cette eau? Quelle attraction, quelle pression lui fait surmonter sa pesanteur, pour gagner des hauteurs placées à 10000 piés au-dessus de la surface de la Terre, & à des milliers de milles au-dessus de l'Abime central de Mr. *Woodward*? D'où vient qu'il ne sort jamais de Source dans une Plaine parfaite, ni sur le sommet d'une Montagne? Je me souviens à cette occasion d'avoir lu bien des fois, qu'il y a des Lacs sur le sommet des Alpes, & sur-tout sur celui du Bloksberg, Montagne d'environ 2400 piés de hauteur au-dessus de la Plaine voisine de la Basse Saxe. De pareilles histoires en ont imposé à Mr. *Woodward*. Il est sûr, qu'il n'y a aucun Lac sur le sommet de cette Montagne célèbre: il n'y a qu'une Mare de quatre ou cinq piés en tous sens, placée sur la pente d'un marécage, & située à plus de quarante piés sous la cime de la Montagne. C'est sur ma propre expérience que
j'en

Janvier, Février & Mars, 1746. 11

y'en parle. Il n'y a pas de Source non plus, ni de Lac sur aucune des Alpes. Les Lacs se trouvent toujours dans des Vallons environnés de hauteurs plus escarpées, & les Sources sur les pentes, encore sont-elles bien rares, quand on approche du sommet, & je ne me souviens guère d'en avoir vu, qui n'ait été à quelques centaines de piés au-dessous de la cime.

Un autre endroit foible de Mr. *Woodward* ce sont les couches de la Terre, qu'il suppose avoir été réglées par la pesanteur, & qui par conséquent devroient toutes être parallèles à l'Horizon, & se ranger suivant les pesanteurs spécifiques de leurs matériaux. Les Métaux devroient être au bas de chaque puis un peu profond: les pierres les plus dures y devroient succéder, & la Terre légère terminer la suite des couches. Mais la Nature n'a rien qui ressemble à cet arangement formé dans le Cabinet. Il ne faut pas voyager bien loin dans les Alpes, pour voir, que les couches des Rochers sont très souvent inclinées à l'Horizon, & qu'il y en a d'autres absolument sans couches, & formés d'une pierre solide. Les expériences rapportées par Mr. *Vallisneri* & de *Varenius* démontrent, que la pesanteur spécifique n'a aucune part à l'ordre des couches. On trouve fort souvent le Roc à fleur de Terre: on trouve des Terres molles & fangeuses au-dessous des couches plus pesantes, & des sables au-dessous du Roc. Les Mines démontrent, à vue d'œil, que des Métaux peuvent se trouver au-dessus des pierres, & le fer, comme tout le monde sait, aime à se rapprocher de la surface de la Terre.

Une

Une autre objection de Mr. *Moré*, ce sont les utenciles & les Médailles que l'on a trouvées à de grandes profondeurs sous terre. Mr. *Moré* croit cette objection victorieuse. Ces Médailles, assurément, n'étoient pas du tems du Déluge; des couches de terre se sont donc formées sans le secours d'un bouleversement général. Je pourrois ajouter aux faits allégués, un Couteau trouvé dans une Carrière du Canton d'Onderwald, sous une masse énorme de Rocher solide. Mais je ne crois pas que ces faits puissent détruire le Système du Déluge. Les Médailles me sont bien suspectes, à moins qu'on ne les ait déterrées dans les ruines de quelque Ville, qui sont toujours considérablement enfoncées sous l'Horizon moderne. Le Temple à pavé Mosaique, qu'on a trouvé à Avenche il y a dix ans, est absolument sous terre, & la Rome moderne est considérablement élevée au-dessus de l'ancienne Rome. Pour les Couteaux, squelettes, &c. trouvés sous des Rochers, ils ne prouvent que la réalité de l'endurcissement successif des matières qui composent des pierres.

Une autre expérience sur les couches de la Terre, paroît plus convaincante. On a trouvé à Modène, qu'entre les couches découvertes, à l'occasion d'un Puis assez profond, il y en a eu deux de Coquillages, & à d'assez grandes distances entre elles, séparées par des couches de pierres & de terre. Si le Déluge, dit Mr. *Moré*, a amené à Modène ces Coquillages, il faut qu'il y en ait eu deux, & que le second Déluge ait amené les Coquillages de la couche supérieure.

Ce phénomène peut être expliqué à la faveur d'une

d'une autre Hypothèse, qui diffère de celle du Déluge. *Aristote, Leibnitz, Linnæus & Celsus* ont cru que la Terre a changé de face ; qu'anciennement elle étoit toute couverte d'un Océan continu ; que cet Océan s'est retiré peu à peu, & a laissé la Terre à découvert, & qu'en même tems elle y a laissé des Coquillages, restes de cette ancienne Mer universelle. Cette Hypothèse n'a pas déplu à Mr. *Vallisneri*, & vient d'être proposée de nouveau par Mrs. *Leibnitz, Linnæus & Celsus*. Elle n'est pas du goût de notre Auteur. Il la combat par plusieurs objections. Toutes les Montagnes devroient être enrichies de Coquillages, dit Mr. *Mora*, si elles avoient toutes été couvertes de la Mer ; & toutes les parties de toutes les Montagnes devroient en renfermer, ce qui est contraire à l'expérience. Il n'y a point de gout de sel au terroir des Montagnes, au-lieu qu'il en reste toujours un peu aux terrains que la Mer a abandonnés. Mr. *Mora* a encore d'autres raisons, tirées de la hauteur prodigieuse des Montagnes, mais qui ne paroissent, à dire le vrai, pas tout-à-fait convaincantes.

Après avoir renversé les Systèmes en possession, Mr. *Mora* va établir le sien dans la seconde partie de son Ouvrage. Ce n'est pas qu'il soit entièrement nouveau, Mr. *Mora* est le premier à citer quelques Anonimes, qui ont eu à peu près la même pensée. Mais il se l'approprie, en traitant les matières à fond, en y rapportant une infinité de phénomènes, en le faisant servir à l'explication de l'origine des Coquillages, & en répondant aux objections, par lesquelles on pourroit le combattre. Cette Hypothèse est fondée sur un

Axiô-

Axiôme, que la Nature est uniforme dans l'exécution de ses desseins, & qu'elle se sert toujours des mêmes causes pour produire les mêmes effets ; Axiôme qu'on pourroit recuser, & contre lequel les Polypes fournissent une objection victorieuse.

Ce principe posé, Mr. Moro nous raporte quantité de faits, par lesquels il prouve qu'un nombre considérable d'Ecueils, d'Ilots, & même d'Iles d'une grande étendue sont sorties du fond de la Mer en différens tems, accompagnées de tous les phénomènes des Volcans. Il nous donne un détail exact de la naissance de la nouvelle Ile produite près de celle de Santorin, & un catalogue du grand nombre de Volcans qui se trouvent sur la Terre habitable. Il a ses raisons pour insister sur ce nombre, il lui est essentiel qu'il y en ait par-tout. Tous ces Volcans vomissent des pierres, des cendres, & des terres mêmes, selon Mr. Moro, ce qui me paroît un peu douteux. Ces matériaux différens, & répandus dans les environs du Volcan en différens tems, ou portés à quelque distance, sous le nom de torrens enflammés, fournissent à Mr. Moro, une explication aisée des couches différentes, qu'on trouve dans la Terre habitable. Il ajoute à ces faits, le grand nombre de pierres d'une grosseur demésurée, qui se trouvent dans le voisinage des Montagnes, & qui ne sauroient avoir été portées dans les endroits où elles se sont fixées, que par des Volcans. Il y a beaucoup de pierres de cette espèce en Suisse, dont le Vulgaire, embarrassé de leur origine, fait honneur au Diable, mais que je soupçonne extrêmement de n'être généralement que des pièces de quelque grand Rocher écrou-

croulé, & dont les fragmens, enlevés par leur poids, vont se placer quelquefois à une grande distance de la Roche dont ils sont sortis. Ces écroulemens sont très fréquens dans les Alpes, le bourg de Plurs, & le Village d'Ivorne en ont été convertis & écrasés.

Tout cela nous prépare au Système de Mr. *Moro*. Il y a eu un tems, dit ce savant Ecclésiastique, que la Terre que nous habitons, étoit entièrement couverte d'une Mer douce universelle de 175 toises de profondeur. Sous cette Mer il y avoit une croute de terre d'une grande épaisseur, & sous cette croute, une Voute prodigieuse, remplie de feu. Quand Dieu a voulu créer la Terre, c'est-à-dire, quand il a voulu rendre la Terre habitable, il a fait agir ce feu souterrain, qui n'agissant pas également dans toutes l'étendue du Globe, a fendu la croute de terre, en a fait élever des parties, & par conséquent a formé des creux entre ces élévations. On comprend que les endroits élevés sont les Montagnes qui sont sorties du sein de l'Océan au commencement de la création; & cette vaste étendue d'eau, ayant été obligée de céder une partie de son espace aux Montagnes qui se formoient, a rempli les creux dont nous venons de parler, & y a retrouvé le terrain qu'elle avoit perdu.

Les Volcans primitifs, dont nous venons de parler, s'ouvrirent bientôt par la violence du feu central, ils rendirent par leurs gouffres ouverts des terres de toute espèce, des pierres & des Minéraux. Une partie de ces matières tomba dans la Mer; c'est alors, dit Mr. *Moro*, que la Mer devint salée par les masses de Sel & de Bitume, dont

dont elle fut imprégnée. Une autre partie de ces mêmes matériaux tomba successivement & sur le penchant des Montagnes primitives, & sur quelques régions voisines de la Mer qu'elle comblèrent. Comme de nouvelles éruptions se succédèrent sans relache pendant un certain tems, la terre qui s'en forma, devint feuilletée ou partagée en diverses couches de matières différentes entre elles, dont l'ordre dépendoit uniquement du tems, dans lequel les éruptions des Volcans générateurs les ont formées l'une après l'autre.

Le Feu central ne se borna pas là, il agit avec fureur contre ces nouvelles terres dérochées à la Mer, il en souleva quelques couches, & en fit des Montagnes moins anciennes, & que Mr. *Moro* appelle *secondaires*, qui devinrent également des Volcans, & qui aidèrent ceux de la première classe à combler une partie de la Mer, & à ajouter des couches nouvelles à celles dont ils étoient nés eux-mêmes.

Ce fut alors que la croûte de Terre fertile commença à produire des Végétaux, & quand il y en eut assez pour suffire à la nourriture des Animaux, il en naquit & sur la surface de la Terre découverte, & sur celle de la Terre encore couverte par l'Océan.

Le feu central ne perdit pas ses forces par tant de Volcans, il continua d'agir, & il continuera pendant toute la suite des siècles. De tems en tems il produisit de nouvelles Montagnes, qui s'arondirent par le moyen des matériaux sortis de leur goufre, & qui devinrent des Iles. Rhodes, Délos, Miera, & toutes les Iles de nouvelle créa-

création, sont de cette dernière classe. La Terre ferme ne fut pas moins fertile en Volcans & en Montagnes ; il s'en forma par-tout en différens tems. Ceux qui s'élevèrent de l'espace de terre, qui avoit été découvert depuis la dernière origine des Montagnes, ne produisirent point de couches fertiles en Coquillages. La terre, dont ces couches étoient faites, avoit été dérobée à la Mer, avant qu'elle eût pu produire des Poissons d'eau salée. Mais les Montagnes, qui sortirent des terres gagnées sur la Mer, après la première révolution du Globe, & produites après le tems que la Mer eût été fécondée, enlevèrent avec elles quelques Coquillages, ou quelques restes d'Animaux, & les répandirent sur les couches de terres, qui s'amoncelaient autour d'elles. Ces Montagnes de la seconde espèce continuèrent de naître, même après que les Hommes eurent inventé les Arts. Delà vient qu'on trouve en quelques endroits, des Bois ouvragés, des Marbres façonnés, des Vaisseaux entiers, à ce que croit Mr. *Moro*, sous des couches de terre ou de pierres. Arrêtons-nous à ce dernier fait. Mr. *Moro* l'allègue sur l'autorité de certains Auteurs assez crédules, comme *Fulgose*, qui nous racontent entre leurs prodiges, la relation d'un Vaisseau avec quarante rames, des voiles de chanvre & des casques d'airain, trouvé dans une Montagne près de Berné en Suisse. Ce conte a parfaitement l'air d'une fable, il ne s'en trouve aucun vestige ni dans les Auteurs de l'Histoire Helvétique, ni dans les Cabinets.

Continuons d'écouter Mr. *Moro*. La distinction des Montagnes primitives, & de celles de la

seconde classe, répond à la question, pourquoi de certaines Montagnes sont déshabitées de Coquillages, & pourquoi les plus hautes Alpes en sont généralement privées. C'est qu'elles sont primitives, & que les Montagnes du second rang, étant nées dans un tems, où le Feu central n'agit plus avec la même violence, sont généralement les moins hautes. Or ce sont ces Montagnes, qui ont tiré de la Mer déjà peuplée les Coquilles & les Poissons. La Mer primitive n'avoit pour fonds que des Rochers stériles, elle n'a commencé à produire des Végétaux & des Animaux, qu'après avoir été enrichie des terres fécondes, qui lui ont envoyé les Volcans primitifs.

Toutes les Montagnes de la seconde espèce ne sont pas fertiles en Coquillages; c'est qu'il s'en est formé avant ce tems, dans lequel la Mer a commencé à produire. D'où vient qu'il y a des endroits où on ne trouve que des Coquillages d'eau douce? C'est qu'un Volcan voisin y a comblé un Lac de l'ancien Monde, qui n'en avoit pas produit d'autres. Comment s'est-il fait, qu'entre les couches du terrain de Modène, il y en ait une de terre grasse & fertile, dans laquelle on a trouvé des fruits d'arbres, & deux autres couches de Coquillages de Mer, séparées par plusieurs couches de différentes espèces?

Ces Phénomènes, bien avérés, & tirés de *Madrisio* & de *Ramazzini*, sont bien forts contre le Système du Déluge. Si la première couche de Coquillage est due à la Mer, qui a occupé les environs de Modène, à quoi attribuer la seconde? Y a-t-il eu deux Déluges universels, ou assez importants, pour avoir fait passer l'Apennin aux eaux de la Mer Egée? Aussi Mr. *Moro* fait-

Il tire bon parti de ces deux couches. Deux Volcans successifs, en différens tems, les ont produites, dit-il, en y répandant les Coquillages qu'ils gardoient dans leur sein depuis leur origine, & dans l'intervalle des deux éruptions. La Terre fertile avoit produit des Végétaux par-dessus la croute inférieure mêlée de corps tirés de la Mer. Qu'on s'imagine deux couches formées des matériaux, sortis du goufre du Vésuve, & voila un exemple de l'explication de Mr. Moro. Ce n'est pas même simplement une conjecture. Notre Auteur a été assez heureux pour trouver dans *Plin* la relation d'un *Volcan*, qui avoit jetté des flammes & causé bien des malheurs, presque du tems de ce célèbre Ecrivain, & dans les environs mêmes de Modène.

D'où vient que l'on trouve dans des couches de la Terre, ou dans les Rochers, des Arbres étrangers au País, dans lequel on les trouve, ou des Coquillages & des Plantes des País éloignés? Mr. Moro répond, que ces Plantes & ces Arbres croissoient autrefois dans le País, dans lequel on les déterre, & que les Mers voisines produisoient les Animaux, dont les Squelètes ou les empreintes se trouvent dans les Rochers. Mais le titre même de *Bibliothèque Raisonnée* ne me permet pas d'être du sentiment de Mr. Moro. Il croit avoir répondu à la question, en supposant que l'Allemagne, par exemple, produisoit des Crocodiles, des Nautilles des Indes, des Fougères des Antilles, & qu'elle n'en produit plus, parce que des Volcans ont couvert ce País d'une terre nouvelle, différente de la terre ancienne qui avoit produit ces Fougères, ces Crocodiles, qui par

cette raison n'en produit plus de nos jours, & qui à leur place donne la nourriture à d'autres espèces de Plantes, & à d'autres espèces d'Animaux qui ont toujours une liaison naturelle avec de certains Végétaux, sur lesquels ils vivent. Mr. *Moro* me permettra de remarquer, que cette solution est absolument contraire à l'expérience. L'Allemagne, située depuis le 45 jusqu'au 55 degré de latitude, n'a jamais produit de Crocodiles; les Animaux de cette espèce n'ont fait que languir en France, & sont morts en peu de tems. Les Plantes des Indes ne sauroient résister aux gelées de l'Allemagne, ni se passer de chaleur pendant trois ou quatre mois d'un hiver un peu rude, à peine peut-on les sauver dans les Orangeries. Il faudroit prouver, que l'Allemagne a été plus tempérée dans les anciens tems, pour sauver l'explication de Mr. *Moro*. Malheureusement l'Histoire dit tout le contraire. Il n'y croissoit point de Vin, le Rhin y geloit assez souvent pour occasionner des sacrifices, que faisoient les Gaulois, pour obtenir du Ciel, que ce Fleuve limitrophe ne gelât point. Enfin il y avoit abondance d'Elans, Animaux qui ne se trouvent plus que dans les Païs plus froids que l'Allemagne, tels que la Prusse, la Suède, le Canada. Les vastes Forêts, dont l'Allemagne étoit couverte, la rendoient plus froide dans les premiers tems, les Neiges s'y conservoient bien plus longtems, elles rafraichissoient le vent qui passoit au-dessus, & la rendoient encore plus pluvieuse qu'elle n'est, en faisant circuler bien plus rapidement les humidités de la Terre. En un mot, les Animaux & les Plantes entierement étrangères, que
l'on

On trouve en Suisse & en France, & qui ne peuvent avoir pris leur accroissement naturel que dans les Indes & dans des Pays inaccessibles à la Neige & aux Frimats, prouvent invinciblement, à mon avis, qu'un Déluge universel a dominé sur la surface du Globe; que les productions de la Terre & de la Mer ont nagé au gré des Vents, & ont été portées dans des Climats éloignés, à peu près comme on trouve de tems en tems des becs de Toucan, & des Fèves de Guinée sur les Côtes de l'Irlande. Quelque force que Mr. *Moro* puisse donner aux Volcans, la rondeur même de la Terre borne leur activité, & ne permet pas que leur force projective puisse s'étendre au-delà de quelques degrés.

Mr. *Moro* termine son Ouvrage par quelques objections qu'il se fait, & qu'il tâche de résoudre. Sans prétendre écrire de Satire, il faut convenir, que c'est là l'endroit foible de tous les Systèmes, & celui où tous les Auteurs échouent. Voici une objection que Mr. *Moro* s'est faite & à laquelle il ne lui a guère été possible, malgré tout son esprit, de trouver une solution satisfaisante. Toute la Terre habitable est pleine de Coquillages, l'Allemagne, par exemple, la France, & l'Angleterre, en fournissent presque dans toute leur étendue; & cependant il n'y a point de Volcan depuis le Hæcla, confiné dans son Ile, jusqu'au Mont Vésuve, dans une étendue de trente degrés. Mr. *Moro* répond, que la plupart des Montagnes du Monde ont été des Volcans, & qu'elles n'en sont plus, comme par exemple, le Mont Vésuve pourroit bien avoir cessé d'en être, puisqu'on est descendu dans le fond du

goufre, par lequel il jettoit des flammes. Il ajoute, qu'il y a en plusieurs endroits de l'Europe, des terroirs brulans, dans lesquels on reconnoît les vestiges des Volcans de l'ancien Monde. Mais il est aisé de rendre ces solutions inutiles. Il est bien hardi, je pense, de supposer qu'une infinité de Montagnes aient jetté du feu, pendant que tous les environs n'en portent aucun vestige. Les cendres, les matières minérales de différentes espèces, les scories, les pierres brulées, annoncent le Vésuve, elles en environnent le pié, & elles doivent se trouver autour de tout Volcan, puisqu'il ne mérite ce nom, que parce qu'il en jette par quelque ouverture. Mais on ne trouve absolument rien de semblable dans cette immense quantité de Montagnes, connues sous le nom d'Alpes, dans le tems qu'on y trouve par-tout des pierres figurées, dont les moules, selon Mr. *Morot*, sont sortis du Volcan avec ces mêmes Minéraux & ces mêmes pierres. Qu'on n'accuse point une terre *accidentelle* d'avoir couvert les matériaux sortis du Volcan; les Alpes sont presque nues dans toute leur étendue, rien ne cache leurs Rochers arides; & qu'est-ce qui empêche ces matériaux de paroître dans les couches couvertes de terre & de Rochers, où des Coquillages se sont si bien conservés?

Autre Objection. On trouve en différens endroits de l'Europe des Coquillages parfaitement bien conservés, quoiqu'extrêmement fragiles par eux-mêmes. Comment concevoir que ces Coquillages aient résisté à l'extrême violence de leur chute, après avoir passé par le feu d'un Volcan, qui auroit dû les calciner? D'où viennent les

Ar-

Arbres qu'on trouve sous terre? Seroient-encore des Volcans qui auroient rendu par leur bouches enflammées une infinité de matières combustibles, qui n'ont absolument rien souffert du feu.

Mais en voila assez pour faire naître au Lecteur une idée de l'Ouvrage de Mr. *Moro*. S'il veut me permettre d'ajouter mon opinion, je pense qu'il a donné une étendue universelle à un phénomène particulier, & qu'il a beaucoup mieux réussi à détruire le Système de *Woodward*, qu'à en établir un autre. Les Volcans ont pu former en quelques endroits de nouvelles couches de terre, & semer quelques Coquillages: mais ils n'ont pas pu faire par-tout. Ajoutons que Mr. *Eberhard de Memmingue*, grand amateur de Pierres figurées, a donné en Allemagne un précis de l'Ouvrage de Mr. *Moro*, en partie pour le faire connoître, & pour le recommander. Mr. *Moro* a mérité cette marque d'estime par la manière ingénieuse dont il emploie cette abondance de matériaux sur lesquels il apuie ses raisonnemens.

A R T I C L E II

ICONUM ANATOMICARUM Partium Corporis humani Fasciculus I, & II, &c.

C'est-à-dire;

RÉCURIE de FIGURES ANATOMIQUES, qui représentent différentes Parties du Corps humain. N. I. contenant les Dessins du Diaphragme, de la Moelle de l'Épine, du Vagin, de l'Épiploon; &c. de la Base du Crâne. &c.

Göttingue chez van den Hoek, 1743, in folio de 42 pages, sans les Préfaces, avec six Planches. Et N. II, contenant les Dessains de l'Artère Maxillaire, de l'Artère Thyroïdienne inférieure, de la Coeliaque, & du Vagin avec l'Uterus. Par Mr. ALBERT HALLER, Conseiller Aulique & Médecin de S. M. Britannique l'Electeur de Hanovre, Professeur Ordinaire en Anatomie & en Botanique, & Membre des Sociétés Royales d'Angleterre & de Suède. Imprimé chez le même en 1745, 42 pages, sans les Préfaces, avec six Planches, dont la première est double.

MR. de Fontenelle a comparé le Corps Humain à un Vaisseau de cent pièces de canon, pour faire sentir la difficulté & l'excellence de l'Ouvrage de Mr. Winslow. Faire le détail du nombre prodigieux de pièces, dont ce Vaisseau est composé, en rapporter les mesures, les figures, les positions, c'est en gros, ce que fait un Anatomiste, qui donne une bonne description du Corps de l'Homme. Il y a pourtant bien de la différence dans ces deux Ouvrages, & cette différence tourne entièrement à l'avantage de l'Anatomiste. On connoît toutes les pièces d'un Vaisseau, des hommes les ont faites, & en tiennent registre, elles sont toujours les mêmes pour un Vaisseau du même rang, leur figure est simple, il n'y a que le nombre, qui fasse de la difficulté. Il n'en est pas de même pour le Corps de l'Homme. Le nombre de ses parties visibles & dissécables, est plus grand que celui des parties du Vaisseau, dont la grandeur

deur se consume presque en vuides. Ces parties sont d'une figure plus composée, à peine en trouvera-t-on une seule qui soit régulière, & qui ait un nom à elle en Géométrie. Ces mêmes parties sont, du moins plusieurs d'entre elles, extrêmement petites : elles ne sont pas toutes connues, il en reste une infinité à découvrir ; elles sont molles, difficiles à séparer de celles auxquelles elles sont attachées ; & , pour achever la difficulté ; elles ne sont pas si constantes, qu'il n'y ait une latitude considérable, dont les bornes ne peuvent s'apprendre que par un grand nombre d'observations. C'est donc quelque chose de bien laborieux, que de donner le détail d'une Machine aussi composée ; la vie d'un Homme n'y suffit qu'à peine.

Plusieurs Anatomistes, sensibles au danger d'une entreprise trop vaste, se sont bornés à une seule des Machines particulières dont la grande Machine du Corps humain est composée. Ils se sont choisis leur portion, les Muscles, par exemple, ou les Os, comme un homme de marine, qui n'écriroit que sur les cordages des Vaisseaux, ou sur la charpente. Cette méthode a réussi. Il est plus aisé à un Auteur, qui se borne, de fixer son attention ; de multiplier ses expériences, & d'épuiser son sujet. Mr. *Haller*, convaincu de cet avantage, a laissé à des *Winslows*, à des *Vésales*, à des *Albinus*, la gloire de donner une description entière du Corps humain, & il s'est contenté de quelques parties, sur lesquelles ses recherches lui ont paru plus heureuses. Il y a même, dans le premier Recueil, deux Planches d'un autre Auteur, mais dont nous ne parlerons

point, parce qu'elles sont tirées de deux Ouvrages imprimés à part, & que le Libraire ne les a ajoutées à celles de Mr. *Haller*, que pour achever une *Sixaine*, que cet Auteur n'auroit pas voulu compléter à la hâte. Les Figures anatomiques ont leur difficulté à part, & indépendante de celle que l'Anatomiste trouve, en préparant les parties qu'il faut dessiner. Mr. *Winslow* a donné son exposition au Public, & il a supprimé ses Planches; son goût, formé par une connoissance exacte du Corps humain, & par une vaste lecture, s'est trop raffiné, pour souffrir les imperfections qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'éviter.

En effet, l'Anatomiste distèque seul, la patience, son adresse, suffisent pour le mettre en état de donner une bonne description. Mais il faut un Dessinateur pour les Figures; il faut du temps, que l'exactitude demande absolument, & que les circonstances & la nature des parties à peindre ne permettent pas toujours de prendre. Les bons Peintres sont rares, du moins hors des grandes Villes, & le meilleur Peintre ne sera pas le meilleur Dessinateur pour l'Anatomie. Il n'y en a que trop d'exemples, celui de l'Ouvrage de *Bidloo* en est un des plus frapans, sans que pour cela je veuille imputer au fameux *Lairasse* les inexactitudes de son Anatomiste. Un Peintre croit bien faire, quand il exprime la Nature; ce n'est pourtant pas cela qui fait le mérite d'une Figure anatomique. Rien n'est plus beau que les chairs des Muscles dessinés par *Lairasse*; mais toute cette beauté est en pure perte. Il s'agit d'exprimer, avec distinction, les parties que

que l'Anatomiste veut faire connoître, sans s'attacher à une trop grande élégance pour tout le reste. Il faut même que cette distinction soit plus grande qu'elle n'est dans la Nature; les traits d'une Figure anatomique doivent être plus marqués, & les ombres plus tranchantes. C'est là l'écueil des meilleurs Peintres, ils ne sauroient se résoudre à terminer les parties par des traits noirs, qui y donnent de la dureté, & qui leur ôtent le naturel; ils ne sauroient renoncer à ces nuances, qui imitent la Nature, mais qui rendent une Figure anatomique faible, confuse, & d'un usage difficile.

Ce que nous venons de dire revient encore à faire sentir, qu'un Auteur ne peut guère donner des desseins sur toute l'Anatomie, qu'après y avoir employé plusieurs années, quand même la fortune l'auroit assisté pour tout le reste des avantages accidentels. Il y a donc de la prudence à ne donner que des fragmens. L'Auteur y gagne, parce qu'il lui est plus aisé de donner quelque chose de fini, & le Public n'y perd que des desseins très imparfaits, qui se feroient ressentir de la présomptueuse précipitation de leur Auteur. *Mr. Haller* n'a pas manqué de saisir cet avantage. S'étant procuré un Dessinateur (a), qui fait l'Anatomie, & se l'étant attaché, il a formé le plan de donner quelques morceaux détachés d'Anatomie, à mesure qu'il s'instruisoit par quelque recherche utile, & que son Dessinateur travailloit à fournir, d'où plusieurs

(a) *Mr. C. J. Rollin*, Docteur en Médecine, qui a dessiné les Planches de l'*Anatomie Sursum* de *Mr. Haller*.

desseins de la même partie, quelque Figure plus finie qui pût le satisfaire. Il est vrai, que du depuis Mr. *Haller* paroît s'être fixé principalement à donner des Figures des Artères du Corps humain, parce que les recherches nécessaires lui sont plus aisées, par la nature des sujets dont son Théâtre est le mieux fourni, & parce qu'excepté les Planches d'*Eustachius*, on manque généralement de Figures dans cette partie de l'Anatomie. Il nous apprend cela dans la Préface du second Recueil.

La première Figure est celle du Diaphragme. Sa situation, cachée par la voute des Côtes, & presque inaccessible au jour, la rend difficile à représenter. On n'avoit alors d'autre bonne Figure de ce fameux Muscle, que le petit dessin de Mr. *Senac*, qui n'est qu'une esquisse. Mr. *Haller*, qui en a écrit un Traité, il y a quinze ans, en a fait exprimer le croisement des Muscles inférieurs-moyens, & les plans de fibres tendineuses, qui sont assez régulièrement disposées dans la plupart des Cadavres.

Pour l'Eiploon, Mr. *Haller* ne disconvient pas, que les deux Figures qu'il en donne, & sur-tout la première, ne soient plus imparfaites que les autres. Il est vrai qu'il est excusable de n'en avoir pas donné de meilleures; l'Eiploon est une membrane fugitive, qui s'échappe aux yeux du Dessinateur, & qui ne soutient pas la lenteur de la *finition*. En récompense de ce défaut, Mr. *Haller* a découvert une nouvelle portion de ce Viscère, plus grande que le petit Eiploon de Mr. *Winslow*. Il l'appelle *Eiploon colique*; c'est elle qui termine le Sac épi-

Janvier, Février & Mars, 1746. 29

Épipoïque vers la droite ; ses deux lames s'attachent également au Colon , & elle est séparée de l'Épiploon vulgairement connu par une ligne , qui tient au Mésocolon. Mr. *Haller* remarque à cette occasion , que presque tous les Auteurs ont donné le nom de *Lame postérieure* de l'Épiploon , à la principale portion du Mésocolon. Cette manière de s'exprimer a produit une infinité de bêtises & de mésentendus.

La Figure de la base du Cerveau est accompagnée d'un Commentaire plus étendu. Le dessein de Mr. *Haller* est de donner une Figure des Nerfs de l'Oeil , & des Sinus de la Dure-mère , les uns & les autres dans leur situation naturelle. Il a fait graver le petit Ganglion de Mr. *Petit* , avec quelques Sinus moins généralement connus ; & il s'est fort étendu sur les différentes Veines , qui sortent du Crane par plusieurs trous , pour servir de communication entre les Sinus de la Dure-mère , & les Veines extérieures de la Tête. Il rend à Mr. *Duverney* le Sinus occipital que ce Grand-homme a découvert , mais qui n'a guère été connu hors de la France , avant que Mr. *Morgagni* en eût fait une nouvelle description , sans avoir de connoissance de celle de Mr. *Duverney*.

Le second Recueil est plus complet. Toutes les Figures y sont accompagnées de Notes , qui renferment un précis de ce que les Auteurs ont sçu & découvert sur chaque matière. Par-là le Lecteur est en état de rendre justice à chaque Inventeur , & de partager avec la plus grande équité les louanges que ses travaux ont méritées. La première Planche est destinée à l'Artère maxil-

maxillaire interne. Cette Artère est, à bien prendre, le véritable Tronc de la Carotide; elle est fort grande, & fort peu connue. Le dessein en est embarrassé, par le grand nombre de Nerfs dont il est accompagné, & par la profondeur des plans, que cette Artère parcourt. Cela a engagé Mr. *Haller* à en donner une seconde représentation, dégagée des ombres. La description est fort détaillée, & Mr. *Haller* a suivi toutes les branches: il y fait voir, que l'Oeil n'en reçoit pas les Artères, & que ce n'en sont que les graisses; à qui de certains petits rameaux de l'Artère *infraorbitale* donnent quelques ramifications. Mr. *Winslow*, qui n'en est pas moins digne de toute notre estime, avoit attribué les Artères du globe de l'Oeil & de la Choroïde à l'Artère *infraorbitale*: elles viennent, bien sûrement, de la Carotide interne. Mr. *Haller* ajoute à l'Artère maxillaire interne, la description de l'Artère Pharyngienne, Artère nouvelle, dont on n'a presque pas touché la description.

L'Artère Thyroïdienne inférieure est très grande, elle l'est sur-tout dans l'âge le plus tendre; elle est alors à peu près égale à l'Artère vertébrale. On n'en a guère d'autre description, que celle de Mr. *Winslow*, à qui les bornes qu'il s'étoit prescrites, n'ont pas permis d'entrer dans aucun détail. Mr. *Haller* en décrit quatre branches principales, dont celle, qu'il nomme *ascendante*, est remarquable par ses anastomoses avec l'Artère vertébrale, l'occipitale, & la Pharyngienne, & par les rameaux qu'elle donne à la Dure-mère de l'Epine du Dos. Entre les branches moins considérables de l'Artère
Thy-

Thyroïdienne, il y en a qui le deviennent, parce qu'elles vont à la Trachée-artère, & qu'elles communiquent avec les Artères bronchiales. Tout cela est fort détaillé, & exprimé par deux Figures, qui paroissent être les plus achevées de tout le Recueil. Mr. *Haller* donne, par occasion, l'histoire de l'Artère Thyroïdienne supérieure, & celle de l'occipitale.

Deux autres Planches représentent l'Artère Coeliaque, qui est des plus considérables par sa grandeur, & parce qu'elle fournit du sang à des Viscères très remarquables. Il en est des découvertes anatomiques, comme du cours d'un Fleuve fameux; on commence par quelques légères positions, souvent mal déterminées, par quelques Pais, que ce Fleuve arrose, & par son embouchure. Les Rivières qui s'y rendent, & qui en sont comme les racines, n'entrent point dans cette description. Souvent, fût-ce le Nil, on n'en connoit pas même la source. Peu à peu d'autres Voyageurs refont le même chemin, observent plus à loisir, déterminent les positions du Fleuve, & en découvrent l'origine. Des Chorographes exacts surviennent, ils marquent jusqu'au moindre Ruisseau, dont le Fleuve reçoit les eaux, & jusqu'au moindre de ses détours. La Coeliaque répond à la comparaison que nous venons de faire. Au commencement de ce Siècle, on ne connoissoit presque pas cette Artère; on attribuoit à l'Aorte sa principale branche, la splénique, & on ne lui en laissoit que deux, de trois, qu'elle ne manque presque jamais d'avoir. Tout le détail étoit également imparfait. Les Planches d'*Eustachius* aidèrent beau-

beaucoup à en corriger l'idée. Mr. *Walther* de Leipzig en donna la première bonne description, & Mr. *Winslow* la seconde. Mr. *Haller*, moins gêné par son plan, est entré dans un très grand détail, en a poussé toutes les branches, & donné un précis de ses communications avec l'Artère mésentérique, l'émulgente, l'épigastrique, &c. avec un abrégé de ses variétés.

La dernière Planche contient deux Figures du Vagin, de ses rides, disposées avec beaucoup d'artifice, sur deux colonnes, & de celles du cou de l'Uterus, qui ont beaucoup de rapport avec elles, & qui partent également de deux troncs. Ces deux Figures, & sur-tout la plus petite, sont très finies, & font honneur au Dessinateur & au Graveur.

En voilà assez, & plus, peut-être, que le plus grand nombre des Lecteurs ne souhaite de savoir d'un Livre, qui ne les intéresse pas infiniment. Mr. *Haller* promet de le continuer, & de donner de tems en tems de nouvelles *Séances* de ses Dessains anatomiques. Il n'a pas voulu attendre, que son *Angiologie* fût complète, trop d'accidens viennent traverser des projets trop vastes, & font périr des matériaux, qui ne laissent pas que d'avoir leur usage, quand même ils ne finissent pas une partie entière de l'Anatomie. La Physique a besoin de matériaux, le tems d'en élever des Bâtimens n'est pas encore venu.

ARTICLE III.

SERMON preached on occasion of the present REBELLION in SCOTLAND, at the Parish Church of St. James, Westminster, and the Chapels belonging to it, October 6, 13, 1745. By THOMAS, Lord Bishop of OXFORD. Published at the request of the Parishioners.

C'est - à - dire :

SERMON prêché à l'occasion de la présente REBELLION en ECOSSE, à l'Eglise Paroissiale de St. Jaques dans Westminster, & aux Chapelles qui en dépendent, les 6 & 13 Octobre dernier, par l'Evêque d'OXFORD, publié à la requête des Paroissiens. A Londres chez J. Jackson & J. Jolliffe, 1745. 8. pag. 32.

LA Rebellion qui vient d'éclater en Ecosse, & qui y a été excitée par un *Prétendant* à la Couronne d'Angleterre, fait trop de bruit dans le monde, pour que les Habitans des Etats voisins puissent l'ignorer, & elle intéresse trop la paix de l'Europe en général, pour ne pas attirer les regards d'une infinité de personnes. Mais comme elle intéresse sur-tout aujourd'hui les Anglois, dont elle attaque directement les Libertés & trouble le repos, on voit paroître journellement en cette Ville quelque nouvelle *Brochure*, où chacun dit son sentiment, fait ses réflexions & tâche, à sa manière, d'animer le zèle des bons Sujets en faveur de la cause commune.

Tome XXXVI. Partie I. C mu-

munne. Les Prélats se sont signalés en cette occasion & se signalent constamment, par de fortes exhortations, qu'ils adressent dans leurs Sermons à leurs Auditeurs, & la plupart de ces Sermons s'impriment. Parmi tous ceux qui ont déjà paru, & qui ont chacun leur mérite, celui de l'Evêque d'Oxford emporte généralement les suffrages, & on ne fait pas difficulté de le regarder comme un Chef-d'œuvre dans son genre. C'est cette raison, jointe à d'autres, qu'on sentira sans peine, qui nous a fait croire que nos Lecteurs en verroient avec plaisir un Extrait.

Le Texte est pris du second Livre de *Samuel*, Ch. X, 12. *Sois vaillant, & portons-nous vaillamment pour notre Peuple & pour les Villes de notre Dieu. Et l'Eternel fasse ce qui lui semblera bon.* L'Evêque d'Oxford, pour se concilier l'attention & l'assentiment de ses Auditeurs, proteste qu'il ne prophanera jamais la Chaire, comme jamais il ne l'a prophanée, par des déclamations en faveur d'un intérêt de parti. Mais il s'agit, *dit-il*, d'une cause commune qui nous intéresse tous sans distinction, en ce que chacun de nous a de plus cher au monde. A Dieu ne plaise que les Ministres de l'Evangile se taisent, ou par mauvaise volonté ou par crainte, lorsque la Providence les appelle si hautement à élever leur voix. Si la tempête se dissipe, sans arriver jusqu'à nous, il sera néanmoins très utile d'avoir fait les réflexions, & d'avoir pris les résolutions nécessaires en la voyant s'approcher; & si Dieu permet que nous en ressentions les effets, nous ne pouvons espérer qu'il les adoucira & les abrégera par sa miséricorde, qu'en répon-

reconnoissant la justice de ses jugemens, & en nous y soumettant avec résignation. Tout ce qui est nécessaire à ces fins, est clairement exprimé dans le Texte, qui nous offre naturellement les trois Articles suivans. I. Les intérêts dont nous courons risque : *Notre Peuple & les Villes de notre Dieu.* II. Les dispositions que nous devons montrer pour leur défense : *Sois vaillant, & portons-nous vaillamment.* III. L'aveu de notre humble espérance au Tout-puissant : *Et l'Eternel fasse ce qui lui semblera bon.*

Les intérêts dont nous courons risque, c'est *notre Peuple & les Villes de notre Dieu*, en d'autres termes, nos Droits civils & notre Religion. Les motifs qui d'abord engagèrent les Hommes à se soumettre à un Gouvernement civil, furent la défense de leurs personnes & de leurs biens contre un injuste Agresseur, & la paisible jouissance des moyens de s'assurer un bonheur durable. Tout Gouvernement est bon ou mauvais, selon qu'il répond, ou qu'il ne répond pas à ces fins. Or dans le nôtre, tel qu'il est à présent, nos Libertés sont d'une plus grande étendue que celles d'aucune autre Nation sur la Terre : nous en jouissons si pleinement, que nous en abusons d'une manière qui est sans exemple, & il n'y a point de Sujet raisonnable parmi nous, qui puisse soupçonner le Roi d'avoir même formé le dessein d'en enfreindre la moindre partie. Les Biens du plus simple Particulier sont à couvert de la violence & de l'oppression des Grands, autant que de bonnes Loix fidèlement exécutées le peuvent permettre. Si nous sentons le poids de nos dépenses publiques, nous ne devons

nous en prendre qu'à nous-mêmes, puisqu'elles ont été jugées nécessaires par nos *Représentans* en Parlement, en particulier pour mettre la Nation en sûreté contre des malheurs pareils à celui qui nous menace ; si nous en sortons, tout aura été sagement dépensé ; mais si nous succombons, tout est perdu.

On a sans doute commis des fautes à cet égard & à d'autres, mais une partie des fautes dont on se plaint, sont imaginaires ; car nous ne sommes pas plus infailibles que ceux que nous blâmons, & ils sont mieux en état de juger des choses que la plupart d'entre nous. Une partie de ces fautes sont de peu de conséquence, & ne méritent pas qu'on les relève. Une autre partie vient autant & peut-être plus de notre mauvaise conduite que de celle de nos Supérieurs. Enfin, il y en a une partie qui viennent des méprises & des foibleesses à quoi ils sont sujets, parce qu'ils sont Hommes. Et si nous avons besoin nous-mêmes d'indulgence, pourquoi refuserions-nous d'en avoir pour les autres, sur-tout pour les Princes qui nous tiennent lieu de Pères, & à proportion, pour ceux qu'ils emploient ? Mais de quelque côté que viennent les griefs dont on se plaint, n'avons-nous pas des moyens autorisés par la Loi, pour les redresser à l'amiable ? N'avons-nous pas l'entière liberté de faire usage de ces moyens ? Et supposé qu'on n'ait pas agi aussi promptement & aussi efficacement qu'il seroit à souhaiter, si l'on peut employer la violence au-lieu des Loix, à chaque faute, à chaque délai, sur-tout quand nos propres divisions en sont la vraie cause, nulle Société ne peut jamais subsister. Et

Si nous sommes trop dépravés pour attendre du bien d'une union mutuelle, comment pouvons-nous en espérer de nos mutuelles violences ?

Enfin notre Religion, dont je crains qu'on fasse moins de cas que de tous les autres Biens, quoiqu'elle en soit le rempart & l'appui ; notre Religion, dis-je, est certainement la plus raisonnable & la plus utile au bien des Hommes, la plus humaine, la plus éloignée de la Tyrannie ou de l'Esclavage, exemte de superstition & d'enthousiasme ; elle est établie avec tant de prudence, qu'elle est inséparablement unie au Gouvernement civil, sur le même appui, & avec tant de modération, qu'elle ne maltraite jamais ceux qui n'acquiescent pas à sa Doctrine. J'avoue que la pratique n'en a pas été recommandée à ceux qui la professent, aussi généralement & aussi exactement qu'elle auroit dû l'être par l'autorité & par l'exemple de ceux qui y sont obligés. Plût à Dieu qu'on l'eût fait ! Dieu veuille qu'on le fasse ! Mais du moins ceux qui ont marqué au devoir de porter les Hommes à la piété, ne les en ont pas détournés, outre que chacun est responsable du mépris qu'il en fait.

Voilà, ce me semble, un détail simple & vrai de notre condition présente. J'ai mis les avantages au plus bas, afin qu'on ne puisse me rien contester. Mais qu'aurions-nous à la place, si l'entreprise du *Prétendant* réussissoit ? Ou plutôt qu'avons-nous à attendre avant qu'elle réussisse (car chacun doit être bien sûr qu'on ne s'y soumettra pas sans coup férir), sinon un affreux spectacle proportionné à ses progrès, de sang répandu de toutes parts, & de ravage au gré d'un Peu-

ple féroce & barbare, où tout ce que nous avons de plus cher courra risque de périr. Car un Conquérant ennemi eût-il la volonté, n'a pas toujours le pouvoir d'arrêter les désolations du fer & du feu, quand elles sont une fois commencées.

Mais je suppose ce commencement de douleurs passé, que doit-il arriver ensuite à l'égard de nos intérêts civils? Quel nombre prodigieux de personnes, qui n'ont point d'autre sûreté pour la meilleure partie de leur Bien, peut-être pour le tout, que la continuation du Gouvernement présent qui l'a entre ses mains! Si ce Gouvernement venoit à manquer, comme on ne peut pas s'attendre que les emprunts qu'on a faits pour le soutenir, fussent regardés de bon oeil par ceux qui viennent le renverser, dans quelle terrible détresse seroient toutes ces Personnes, & combien cette calamité s'étendrait-elle au-delà? A tous leurs Domestiques, à ceux qui seroient dans leur dépendance, à tous ceux qui trafiquent, ou qui sont liés d'intérêt avec eux. Combien y en a-t-il d'autres dont les fortunes sont entièrement bâties sur des Oâtrois Royaux, des Sentences juridiques, des Actes de législation faits depuis 56 ans, qui, en cas d'une révolution, deviendroient douteux, comme émanés d'un pouvoir incompetent, & seroient à la merci d'on ne sait pas qui? Celui qui nous menace, vient à la tête d'une foule d'*Indigens*, rassemblés des trois Royaumes, qui croiront & tâcheront de lui persuader qu'il ne pourra jamais assez payer leurs dangereux services. Et quand la vengeance, la pauvreté & l'avarice travaillent de concert, qui sera à l'abri des confiscations? Quels crimes, quel-

Quelles trahisons n'imputera-t-on point aux Sujets d'une Nation, qui sera toute regardée comme coupable de trahison depuis tant d'années ? Quelles Loix ne tordra-t-on point, n'abolira-t-on point, pour autoriser ces attentats ? Et qui pourra vivre en sûreté ?

Mais, outre ces dangers, à quoi seront exposés nos Biens & nos vies ; en quel état seront le Commerce & les Domaines de la Nation ? Songez quelles dettes prodigieuses le *Prétendant* doit avoir contractées, depuis le tems qu'il n'a rien eu de lui-même pour vivre ; Songez quelles sommes immenses les Princes étrangers pourront lui demander, pour les guerres onéreuses qu'ils diront n'avoir entreprises que pour sa cause. La Nation seroit horriblement épuisée, s'il falloit payer la moindre partie de ces demandes, qui ne diminueroient point par l'abolition des dettes actuelles de l'Etat. Songez encore quels funestes Privilèges les Puissances qui soutiennent la présente invasion, & dont le secours sera toujours nécessaire, quand même elle réussiroit, demanderont en dédommagement ; soit des Places, dont notre Commerce dépend, soit des Concessions à l'égard de leur Commerce, & des Restrictions à l'égard du nôtre, & bientôt nous nous verrons réduits dans un état foible, précaire & méprisable.

Mais je veux, pour un moment, que nous fussions en sûreté à tous ces égards, en pouvons-nous avoir la moindre à l'égard de notre heureuse Constitution ? Lorsqu'on fera revivre comme une juste prérogative de ce qu'on appellera la *Restoration*, ce pouvoir de suspendre les Loix &

d'en dispenser, & de lever des Subsidés sans A^ute de Parlement, pouvoir qui fut non seulement réclamé, mais même mis en usage immédiatement avant la Révolution. Les Droits dont nous avons joui depuis ce tems-là, comme d'un bien qui nous appartenoit incontestablement, seront regardés comme des prétentions séditionnelles & traîtreuses, & toute expression zélée pour quelque reste de Liberté, passera pour un acte de Rébellion. Et, en vérité, rien ne sera plus naturel que de former des soupçons, au moindre souffle de cet esprit qui nous a déjà délivrés, pour prévenir un nouveau changement. Malgré cela, on fera vraisemblablement des efforts pour y parvenir, & qui sait combien ils seront sanguinaires & funestes? L'appréhension de ces efforts sera un prétexte plus valable que du tems du dernier Roi *Jacques*, pour tenir sur pié, à grands fraix, une Armée dangereuse, & peut-être une étrangère. Quelques-uns en seront intimidés, d'autres, sur le principe de tirer parti de ce qu'ils ne peuvent pas empêcher, se plieront humblement à tout ce qu'on exigera d'eux. Un Prince qui vient, sur le fondement d'un Droit héréditaire & inaltérable, croira avoir un titre très clair au pouvoir arbitraire. Ses Partisans ont ouvertement déclaré qu'il l'a, même pendant qu'il est exclus du Trône: que sera-ce donc s'il y monte? Probablement encore, il ne se contentera pas du simple exercice de ce pouvoir, il inventera, pour le faire reconnoître & pour l'apuyer, de nouvelles Déclarations, de nouveaux Sermens que nous ne pourrions faire sans crime, ou refuser en sûreté.

Enfin, pour l'état de notre Religion, il est sans

ex-

exemple que la Papauté ait jamais épargné long-tems le Protestantisme, dès qu'elle s'est vue capable de l'opprimer sans danger ; mais elle le tolérera moins encore ici qu'ailleurs, dès que la nécessité ne l'y obligera plus. Car, quelque penchant que plusieurs d'entre eux puissent avoir pour la douceur, le nombre des *Intolérans* prévaudra certainement, comme ils ont toujours fait ailleurs ; & , en imputant faussement à notre Religion cette prétendue perfidie qui ne vient que de leurs injustes efforts pour renverser la Constitution, ils ne manqueront pas de soutenir que la même cause produira le même effet, & que par conséquent on ne doit pas la laisser subsister. Vous donc, qui aimez l'Eglise d'Angleterre ; vous tous, qui croyez que la Doctrine de la Réformation est la vérité de *Jésus-Christ*, considérez dans quelle alternative vous serez, ou de professer & de pratiquer des faussetés & des impiétés dont vous êtes pleinement convaincus, ou d'être chassés de vos Eglises dans des coins d'où on vous arrachera bientôt après, pour vous sacrifier à cette *Mère des Abominations*, qui depuis si longtems *s'est enivrée du Sang des Saints* (a).

Que ceux qui sont indifférens, ou chancelans, ou incrédules dans la Religion, fassent du moins réflexion que, comme ils sont toujours prêts à déclamer contre la Superstition, l'Eglise Romaine en est remplie au plus haut degré : & que comme ils se récrient sans cesse contre l'opulence & le pouvoir des Ecclesiastiques, tout de même la Papauté porte à un degré inouï, non seulement

(a) *Apec. XVII, 5, 6.*

lement les richesses & la puissance ; mais encore l'orgueil & la Tyrannie. Que si, malgré cela, ils veulent s'en tenir à leur maxime favorite, qui est que toutes les Religions sont égales, Dieu par un juste jugement leur en fera bien sentir la différence.

Mais on peut répondre à cela, que celui qui prétend à la Couronne est sans doute entré dans les obligations les plus solennelles de conserver tous nos Droits dans l'Etat & dans l'Eglise. A la vérité rien n'est plus aparent dans la spéculation, parce que c'est ce qu'exige la plus simple Politique. Et cependant, chose étonnante ! le *Prétendant* ne fit jamais aucune déclaration formelle de ce genre, lors de la dernière Rebellion, & je ne vois pas que jusqu'à présent, il en ait fait. Et s'il ne veut rien promettre de positif aujourd'hui, je vous prie, que fera-t-il dans la suite ? Car pour des paroles favorables données par d'autres en son nom, qu'y a-t-il de plus aisé que de les désavouer, comme ayant passé leur commission ? Mais je suppose qu'il ait donné lui-même les plus fortes assurances : *Marie* la Reine sanguinaire ne l'avoit-elle pas fait à l'égard de ses Sujets Protestans, qui ne l'avoient que trop mérité par leur zèle à l'élever sur le Trône ? Cependant ne les persécuta-t-elle pas immédiatement après, ne les brûla-t-elle pas au bout d'un an ? Le dernier Roi *Jacques* n'avoit-il pas contracté les mêmes engagements ? N'étoit-il pas obligé à les observer, par les motifs les plus forts de conscience & de reconnoissance ? Mais les observa-t-il seulement pendant deux ans ? Comment pouvons-nous nous flatter que celui qui réclame la Couronne

com-

comme un de ses Descendans, sera plus favorable à cette Religion, à ces Libertés, qui sont depuis tout ce tems-là les ennemis capitaux de ses Préentions? Les Déclarations les plus formelles qu'il puisse faire, ont été plusieurs fois & long-tems depuis la révolution, déclarées, par l'autorité de la Cour de Rome, „ nulles & de nul effet, dès qu'elles sont en quelque sorte préjudiciables à la Foi Catholique, au salut des Ames, ou à quelque Droit Ecclésiastique que ce puisse être, quoique de tels engagements eussent été souvent ratifiés & confirmés par serment”. Je me sers des propres termes du Pape *Clement XI*, précisément dans le cas de Conventions faites en faveur des Protestans (a). Ainsi, quand même le *Prétendant* à la Couronne feroit les promesses les plus fortes & les plus positives, quand même il auroit les dispositions les plus favorables à les tenir, cependant comme il fait profession d'assujettir sa conscience aux décisions du Pape, sous les yeux duquel il a long-tems résidé, dans les Etats duquel son Fils qui vient de nous envahir, est né & élevé, & par la bonté duquel ils subsistent, il ne peut refuser de rompre tout engagement qui paroîtra criminel à ce Guide infailible, lequel a peut-être connivé avec lui pour en faire, à condition de les rompre dès qu'il en sera tems. Mais s'il le refusoit, pouvons-nous nous imaginer que tous ses Successeurs seroient si obstinément réfractaires, quod'épargner une Religion qu'ils haïssent mortelle-

(a) Clem. XI, Pont. Max *Epist. & Brevia. Fol. Romæ 1724. Tom. II. p. 172.*

lement, persuadés qu'en la détruisant on acquiert un titre sur le Ciel, & une propitiation pour tous les péchés d'une vie scélérate?

Il faut avouer que le Papisme s'est montré plus doux dans ces derniers tems que dans les siècles passés. Cependant on a vu de nos jours les exécutions de *Thorn* & les banissemens de *Salzbourg*; & la *France*, cette année même, a persécuté & massacré nos Frères Protestans, pour la profession de leur foi. D'ailleurs, quoique l'Eglise Romaine ait pu suspendre l'usage de quelques-unes de ses prétentions, elle n'a renoncé à aucune. Et si elle regagnoit une fois autant de son ancienne puissance, qu'elle feroit nécessairement si elle triomphoit ici, on la verroit bientôt reprendre son ancienne férocité.

Nous persuaderons-nous donc que la crainte puisse empêcher un Prince Papiste d'attenter à notre Religion & à nos Loix? Mais que seroit-ce si la plus grande crainte étoit d'encourir la damnation pour ne pas former ces attentats? C'étoit le cas du Roi *Jacques*, & peut-être celui de bien d'autres. Que seroit-ce enfin, si on venoit à juger dans une vue politique, que la voie la plus sûre seroit de consommer cet Ouvrage tout d'un coup, avec le secours d'Etrangers qui se préparent actuellement à nous envahir?

On peut répondre encore que quiconque devienne notre Roi, il aura soin du moins, pour son propre intérêt, de faire fleurir le Commerce, & de conserver la puissance de la Nation. Mais comment le pourroit-il quand il le voudroit, vu qu'il doit sans doute avoir promis le contraire à des Puissances étrangères? Et s'il est

Janvier , Février & Mars , 1746. 45

est capable de les tromper , comment nous fier à lui ? Mais quand même il ne leur auroit rien promis , s'il triomphe par leur assistance , que fera-t-il autre chose qu'un Député , un Viceroi sujet aux ordres de nos plus implacables ennemis.

Ces considérations doivent avec raison allarmer , même ses Partisans , même ceux de sa Religion , & les rendre ennemis de son procédé , quelque desir qu'ils puissent avoir de le voir venir d'une autre manière. Car pouvons-nous , ou peuvent-ils faire aucun accord avec la France , quand nous l'aurons une fois laissé pénétrer dans l'intérieur du Pays ? Peuvent-ils espérer qu'aucun Traité soit jamais observé ? Cette ambitieuse & perfide Cour manquera-t-elle une si belle occasion de nous affoiblir par nos propres forces , de nous assujettir pour jamais à son Empire , & de se servir de nous pour subjuguier le reste de l'Europe ? Ne nous traitera-t-elle pas nous & le Roi qu'elle aura établi sur nous , comme le Tyran de Babylone traita le Prince qu'il avoit donné aux Juifs : *Il a traité Alliance avec lui , & lui a fait prêter serment avec exécution , & a retenu les Puissans du pais , afin que le Royaume fût tenu bas & qu'il ne s'élevât point , mais qu'en gardant son Alliance il subsistât (a).*

Tels étant les dangers qui nous menacent , passons à la considération des dispositions avec lesquelles nous devons nous défendre pour le prévenir. *Sois vaillant , & portons nous vaillamment :* paroles qui semblent ne s'adresser qu'aux gens de guer-

(a) *Ezech. XVII, 13, 14.*

guerre (a), en qui, sans contredit, un grand sentiment de Religion & un vertueux attachement au Bien public, sont les vrais principes de la bravoure & du succès. Mais on peut traduire plus littéralement : *Sois fort, & fortifions-nous l'un l'autre* (b) : en ce sens elles nous conviennent à tous.

Et certes, si jamais cause demande qu'on fît usage de toutes ses forces, c'est celle-ci. Des Ennemis étrangers & domestiques s'unissent pour attaquer tout ce qui nous est cher, Civil & Sacré : ce que nous devons à Dieu, la Religion, l'intérêt particulier, le Bien public, demandent dans une telle conjoncture, notre zèle le plus animé.

Et qu'on ne dise pas, pour ralentir cette ardeur, qu'on ne doit point souffrir le présent Gouvernement, parce que le Roi Jacques & son Fils ont été déposés par le Peuple. Car le Roi Jacques ne se déposa-t-il pas lui-même ? N'aima-t-il pas mieux abandonner le Gouvernement que de l'administrer suivant les Loix ? Et ainsi ne laissa-t-il pas la Nation dans la liberté, & même dans la nécessité de se choisir un Roi, surtout ayant emmené avec lui son prétendu Fils ? Mais indépendamment de cela, ce malheureux Prince, séduit par des Papistes bigots, n'avoit-il pas enfreint hautement les Droits civils & sacrés de son Peuple, & , sans donner la moindre espé-

(a) Agis en homme de cœur, & montre-toi bon Soldat. *Bibl. Hol.* trad. par *Démarets*, dans les Notes.

(b) *Confirmare, imò confirmamus nos*. *Verf. de Junius & Frow.*

espérance de réparation, ne se hâtoit-il pas de les détruire de fond en comble? Les Sujets ne sont pas faits pour les Rois, mais les Rois pour les Sujets : ce qui est le Devoir de l'un est le Droit de l'autre, & où il y a un Droit il doit y avoir un remède, en cas d'infraction. Dans les maux ordinaires on doit user de remèdes ordinaires; s'ils ne suffisent pas, les Particuliers, les Nations mêmes doivent souffrir tout ce qui ne tend point à leur destruction, plutôt que de troubler la paix publique & l'ordre établi dans le Gouvernement. Mais en des dangers extrêmes, éminens, universels, les méthodes extrêmes, si on peut les employer avec aparence de succès, sont pleinement autorisées par la nature de la chose, par notre Constitution fondamentale, par d'anciens exemples & par l'aveu même des Rois.

L'Ecriture, il est vrai, nous ordonne de nous soumettre aux Puissances supérieures; ce commandement, comme bien d'autres, a ses exceptions. Mais s'il faut se soumettre à une Puissance légitimement établie, telle est incontestablement la nôtre, si la durée d'un long tems, la succession paisible de plusieurs Princes, les hommages répétés de tout le Peuple de ces Royaumes, & le consentement de tous les Princes de la Terre, suffisent pour montrer en qui réside l'Autorité suprême. Et, si cela ne suffit pas, jamais aucun point de cette nature ne sera démontré. Ajoutez qu'il y en a peu d'entre nous qui aient vécu sous les Loix d'aucun autre Gouvernement; nous avons tous réclamé la protection de celui-ci & nous en avons joui; nous
avons

avons agi sous son Autorité ; nous avons fait des prières continuelles pour sa conservation ; nous avons la plupart engagé nos ames par des sermens solennels à le maintenir, pour notre bien & celui de notre Postérité. De toutes ces obligations réunies ensemble, résulte le lien le plus fort qu'il se puisse concevoir, & c'est le plus lâche de tous les crimes que de le rompre.

Après nous être fortifiés en nous-mêmes par ces réflexions, fortifions-nous aussi les uns les autres. Hélas ! Dieu sait qu'au contraire nous n'avons tâché qu'à nous affoiblir l'un l'autre par des intérêts & des vues particulières, par des animosités & des ressentimens, par des soupçons injurieux & des imputations injustes. Mais ce n'est ici ni le terns ni le lieu d'intenter des accusations. Unissons-nous tous dans une cause qui nous touche tous de si près. Que ceux qui jusques ici ont cru le danger peu considérable montrent aujourd'hui qu'ils étoient bien éloignés de le souhaiter plus grand. Que ceux qui ont été mécontents de certaines mesures du Gouvernement, montrent aujourd'hui qu'ils n'étoient pas mécontents du Gouvernement même. Par-là, ils prouveront la droiture de leurs intentions, ils donneront du poids à leurs sentimens sur d'autres sujets, & ils renverseront les fausses espérances que nos Ennemis ont fondées sur nos disputes domestiques. N'oublions jamais qu'on acquiert de la force par l'union & non pas par la division.

Joignons à notre mutuelle harmonie, nos secours mutuels, chacun à proportion de sa capacité & de son rang. Appuions ouvertement le
parti

parti que nous embrassons, par nos conseils, par nos finances, par nos personnes mêmes, si la nécessité le requiert. Tâchons d'instruire, de défabuser, d'animer, de fortifier tous ceux que nous pourrions; trompons l'espérance des Ennemis de l'Etat & rassurons les amis, en bannissant l'indifférence, la timidité, la faiblesse; nous l'avons déjà fait en partie; achevons cet ouvrage par de nouveaux accroissemens de fermeté & d'activité. *Renforcez les mains lâches & fortifiez les genoux tremblans. Dites à ceux qui ont le cœur troublé, prenez courage & ne craignez point (a).*

Mais les moyens humains seuls, la prudence humaine, la force, telles qu'elles puissent être, ne suffisent pas pour assurer notre confiance. *Car le Souverain domine sur le règne des hommes & il le donne à qui il lui plaît (b).* N'oublions donc jamais que nous devons nous reposer humblement sur la Providence par rapport à l'évènement. *Et l'Eternel fera ce qui lui semble bon.*

Que n'avons-nous point à craindre à cet égard, vu notre méchanceté générale & notre ingratitude envers lui! Il nous a bénis autant que pas une Nation sous le Soleil: & nous avons changé ses bénédictions en occasion de péché. Il nous a donné des richesses, & nous les avons employées au luxe & à la débauche. Il nous a donné la Liberté, & nous en avons abusé par des haines amères & des licences effrénées. Il nous a donné la vraie Religion, & nous en avons fait un sujet de moquerie. Nous avons rejeté son culte,

(a) *Esa. XXXV, 3, 4.*

(b) *Dom. IV, 17.*

culte, nous avons reçu ses bienfaits avec ingratitude, & ses menaces sans humilité. Nous avons tourné en ridicule les obligations mêmes à la probité & à la vertu. Les seuls principes qui nous restent, sont ceux de l'intérêt & du plaisir présent. Notre aversion pour le Papisme s'est évanouie, notre zèle contre l'Esclavage est dégénéré en faction, & notre zèle pour le Gouvernement en pur amour propre. On s'entreaccuse journellement de ces vices, & personne ne pense à s'en corriger. Que pouvons-nous attendre d'une telle conduite, sinon les justes châtimens que la Divine Sagesse a clairement prédits? *Parce qu'ils auront baï la Science, & qu'ils n'auront point choisi la crainte de l'Eternel. Ils n'ont point eu à gré mon conseil, ils ont dédaigné toutes mes repréhensions, qu'ils mangent donc le fruit de leur train & se soulent de leurs conseils (a).*

C'est par des voies lentes & imperceptibles, mais efficaces, que Dieu se montre le Gouverneur du Monde. Les Princes qui négligent son autorité, tomberont avec elle, & les Nations qui s'abandonnent à la prophétation & à la scélératesse, éprouveront, tôt ou tard, qu'elles apportent la confusion & la ruine. Quelque grands que fussent les malheurs qui pourroient nous accabler, que seroit-ce de plus que l'accomplissement de la Prophétie de Samuel? *Si vous perséverez à faire mal, vous serez consumés, & vous & votre Roi (b).* Encore serions-nous obligés

(a) *Prov.* I, 29, 30, 31.

(b) *I. Sam.* XII, 12, 25.

Janvier, Février & Mars, 1746. 51

obligés de reconnoître la Justice de Dieu, en disant avec les Juifs dans *Néhémie*: *Tu es juste dans toutes les choses qui nous sont arrivées, car tu as agi en vérité, mais nous avons fait méchamment. Ni nos Rois, ni les Principaux d'entre nous, ni nos Sacrificateurs, ni nos Pères, (plût à Dieu que nous ne fussions pas obligés d'ajouter ni nous-mêmes) ! n'ont point mis en effet ta loi (a).*

A considérer nos circonstances sous ce point de vue, nous avons peu de raison d'avoir *bon courage*. Mais si nous considérons les miséricordes Divines, nous ne devons point nous effraier, pourvu que nous ayons assez de cœur pour nous repentir. La cause, où nous sommes engagés, est celle de la Justice, de la Vérité, & de l'honneur de Dieu. La défendre courageusement, c'est remplir une partie de nos devoirs envers lui ; & l'abandonner, ce seroit combler tout d'un coup la mesure de nos iniquités.

Je n'ai guère fait autre chose que traduire mon Auteur, en supprimant simplement quelques endroits qui ne m'ont pas paru essentiels au fil du Discours. Nous ne sommes pas souvent à portée d'offrir rien d'aussi excellent à nos Lecteurs ; abrégier les pensées & les tours, ç'auroit été les gâter. J'espère donc qu'on excusera volontiers la longueur de cette Pièce.

(a) *Néhém.* IX, 33, 34.

ARTICLE IV.

AN ENQUIRY into the Foundation of the
ENGLISH Constitution, or an Historical
Essay upon the ANGLO-SAXON Govern-
ment, both in *Germany* and *England*.

C'est - à - dire :

*RÉCHERCHES sur l'Origine de la Constitution
ANGLAISE ; ou Essai Historique sur le Con-
vernement ANGLO-SAXON, tant en Alle-
magne qu'en Angleterre. Par SAMUEL SQUIRE,
Maitre aux Arts & Archidiacre de Bath.
A Londres 1745. In 8. pag. 268.*

IL est difficile de remonter à la première ori-
gine des Peuples. Les Fondateurs des États
ont négligé de satisfaire la curiosité de leurs Des-
cendans, & ceux-ci ont suppléé par des fictions
au silence de leurs Ancêtres. Ce n'est qu'en ré-
cueillant avec soin le peu de Monumens anciens
qui nous restent, & en se défiant des récits fa-
buleux des Modernes, qu'on peut se former
quelque idée de l'histoire & des premiers éta-
blissemens de nos Prédécesseurs.

C'est de l'Allemagne que la Nation Angloi-
se tire son origine & ses loix (a). Les Historiens
Latins & sur-tout *Tacite* se sont beaucoup étendus

(a) Mr. de Rapin, dont les sentimens diffèrent à plu-
sieurs égards de ceux de Mr. Squire, fait cependant usa-
ge du même principe. Voy. sa *Dissertation sur le Gouverne-
ment des Anglo-Saxons*, à la fin du I. Tome de son Histoire.

des sur les anciens Germains ; & Mr. *Squire*, qui profite des secours que ces Auteurs lui fournissent, pour démêler l'ancienne forme de Gouvernement des Anglois, se sert, lorsque ces secours lui manquent, de la Raison & de l'Analogie pour y suppléer. Il devine quelles doivent avoir été les Loix de ces anciens Peuples, en examinant les circonstances dans lesquelles ils se trouvoient, & les coutumes de leurs voisins. Telle est en gros sa méthode. Pour la suivre il falloit être à la fois & bon Philosophe & bon Critique ; & notre Auteur est l'un & l'autre.

Les Saxons, de même que les Jutes & les Angles, qui se joignirent à eux pour la conquête de la Bretagne, venoient originairement du Nord de l'Asie. C'est de là que sortirent ces nombreux essaims, qui non seulement envahirent les parties septentrionales de l'Europe, mais qui s'étendirent encore peu à peu dans toute la Germanie, & qui se rendirent maîtres de l'Espagne, des Gaules, & de tout l'Empire d'Occident. Ceux, dont les Anglois se font gloire de descendre, occupoient dans le cinquième Siècle la Westphalie, la Saxe, la Frise orientale & occidentale, la Hollande & la Zélande. Les Romains désignoient ces Peuples par le nom commun de Germains. A cette conformité d'origine & de nom, il faut joindre celle des coutumes & des Loix de toutes ces Nations. Elles avoient & les mêmes principes & les mêmes goûts. Le courage, l'amour de la guerre & de la liberté, la persévérance dans leurs anciennes traditions, le zèle pour la Religion de leurs Pères, le mépris de la mort, fondé sur l'espérance d'une félicité

future, c'étoient là tout autant de traits de ressemblance. Faut-il s'étonner qu'avec de tels sentimens les Germains aient évité le joug des Romains, & que leurs coutumes plus inviolables que les Loix écrites des autres Peuples se soient conservées non seulement chez eux, mais même dans toutes leurs Colonies.

La Germanie étoit divisée en plusieurs Nations distinctes & indépendantes. Chacune de ces Nations renfermoit un certain nombre de Provinces (a). Il y en avoit plus ou moins, suivant le nombre de Tribus, dont la Colonie naissante avoit été composée, & elles étoient plus ou moins étendues à proportion de la grandeur du terrain, que toute la Nation occupoit. Ces Provinces formoient des Corps séparés, quoique subordonnés à l'Assemblée générale de tout l'Etat. Mais il ne suffit pas de s'en tenir à ces idées générales, & pour s'en former de plus distinctes, il faut commencer par ce qui regardoit les Particuliers.

Chaque Père de Famille jouissoit d'une autorité Patriarcale. Toute sa Maison dépendoit de lui & de lui seul. Ses volontés étoient des Loix; il administroit la justice, & il infligeoit des punitions à ses Domestiques. Cet ordre avoit de grands avantages. Tandis que chaque particulier gouvernoit sa propre Famille, la Société dé-

(a) En Latin *Pagi*. Quelques Auteurs subdivisent ces Provinces en Villes ou en Bourgs (*Vicos*). Ils se trompent; ce mot ne désignoit dans les commencemens que des maisons particulières. Les habitations des Germains étoient séparées les unes des autres. Voy. *Tacit. de Mor. Germay. C. XVI.*

débarassée d'un soin toujours difficile ne pouvoit qu'être plus tranquille & plus heureuse. Mais les meilleures institutions ont leurs inconvéniens. Il arrivoit que des Maîtres, dans des transports de colère, ôtoient la vie à leurs Esclaves ; & les Loix ne leur en demandoient aucun compte. Ces abus n'étoient pas communs ; les Germains traitoient leurs Esclaves avec modération ; & ils avoient pour leurs Epouses des égards qu'on n'a pas toujours eus pour elles dans des siècles plus éclairés & parmi des Peuples plus polis (a). Chaque particulier, content d'une seule Femme, trouvoit en elle un retour égal de reconnaissance & d'amour. Les Femmes n'apportoient point de dot à leurs Epoux ; elles se faisoient gloire de leur être soumises ; & l'adultère étoit presque inconnu chez ce Peuple. Le soin du domestique étoit remis au sexe. Les hommes, qui ne trouvoient d'occupation digne d'eux que la guerre ou la chasse, se livroient d'ordinaire à une oisiveté indolente. Semblables à cet égard aux Crétois & aux Lacédémoniens, ils regardoient les Arts mécaniques & le labou-
rage comme ne convenans qu'à des Esclaves. Aussi les Germains abandonnoient-ils aux leurs la culture de leurs terres, à condition que ceux-ci leur fournissent ce qui étoit nécessaire pour leur entretien ; & ce nécessaire étoit peu de chose.

Dans chaque Province on éli-soit un Chef, qui
se

(a) *Capivitatem longe impatientius faminarum suarum nomine timens, adeo ut efficacius obligentur animi civitatum, quibus inter obsides puella quoque nobiles imperantur ; inesse quin etiam sanctum aliquid & providum putant, nec aut consilia earum aspernuntur, aut responsa negligunt.* Tacit. ib. C. VIII.

se nommoit *Ferſe* dans la Langue du Païs, & qui les Romains donnoient le titre de *Roi* ou plus ſouvent de *Prince*. Il faisoit le tour de ſa Province; il examinoit les griefs des particuliers, & il terminoit leurs différends. Ce Prince étoit accompagné d'une eſpèce de Cour, compoſée de jeunes hommes libres, qu'on regardoit comme les plus ſages, les plus robuſtes & les plus vaillans de la Province. Leur nombre étoit plus ou moins grand, à proportion de l'eſtime que le Prince s'étoit acquiſe. On ne ſait pas ſ'ils étoient choiſis par le Conſeil général, par l'Assemblée particulière, ou, ce qui eſt le plus probable, par le Prince à qui ils s'offroient. Quelques-uns croient qu'on les nommoit *Graves*; mais ce terme ſignifiant *Gouverneur* ne ſauroit convenir aux *Comites* ou *Compagnons de Facite* (a). Il paroît que leur emploi étoit de la même nature que celui des *Ambaſſis*, & des *Soldurii* chez les Gaulois. Egalement choiſis pour ſoutenir l'autorité de leur Prince, & pour la reſtreindre ſ'il en abuſoit, ils lui ſervoient de Conſeillers & de Gardes. Ils s'engageoient par ſerment à lui être fidèles, & à défendre ſa vie aux dépens de la leur. Ils lui imputoient le mérite de leurs propres actions, & il y avoit entre eux une continuelle émulation pour ſ'avancer dans la faveur de leur Prince. Ils étoient entretenus à ſes dépens, & ceux qui ſe ſignaloient, en recevoient un Cheval ou

(a) Du tems de cet Hiſtorien, & même avant les Généraux & les Empereurs Romains, étoient ſuivis dans leurs expéditions d'une troupe de gens d'élite, à qui l'on donnoit ce même nom de *Compagnons*. Voy. *Sueton. in Tiber. c. XLVI*, & *paſſim*; & *Selden Titlos et honores, Pars. II. c. VII.*

en une Armure complète,

Les Germains, peu accoutumés à la paix & au luxe, n'avoient de trésors que leurs Troupeaux & leurs Esclaves. Ils n'avoient point de Villes, & moins encore de Fortifications & de Châteaux. Leurs demeures étoient des Caves souterraines, ou des Huttes de gazon & de branches d'arbre. Rien donc ne les arrêtoit dans leurs habitations. Comme ils ne les choisissent que pour leurs besoins, ils ne se faisoient point de peine de les quitter. Tous les ans se faisoit un nouveau partage des Terres. Le Prince, de concert avec ses *Compagnons* les distribuoit à ses Concitoyens, suivant la grandeur de chaque Famille, & surtout suivant les Troupeaux qu'elle possédoit. On avoit d'ailleurs égard au mérite, &, ce qui paroitra d'abord singulier, à la Noblesse. Quelle Noblesse en effet dans des Pais où tous étoient égaux? Voici quel en étoit le fondement. Les Germains honoroient extrêmement la valeur. Ceux, dont les exploits avoient été utiles à l'Etat, étoient regardés après leur mort comme des Dieux. Leurs Descendans jouissoient des mêmes honneurs que les Princes. Ils avoient une Suite, ils étoient préférés dans la distribution des emplois, ils recevoient des dons, & ils avoient un plus grand terrain. Mais ils ne jouissoient de ces avantages, qu'autant qu'ils marchaient sur les traces de leurs Ancêtres. Ils n'étoient dispensés d'aucun des devoirs des autres Sujets, & ils étoient les premiers à devenir les *Compagnons* de leurs Princes. On ne sauroit décider si les *Druides*, les *Bar-des* & les *Eubates*, trois espèces de Prêtres des Germains, avoient part à cette distribution annuelle,

nuelle, ou s'ils étoient entretenus aux dépense du Public. Il semble pourtant, vu la nature de leurs fonctions, qui étoient de faire les Sacrifices, d'instruire le Peuple, de consulter les Auspices, de présider aux Assemblées générales, & de prononcer les sentences aux Criminels, qu'à l'exemple des *Lévites* ils étoient dispensés du soin de pourvoir à leur entretien.

En tems de paix les Princes des Germains faisoient la fonction de Juges; en tems de guerre ils étoient Généraux, & c'est un trait de conformité qu'ils avoient avec les *Chefs des Tribus d'Israël*. Il seroit difficile de donner une idée exacte de la Milice des anciens Germains. Si elle ressembloit à celle des anciens Francs (a), ou à celle des premières Armées Romaines, des Tartares, & des Hébreux (b), c'est-ce qui nous paroît peu important. Il l'est davantage de remarquer que les Princes étoient probablement choisis à vie, & qu'ils présidoient aux Assemblées de leur Province. Je ne sai si l'on regardera comme un Privilège, le droit qu'ils avoient d'avoir plusieurs Femmes. Leurs Revenus consistoient en une plus grande portion de terrain, & en une partie des amendes imposées aux Criminels;

(a) La Milice Salique ou Franque consistoit toute en Infanterie, & étoit divisée en centaines; & chacune avoit un Officier ou Centenier en Latin, Atungin en Langue Franque ou Teutonne, lequel étoit toujours le plus vieux de la troupe. *Boulainv. Mém. Hist.* pag. 24.

(b) Alors je (Moïse) pris des Chefs de vos Tribus, des hommes sages & connus, & je les établis Chefs sur vous, Gouverneurs sur milliers & sur centaines, sur cinquantaines & sur dizaines, & Officiers selon vos Tribus. *Deuter. I, 15.*

minels ; car, à la réserve des crimes d'Etat qu'on punissoit de mort, & de l'adultère dont le châ-
timent étoit l'ignominie & le fouet, les autres
crimes étoient expiés par des amendes. Du reste,
si ce Revenu du Prince n'étoit pas suffisant, les
Peuples se cotisoient volontairement, car dans
ces tems heureux l'intérêt du Public n'étoit pas
différent de celui du Prince.

Des Familles & des Provinces passons au
Corps entier de la Nation. A lui seul aparte-
noit le jugement des Corps particuliers, & le
soin du bien public. Ces deux vues étoient rem-
plies dans les Assemblées générales. Chaque
homme libre parvenu à l'âge de majorité avoit
le droit d'y assister, & d'y donner son suffrage,
à moins qu'il n'eût perdu ce privilège par quel-
que lacheté, crime le plus grand chez un Peu-
ple guerrier. Cet ordre étoit fondé sur la na-
ture de la Constitution. Car, comme un Au-
teur, que Mr. Squire cite souvent, l'a remarqué,
(a) *la propriété des terres est le fondement de
l'autorité & du pouvoir. . . . appartient-elle au
Prince, . . . il est absolu ; . . . est-elle entre les
mains de quelques particuliers, . . . ce petit nom-
bre a aussi le gouvernement ; . . . enfin chaque
membre a-t-il part à la propriété des biens, . . . il
l'a aussi au Gouvernement de tout le Corps.* Ce
n'est pas que tous les particuliers assistassent ré-
gulièrement à ces Assemblées ; il suffit qu'ils en
eussent la liberté. Il est vraisemblable que pour
l'ordinaire les Anciens, c'est-à-dire, les Chefs de
centaines, étoient députés comme des repré-
sen-

(a) *Lawman in the Hebrew Government*, pag. 33.

sentatifs de leurs Provinces ; mais , dans les affaires importantes, de grosses peines obligeoient tous ceux qui étoient en âge de s'y trouver.

Dans ces Conseils généraux on remédioit aux griefs , on réformoit les abus , & l'on établissoit de nouvelles loix. On y proclamoit la guerre & la paix ; on y déterminoit les changemens de demeure ; on y choisissoit les Généraux publics & les Princes particuliers. Les Jeunes - gens ne pouvoient porter les armes pour l'Etat, ils n'en étoient pas regardés comme membres , avant que d'avoir été présentés à ces Assemblées. On n'accordoit qu'à des Hommes libres l'honneur de combattre pour la Patrie, & les seuls possesseurs des terres avoient le droit de les défendre.

Le défaut de ces Assemblées, c'est qu'elles étoient peu propres à terminer promptement & secrètement des affaires importantes. Pour remédier à cet inconvénient, les Princes de chaque Province formoient entre eux une espèce de Sénat toujours prêt à donner ses avis, à assembler le Peuple, & à proposer les réglemens. Ils étoient d'ailleurs chargés des Ambassades, & c'étoit à eux que les Ministres Etrangers s'adressoient.

Toutes les distinctions cessotent dans les Assemblées générales. Les particuliers y paroissoient dans un état d'indépendance & d'égalité. Les Princes n'y avoient d'autre avantage que celui, que la supériorité de leurs lumières & de leur éloquence pouvoit leur donner. Les Prêtres étoient les Présidens ; ils conservoient l'ordre ; ils imposent silence, ils punissoient les desobéissans, & ils prononçoient les arrêts de la Nation.

La

Janvier , Février & Mars , 1746. 61

La calme prévoyance de ces Ministres des Dieux servoit ainsi de contrepoids aux transports d'un Peuple naturellement impétueux.

Mais, dans des dangers éminens , les Germains s'avoient renoncer à cette égalité , où la nature les plaçoit , & dont, dans des tems plus tranquilles, ils étoient si jaloux. La Nation assemblée se choisissoit un Chef, ou, si vous voulez, un Dictateur. Tous les membres de l'Etat, tant Princes que particuliers, se soumettoient à son autorité; & lui desobéir eût été un crime de lèse-majesté. Semblable aux Juges des Juifs, il devenoit le protecteur des loix, le défenseur de la Religion, le vengeur des crimes. Chargé du pouvoir de faire exécuter les loix, il n'avoit pas le droit de les changer, ni d'en établir de nouvelles. Son Revenu consistoit en contributions volontaires. Il n'avoit aucune Milice distincte du Corps de la Nation, & il étoit obligé de rendre compte de son administration, lorsque le tems en étoit fini.

Si ce que l'Ecriture nous dit de la création du Monde & du Déluge universel mérite d'être cru, nous devons trouver dans les premiers siècles un Gouvernement pareil à celui qui vient d'être décrit; & si en effet l'Histoire s'accorde avec ce Système, elle confirme puissamment la relation de Moïse. La première Société fut la Société conjugale. Les enfans nés de cette Société durent être soumis à leur père, mais à sa mort ils se trouvoient dans un état d'égalité. Peut-être l'ainé représentatif immédiat de leur père, & que l'âge devoit rendre plus sage & plus expérimenté, s'attribuoit-il de ses cadets quelques marques de déférence. Ils pouvoient recevoir ses avis dans des cas

cas extraordinaires, & lui remettre la décision de leurs différends. Mais ni cet aîné, ni aucun des autres enfans n'avoit sur ses frères d'autre autorité, que celle qu'ils consentoient à lui laisser. Quel autre principe eût pu les lui soumettre (a)? N'étoient-ils pas tous fils d'un même père? doués des mêmes facultés? possesseurs de la même indépendance? Le droit d'ainesse donnoit-il une supériorité réelle? Mais si cet aîné étoit un idiot ou un méchant homme, ses frères devoient-ils lui obéir! Direz-vous que le père lui remettoit en mourant son autorité? Sans doute les enfans durent toujours de grands égards à leur père; mais il n'avoit pourtant sur eux, après qu'ils étoient parvenus en âge de discrétion, qu'une autorité fondée sur leur consentement & sur leur gratitude, & quand cette autorité eût été différente, elle étoit personnelle, & ne pouvoit être transmise, non plus que la paternité. Concluons que le consentement libre des Sujets a de tout tems été le fondement du Gouvernement civil.

Les fils de Noé formèrent des Familles indépendantes; celles-ci se subdivisèrent, & leur assemblage fut appelé Tribu. Chacune de ces Familles avoit recours, dans des tems de nécessité, premièrement à son Chef, & ensuite à celui que toute la Tribu vouloit bien reconnoître pour tel. Tout le Corps s'unissoit pour le bien commun. Ainsi chaque Famille étoit un petit Royaume; & le

(a) La force. De bonne heure les Hommes aimèrent à dominer, & les plus foibles furent obligés de se soumettre aux plus hardis & aux plus forts. *Nimrod* fut le premier Conquérant, & de combien n'a-t-il pas été suivi?

de Royaume entier une seule Famille. Les Colonies, qui se séparoit du Corps, retenoient la même ordre. Pour éviter la confusion, elles se choisissent un Juge ou un Général, pour le tems qu'elles en avoient besoin. Mais avec ce besoin finissoit son autorité. Chaque Famille, chaque Tribu retenoit son indépendance. Les nouvelles acquisitions se divisoient en autant de Provinces qu'il y avoit de Tribus; & ces Provinces étoient ensuite partagées entre les différentes Familles.

Ce n'est pas ici un Système d'Utopie, c'est un plan que l'Histoire confirme. L'ancienne Egypte, la Judée, les Provinces de la Grèce & de l'Italie, les Gaules, du tems de César, la Germanie, au rapport de Tacite, les anciens Brétons, les Sceptes des Irlandois, les Clans d'Ecosse, les Hordes des Tartares, les Peuples de l'Afrique & de l'Amérique s'accordent avec ce Système. Ainsi les enfans de Japheth partagèrent entre eux les Iles des Nations, par leurs terres, chacun selon sa langue, selon leurs Familles, entre leurs Nations (a). Après avoir vu quelle étoit la constitution des Saxons, voyons ce qu'elle devint, lorsqu'ils s'établirent en Angleterre.

Lorsque les Romains abandonnèrent cette Ile au commencement du cinquième siècle, les Brétons se virent attaqués par les Pictes & les Ecossois. Ils résistèrent quelque tems; mais enfin, épuisés autant par leurs dissensions domestiques que par les batailles qu'ils perdirent, & par les paix douteuses qu'ils achetèrent, ils eurent

l'im-

(a) Genes. X. 5.

l'imprudence de suivre le conseil de leur Roi *Vortigern*, & d'appeler les Saxons à leur secours. Ceux-ci ne se firent pas presser de venir sous la conduite de *Hengist* & de *Horfa*, qu'ils s'étoient choisis pour Chefs. Ces premières troupes furent suivies de plusieurs autres bandes de Saxons, de Jutes & d'Angles. Ces différens Peuples conquirent peu à peu le Royaume qu'ils avoient été appellés à défendre; & ils y formèrent sept établissemens différens, qu'on nomma l'*Heptarchie*.

Ces nouveaux Conquérans, accoutumés à changer de demeure, sans changer de gouvernement, dûrent naturellement ne faire de changemens à leurs loix, que ceux que des circonstances particulières pouvoient rendre nécessaires. Leurs Généraux établis pour un tems, jouissant d'un pouvoir limité & d'un Revenu très-petit, eussent en vain tenté de devenir absolus. Leurs Soldats étoient leurs égaux, leurs concitoyens. Ces Peuples libres auroient-ils consenti à changer un Gouvernement, que l'autorité de leurs Ancêtres leur rendoit sacré, & dont une longue expérience leur assuroit le bonheur? Et les longues guerres qu'ils eurent avec les habitans, qu'ils ne soumièrent qu'avec peine, leur eussent-elles laissé le tems & la facilité de changer de mœurs, de coutumes, & de loix (a)?

Mais

(a) Ce furent cependant ces longues guerres, qui fournirent peu à peu aux Chefs les moyens de devenir plus puissans; & notre Auteur en convient dans la suite de son Livre. Mais il ne s'agit ici que d'une altération subite, & non de changemens successifs.

Mais ne conjecturons pas; voyons plutôt à qui appartient la propriété des terres qu'on obtint ou qu'on arracha des Bretons. Le pouvoir toujours inséparable de cette propriété l'étoit encore s'il se peut davantage dans des siècles, où les droits simples de la Nature l'emportoient sur la politique & sur l'ambition (a). Aussi paroît-il que les Saxons, les Jutes & les Angles partagèrent entre eux les dépouilles & les terres, que leurs victoires leur procurèrent. Comme la même cause & le même intérêt les avoient unis, le gain & la perte furent égaux pour tous. Les Généraux, de concert avec les Princes & les autres Officiers, divisèrent le País conquis en autant de Provinces qu'il y avoit de Corps ou de Tribus dans leurs Armées. Ces Provinces furent subdivisées par les Princes particuliers & par leurs *Compagnons* entre les diverses Familles, suivant les besoins & le rang de chacune. Ainsi les Tribus & les Familles demeurèrent distinctes, comme elles l'étoient auparavant; & toute l'Armée forma un Etat pareil à celui qu'elle avoit laissé en Allemagne. Les divisions générales consistèrent en *Comtés* ou *Pagi*; & si toute l'Armée étoit subdivisée en troupes de milliers, de centaines & de dizaines, des portions de terres proportionnées furent assignées à chacun de ces Corps, sous leurs Anciens, ou *Ealdormen* respectifs, qui, après avoir été leurs Officiers dans la guerre, conservoient l'ordre & la tranquillité parmi eux en tems de paix. Mais

(a) Quels sont ces siècles dont l'Auteur parle? L'artifice & la fraude sont aussi anciennes que le désir de régner; & ce désir n'est pas nouveau.

Mais comme la guerre étoit leur principal métier, elle fut aussi leur seule occupation en Angleterre. Ils n'auroient pu vaquer à la culture des terres, si leur inclination ne les en avoit pas d'ailleurs détournés. Ils remirent donc le soin de leur portion de terrain à leurs Esclaves ou à leurs Affranchis, & ne s'en réservèrent qu'un revenu suffisant pour leurs besoins. C'est là l'origine de cette distinction fameuse des Terres en *Boc-land* & en *Folk-land*, distinction aussi ancienne que les conquêtes des Saxons.

Ce que l'on appelloit *Boc-land* ou *Terre Allodiale* étoit la portion de terrain, qui tomba en partage à chacun des Associés, qu'il possédoit sans charge & sans obligation, & dont il avoit droit de disposer à sa mort. Cette partie de la terre, qui étoit autour de la maison, & que ses Esclaves cultivoient pour lui, s'appelloit *Inland*, & fut ensuite nommé le *Demefne* ou la *Terre du Seigneur*. Le reste du terrain plus éloigné de la demeure du Propriétaire, & nommé pour cette raison *Outland* ou *Umland*, se divisoit quelquefois en deux parties, dont l'une étoit donnée aux *Compagnons* du Seigneur, soit pendant leur vie, soit à perpétuité; l'autre nommée *Folk-land* étoit cultivée par les *Ceorls* ou *Churls*. Ces *Ceorls* faisoient une partie distincte de la Nation. Il est vraisemblable qu'ils n'étoient pas d'origine Saxonne, & qu'ils étoient devenus Esclaves, soit par achat, soit en guerre. Affranchis ensuite eux & leurs Descendans n'avoient aucune part ni au partage des terres, ni au gouvernement de l'Etat; & ils étoient obligés de cultiver les terres, que leurs Maîtres trop indolens ou trop occupés leur

con-

confioient. Ils étoient les Fermiers de leurs Seigneurs, & leur payoient tous les ans une rente, que le Roi *Ina* avoit fixée pour toutes les différentes Provinces. Elle consistoit, jusqu'au règne de *Henri I*, uniquement en Bétail, & ce ne fut qu'après ce tems-là que les Rois, & à plus forte raison les Particuliers reçurent de l'argent. Tant que les Saxons n'eurent pas de demeure fixe, leurs Affranchis ne purent jamais devenir membres de l'Etat, mais lorsque les premiers furent établis en Angleterre, les *Georls* qui prirent alors le nom de *Frislazin*, trouvèrent le moyen d'acquiescer pour eux-mêmes, & on fit une loi expresse, par laquelle ceux qui possédoient une certaine quantité de terrain participoient aux droits & aux privilèges des Nobles, c'est-à-dire, des Hommes originairement libres.

Un des privilèges, auxquels il leur étoit permis d'aspirer, étoit celui de *Thane*. Ce nom, inconnu en Brétagne avant l'arrivée des Saxons, signifioit un *Serviteur libre*. Il est aparent que ces *Thanes*, qui furent les *Barons* des Normans, étoient les *Compagnons* des Germains & les *Ambetti* des Gaulois. Les uns & les autres descendus quelquefois des meilleures Familles, & du moins toujours libres, s'attachoient volontairement, mais par serment, à quelqu'un des Chefs. Ils paroissent à la Cour, ils lui servoient de Conseillers & de Gardes, & c'étoit parmi eux qu'il choisissoit ses Officiers.

Les premières conquêtes des Saxons ne leur procurèrent qu'un terrain très petit. En attendant qu'il s'agrandissent, il étoit naturel qu'ils

cherchassent par leur attachement à la personne du Prince, à mériter de lui quelque distinction dans la distribution des terres. Celui-ci, pour récompenser leurs services, & pour se les attacher plus étroitement, leur faisoit une part plus grande des nouvelles conquêtes, ou même leur accordoit une portion de ses propres terres; car alors ils eussent dédaigné une armure ou un cheval. Cette portion de leur *Outland*, qu'ils donnoient à leurs *Thanes*, s'appelloit *Thaneland* ou *Bénéfice*. Ces *Bénéfices* étoient accordés ou à vie, ou pour un tems plus court, ou quelquefois à perpétuité. Semblables aux *Bénéfices Ecclésiastiques*, ils étoient libres de toute charge. Les *Thanes* qui les occupoient, n'étoient obligés à d'autres devoirs, qu'à ceux de la fidélité pour leur Prince, & à leur mort leur *Thaneland* devoit revenir au Prince de qui ils le tenoient. Mais leurs héritiers, profitant dans la suite des tems de l'éloignement ou des embarras du Donateur, refusoient de le lui remettre. Celui-ci forcé d'acquiescer à ce refus, le tournoit à son avantage, en leur cédant le terrain à perpétuité, mais à condition qu'ils lui en fissent hommage, qu'ils renouvellassent le serment de fidélité; & qu'ils s'engageassent à le servir, à le défendre, & à l'accompagner dans ses expéditions. Ces conditions peu gênantes, dans les commencemens, pour des Peuples qui aimoient à suivre leur Prince, dans les entreprises qui tendoient à la gloire de leur Nation, furent ensuite accompagnées de clauses plus onéreuses; & lorsque les Normans subjuguèrent les Saxons, ils changèrent ces *Bénéfices* en

en Fiefs, & ceux qui les possédoient devinrent leurs *Vassaux* (a).

Les conjectures de notre Auteur sur les différens ordres de *Thanes*, quelque curieuses qu'elles soient, ne pourroient être assez abrégées, & il vaut mieux passer tout d'un coup à la constitution intérieure de l'Etat des Anglo-Saxons. Le pouvoir des Saxons sur leurs Domestiques passa de la Germanie en Angleterre. Chacun d'eux tenoit dans de certains tems une espèce de petite Cour, appelée *Hall-mote*, dont on trouve encore quelques restes en Angleterre, dans ce qu'on nomme *Court-Baron*. Ils examinoient dans cette Cour les différends de leurs Esclaves & de leurs Fermiers. L'établissement du Christianisme fit limiter cette autorité, du moins à l'égard du droit de vie & de mort. Les affaires criminelles, de même que les procès des Particuliers, furent remis à la décision de toute la Province, dont les membres avec leurs Chefs & leur Evêque s'assembloient régulièrement deux fois l'an, & plus souvent s'il le falloit. Cette Assemblée se nommoit *Scire-mot* ou *Folk-mot*. Les Gouverneurs de la Province, désignés successivement par les titres d'*Ealdormen*, de *Ducs*, & de *Comtes*, y présidoient avant l'établissement du

Chris-

(a) L'origine des Fiefs ne remonte pas au-delà du XI^e siècle. Voy. *Murator. Antiq. Ital. Med. æv. Diss.* X. & XI. Notre Auteur croit même pouvoir marquer l'année dans laquelle ils s'introduisirent en Angleterre. Il se fonde sur un passage de la Chronique Saxonne, où il est dit que *Guillaume le Conquérant* assembla tout le Peuple en 1085, & que tous les Grands, tous ceux qui possédoient des terres, sous les Nobles se soumirent à lui, & devinrent ses Vassaux.

Christianisme ; mais ils cédèrent ensuite cet honneur aux Evêques. Le pouvoir des Gouverneurs dans leurs Provinces aprochoit de celui des Rois, & leur revenu consistoit dans le produit de leurs terres, & dans une partie des amendes. Au commencement ils étoient choisis dans les Assemblées générales, mais ils furent dans la suite nommés par le Roi. Ils avoient sous eux deux Officiers, l'un pour l'administration de la justice, l'autre pour les affaires militaires. Le premier se nommoit l'*Alderman* & l'autre l'*Heretoch* de la Province.

Comme les Saxons ne cessèrent pas d'être libres en Angleterre, ils n'y perdirent pas le droit des Assemblées générales, auxquelles on donna le nom de *Wistena-gemot*. Chaque Particulier avoit le droit de s'y trouver, & d'y donner son avis sur les affaires publiques. A la vérité l'*éloignement des lieux, la difficulté des voyages, la dépense qu'ils auroient exigée, étoient autant de raisons, qui dispensoient la plus grande partie de la Nation de se trouver à ses Assemblées, & c'est aussi pourquoi on les tenoit souvent dans des lieux différens . . . afin que chaque Contrée pût jouir à son tour des avantages de l'Assemblée, savoir du droit d'y assister & d'y délibérer* (a). Ce qui prouve au reste que les Saxons faisoient souvent usage de leur droit, c'est que ces Assemblées étoient extrêmement nombreuses, & que pour cette raison elles se tenoient en pleine campagne, ce qui a con-

(a) *Boulainvill. Mém. Hist. p. 47.* Ce que cet Auteur dit des Francs qui conquièrent les Gaules, Mr. *Squire* croit avoir le droit de l'appliquer aux Anglo-Saxons.

continué même après la conquête des Normans.

Il n'y a pas d'apparence que chaque Particulier proposât des questions dans les Assemblées générales. La confusion eût été inévitable. Il semble plutôt, qu'en Angleterre de même qu'en Germanie, il y avoit un Sénat composé des personnes les plus éclairées & les plus considérables de la Nation, & destiné à préparer les affaires & à les proposer dans les Assemblées générales. Que ceci ne soit pas une simple supposition, c'est ce qui paroît par divers fragmens de loix & de monumens de ces tems-là, dans lesquels on fait mention d'une *Cour du Roi*, qui recevoit les apels des Cours inférieures, qui envoyoit des Délégués dans les diverses parties du Royaume, & qui préparoit des loix pour le *Wittena-gemot*; car enfin elles ne devenoient loix que par l'autorité de toute la Nation.

Pour se former une juste idée de l'autorité de ces Assemblées, il sera bon de copier après notre Auteur la description que le Comte de Boulainvilliers nous donne de celles qu'en France on nommoit *Champs de Mars*. L'on faisoit dans ces Assemblées toute sorte de Réglemens pour la police publique, lesquels par le consentement général de la Nation y aquéroient force de loi; l'on y traitoit de toutes les affaires de l'Etat, de la paix & de la guerre; & l'on y faisoit les départemens des Troupes.... Enfin c'étoit dans ces Assemblées que se faisoient les promotions aux dignités & aux charges vacantes (a).

Ce n'est pas tout; il n'y a guère lieu de douter que

(a) Ibid. p. 46.

que le Chef suprême de la Nation n'en acquit & le titre & les droits dans ces Assemblées. Appel-
 16 Général chez les Saxons, il eut ensuite le nom
 de *Heretoge*, & enfin celui de Roi. Ce dernier
 titre, qui n'ajoutoit que peu à son autorité, ne
 lui fut donné que pour se conformer aux usages
 des Brétons, & peut-être par un principe de su-
 perstition (a). Dans l'origine Clovis, & on peut
 dire la même chose de *Hengist*, n'étoit que le Gé-
 néral d'une Armée libre, qui l'avoit élue, pour la
 conduire dans des entreprises, dont la gloire & le
 profit devoient être communs (b).

Les fils succédèrent en Angleterre à la cou-
 ronne de leurs pères ; mais ce changement ne
 s'introduisit que par un principe de gratitude pour
 des Chefs, qui s'étoient signalés au service de l'E-
 tat, & pour éviter la confusion qu'une Anarchie
 ou des élections arbitraires auroient pu causer
 pendant les guerres des Brétons. Après tout, l'é-
 lection des Rois dépendit toujours du Peuple ;
 la ligne de la succession fut souvent interrompue
 dans chacun des sept Royaumes de l'*Heptarchie* ;
 & après l'union des sept Royaumes on convient
 que la Couronne fut en quelque sorte élective.
 Pour devenir Roi, il suffisoit d'être de la Famil-
 le Royale, & d'avoir l'approbation de la Nation.
 Seulement ce Peuple toujours reconnoissant
 con-

(a) Il est remarquable, que ce fut après la perte d'une
 bataille en 455, que *Hengist* acquit le titre de Roi. On
 pourroit nommer plusieurs Nations, qui se sont donné des
 Rois, pour se conformer aux autres Peuples. Les Juifs en
 fournissent un exemple. I. Sam. VIII. 5 & 19.

(b) Boulainv. Ibid. p. 15.

conserva-t-il de grands égards pour les dernières volontés de les Princes, & ceux-ci, pour en assurer l'exécution, ne manquoient-ils guère de les lire dans quelque Assemblée générale de la Nation.

Ces idées sont bien différentes de celles qu'on nous donne communément. On dit que les premiers Saxons tinrent de leur Roi les terres qu'ils acquirent en Angleterre, & que ce Roi, maître de les leur donner, le fut aussi de leur imposer les conditions qu'il voulut. Mais s'il distribua les terres conquises à ses troupes, ce fut comme des dépouilles auxquelles elles avoient un droit égal au sien. *Que la Nation ait renoncé, ou même qu'elle pût renoncer à son droit sur les terres qu'elle s'est acquises, & qu'elle a partagées, dans la seule idée de donner à ce Roi ou à ses Successeurs un pouvoir illimité, dont il ne lui revient droit d'autre avantage que la gloire d'obéir, c'est non seulement ce qui n'a pas été fait, mais ce qu'il étoit impossible de faire ou d'imaginer (a). Un Conquérant n'acquiert par ses conquêtes aucun pouvoir sur les compagnons de ses conquêtes. Après avoir combattu pour lui, souffriroient-ils de ses succès; cesseroient-ils d'être libres? ... Les vainqueurs seroient-ils réduits en esclavage, & ne porteroient-ils des lauriers que comme des victimes de leur Chef (b)?*

Aussi dans les anciens monumens ne trouvons-nous d'autre obligation imposée aux Saxons, que celle que le bien public rendoit nécessaire.

(a) Baulainv. l. 2. p. 179.

(b) Locke, sur le Gouvernement civil.

faire. Cette obligation, appelée *Trinodis necessitas*, les astreignoit à se trouver en personne aux guerres, & à contribuer aux entreprises, qui seroient jugées avantageuses à l'Etat. Cette obligation étoit attachée aux terres plutôt qu'aux Propriétaires, & celles du Roi & de l'Eglise n'y étoient pas moins assujetties que celles des Particuliers (a).

Le Roi & le Royaume étoient dans ces anciens tems des objets très distincts. Le serment qu'on prêtoit au Roi exprime cette différence. Les Sujets s'engageoient en frères, à défendre le Royaume contre des étrangers & des ennemis, de concert avec leur Seigneur le Roi, & à conserver fidèlement ses terres, ses honneurs & sa personne (b). Un attentat contre le Roi étoit un crime bien moins considérable & bien moins puni, qu'un crime de haute-trahison. Ce dernier étoit toujours puni de mort; au-lieu que la tête du Roi étoit taxée à cent cinquante livres pesant d'argent; & quiconque étoit en état de payer cette somme, ne craignoit pas de peines personnelles. A Dieu ne plaise que nous justifions de telles coutumes; nous ne faisons que rapporter des faits.

Mais, à force de restreindre les prérogatives des Rois, ne les anéantit-on pas entierement? Et en quoi consiste l'autorité qu'on leur laisse? Mr.

Squire

(a) Ces devoirs étoient appelés *Landiretta*, pour désigner qu'ils étoient attachés à la possession des terres; & quoique celles-ci fussent exemptes de charges, on exceptoit toujours ces obligations, qui étoient au-dessus de toute dispense; *qua nulli unquam relaxari possunt*. Voy. *Spelman's Remains*, p. 22.

(b) Voy. les Loix d'Edouard le Confesseur dans la Collection de *Wilkins*.

Squire répond qu'ils commandoient en Chef les Troupes, ou plutôt toute la Nation, ce qui pendant les guerres qui suivirent leur établissement ne put que leur donner un grand pouvoir, & peu à peu leur fournir les moyens de s'agrandir. Ils faisoient entre leurs compatriotes le partage du butin & des terres des vaincus; ils en avoient eux-mêmes une part considérable; le Revenu des terres de la Couronne & le tiers de toutes les amendes leur appartenoient. Ils convoquoient les Assemblées générales, ils y présidoient, ils y propofoient les loix & les avis de leur Conseil, & ils en exécutoient les arrêts. Privilèges peu considérables, au prix de ceux que les Rois obtinrent dans la suite. Car du moins alors ils ne pouvoient ni faire, ni changer, ni suspendre les loix; ils n'avoient le droit ni d'imposer des taxes, ni d'aliéner les terres de la Couronne; ils étoient privés du droit de punir, & ne jouissoient pas même du plaisir de pardonner les fautes.

Les diverses Nations de l'*Heptarchie* descendues des mêmes Peuples, ou du moins de Peuples voisins, savoient se réunir dans des affaires importantes. Aussi trouve-t-on divers exemples d'Assemblées générales de toutes ces Nations (a). On a lieu de présumer, que tous les Particuliers avoient droit de s'y trouver, quoiqu'aparem-

(a) Les divers Peuples de la Germanie s'assembloient & se réunissoient de la même manière, dans les guerres qui les menaçoient tous. Le mal est que ces réunions étoient trop rares, & que leurs divisions leur étoient funestes. *Dum pugnant singuli, universi vincuntur.* Tacit.

remment des Représentans y parussent d'ordinaire en leur nom. Dans ces Assemblées augustes, on terminoit les différends des divers Peuples ; on délibéroit sur les guerres publiques ; on choissoit entre les Rois particuliers un Général de toutes les Nations réunies, auquel on donnoit le titre de *Monarque*. Quelque petites que fussent ses prérogatives, il paroît que le choix de ce Chef reveilloit la jalousie des diverses Nations, & produisit la plupart de leurs guerres civiles.

Le Gouvernement de l'Eglise étoit semblable à celui de l'Etat. Le patrimoine de celle-ci étoit divisé en Provinces ; les Provinces en Evêchés ; les Evêchés en Archi-diaconats ; ceux-ci en Doyennés ; & ces derniers en Paroisses. Les Chefs de ces divers Corps subordonnés les uns aux autres avoient des devoirs particuliers à remplir, & ils étoient obligés d'en rendre compte à leurs Supérieurs. Chaque Evêque tenoit tous les ans deux Synodes, où l'on déterminoit les matières de foi & de discipline. Enfin l'Archevêque avoit une juridiction supérieure sur tous les Diocèses, il en faisoit la revue, & il en réformoit les abus.

Tel fut le Gouvernement de l'Angleterre jusqu'à l'arrivée des Danois. Ces ennemis cruels détruisirent une grande partie des Saxons, & firent taire leurs loix. Tout étoit dans la plus affreuse confusion, lorsqu'*Alfred le Grand*, par un retour des plus surprenans, rétablit à la fois & les restes dispersés & les loix oubliées de sa Nation.

Dans cette vue, il fit un nouveau partage du Royaume en Provinces séparées, dont il fixa
les

les bornes avant lui incertaines & arbitraires. Ces Provinces, qu'on apella *Comtés*, furent subdivisées, suivant l'ancienne méthode, en milliers ^(a), en centaines, & en dizaines ou en Bourgs. Tous les habitants du Royaume, à la reserve des plus distingués, furent rangés dans quelqu'une de ces classes. On regardoit comme des vagabonds ceux qu'aucune d'elles ne reconnoissoit. Chaque Père de Famille fut obligé de répondre de la bonne conduite de sa Famille ; les dizaines étoient responsables des Familles qu'elles contenoient ; les centaines l'étoient des dizaines ; & les milliers répondoient de leurs centaines aux Assemblées des Comtés. Ainsi le bien public devint l'objet de chaque Particulier, & des peines promptes infligées aux criminels assurèrent le repos de l'Etat.

Jusques-là chacun des Particuliers avoit été obligé de se trouver, du moins dans des cas extraordinaires, aux Assemblées générales. Mais cette obligation déjà gênante pour ceux, dont la demeure étoit éloignée, le devint encore plus après les ravages des Danois. Epuisés par la perte de leurs biens & de leurs terres, & plus encore par la perte de ceux qui les cultivoient pour eux, les Saxons devinrent plus économes de leur tems, & ne regardèrent plus que comme perdu celui de leur présence au *Wittenagemot*. La division en dizaines & en centaines leur four-

nit

(a) Quoique nous rendions les termes Anglois *Tribings* ou *Lasbs* par celui de *milliers*, ces Corps ne consistoient pourtant que dans l'assemblage de trois ou de quatre centaines.

nit un moyen de se dispenser d'y paroître. Les Juges ou les Chefs des divers Bourgs furent députés par leurs Corps aux Assemblées générales, qui par-là devinrent moins nombreuses, plus expéditives, & plus faciles à ménager. Il paroît cependant, que les personnes, qu'une situation plus avantageuse rendit plus maîtres de leurs tems, ne crurent pas le mal employer, en continuant d'assister aux délibérations publiques. Les grands Officiers du Royaume, les Comtes, les Abbés, ne manquoient pas de s'y trouver, & les Particuliers mêmes ne se crurent que dispensés de la peine, & non privés du droit d'être présents, & de donner leurs voix dans les Parlemens.

Le mépris des anciens Saxons pour le commerce, l'agriculture, & les arts, ne passa pas à leurs Descendans. Privés par les Danois de leurs Esclaves & de la plus grande partie de leurs biens, ils furent réduits à faire valoir leurs fonds, & à travailler pour vivre. Le sage *Alfred* seconda leurs efforts ; il s'appliqua à faire fleurir le négoce dans ses Etats, & il invita des Savans & des Ouvriers étrangers à venir s'y établir. Les Marchands, qui avoient trois fois traversé la mer, devenoient *Thanes* du Roi. Dans des Siècles, où l'argent étoit du moins aussi rare que l'industrie, celle-ci ne pouvoit être payée que par des honneurs & par des fonds de terre. Les Marchands, devenus ainsi propriétaires d'une certaine quantité de terrain, eurent le privilège de donner leur voix dans les Assemblées de la Nation, ou du moins d'y députer des Représentans ; & comme ils étoient divisés en Corps séparés, leurs Représentans furent sans doute les Chefs de ces Corps.

Janvier, Février & Mars, 1746. 79

Corps. Aussi les Provinces, qui furent le plus peuplées de Négocians, députent-elles encore le plus de Membres aux Parlemens. Ainsi le négoce & les arts, d'abord méprisés par un Peuple grossier & belliqueux, devint-il peu à peu la source de son opulence & de sa grandeur. Peut-être cependant ce Peuple, devenu plus riche & plus puissant, eut-il à regretter quelques-unes de ses premières vertus.

A R T I C L E V.

REFLEXIONS *sur la mort d'HERODE.*
Actes, Chap. XII, vs. 20—23.

ST. *Luc*, dans ce Chapitre, nous a rapporté le Martire de St. *Faques*, qu'*Hérode* fit décapiter. Il nous apprend que la persécution s'étendit sur quelques autres Chrétiens. St. *Pierre* fut emprisonné, & auroit eu le même sort que St. *Faques*, s'il n'avoit pas été délivré miraculeusement. Ce Prince persécuteur tâcha de renverser ces Colonnes de l'Eglise, se flatant que leur chute entraineroit la ruine du Christianisme. Ce qui rendit cette persécution plus dangereuse, c'est que l'Empereur *Claude*, à son avènement à l'Empire, avoit donné à *Hérode* la Judée & la Samarie; ce qui le mit en état de prononcer dans Jérusalem des arrêts de mort, par une autorité absolue. Avant lui, la Judée dépendoit des Gouverneurs Romains, qui réprimoiient un peu la violence des Juifs.

On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que

que l'Apôtre St. *Jaques* fut décapité la première année du Règne de *Claude*, lorsqu'*Hérode*, en revenant de Rome après la mort de *Caius*, & l'instalation de *Claude*, & prenant possession de son Royaume, voulut se mettre bien dans l'esprit de ceux de sa Nation. St. *Luc* nous apprend que ce Prince persécutoit ainsi les Chrétiens, pour faire plaisir aux Juifs, à qui les progrès du Christianisme causoient une extrême jalousie.

Après ces Actes de sévérité, *Hérode* retourna à *Césarée*, où il faisoit son séjour ordinaire. St. *Luc* nous fait remarquer qu'il étoit irrité contre les *Tiriens* & les *Sidoniens*, jusqu'à méditer de leur faire la guerre. On n'en sait pas le sujet, mais il ne nous importe pas beaucoup de le savoir. St. *Luc* ne rapporte que les circonstances absolument nécessaires pour bien entrer dans la punition infligée à *Hérode*. Le but de l'Historien Sacré dans ce Chapitre, est, pour ainsi dire, de conduire par degrés son criminel jusque sur l'échafaut.

Les *Tiriens* & les *Sidoniens* avoient grand intérêt à faire leur paix. Quelques Commentateurs ont dit là-dessus que ces deux Villes ne subsistoient que par le Commerce des étofes de pourpre, & qu'il leur importoit beaucoup de pouvoir les écouler auprès des Seigneurs de la Cour d'*Hérode*. La raison que donne St. *Luc* est plus simple, & il n'est pas nécessaire d'en chercher d'autre, c'est qu'ils tiroient des vivres de la Judée. Le Territoire de *Tir* & de *Sidon*, resserré entre la Mer & les Montagnes, étoit trop petit pour fournir à la nourriture de deux
Peu-

Peuples fort nombreux ; c'étoient les Terres du Roi voisin qui leur fournissoient ordinairement leur subsistance. Ils s'apliquoient peu à cultiver la Terre, & leurs Richesses venoient toutes du commerce. Autre circonstance fâcheuse, c'est que précisément dans ce tems-là, la famine prédite par *Agabus* désoloit l'Empire.

Dans cette triste conjoncture, ils trouvèrent le moyen de gagner le Chambellan d'*Hérode*, qui adoucit l'esprit de son Maître, & qui l'engagea à se contenter de la satisfaction que lui feroient des Députés de ces deux Villes disgraciées. Cette Négociation donna lieu à la punition céleste rapportée dans la suite de ce Chapitre.

Ces Députés arrivèrent à *Césarée*, dans le tems qu'*Hérode* faisoit célébrer, avec un grand appareil, des Jeux publics, à l'honneur de l'Empereur *Claude*. *Hérode le Grand* avoit établi ces Jeux auparavant inconnus. Pendant cette Fête, notre *Hérode* prononça devant tout le Peuple, un Discours où il déploya de son mieux, toutes les beautés de l'Eloquence. On soupçonne avec beaucoup de vraisemblance, qu'en habile Politique qui veut faire sa Cour, il fit alors le Panégyrique de l'Empereur. Ce fut le second jour des Jeux que ce pompeux Discours fut prononcé. Ce Prince y parut d'une manière à flatter son orgueil. On vit chez lui la fierté Romaine jointe au Luxe Oriental. S'étant rendu au Théâtre de grand matin, il s'assit sur son Trône, revêtu d'un habit des plus éclatans. Toute la Noblesse & les personnes les plus considérables du País, s'y trouvèrent. Ce fut dans cette circonstance que les *Tiriens* & les *Sidonien*s

Tome XXXVI. Partie I. F vin-

vinrent faire leurs soumissions. Il leur avoit donné jour pour leur parler au Théâtre. *Hérodé*, après avoir exposé le sujet de ses plaintes, & convaincu ces deux Peuples du tort qu'ils avoient de lui avoir déplu, ne laissa pas de leur pardonner, & pour donner du lustre à sa clémence, il leur accorda généreusement, devant cette nombreuse Assemblée, la paix qu'ils lui avoient demandée. Les Envoyés des deux Villes, & tout le Peuple, à leur exemple, s'écrièrent en lui applaudissant, *c'est un Dieu qui parle, & non pas un Homme.*

Ce Prince se laissa étourdir à cet encens d'un Peuple ignorant, ou de quelques lâches Courtisans. Loin de rejeter cette flatterie impie, il s'en fit un plaisir secret, & il écouta avec une extrême complaisance des louanges si outrées.

La punition fut prompte, & suivit l'impiété de fort près. Avant qu'il descendît du Théâtre, il fut frappé de la main de *Dieu*. *Au même instant, dit St. Luc, un Ange du Seigneur le frapa, parce qu'il n'avoit pas renvoyé cette gloire à celui seul à qui elle appartient, de sorte qu'il mourut rongé des vers.*

Voilà l'Histoire dont il s'agit ici, & qui doit être arrivée l'an 44 de *Jésus-Christ*. Avant toutes choses, il est bon d'avertir, en faveur de bien des gens qui n'ont pas fort approfondi les Antiquités Judaïques, qu'il est parlé de plusieurs *Hérodés* dans l'Histoire de l'Evangile, & qu'il est important de ne pas confondre. Le premier dont il est fait mention, est *Hérodé* surnommé le Grand, qui fit massacrer les Enfans de *Béthléem*. Le second est *Hérodé Antipas*, à qui le Sauveur fut envoyé par *Pilate*, & qui étoit Tétrarque

que de Galilée. Le troisième, dont il s'agit ici, étoit connu à Rome sous le nom d'*Agrippa*. Il étoit Fils d'*Aristobule*, Neveu d'*Hérode Antipas*, & Petit-fils du Grand *Hérode*: *Hérodiade*, célèbre par la mort de *Jean-Baptiste*, étoit sa Sœur. On le connoissoit plus en Judée par le nom d'*Hérode*, qui étoit celui de sa Famille; mais il étoit plus connu à Rome par celui d'*Agrippa*, nom illustre parmi les Romains. Ayant passé sa jeunesse dans cette grande Ville, où il avoit été élevé, il n'est pas surprenant qu'on lui eût donné un nom du Pais. Ce Prince régna sept ans en Judée, quatre ans sous *Caligula*, & trois sous *Claude*. On croit qu'il mourut au commencement de la quatrième année de ce dernier Empereur.

Après ce petit éclaircissement, il faut faire quelques réflexions sur le crime d'*Hérode Agrippa*, & ensuite sur la punition de ce crime.

Il semble d'abord que ce que l'on reproche ici à ce Prince, est une faute des plus légères; c'est d'avoir écouté, avec trop de complaisance, les éloges que lui donnoit le Peuple sur son éloquence. De toutes les foiblesses humaines, il n'y en a point qui paroisse plus pardonnable que celle d'être sensible aux applaudissemens que l'on nous donne. On peut répondre à cela, qu'il ne s'agit pas ici de notre manière de penser, mais de celle de Dieu lui-même. Nous ne sommes pas des Juges compétans, nous qui ne voyons que les dehors. Dieu qui lisoit dans le cœur d'*Agrippa*, y voyoit des mouvemens d'orgueil très criminels à ses yeux. L'orgueil rapportant tout à nous-mêmes, va à nous faire oublier notre

dépendance. On peut le regarder comme une Apostasie qui nous met, en quelque sorte, à la place de la Divinité.

Cette Morale seroit à sa place, dira-t-on encore, s'il s'agissoit d'un Homme du commun, & qui eût été élevé dans les principes du Christianisme, qui ne nous prêche que l'humilité. Mais il s'agit d'un Prince, & d'un Prince qui n'avoit pas reçu l'Evangile; deux circonstances fort propres à exténuer sa faute.

Il est question d'abord d'un Prince. On sait que le premier défaut que la prospérité inspire ordinairement aux Souverains, c'est l'orgueil. Un Prince voit tout le monde plier devant lui. Ce sont des respects infinis. Cette soumission dispose déjà à admirer tout ce qui vient de ces personnes éminentes. Qu'un Grand seigneur d'éloquence, on ne manquera pas d'exalter toutes ses productions de ce genre. Je veux bien supposer que le Discours qu'*Agrippa* prononça dans ces Jeux publics, avoit de beaux endroits, & plusieurs traits frapans: mais que n'y ajouta pas encore la dignité de l'Orateur! Quand les talens de l'esprit se trouvent dans un Prince, ils imposent tout autrement que quand ils se rencontrent dans un Particulier. Le Trône est une Chaire qui donne beaucoup de relief aux Discours que l'on y prononce. Alors tout rétentit des louanges de l'Orateur. Le Panégyrique de l'Empereur *Claude*, dans cette occasion solennelle, devint donc par contre-coup le Panégyrique d'*Agrippa*. Nous avons déjà beaucoup de penchant à nous faire illusion à nous-mêmes sur ce que nous valons. Si, par malheur, il arrive
que

que la complaisance ou l'intérêt nous attirent des louanges flatteuses, elles achèvent de nous gâter. Crédules dans notre vanité, nous avâmes tout. On nous fait croire, sur notre mérite, tout ce que l'on veut, comme à des Enfans. L'élévation des Princes ne les garantit pas de cette crédulité. Au contraire, elle les y expose plus encore que les personnes du commun; & c'est ce qui semble devoir rendre excusables les mouvemens de vanité que l'on remarque chez eux.

Un Auteur judicieux a fait une réflexion morale qui peut trouver ici sa place; c'est que la flatterie fait sur nous des impressions plus dangereuses que les mauvais traitemens & les insultes. *Hérode Agrippa* avoit souffert une assez dure prison sous *Tibère*. Sa vertu ne s'étoit point démentie dans les fers; mais il succombe aux éloges flatteurs qu'on lui donne; la tête lui tourne aux acclamations d'un Peuple qui lui applaudit. *Constantin*, quelques siècles après, fut aussi mépriser les injures, mais il n'eut pas la force de résister aux louanges. Cet Empereur, voyant ses Statues mutilées, déconcerta ses ennemis, en passant tranquillement la main sur son front. Il dit à ceux qui l'animoiént à la vengeance: *Je ne sens pas qu'on m'ait fait aucun mal. Mon visage est en son entier, & ma tête est saine.* Son Christianisme, qui lui avoit appris à pardonner les injures, ne put pas lui apprendre de même à mépriser la flatterie. Il ne s'oposa point à la lâcheté des Peuples qui regardoient ses Arrêts comme les Oracles du Ciel. Ce même Prince qui avoit vu sans émotion, ses Statues mutilées,

ne put voir dans la suite, les honneurs excessifs qu'on leur rendit, sans un éblouissement de vaine gloire indigne de lui. L'encens l'avoit si fort étourdi & enivré, qu'il n'étoit plus en état de dire comme auparavant : *Dieu merci, ma tête est saine.*

Constantin avoit tort, dira-t-on, & l'on ne peut pas l'excuser à cet égard. Mais *Agrippa* n'étoit pas éclairé comme lui des lumières de l'Evangile. Il semble donc que par cet endroit-là, il mérite encore quelque indulgence. J'avoue que *Jésus-Christ* nous a donné plusieurs Préceptes qui renchérisent sur ceux de l'Ancienne Loi, comme on peut le remarquer dans le Sermon sur la Montagne. Je conviens encore que l'humilité nous est fortement recommandée dans divers endroits de l'Evangile. Cependant ce n'est pas sur cet article qu'il faut le plus relever l'excellence de la Morale Chrétienne sur celle de la Loi. Les deux Economies condamnent également l'orgueil, *Salomon* dit dans ses Proverbes que *Dieu le déteste* (a). Les Prophètes ont aussi tonné fréquemment contre ce vice.

Les exemples font encore plus d'impression que les censures, & l'on a vu plusieurs fois, sous l'Ancienne Loi, l'orgueil puni d'une manière bien frappante. Que l'on voie la punition que Dieu infligea à *David* pour avoir fait le dénombrement de son Peuple (b). Rien de plus étonnant que ce châiment. L'Action paroît des plus innocentes. Ne convient-il pas à un Prince de savoir quelles sont ses forces, & le

nom-

(a) *Prov.* VI, 16, 17.

(b) *2. Sam.* XXIV, 1-4.

nombre des Combataus qu'il peut opposer à ses ennemis? Il n'y a personne de nous qui ne fût porté à excuser *David* & à l'absoudre. Cependant Dieu en jugea bien autrement, & nous chargeons bien d'idée nous-mêmes, quand nous voyons dans l'Histoire qu'il en coûta la vie à plusieurs milliers d'Hommes.

Qu'est-ce donc que ce dénombrement avoit de criminel? Qu'y avoit-il dans cette action de *David* qui ait pu lui attirer un jugement si terrible? On a remarqué là-dessus qu'aucune raison d'Etat ne l'engageoit à faire alors ce dénombrement. Il étoit en pleine paix avec ses voisins, qui lui étoient tous soumis ou tributaires. Ce fut donc par un principe d'orgueil & de vaine gloire qu'il donna cet ordre. Il voulut se procurer à lui-même, & à toute sa Cour, le doux spectacle de pouvoir commander à une nombreuse multitude. Aux yeux de Dieu, c'est le motif seul de nos actions qui leur donne du prix, ou qui les rend condamnables. *David* sent lui-même la grandeur de sa faute: *J'ai commis un grand péché en cela*, dit-il.

Autre exemple bien propre à faire impression, c'est celui d'*Ezéchias*. Ce Prince étoit distingué entre tous les Rois de Juda par son zèle & sa piété. Cependant il s'oublia dans une occasion délicate. Des Ambassadeurs de Babilone étoient venus à sa Cour. Il leur étala, par un principe de vanité, & sa puissance & ses trésors. Il déploya devant eux de grands amas d'or & d'argent, & tous les bijoux de la Couronne. Mais voici ce qu'un Prophète lui dit de la part de Dieu. *Vous avez voulu faire appréhender vo-*

ire puissance. à ces Etrangers. En leur ouvrant
 vos trésors, vous avez manifesté en même tems,
 l'orgueil caché dans votre cœur. Ce Prophète,
 pour lui marquer combien cet étalage a déplu
 au Seigneur, met devant les yeux de ce Prince,
 un triste avenir. Il lui déclare qu'un tems vien-
 dra que toutes les richesses de sa maison seront
 transportées à Babilone. Il lui fait voir tous ses
 trésors dissipés, tous ses desseins renversés par
 la débauche & la profusion de son Fils & de ses
 autres Descendans; eux-mêmes, & son trône
 & sa ville en proie aux Assiriens. Après ces exem-
 ples, dira-t-on encore que la qualité de Prince,
 & de Prince Juif, doive excuser l'orgueil d'A-
 grippa?

St. *Luc* nous marque en quoi consiste précie-
 tement le péché de ce Prince; c'est de n'avoir
 pas donné gloire à Dieu, lorsqu'on le louoit ex-
 cessivement sur son éloquence. Il auroit dû ré-
 primer ces applaudissemens, parce qu'ils étoient
 outrés; mais quand même les qualités qu'on
 lui attribuoit, auroient été réelles, il ne laissoit
 pas d'être coupable de goûter ces éloges, com-
 me il le faisoit, sans en rapporter l'honneur à ce-
 lui à qui il étoit dû. Il y a là-dedans une injus-
 tice & une ingratitude des plus marquées.

Mais la cause que donne St. *Luc* de la puni-
 tion d'Agrippa, dit quelque chose de plus. Par-
 ce qu'il n'avoit pas donné gloire à Dieu, signifie
 encore qu'il n'avoit pas réprimé des acclamations
 du Peuple, qui sentoient le Blasphème & l'Ido-
 lâtrie. L'Historien *Josèphe*, servira ici de Su-
 plément à St. *Luc*, dont le récit est fort abrégé.
 Il nous apprend donc que non seulement le
 Peu-

Peuple, mais encore „ les Grands & la Noblesse de la Province commencèrent à crier que „ jusqu'alors ils n'avoient regardé leur Roi que „ comme un Homme; mais qu'ils ne pouvoient „ plus s'empêcher de voir qu'ils devoient le révérer comme un Dieu, & que ce n'étoit pas „ un simple Homme mortel (a)”. Voila donc de lâches Flateurs qui s'écrient d'une manière impie, que leur Roi n'étoit plus un Homme, mais un Dieu. Ils ne s'en tiennent pas à être ses admirateurs. Les Hommages qu'ils lui rendent sont une espèce d'adoration.

Que devoit faire ce Prince dans cette occasion? S'il avoit eu encore quelques sentimens de piété, il devoit rejeter cette indigne flatterie. Il devoit tenir la même conduite que *Paul & Barnabas*, quand ils furent regardés comme des Dieux à *Listre* (b). *Barnabas* y fut pris pour *Jupiter*, & *Paul* pour *Mercure*, qui dans la Théologie des Payens, étoit le Dieu de l'Eloquence. Ces pauvres aveugles, après avoir ouï *St. Paul*, disoient l'équivalent de ce qu'on avoit dit du Discours d'*Agrippa*: c'est le Discours d'un Dieu, plutôt que d'un Mortel. Mais comment est-ce que ces saints Hommes reçurent ces applaudissemens? Ils déchirèrent leurs habits, pour marquer leur douleur & leur indignation. On veut leur offrir des victimes, mais ils marquent avec fermeté, qu'on doit réserver de semblables honneurs au Créateur du Ciel & de la Terre. *Que prétendez-vous faire?* s'écrient-ils, *vous ne sommes que des Hom-*

(a) *Antiq. Judaïq. Liv. XIX. Ch. 7.*

(b) *Act. XIV. 10.*

Hommes non plus que vous. Voilà ce qu'auroit dû dire *Agrippa*, il devoit être atterré de ces louanges sacrilèges, & marquer l'horreur qu'elles lui caufoient. *Mais il ne les censura point,* dit *Josèphe*, *& ne témoigna point d'averfion pour cette indigne flatterie.*

Agrippa manqua donc à donner gloire à Dieu, en écoutant avec complaisance, des louanges impies & blasphématoires. Le péché de ce Prince devient plus atroce par l'éclaircissement que donne *Josèphe*, qui ne sauroit être suspect, puisque l'on connoit son penchant à pallier les fautes des *Hérodes*. Il étoit même étroitement lié avec *Agrippa II*, successeur d'une partie des États de son Père. On ne peut donc que louer sa bonne-foi & son courage à parler si ouvertement.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter à faire sentir la grandeur de ce crime. Tout Homme qui usurpe le titre de Dieu est infiniment criminel, & se rend coupable de Lèze-Majesté Divine. Cet attentat ne peut que révolter par-tout où il se trouve. Cependant il faut convenir que dans un Prince Payen, il ne donneroit pas autant d'horreur, soit à cause de leur ignorance, soit à cause de l'imperfection de leurs Dieux. Mais *Agrippa* avoit été élevé dans la connoissance du vrai Dieu, & faisoit profession d'en reconnaître l'unité. Il étoit donc doublement coupable de souffrir qu'on lui donnât le titre de Dieu.

Ce Prince, dans les premières années de son Règne, se sentoît encore de la bonne éducation qu'il avoit reçue. *Caligula* ayant entrepris de se faire adorer comme Dieu, voulut faire mettre sa

Statue

Statue dans le Temple de Jérusalem. Mais les Juifs s'y opposèrent avec vigueur, & Agrippa eut le courage d'appier leur résistance. Sans craindre la disgrâce de l'Empereur, il lui fit là-dessus de fortes représentations. Il se servit des raisons les plus fortes pour le fléchir. Elles firent impression sur l'esprit de Caligula, qui quitta, au moins pour un tems & en apparence, la résolution de placer sa Statue dans le Temple.

Agrippa se gâta dans la suite. Il se familiarisa avec les idées Payennes, & la flatterie du Peuple Romain, qui traitoit de Dieux les Empereurs. On connoît leurs *Apostéoses*, par lesquelles ils étoient placés, après leur mort, au rang des Dieux. Le pis est que cette Idolatrie commençoit déjà pendant leur vie. *Auguste*, *Caligula* & quelques autres, se virent honorés du titre de Dieu. On les traitoit de *Votre Divinité*. On vbit des Médailles d'Empereurs, frappées pendant qu'ils régnoient, où leur tête est environnée de raions. Agrippa, à l'imitation de ces Princes, put s'enivrer de sa grandeur, & se croire quelque chose de plus qu'un Homme.

Si l'on dit, qu'il n'est guère vraisemblable qu'un Prince qui n'a pas perdu l'esprit, puisse se repaître d'une semblable extravagance, je répons à ceux qui nous feront cette difficulté, qu'ils n'ont pas assez réfléchi sur la manière dont l'orgueil nous aveugle, & jusqu'à quel point il étouffe notre raison, sur-tout s'il est soutenu par des louanges outrées, comme sont celles que la flatterie prodigue aux Princes.

On peut soupçonner, avec beaucoup de vraisemblance, que ce ne fut pas seulement dans la
cir-

circonstance rapportée par St. *Luc* qu'*Agrippa* souffrit qu'on le traitât de *Divinité*, mais que cette impiété avoit été répétée plusieurs autres fois, ce qui aggraverait encore considérablement son crime.

Après avoir examiné en quoi consistoit le péché d'*Agrippa*, il faut voir présentement quelle en fut la punition. *Un Ange du Seigneur le frapa*, dit St. *Luc*, *desorte qu'il mourut rongé des vers.*

Dans le stile des Juifs, on fait intervenir les Anges dans les punitions extraordinaires. *Un Ange frapa Hérode*, cela peut signifier ici simplement que Dieu le punit d'une manière exemplaire, que sa maladie fut un coup de la main de Dieu.

Il mourut rongé des vers. Il y a apparence qu'il eut des violentes douleurs d'entrailles; qu'ensuite il fut attaqué d'ulcères qui fourmilloient de vers, & qui se répandoient par tout son Corps. St. *Luc* nous marque expressément qu'ils le consumèrent tout vivant. *Josèphe* décrit cette maladie d'une manière un peu différente, mais il n'est pas difficile de concilier ces deux récits (a). La maladie dont l'Historien Juif dit qu'*Agrippa* fut frappé, est une de ces maladies qui corrompent si fort les entrailles, & les parties extérieures du Corps, qu'on en voit sortir des Vers de toutes parts.

Quelques Savans croient que ce Prince mourut de la *maladie péculaire*, qui fait naître de la peau une infinité de Poux, qui viennent d'une
grande

(a) *Antiq. Jud. Livr. XIX. Ch. 7.*

grande corruption, ou plutôt d'une infinité de petits Oeufs, qui éclosent par milliers. D'autres, comme *Bochart*, le font mourir rongé des Vers, & le Texte paroît formel pour ce sentiment. C'est aux Médecins à nous expliquer d'où peut venir cette prodigieuse quantité de Vers.

Pour nous, notre tâche doit être seulement de faire sentir la justice de cette punition. Dieu veut abaisser ce Prince orgueilleux, & le faire rentrer dans son néant. Quel moyen emploiera-t-il pour confondre cet orgueil ? Suscitera-t-il quelque Conquérant qui subjugué *Agrippa*, & qui lui fasse essuier le triste sort des vaincus ? Non, Dieu n'emploiera pour cela que tout ce qu'il y a de plus méprisable dans la Nature. De simples Vermisseaux suffiront pour le renverser & le coucher dans le tombeau.

„ De vils Insectes, dit un Auteur là-dessus,
„ de vils Insectes, Armée de l'Eternel, Exécuteurs de la vengeance divine, ataquent sur son Tribunal, ce Prince qui souffroit qu'on l'égalât à Dieu. *Hérode*, sur son Trône, est déjà couvert de la pouriture du tombeau. Il sent les horreurs du sépulcre avant sa sépulture. Il se voit Cadavre avant de cesser de vivre. Sort triste, mais digne de ces Hommes présomptueux, qui s'élèvent au-dessus de leur condition mortelle ; qui oubliant leur poudre & leur cendre, usurpent les prérogatives du Roi des Rois.

Alexandre le Grand étoit traité de *Fils de Dieu* par les Flateurs de son tems, & on lui avoit à peu près persuadé que la chose étoit ainsi. Mais l'Histoire nous apprend qu'une fleche fut un trait comme

me lancé du Ciel, pour le desabuser. Une blessure mortelle qu'il reçut dans un Combat lui dessilla les yeux. Dès lors voyant couler son sang, il avoua humblement qu'il n'étoit qu'un Homme comme les autres. *Agrippa*, de même blessé par un million de Vers, & sentant l'infection qui sortoit de son Corps, devoit se regarder non seulement comme mortel; mais comme un objet de mépris & d'horreur, & comme le plus misérable de tous les Hommes.

C'est une Maxime établie par la Sagesse de Dieu, d'abaisser les Créatures qui prétendent s'élever au-dessus de leur condition, & qui veulent partager les honneurs qui ne sont dus qu'à l'Être Suprême. Il ne peut aimer que celles qui rentrent par humilité, dans le néant d'où il les a tirées par sa puissance, & qui abattues devant son trône, reconnoissent qu'elles tiennent tout de lui. *Dieu résiste aux Orgueilleux, mais il fait grace aux Humbles.* Cette Maxime regarde aussi bien les Princes que les autres Hommes.

On peut tirer de cette Histoire diverses Moralités fort instructives, & qu'un Prédicateur qui manieroit ce sujet, sauroit bien faire valoir. Outre les leçons d'humilité pour les Princes, qui y sont d'une manière directe, il en trouveroit encore pour plusieurs autres états. Il pourroit, par exemple, présenter ce Tableau d'*Hérode rangé des Vers*, à une jeune Personne, trop entêtée de sa beauté, & dont une troupe de Flateurs semble faire leur idole. Pour rabatre sa vanité, il la renvoyeroit à la difformité que son Corps éprouvera à la mort. Si comme *Agrippa*, elle n'est pas rongée des Vers, encore vivante, il suffit pour l'hu-
mi-

milier qu'elle doit effuier un jour la pouriture du tombeau.

Un Prédicateur pourroit encore trouver ici une leçon pour lui & ses Confrères, qui s'offre beaucoup plus naturellement. *Agrippa*, enflammé par son éloquence, écouta avec trop de complaisance, les éloges flatteurs qu'on lui donnoit. Un Ministre, qui a le talent de la parole, doit profiter de cet exemple, & être continuellement sur ses gardes contre les surprises de la vanité.

Outre les leçons d'humilité qui se trouvent ici pour divers ordres de personnes, & sur-tout pour les Princes, on en peut aisément apercevoir une autre qui n'est pas moins importante pour eux, & à laquelle ils doivent faire une grande attention. C'est que l'esprit de persécution, qui domine la plupart des Souverains, est fort désagréable à Dieu. Presque tous ceux qui ont expliqué cet endroit, où est rapportée la mort d'*Hérode*, ont fait entrer la persécution dans les causes de son châtement. On sait que c'étoit là son caractère. Le même Chapitre des *Actes*, où l'on voit sa fin tragique, renferme divers traits de sa violence. L'esprit de persécution étoit comme héréditaire dans la Famille des *Hérodes*. On en a conservé la mémoire dans ces deux Vers:

*Ascalonita necat Pueras; Antipa Joannem,
Agrippa Jacobum, mittitque in carcere Petrum.*

Agrippa est chargé de la mort d'un Apôtre, qu'il fit exécuter publiquement, & il en destinoit encore un autre au supplice. Cette rigueur doit donc entrer en compte, quand on examine ce qui peut

peut avoir attiré sur lui la vengeance divine. Jamais Dieu n'a marqué plus d'indignation contre les violences des Hommes, que quand elles ont été employées en matière de Religion. Ceux qui ont étudié l'Histoire, ont pu remarquer que Dieu a fait très souvent éclater sa justice sur les Princes persécuteurs. Plusieurs Auteurs en ont donné la liste. Dans l'Histoire du Peuple Hébreu, ils commencent par *Pharaon*, & finissent par *Antiochus*. Sous l'Evangile les *Hérodes* paroissent les premiers. Celui qui ordonna le massacre des Enfans de Bethléem, pour y envelopper le Sauveur, peut être regardé comme le premier Persécuteur de l'Eglise. On sait quelle fut sa fin tragique. *Hérode Antipas*, qui fit mourir Jean Baptiste, mourut lui-même misérablement dans l'exil. Notre *Hérode Agrippa* vient ensuite.

Depuis la mort du Sauveur on cite plusieurs Empereurs Romains, persécuteurs des Chrétiens, & qui sont morts d'une manière funeste. On découvrit, les dernières années du siècle passé, un Livre curieux sur cette matière, & qui a été publié plusieurs fois. Il traite de la *Mort tragique des Persécuteurs*. Il a été attribué à *Lactance*. Mais quelques Critiques doutent qu'il soit véritablement de lui (a). Quoiqu'il en soit, il est d'un Ecrivain du IV^e Siècle, qui décrit la fin malheureuse de *Néron*, *Domitien*, *Valérien*, *Dioclétien*, de son Collègue & de plusieurs autres. Il ne faut pas diffimuler que le stile de cet Auteur sent un peu la déclamation, & que ses portraits paroissent quelquefois un peu chargés.

Mal-

(a) *Apparat. ad Biblias. max.* T. II. p. 1645.

Malgré ces légers défauts, le Livre est instructif, & il nous apprend bien des particularités historiques assez intéressantes, qu'on chercheroit inutilement ailleurs.

Les siècles suivans n'ont fourni que trop de matière pour grossir le *Recueil de la Mort violente des Persécuteurs*. Les Chrétiens, divisés en plusieurs branches, se sont aussi persécutés les uns les autres. L'Eglise naissante des Protestans fut traitée à peu près comme l'Eglise Chrétienne dans son berceau. Je n'en rapporterai qu'un seul trait. Si l'on lit l'Histoire des Pais-Bas, on y remarquera un Prince, qui par sa fierté, & le prodigieux nombre d'Innocens qu'il fit mourir, par un faux zèle de Religion, surpassa de beaucoup notre *Hérode Agrippa*. Aussi eut-il à peu près le même sort que lui, car l'Histoire remarque qu'il fut mangé des poux. On pourroit rapporter bien d'autres exemples modernes de Persécuteurs qui ont attiré sur eux les châtimens du Ciel.

Je sais bien que l'esprit de parti peut nous faire illusion là-dessus, qu'en général chacun tire à soi la Providence, & lui prête des vues selon ses passions & ses intérêts. Mais, quoiqu'on abuse très souvent de ce que l'Ecriture nous apprend sur la manière dont Dieu intervient dans certains événemens extraordinaires, il y en a de si frapans qu'on n'y peut pas méconnoître la main de Dieu.

J'avoue que la matière est délicate, & que l'on ne sauroit être trop réservé à prononcer sur ces cas-là. Notre Historien nous donne un bel exemple de cette retenue. Il commence ce Chapitre en décrivant d'une manière fort simple &

extrêmement abrégée la persécution d'Agrippa. Le Roi Hérode, dit-il, se mit à persécuter quelques-uns de l'Eglise. Il fit même couper la tête à Jaque frère de Jean. Il fit aussi prendre Pierre qu'il envoya en prison, dans le dessein de le faire mourir devant tout le Peuple, après la Fête de Pâque (a). Voilà tout ce qu'il dit de cette persécution. On ne peut pas la décrire d'une manière plus succincte.

On a un Ouvrage de l'Abbé du Guet, qui paroît depuis quelques années sous le titre de *Principes de la Foi Chrétienne*. Dans le Tome II, il parcourt le Livre des *Actes des Apôtres*, & en tire, avec beaucoup de dextérité, diverses preuves de la sincérité & de l'impartialité des Ecrivains du Nouveau Testament. Sur le commencement du Chap. XII, voici sa réflexion : *on ne peut pas employer moins de paroles pour décrire cette Persécution. Un Historien qui passe si légèrement sur des faits de cette importance, ne doit pas être soupçonné d'exagération.*

Ce n'est pas seulement la mort de St. Jaque qui est décrite d'une manière si abrégée, la mort de son Persécuteur est traitée de même. *Un Ange du Seigneur le frapa, & il mourut rongé des vers.* Cette mort, toute extraordinaire qu'elle est, est cependant narrée en deux mots. L'Evangéliste ne s'y arrête point. On diroit que cet objet frappant est pour lui une histoire étrangère, à quoi il ne prend aucun intérêt : tout autre que lui auroit développé avec complaisance, les circonstances de cette mort. Il n'en auroit omis

au-

(a) Act. XII. 1, & sui v.

aucune particularité, & auroit bien sçu les faire valoir. C'auroit été un sujet d'affection qu'il n'auroit quitté qu'à regret.

L'Auteur de l'Histoire des Maccabées revient jusqu'à trois fois à la mort d'*Antiochus*, & semble même ne s'en pas tenir à un seul genre de mort, quelque tragique qu'il fût. Cette variété a embarrassé les Interprètes. Mr. Bayle semble en avoir donné la clé. On n'a pas assez insisté, dit-il, sur la principale cause de ces différences, qui fut sans doute, la facilité des Juifs à croire que ce Tiran fut puni, & le plaisir qu'ils trouvoient à parler de sa punition (a). St. Luc au contraire, rapportant la mort de ce premier Persécuteur des Chrétiens, n'en dit que deux mots, & n'y joint aucune réflexion. Quand je vois une semblable retenue, je ne puis pas m'empêcher de conclure que celui qui a écrit cette Histoire n'est pas un Historien ordinaire.

Ce n'est pas tout encore; voici un nouveau trait de la retenue de St. Luc, qui renchérit sur le précédent, c'est quand il assigne la cause de la punition d'*Agrippa*; il l'attribue uniquement à l'orgueil de ce Prince. Les Prédicateurs qui traitent ce sujet, ne manquent point de remarquer qu'il faut aussi y joindre sa cruauté, & surtout son esprit de persécution, & ils paroissent bien fondés à le dire. Cependant il est bon d'observer que St. Luc ne dit rien de semblable. Le même Chapitre renferme les mauvais traitemens faits à deux Apôtres, & la mort du Persécuteur. Mais quand St. Luc en est à ce dernier arti-

(a) *Rep. des Lettres*, Novembre 1686, p. 1244.

article, il semble avoir oublié tous les maux, qu'*Agrippa* avoit faits à l'Eglise. Il semble attribuer la punition à une toute autre cause.

On est d'abord surpris que *St. Luc* décrivant la mort tragique d'*Agrippa*, ne rappelle point à cette occasion ce qu'il venoit de dire de son esprit de persécution. Rien de plus naturel que de faire sentir la main de Dieu sur celui qui avoit fait depuis peu décapiter *St. Jacques*. Cependant il se contente de nous présenter la mort extraordinaire de ce Prince, simplement comme une punition de son orgueil, & il néglige une preuve que tout autre que lui auroit saisie, pour faire voir que le Ciel s'intéressoit en faveur de la Doctrine de l'Evangile. Quelle peut donc être la raison de ce silence? Je crois que la voici; c'est que les Evangélistes & les Apôtres, dans leur manière de narrer, nous racontent avec une entière impartialité, les faits qui les intéressent le plus. On ne sauroit soupçonner que la passion, ni l'esprit de parti y entrent pour rien. *Hérode* fut puni de son orgueil. Un sage Juif en auroit dit autant, & effectivement c'est aussi le langage de *Josèphe*.

Il est surprenant que personne, au moins que je sache, n'ait encore fait cette remarque. Elle entroit sur-tout fort naturellement dans le plan de l'Abbé *du Guet*, de tirer des *Actes des Apôtres*, tout ce qui va à prouver leur candeur & leur impartialité. La voici bien marquée dans cette occasion. Tout le monde aperçoit la main de Dieu sur les Persécuteurs, dans le genre de mort d'*Agrippa*. *St. Luc* est le seul, à la manière dont il en parle, qui semble ne l'avoir pas remarquée. A cela on doit reconnoître le doigt de Dieu, qui a dirigé la plume de cet Ecrivain. Quel-

Janvier, Février & Mars, 1746. 101

Quelle différence entre l'Historien sacré & les Ecrivains Ecclésiastiques qui sont venus dans la suite ! L'Auteur du *Traité de la Mort des Persécuteurs* ne manque pas, en rapportant la fin tragique de quelque Empereur, de la faire regarder comme une punition de sa cruauté. C'est ce qu'on peut remarquer sur-tout quand il décrit la mort de *Maximin*, qui regnoit avec *Dioclétien*. Il le fait mourir de cette même maladie dont *Hérode* fut frappé. Ecoutons encore *Eusèbe* là-dessus. „ *Maximin*, dit-il, avoit un embonpoint extraordinaire ; mais il fut attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui y répandit la pourriture & l'infection. Le mal se manifesta au dehors. Il parut un ulcère qui fourmilloit de vers, d'où exhaloit une puanteur que les Médecins eux-mêmes ne pouvoient plus soutenir (a) ”. L'Historien ajoute que *Maximin* en condamna à la mort, parce qu'ils l'abandonnoient ainsi ; mais l'un d'eux lui répondit, comme par une inspiration divine : *Ne vous imaginez pas, Sire, que des maladies de ce genre, & qui sont une punition du Ciel, puissent se guérir par l'art humain. Rappelez-vous les maux que vous avez fait souffrir aux Serviteurs de Dieu, & vous comprendrez aisément quelle est la cause de ceux que vous endurez présentement.*

Si nous avons admiré la sagesse & la retenue de *St. Luc* sur la mort d'un Persécuteur, si nous l'avons mis en opposition avec les Ecrivains qui ont traité des sujets semblables, ce n'est pas proprement pour les condamner en cela. On peut louer

(a) *Eusèb. Liv. VIII. Ch. 18.*

louer l'Historien Sacré, sans cependant blâmer les autres. Les Prédicateurs, qui expliquent la mort d'*Hérode*, sont bien fondés à faire entrer l'esprit de persécution parmi les crimes qui lui ont attiré le châtiment du Ciel. Voici comment on peut les concilier avec St. *Luc*; c'est que la Persécution est ordinairement une suite de cet orgueil excessif à quoi l'Ecriture attribue principalement la mort de ce Prince. L'Historien Sacré, qui est extrêmement concis, s'est donc contenté d'indiquer le principe, nous laissant le soin de tirer les conséquences. Or tous les Moralistes conviennent que la source de l'esprit de persécution n'est autre chose qu'un grand fond d'orgueil.

„ L'esprit de persécution, dit un Auteur qui
 „ connoissoit bien le cœur humain, l'esprit de
 „ persécution n'est dans son origine qu'un or-
 „ gueil porté aux derniers excès. On veut do-
 „ miner sur les Esprits. On veut forcer les au-
 „ tres à croire ce que l'on croit. On s'imagine
 „ que ce que l'on pense doit être la règle de
 „ tout ce que toute la Terre doit penser. On ne
 „ peut souffrir que personne ait l'audace de s'i-
 „ maginer qu'on se trompe. Cela paroît si insu-
 „ portable à l'orgueil, qu'il n'y a point d'extré-
 „ mité à laquelle on ne se porte pour l'empê-
 „ cher. L'orgueil est Persécuteur, parce qu'il
 „ est farouche, cruel & dénaturé (a)”. On
 pourroit apuier cette réflexion de bien des ex-
 emples. Les Princes persécuteurs ont presque
 tous été marqués par un orgueil excessif, té-
 moin *Pharaon*, *Nabuchodonozor*, *Hérode le*
Grand,

(a) *La Placette, Traité de l'Orgueil, p. 116.*

Grand, Néron, & bien d'autres.

Il y auroit plusieurs autres questions à examiner sur cette mort d'*Agrippa*, mais je n'en entamerai plus qu'une seule, parce qu'il est tems de finir. On demande donc encore ce que l'on doit penser du sort de ce Prince & de son salut. La matière est délicate, le parti le plus sage seroit de ne s'engager jamais dans de semblables discussions, puisque nous ne sommes point apelés à juger les autres. Quoique les Persécuteurs condamnent ordinairement ceux qui ne pensent pas comme eux, la Charité Chrétienne doit nous empêcher d'en user de même à leur égard. En général, nous devons nous abstenir de placer les Pêcheurs trop précipitamment dans l'Enfer. Une mort tragique & infligée par la Justice divine ne conclut pas toujours pour la damnation éternelle. Les sages Théologiens n'ont pas manqué de faire cette remarque.

La question se réduit donc à savoir si ce Prince frappé de la main de Dieu, se repentit & demanda pardon de son crime. La bonté Divine lui en donna le tems, en lui accordant quelques jours pour se reconnoître. Il semble avoir mis à profit le petit intervalle que dura sa maladie. *Joséphe*, en décrivant la mort de ce Prince, dit qu'il rentra en lui-même, qu'il avoua que l'état où il se trouvoit démentoît les titres pompeux qu'on lui avoit donnés & qu'il mourut en déclarant qu'il se soumettoit à la volonté de Dieu.

Le plus sûr est de ne rien décider là-dessus. Prenons pour modèle la sage retenue de *St. Luc*. Il nous dit bien à la vérité, qu'un Ange frappa ce Prince, & qu'il fut rongé des vers, mais il dit

ensuite tout simplement, qu'il rendit l'esprit, ne prononçant rien sur son état futur.

ARTICLE VI.

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ Βιβλιοθήκης Ἱστορίας τὰ συζήματα.

C'est-à-dire :

La BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE de DIODORE de SICILE, avec la Version de Laurent Rhodoman; le tout corrigé sur les MSS. par PIERRE WESSELING, qui y a ajouté les Notes de H. Etienne, de L. Rhodoman, de F. Urfinus, de H. de Valois, de J. Palmier, & les siennes, avec des Indices fort amples. En deux Tomes in folio. Amsterdam, chez J. Wetstein, 1745.

Cette belle & magnifique Edition de *Diodore de Sicile*, qui vient enfin d'être achevée par les soins de Mr. *Wesseling*, mérite par plus d'un endroit, qu'on en fasse une description détaillée.

Commençons par l'Auteur même, lequel eut pour Patrie la Sicile, étant né dans une Ville de cette Ile, appelée *Agyrium*, dont il a décrit exactement les Cérémonies Religieuses & les Antiquités, pour lui témoigner en quelque manière son amour & sa reconnoissance (a). Il vécut sous *Jule César* & *Auguste*, & comme il aimoit fort les Histoires, n'ignorant pas

(a) Biblioth. de *Diodore* L. IV, Ch. 24.

pas leur grande utilité dans la vie humaine, il prit le dessein de les étudier, de les réduire en un Volume, ramassées d'un nombre presque infini d'Ecrivains, & de les communiquer ainsi au Public. Il employa trente ans à ce vaste Ouvrage, & n'y mit la dernière main, qu'après avoir appris la Langue Latine, & avoir vu de ses propres yeux la situation des lieux & les anciens Monumens, ayant voyagé pour cet effet dans une grande partie de l'Europe & de l'Asie (a).

Il commence cette Histoire universelle, divisée en XL. Livres, avec le commencement du Monde même, en racontant avec grand soin, premièrement les Opinions & les Fables des Egyptiens, & en second lieu celles des autres Nations; Opinions absurdes, à la vérité, mais utiles à la connoissance des Antiquités. Il range ensuite, selon l'ordre des années, les choses mémorables des Empires & des Villes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, marquant exactement & les Olympiades, & les noms des Archontes d'Athènes & des Consuls Romains. Il finit avec le commencement de la guerre, que *Jule César* avoit entreprise contre les Gaulois; c'est-à-dire, comme il le dit lui même (b), à la première année de la 180 Olympiade. On pourroit croire qu'il avoit aussi parlé du règne d'Auguste, puisque le Patriarche *Photius* donne des Extraits dans sa Bibliothèque (c) de la guerre Civile entre *Pompée* & *César*, de l'assassinat de ce dernier, du Triumvirat, de la mort de

Cas-

(a) Liv. I. C. 5. & 44.

(b) Ib. & Chap. 5.

(c) Biblioth. Cod. CCXIV, Edition de Rous.

Cassius & de *Brutus*, & enfin de la malheureuse dispute entre *Antoine* & *Auguste* : mais on a tout lieu de soupçonner, que le bon Patriarche a ajouté tout cela de son chef, à l'occasion de la guerre de *Marius*, que *Diodore* avoit décrite au Livre 37, où il n'avoit pas occasion de rapporter ce qui se trouve dans *Photius*, si ce n'est en passant & par une digression, quoique ce ne soit pas sa coutume (a).

Cet Ouvrage est cité sous différens noms, par les Auteurs qui s'en sont servi, comme l'a fort bien démontré *Henri Etienne* dans sa Dissertation qui se trouve après la Préface de Mr. *Wesseling* ; mais *Diodore* lui-même l'a nommé *Bibliothèque Historique*, Titre fort approuvé de (b) *Pline*. Il semble l'avoir choisi, tant parce qu'il est fort simple, que parce que la plupart des Historiens y sont renfermés comme dans une Bibliothèque. Il n'avoit pas tort en cela, car il avoit presque tout copié, des Livres plus anciens ; jusqu'aux expressions mêmes, comme d' *Agatharchide*, *Ctésias*, *Denys le Milésien*, *Posidoine*, *Callisthène*, *Théopompe*, *Clitarque*, de *Polybe* sur-tout, & de plusieurs autres ; ce que Mr. *Wesseling* a prouvé très clairement en plus d'un endroit de ses Notes (c), sans oublier d'ajouter un Indice qui contient les noms des Auteurs allégués par *Diodore* même.

Cet Indice seroit sans doute beaucoup plus ample, si cette Bibliothèque avoit été conservée entière jusqu'à notre tems. Mais *Diodore* a eu
le

(a) Voyez les Notes de Mr. *Wesseling*, Tom. II, p. 541.

(b) Préfat. Hist. Nat.

(c) Voyez Tom. II. p. 544.

le même malheur, qui est arrivé à *Polybe*, à *Tite Live*, & à plusieurs autres, dont les Ecrits sont përis en partie, au grand préjudice de la République des Lettres & des Histoires. Car de XL Livres qu'il avoit écrits, il ne reste en entier que les cinq premiers; les cinq suivans, qui, selon le plan de l'Auteur (a), contenoient les Antiquités des Assyriens, Chaldéens, Perses, Phéniciens, & des autres Peuples, sont perdus sans ressource, excepté quelques Fragmens. Les dix Livres, qui suivent, sont à la vérité échappé à la ruine, mais (b) endommagés & mutilés par les injures du tems. Tous les autres sont përis absolument.

Il est vrai que le bruit s'étoit répandu au seizième Siècle, qu'on avoit trouvé & vu les Livres, qui suivoient immédiatement le cinquième (c); il y en avoit même, qui assuroient qu'on gardoit tous les XL Livres de *Diodore* ou en Sicile, ou à (d) Constantinople, mais ils ne faisoient que repaître d'espérance vaine & soi-même & les autres: car on n'en a rien pu apprendre jusqu'à présent, après avoir fouillé avec grand soin tous les recoins des Bibliothèques. On a bien trouvé quelques Fragmens des Livres perdus, comme des débris du naufrage, lesquels augmentent plutôt le désir de les avoir entiers, au-lieu de le diminuer. Mais ce sont là les plaintes éternelles des Savans.

Pour

(a) Ep. 401. Livr. IV. de Scaliger.

(b) Voyez L. XVII. c. 84. & L. XVIII. c. 44, &c.

(c) *Conrad Gesner* dans sa Biblioth. Univers. p. 207. *Simler* Epitome Biblioth. p. 45.

(d) *Constantin Lascaris* chez *Fabricius*, Biblioth. Græc. T. XIV. p. 43. & *Laz. Bayssus* dans la Préface de *H. Etienne*.

Pour la *Bibliothèque* elle-même, elle a été toujours très estimée des Connoisseurs, & avec raison. Elle est écrite d'un style aisé & élégant, & point cherché de loin : elle comprend les Histoires de tout tems & de toute sorte, rangées selon leurs années : elle découvre par-tout un grand amour de la vérité, répondant au bel éloge, dont *Diodore* (a) avoit orné l'Histoire, qu'elle étoit la *Prêtresse de la Vérité* & pour ainsi dire la *Capitale de la Philosophie* : elle ne néglige jamais de célébrer (b) les louanges des Hommes illustres, & qui avoient rendu des services à la Patrie, & de blâmer (c) les vices & les crimes marquant en même tems leur punition exemplaire, afin de porter les gens de bien par les louanges à l'imitation des actions héroïques, & de détourner par les flétrissures, ceux qui s'alloient précipiter dans les crimes. L'Auteur, suivant toujours les principes de la Religion, autant qu'on peut l'attendre d'un homme qui n'a rien sçu de la Doctrine Chrétienne, n'attribue pas les grandes révolutions & calamités au hazard aveugle, mais à la Providence de Dieu (d), ce qui convenoit à un *Ministre de la Providence divine*, titre d'honneur qu'il donne (e) à un véritable Historien.

Ces belles qualités & plusieurs autres ont fait, que cette *Bibliothèque* de *Diodore* a été très estimée de tout le monde, mais sur-tout des Pères de l'Eglise. *Justin le Martyr*, *Jule l'Africain*, &

(a) Liv. I. Ch. 2.

(b) Liv. XIV. Ch. 1, & 22.

(c) Liv. XVI. Ch. 56.

(d) Liv. XV. Ch. 48.

(e) Liv. I. Ch. 1.

& *Eusebe* se sont fait un plaisir de s'en servir, tant pour établir la Chronologie & la nouveauté du Monde, que pour réfuter la Théologie absurde des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens & des Grecs. *Cyrille d'Alexandrie* (a) en a aussi fait usage pour la même fin, quoique peut-être avec moins de droiture & de bonne-foi (b). *Théophylacte Simocatta* (c) en a fait autant, mais je ne sai s'il faut dire, qu'il en a agi en homme rusé ou en plagiaire, quand il a inséré dans son Histoire Mauricienne mot pour mot une belle & savante Dissertation de *Diodore* (d) sur les sources du Nil & sur son accroissement, sans faire aucune mention de lui; ce qui certainement étoit l'action d'un ingrat.

Nous ne dirons rien ni de *Photius* (e) le Patriarche, qui avoit lu avec soin cette *Bibliothèque*, comme nous l'avons déjà vu : ni des autres, car on n'auroit jamais fait, si on vouloit dresser un catalogue des Auteurs, qui, après le rétablissement des Lettres au quinzième Siècle, ont puisé de cette source, ce dont ils avoient besoin pour expliquer les passages des anciens Ecrivains, ou pour ranger la Chronologie en ordre. Mais nous ne devons pas passer sous silence l'Illustre *Josèphe Scaliger*, qui ayant publié une (f) *Description des Olympiades*, a laissé aux

(a) Liv. I. contre *Julien*, pag. 15.

(b) Voyez la Note de Mr. *Wesseling* sur Liv. I. Ch. 93. pag. 105.

(c) Liv. VII. de l'Histoire de *Maurice*.

(d) Liv. I. Ch. 37, & suivans.

(e) Voyez la *Biblioth.* de *Photius*, Cod. LXX. pag. 203, & CCXLIV. pag. 1193, & suiv.

(f) *Thésaur. Tempor.* pag. 317.

autres à deviner, s'il l'avoit composée lui-même, ou s'il l'avoit tirée de quelque Manuscrit. Nous n'ignorons pas qu'il s'est trouvé de notre tems des Savans qui ont pensé, que cette Description avoit été faite premièrement par *Aristote* (a), qu'elle avoit été ensuite augmentée par *Eratoſthène* le Cyrénéen, & continuée par *Phlégon* le *Trallien* & *Jule* l'*Africain*. Mais d'autres sont d'un sentiment différent, & avec raison selon nous. Car nous croyons avoir remarqué que cette Description étoit une compilation des Notes des Critiques de l'Epître de *Dénys* d'Halicarnasse à *Ammée*, & sur-tout de cette *Bibliothèque* de *Diodore*, d'où presque tout est pris, ce qu'on lit dans *Scaliger* depuis la première année de la 75 Olympiade, jusqu'à la troisième année de la 119 Olympiade, de l'Histoire de la Grèce, & des Successions des Rois, des Princes & des Tyrans. On en tombera d'accord, pour peu que l'on soit versé dans *Diodore*. Si quelqu'un en doute, nous le prions de considérer les fautes, qui ont passé de celui-ci dans la Description des Olympiades de *Scaliger*.

Afin qu'on soit en état de juger, nous n'indiquerons que deux fautes, dont l'une est chronologique, & l'autre est venue de la négligence du Copiste. La faute chronologique est à la première année & aux suivantes de la 94 Olympiade, où *Scaliger* donne trois ans à l'Empire des trente Tyrans à Athène, ayant suivi *Diodore* (b), qui l'avoit fait durer trop longtems. La

faute

(a) *Theoph. Sigef. Bayer*, Histor. Regni Bagtriani, p. 50.

(b) Voyez *Mt. Wesseling*, Liv. XIV. Ch. 33.

faute du Copiste se trouve à la troisième année de la 95 Olympiade, en laquelle ont fleuri les Poètes Dithyrambiques, *Philoxène*, *Timothée* le *Philézien*, *Téléste* de *Selinunte*, & *Polyde*. Car ce *Timothée* étoit *Miléssien* de naissance; mais comme toutes les anciennes Editions de *Diodore* (a) le nommoient *Philézien*, cette faute du Copiste a passé dans la Description de *Scaliger*, comme bien d'autres. Mais, soit que l'illustre *Scaliger* ait été l'Auteur de cette Description des Olympiades, soit qu'il l'ait eue de quelque autre, il est certain qu'il a toujours fait grand cas de *Diodore*, & qu'il n'a pas épargné de lui donner de l'encens (b).

Louis Vivès a pris tout une autre route, ayant soutenu qu'il n'y avoit rien de plus puérile que *Diodore*, sans doute à cause des Fables, dont les cinq premiers Livres sont remplis. *Jean Bodin* (c) est allé encore plus loin, s'étant avisé de critiquer le style de *Diodore*, & de lui reprocher avec aigreur les fautes qu'il avoit commises, en comparant les Fastes des Romains avec les Olympiades. Mais comme cette double accusation a été solidement réfutée par *H. Etienne*, *L. Rhodoman*, *G. J. Vossius*, & *D. Wear*, dont les Differtations se trouvent après la Préface de *Mr. Weffeling*, & que d'ailleurs on en a déjà parlé dans cette Bibliothèque (d), nous ne voulons pas répéter ici ce qu'on en a déjà dit. *Diodore* étoit homme, & s'il n'a pas pu éviter de

(a) Liv. XIV. Ch. 47.

(b) Ad *Euseb.* Chron. annr. MDCCCLXVII.

(c) *Method. Histor.* Ch. 4.

(d) *Biblioth. Raisonnée*, Tom. XX. pag. 135, &c.

de broncher, la même chose est aussi souvent arrivée aux autres. Il a commis des fautes, & il a donné quelquefois aux autres occasion d'en commettre. On peut bien relever ces fautes, comme nous remarquons que Mr. *Wesseling* l'a fait souvent dans ses Notes (a), mais on doit le faire sans aigreur. Le dessein de *Diodore* l'obligeoit à conter les Fables des Anciens; car comment auroit-il pu décrire les Antiquités de diverses Nations sans faire mention de leurs récits fabuleux? Il seroit pourtant à souhaiter, qu'il en eût entièrement négligé quelques-uns, surtout ceux qu'il a empruntés de *Jambule*, qui étoit un très grand menteur (b). Son style n'est pas à la vérité aussi beau que celui des Athéniens, mais il n'est pas à mépriser, étant très semblable à celui de *Polybe*. *Photius*, incomparablement plus grand connoisseur de la Langue Greque que *Bodin*, ne desapprouve point le style de *Diodore* (c). On met sur le compte de cet Auteur des fautes de ses Copistes, ou des fautes qu'on peut excuser & justifier, ce que Mr. *Wesseling* a souvent fait (d). Ce qu'on dit des Fautes des Romains, est plus spécieux que solide; car personne n'ignore combien peu les Romains & les Grecs ont été d'accord sur l'année de l'origine de Rome; si quelqu'un ne le fait pas, il le peut apprendre de *Henri Dodwel* (e). *Caton* a pris un autre commencement de son Époque des années de

(a) Voy. sur le Liv. XII. Ch. 11 & 19. Liv. XIV. Ch. 33, &c.

(b) Liv. II. Ch. 55, &c. (c) *Biblioth. Cod.* LXX. p. 103.

(d) Voyez sur le Liv. XI. Ch. 48 & 79. Liv. XII. Ch. 4 & 55.

(e) De *Cyclis Veter.* Dissert. X.

de la Ville de Rome, *Varron* un autre, les *Fastes* du Capitole un autre, un autre *Fabius Pictor*, que *Diodore* a suivi selon Mr. *Wesseling* (a), quoique pas toujours. Joignez à cette dernière remarque la savante Dissertation de Mr. *Jean Christ. de Jordan*, qui est à la fin du Tome I de cette Edition, & vous reconnoîtrez facilement, que c'est souvent à tort qu'on blâme la Chronologie de *Diodore*.

En voila assez sur ce qui concerne particulièrement *Diodore*. Le premier, qui a publié une partie de sa *Bibliothèque*, est *Vincent Opsopée*, à Bâle en 1539, en Grec seulement & sans Version. *Janus Pannonius*, Evêque des Cinq Eglises en Hongrie & assez bon Poète, avoit donné cet Exemplaire à *Jean Brassicanus*, qui le communiqua à *Opsopée*; mais il ne contenoit que cinq Livres assez mal copiés, le XVI, le XVII, le XVIII, le XIX & le XX.

Ce fut donc un très grand service, que *Henri Etienne*, le plus savant Libraire, a rendu à la République des Lettres & à *Diodore*, comme à tant d'autres Ecrivains Grecs & Latins, quand il fit non seulement réimprimer les Livres publiés par *Opsopée*, mais qu'il y ajouta les autres, qu'il avoit pu trouver, c'est-à-dire, les cinq premiers, l'onzième & les quatre suivans, à Paris en 1559. Il accompagna cette Edition de ses Notes, dans lesquelles il corrigeoit l'Ecrivain, & le nettoyoit des fautes de Copistes, comme c'étoit sa coutume. Mais ces Notes étoient en petit nombre, & écrites à la hâte, comme il

(a) Sur le Liv. XI. Ch. 1.

le déclare lui-même (a). S'il avoit eu plus de loisir, & s'il avoit pu trouver de meilleurs Manuscrits, sa sagacité l'auroit mis en état de faire beaucoup mieux. Néanmoins cette Edition lui fit beaucoup d'honneur, & avec raison. Il publia aussi en 1567, dans la même Ville, parmi les Déclamations de *Pollux* & d'*Isocrate*, un Fragment considérable de deux jeunes Més-séniens *Cléonide* & *Aristomène*, quoiqu'il ne sût pas qu'il fût de *Diodore*.

Après *Etienne*, *Rubius Ursinus*, homme très versé dans ce genre de Littérature, fit imprimer en 1582 à Anvers, par *Plantin*, les Eclogues des Ambassades, dans lesquelles il y en avoit plusieurs tirées de la *Bibliothèque de Diodore*. *David Hoeschélins*, homme aussi savant & aussi assidu que lui, donna au Public, peu de tems après, c'est-à-dire, au commencement du Siècle passé, les Extraits des Livres XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, mais très viciés & déchirés (b), apportés d'Italie à Augsbourg, par *Richard Thompson*, savant Anglois. *L. Rhodoman* publia ensuite toutes les Oeuvres de *Diodore*, qu'on put trouver, quoiqu'il négligeât les Eclogues de *F. Ursinus*, peut-être parce qu'il ne les avoit jamais vues. Nous parlerons de lui plus au long bientôt après; car il nous faut auparavant remarquer, que *Henri de Valois* avoit publié des Fragmens de *Diodore*, & que plusieurs avoient entrepris avant *Rhodoman* de traduire en Latin les Livres qui restoient de cet Auteur.

Mr.

(a) Voyez les Notes d'*Etienne* sur Liv. I. Ch. 1.

(b) Voyez Sylloge Epistol. *P. Burmanni*, Tom. II. p. 354.

Janvier, Février & Mars, 1746. 115

Mr. de Valois ayant eu le bonheur de recevoir de Mr. Nic. Fabrice de Peiresc le Chapitre des Vertus & des Vices, du Livre des Extraits que l'Empereur *Constantin Porphyrogénète* (a) avoit fait des Auteurs anciens, le fit imprimer à Paris en 1634; & comme il y avoit plusieurs exemples des Vertus & des Vices pris de *Diodore*, il eut soin de les bien éclaircir, & par-là il rendit un grand service à notre Auteur.

Pogge de Bracciano, natif de Florence, à ce qu'on prétend communément, a été le premier, qui ait commencé au quinziesme Siècle à traduire *Diodore* en Latin. Il dédia les cinq premiers Livres qu'il avoit achevés, au Pape *Nicolas V*, qui se faisoit un plaisir de favoriser les Sciences & les Savans. Nous n'ignorons pas que quelques Anglois ont tâché d'enlever à *Pogge* l'honneur de cette Version, & de la donner à *Jean Phrèa* leur compatriote; mais les preuves qu'ils allèguent en faveur de leur sentiment, sont bien foibles, comme *Antoine Wood* (b) l'a avoué lui-même; ce qui a été très bien démontré par des Savans Italiens, par *Jean Batiste Recanati* (c) & par les Ecrivains du (d) *Journal Littéraire* publié à Venise. Laissons donc cet honneur à *Pogge*, mais avouons en même tems, qu'il auroit pu acquiescer une réputation beaucoup plus grande & plus solide, s'il eût toujours bien compris la pensée de l'Auteur

(a) *Biblioth. Græc. de Fabricius*, Tom. VI. pag. 490.

(b) *Hist. de l'Univ. d'Oxford*, Liv. II. pag. 76.

(c) *Vit. Poggii*, Ch. XI.

(d) *Giorn. de Letter.* Tbm. IX. pag. 174 & 454.

teur qu'il vouloit traduire, & s'il en eût fidèlement rendu le sens dans la Version; ce que certainement il n'a pas fait: car il a souvent mal traduit, souvent même d'une manière absurde, & il a fabriqué des noms nouveaux de Villes & de Pais, qui n'ont jamais existé, ce qui n'est venu que de son ignorance de la Langue Grèque.

Donnons- en quelques exemples, afin qu'on ne croie pas que nous voulons médire de lui. *Diodore* dit du cours du Nil, qu'il se répand au long & au large (a): Καὶ ἰσ' ἰκανὸν ἰνυχθὶν, cum sub longo spatio evagatus esset. *Pogge* ayant trouvé dans son Exemplaire ἰσικανὸν en un mot, comme on le trouve ordinairement dans les MSS., a traduit en Latin: *Usque ad locum Ephicanum nomine*. Il ne se pouvoit rien de plus absurde, puisqu'il est certain que ἰσικανὸν & ἰσ' ἰκανὸν τόπον (b) signifie par un long espace. En un autre endroit il traduit πόλιν ὀχόπην (c), la Ville d'Ochyre, en Sicile, au-lieu qu'il devoit dire une Ville bien fortifiée. Il nous a même créé le Pais d'Andragathie (d), dans les Bruttians & sur les Frontières de l'Italie, & il a trompé *Abraham Ortelius*, qui a inséré ce Pais dans son Trésor Géographique, après s'être trompé lui-même au mot d'ἀνδραγαθίας, qui ne signifie rien moins qu'un Pais. Nous passons d'autres endroits que *P. Léopard* (e) a bien

(a) Liv. I. Ch. 32, pag. 47.

(b) Voyez *P. Léopard*, Emend. Liv. V. Ch. 13.

(c) Idem, Emend. Liv. I. Ch. 4.

(d) *Diodore* Liv. XXII. pag. 268, avec la Note de Mr. *Wesseling*.

(e) Emend. Liv. I. Ch. 3, 4. Liv. II. Ch. 9. Liv. V. Ch. 7. &c.

bien relevés. Par une autre faute *Pogge* a fait six Livres de ces cinq. Il est vrai que *Diodore* lui-même avoit divisé le premier Livre en deux parties, de même que le dix-sept, & plusieurs autres, peut-être parce qu'ils étoient trop longs ; mais c'étoit tout-à-fait contre son intention que *Pogge* a séparé en deux Livres les deux parties du premier Livre ; quoique cette faute ait été souvent relevée par *Etienne Rhodoman*, *Vossius* & autres, néanmoins on cite encore aujourd'hui le second Livre (a) de *Diodore* au lieu du premier, & le sixième au lieu du cinquième.

Après *Pogge* on a aussi traduit les XI, XII, XIII & XIV Livres, mais en forme de Paraphrase, dont on n'a pas connu l'Auteur jusqu'à présent ; mais Mr. *Wesseling* montre, sur la foi d'un MSS. gardé à Florence, qu'on la doit à *Æné Sylvius*, qui devint Pape sous le nom de Pie II. C'étoit aussi le sentiment de Mr. *A. Cocchi*, duquel Mr. *Wesseling* avoit reçu le Titre de cette Version, copié sur ce Manuscrit. Le XV Livre a été traduit par *Marcus Hopper* de Bâle, le XVI & le XVII, par *Angel* ou *Barthélemi* (car on varie sur son nom de Bâtême) *Cospe* de Bologne, sorti peut-être de la Famille des *Cospes*, qui sont Nobles Bolonois, dont *César Malvasia* (b) fait souvent mention. La Version des trois derniers Livres, savoir du XVIII, XIX & XX, est communément attribuée

(a) Voyez l'Hist. de la Médecine par *Dan. le Clerc*, Part. III. Liv. III. pag. 712.

(b) *Marmora Felsinea* Sect. II. pag. 49.

tribuée à *Sébastien Castalion*, homme bien versé dans les Lettres Grèques ; mais peut-être que c'est sans fondement. Au moins selon l'Edition de Bâle, dont je parlerai ci-après, la Version du XIX Livre est d'un certain *François*, & celle du XVIII seulement de *Castalion*. *Ant. Theisser* (a) met la Version des mêmes Livres sur le compte d'*André Dudithius*, homme célèbre par son érudition & par les aventures de sa Vie ; mais il n'eut aucune raison de le faire, puisqu'il paroît clairement par *Quirin Renter* (b), que *Dudithius* avoit bien commencé à les traduire, mais qu'il ne les a ni communiqués au Public, ni achevés.

Ce sont là les Versions anciennes Latines de *Diodore*, lesquelles *Jean - Jaque Grynaeus*, Théologien qui avoit beaucoup de vertu & d'érudition, a collationnées avec soin sur le Texte Grec de *H. Etienne*, & les a corrigées en bien des endroits, à Bâle en 1578. Cette Edition fut suivie bientôt après d'une nouvelle Version faite par *L. Rhodoman*, né d'une honnête Famille, mais pauvre, à (c) *Saxewerf*, Village assez peuplé, du Bailliage de *Hohenstein* dans le Comté de *Stolberg*. Il avoit eu beaucoup d'honneur d'une Version Latine des Fragmens d'*Agatharchide* & de *Memnon*, publiés par *H. Etienne*, & des Vers Grecs (d), dans la com-

(a) *Eloge des Homm. Savans*, Tome IV, pag. 42.

(b) *Vit. Dudithii*, pag. 13.

(c) *Car. Henr. Langius* Comm. de *Vit. Rhodomani*, C. 1.

(d) *Idem* Comment. C. 2. & *Georg. Lixelius*, *Hist. Poet. Græc. Germ.* p. 745.

composition desquels il excelloit. C'est pour cela, que *H. Erienne*, *Joséph de Stahger*, *David Chytrius*, & d'autres Savans, dont il fait mention dans la Préface, le portèrent à entreprendre cet Ouvrage, qu'il acheva après beaucoup de travail, & le publia à Hanau l'an 1664 avec le Texte Grec. Il suivit dans cette Edition le Texte Grec d'*Erienne*, n'ayant point eu de MSS. lui-même; mais il corrigea pourtant heureusement bien des passages, que la négligence des Copistes avoit corrompus, & sans doute il en auroit fait davantage, s'il n'avoit pas été dépourvu du secours des Exemplaires MSS. Sa Version Latine n'est pas mauvaise. Il s'est cependant trouvé des Critiques qui n'ont pas porté un jugement favorable de quelques endroits; & on peut dire qu'ils ont quelquefois raisonné assez juste. Mais ce seroit une puerilité digne de ceux qui s'imaginent que rien n'est bien fait, que ce qu'ils font eux-mêmes; si on vouloit pour cela insulter avec aigreur à cet homme d'ailleurs très-savant & de très-grand mérite. Le même Savant ayant retouché sa Version, & l'ayant divisé en Chapitres pour la commodité des Lecteurs, la fit réimprimer à Hanau en 1671.

Mais nous sommes un peu trop longs à décrire les Editions & les Versions Latines de *Disodore*: cet Auteur depuis ce temps a été en quelque manière oublié un siècle entier & davantage, pendant qu'on réimprimoit avec nouveaux soins tant d'autres Ecrits, & cela plus d'une fois, ce qui fit monter cette Bibliothèque à un prix excessif. Il y eut à la vérité des Savans, qui

en promirent une Edition nouvelle & meilleure. *Josèphe Wasse*, *François-Denys Camusat*, & l'Abbé *Terrasson*, si nous en croyons Mr. *Fabrice* (a); car pour la Version Françoisë de quelques Livres, c'est une chose connue de tout le monde : mais leurs desseins & leurs entreprises échouèrent, ou par la mort ou par d'autres accidens. Enfin Mr. *Wesseling* conçut le même dessein il y a neuf ans, tant de son propre mouvement qu'à la sollicitation de Messieurs *Wesslein* & *Smith*, Libraires très renommés, & il eut le bonheur de l'exécuter, au grand contentement & à la satisfaction des Savans.

Présentement il nous faut voir, quels secours & quels Manuscrits Mr. *Wesseling* a eus pour cette Edition, puisque c'est une chose décidée parmi les Savans, que sans les MSS. on ne sauroit se promettre une bonne Edition nouvelle d'aucun des Auteurs Grecs ou Latins. Les soins de ses Amis, & du Libraire, qui n'a rien épargné, lui ont été fort utiles. Il a eu les papiers de feu Mr. *Camusat*, dont Mr. *Jaq. Phil. d'Orville*, ami de l'Editeur, avoit fait l'aquisition. Ces papiers contenoient des Variantes écrites à la marge de l'Edition de *Diodore*, tirées d'un MS. de *Coislín*, & de deux de *Clermont*, le MS. de *Coislín* étant du (b) XV Siècle, & le meilleur de ceux que Mr. *Camusat* a vus, contient les cinq premiers Livres, & l'onzième jusqu'au quinzième; les MSS. de *Clermont* contiennent chacun les cinq premiers Livres. Celui de ces MSS.

(a) Biblioth. Græc. L. V. c. 38. p. 465.

(b) *Monsfaucon* Biblioth. Coisl. p. 213. 218.

MSS. que Mr. *Wesseling* appelle le premier de *Clermont* est excellent, ayant été écrit vers la fin du douzième Siècle, & étant le même dont *H. Etienne* s'étoit servi: le second de *Clermont* est beaucoup plus nouveau, ayant été écrit vers le quinziesme Siècle par un certain *Barthélémi* (a). Il avoit marqué outre cela toutes les Variantes d'un autre MS. de *Clermont*, qui contient l'onzième Livre jusqu'au quinziesme, & d'un MS. de la Bibliothèque du Roi, qui contenoit le Livre XVI jusqu'au XX. Ensuite il a obtenu par la bonté de Mr. *L. Ant. Muratori* les Variantes d'un MS. de Modène, bien nouveau à la vérité, ayant été écrit par *Michel Apostolius* (b) en Candie, où il luttoit contre la pauvreté après la prise de Constantinople, mais copié d'un MS. ancien & bon: il a eu aussi de la Bibliothèque de Leide par Mr. *Burman*, une collation faite par *Jf. Casaubon* avec l'Edition de Bâle, & quelques Notes MSS. de *Jof. Scaliger* & d'*Isaac Vossius*. Mr. *Camusat* auroit eu tous ces secours pour sa nouvelle Edition, peut-être aussi ceux que la Bibliothèque du Roi pouvoit fournir, car outre l'Exemplaire dont nous avons déjà fait mention; elle garde encore quatre autres MSS. de *Diodore*, dont le 1. contient les cinq premiers Livres, le 2. l'onzième & les quatre suivans, le 3. les mêmes avec le seizième & le dix-septième; le 4. le seizième, jusqu'au vingtième, tous à la vérité peu anciens, mais point inutiles pour cela, ayant été copiés sur de bons Originaux. De tous ces MSS. Mr. *Wesseling*

(a) Idem Palaëogr. L. I. c. 2.

(b) Voyez sur L. V. p. 400. de *Diodore*.

ling obtint les Variantes par les soins du Libraire, qui se trouvant pour lors à Paris, engagea Mr. de la Barre à les collationer.

L'Italie a fourni des secours encore plus considérables à l'Editeur, qui doit à Messieurs Ph. Mar. Gonsi, fait Cardinal depuis peu, & à Joseph Sim. Affeman, les Variantes tirées de quatre MSS. de la Bibliothèque du Vatican, dont le premier, qui a six cens ans d'antiquité, contient les cinq premiers Livres; le second de cinq cens ans, les mêmes; le troisième, de trois cens ans, le onze, jusqu'au quinze; & le quatrième, du même âge, les cinq derniers Livres. Il reçut aussi de Venise par les soins de Mr. Blaise Caryophile les Variantes du Livre XI. jusqu'au XX, tirées de la Bibliothèque de S. Marc, & celles des cinq premiers Livres d'un Couvent des Jacobins, nommé S. Jean & S. Paul. Les Bibliothèques de Florence lui fournirent aussi quelque chose par le moyen de Mr. A. Cocchini, & elles auroient fourni davantage, si la lenteur n'y avoit pas mis de l'empêchement, & si le Libraire n'avoit pas cru qu'il ne pouvoit plus différer cet Ouvrage sans grande perte. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'a pas pu avoir la collation du MS. de la Bibliothèque de l'Empereur. Il en avoit bien reçu par la bonté de S. E. Mgr. le Comte d'Ublefeld, alors Ambassadeur de S. M. I. auprès des États Généraux, quelques échantillons, écrits de la main de Mr. Garelli le Bibliothécaire(a), & on lui en avoit fait espérer

(a) Voyez les Notes de Mr. Wesseling sur L. II. C. 28. pag. 195.

espérer davantage, fondé sur un ordre de l'Empereur Charles VI; mais on en a perdu toute espérance par la mort de Mr. Garelli, & par l'Ambassade du Comte à la Porte Ottomane, & sur-tout par la triste mort de l'Empereur lui-même, & par la sanglante guerre, qui s'est allumée à cette occasion. Ce MS. qui contient les cinq premiers Livres, est le meilleur de tous ceux du VIII, ou IX Siècle, comme les Savans de Vienne le prétendent, quoique Dom B. de Montfaucon (a), qui l'avoit vu à Naples avant qu'il en fût transporté à Vienne, soit d'un autre sentiment.

Ce sont là les secours, dont Mr. Wesseling s'est servi pour donner une meilleure Edition de *Diodore*. Voici de quelle manière il s'y est pris. Il a corrigé le Texte Grec sur les MSS. ayant ôté plusieurs gloses ajoutées par les Copistes, auxquelles il a donné une place parmi les Variantes. Il a gardé la Version de *Rhodomán*, en la corrigeant, dans les endroits où le Grec avoit été rectifié sur les MSS. Il a divisé & le Texte & la Version en Chapitres, selon la seconde Edition de *Rhodomán*; & afin que cette nouvelle Edition fût plus commode pour ceux, qui s'étoient servi jusqu'à présent de l'Edition d'Étienne, ou de *Rhodomán*, il y a fait aussi marquer les pages de ces deux Editions, de la première à la marge extérieure, de la seconde à la marge intérieure. Au bas de chaque page il a placé les Variantes, non-seulement celles qu'il avoit approuvées, mais aussi celles qui étoient dou-

(a) *Diar. Ital.* C. 21. p. 310.

douteuses, ou spécieuses, ou reprouvées, afin que chacun en pût juger. Dans les Notes, que l'on voit en bon nombre par tout l'Ouvrage, on rend raison pourquoi on a fait quelque changement dans le Texte, ou bien on explique les manières de parler particulières à *Diodore*, ou bien on éclaircit les Cérémonies anciennes, & sur-tout la Chronologie & l'Histoire.

On n'a pas négligé pour cela les Observations & les Notes des autres Savans. Tout ce que *H. Etienne* & *L. Rhodoman* avoient remarqué, s'y trouve. On y a joint toutes les Notes de *Jaque Palmier*(a), & quelques-unes de la Lettre de Mr. *Jensius*(b) au célèbre *Grævius*; ensuite quelques Notes de *Jos. Scaliger* & d'*Isaac Vossius*, qui n'avoient pas été publiées. Les Notes de *F. Ursinus*, qui étoient venues trop tard de Rome, trouvent leur place dans les *Addenda*, aussi bien que la Dissertation de Mr. *de Jordan* sur la Chronologie de *Diodore*, & nous pouvons assurer, qu'il a non seulement toujours fait mention des Notes des Savans, qui sont venues à sa connoissance, mais qu'il en a aussi parlé avec éloge, où elles le méritoient,

Voilà en peu de mots la méthode, observée dans cette nouvelle Edition. Elle est divisée en deux Tomes, dont le premier finit avec le XIV Livre; le second contient le XV Livre jusqu'au XX, & les Extraits tant de *Rhodoman* que d'*Etienne* & de *F. Ursinus*, sans oublier leurs Notes. Les Fragmens, que Mr. *Wesseling* a amas-

(a) Exercitation. in Opt. Græc. Auctor. p. 96.

(b) Lection. Lucianæ. p. 397.

amassés de toutes parts, viennent ensuite, parmi lesquels il y en a un excellent de *Cléonide* & d'*Aristomène*, qu'on rend à *Diodore* sur la foi du MS. du *Vatican* (a), après *Isaac Vossius* & *L. Boivin*; & un autre non moins remarquable de la division de la Macédoine en quatre Régions, après que *Perfée* eut été vaincu. Nous savons bien que les Savans le donnent ordinairement à *Dexippe* (b); mais il nous semble que Mr. *Wesseling* (c) soutient avec raison, qu'il appartient à *Diodore*. On a ajouté les Lettres de cet Historien, que le *P. Carréra* (d) avoit publiées le premier. Il est vrai qu'elles sont supposées & absurdes, mais on ne les a pas voulu négliger, afin que personne ne pût dire qu'elles manquent à cette Edition. A la fin se trouvent six Indices, un des Auteurs cités par *Diodore*, un Géographique, un de toutes les choses, dont cette *Bibliothèque* traite, un des Magistrats ou Archontes d'Athènes, dont chacun présidoit un an, un de ceux qui avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques, un Indice Grec des phrases & des mots remarquables, enfin un Indice des Auteurs éclaircis & corrigés dans les Notes.

Il faudroit présentement parcourir cette belle Edition, à laquelle il ne manque ni la beauté du papier ni celle des caractères, pour en tirer quelques morceaux par-ci par-là, afin de faire voir
d'une

(a) Voyez la Note de Mr. *Wesseling*, sur le Tom. II. pag. 637.

(b) Notit. Biblioth. Vinarief. p. 196.

(c) *Wesseling* sur Tom. II. p. 642.

(d) *Thesaur. Antiq. Sicil.* Tom. X. p. 394. & *Fabricii Biblioth. Græca.* Tom. XIV.

d'une manière sensible, comment Mr. *Wesseling* a exécuté son dessein ; mais la crainte d'être trop longs, nous oblige de renvoyer cette partie à une autre occasion, que nous saisissons avec plaisir.

A R T I C L E VII.

IMPETUM faciens dictum HIPPOCRATI per
Corpus consentiens, philologice & physiolo-
gice illustratum, Observationibus & Experi-
mentis passim firmatum.

C'est - à - dire :

DU MOUVEMENT IMPULSIF, ou du rôle d'*Enop-*
mon d'HIPPOCRATE, & de la Sympathie en-
tre les parties du Corps. Le tout accompagné
de Remarques philologiques & physiologiques,
avec des preuves tirées des Observations & des
Expériences. Par Mr. ABRAHAM KAAU-
BOERHAAVE, Docteur en Médecine, &
Membre de l'Académie Impériale des Scien-
ces de Pétersbourg, un Volume in Octavo de
480 pages, sans la Dédicace & l'Avertissement.
A Leyde, chez Samuel Luchtman, & Fils, 1745.

LA Vie de l'Homme, celle des Animaux,
celle des Plantes, des Minéraux, & de tous
les Corps organisés, a pour principe un certain
Mouvement, qui a d'abord été communiqué
aux premiers Individus de chaque Espèce, &
s'est conservé jusqu'à présent sans nulle inter-
ruption. C'est ce Mouvement qu'*Hippocrate*
appelle

appelle τὸ Ἐνσπνόν, terme que je crois pouvoir traduire par celui de *Mouvement impulsif*. Cette Force ou ce Principe, qui donne à quelque Corps organisé que ce soit, le premier *branle*, la première *secousse* qui le met en jeu & le fait vivre en même tems, est proprement ce qui fait l'*Inspetus* ou le τὸ Ἐνσπνόν de ce Médecin. Lorsque je jette en terre une Semence, un grain de Blé, par exemple; ce grain, quoique composé de Vaisseaux, de parties & d'Organes propres à recevoir la vie, ne vit cependant pas encore, & il ne sauroit vivre sans recevoir d'une Force étrangère le Mouvement dont il a besoin pour commencer à se développer. Ce mouvement une fois reçu, continue; il augmente, il diminue, il s'affoiblit, & il périt enfin lorsque la Plante vient à mourir. Le même mouvement qui donne la vie à un Corps, le fait aussi mourir; car la mort naturelle est l'effet de l'action répétée du mouvement.

Voilà le *Souffle de Vie* dont parle l'Ecriture. Mr. *Kaau* ne se borne pas dans son Ouvrage à l'examen de ce Principe, il passe en revue d'autres Sujets non moins importants, & il les traite avec toute la sagacité & la profondeur qu'on doit attendre d'un Savant qui joint à beaucoup de talents, l'avantage d'avoir été Disciple de l'Illustre *Herman Boerhaave* son Oncle, dont il pleure encore amèrement la perte. Toutes ces matières sont partagées en dix Chapitres, que j'exposerai ici séparément, afin que l'on puisse mieux juger & du plan de l'Auteur, & de l'ordre qu'il a suivi.

I. De l'Ame.

Plus on examine l'Ame, moins on fait ce que c'est. Ceux qui ont peur de ne pas survivre à la dissolution de leur Corps, disent que c'est une Substance spirituelle, une Substance toute différente de la Matière & de l'Espace. C'est éluder adroitement la question. On ne demande pas à ces Messieurs ce que l'Ame n'est pas, mais ce qu'elle est. Quelques vénérables Pères de l'Eglise, qui n'avoient pas lieu de craindre qu'on les fit passer pour Spinosistes, ont dit nettement que l'Ame est un Corps, mais un Corps subtil & délié. Puisqu'ils donnoient un Corps à Dieu, ils pouvoient bien en donner un à leur Ame. Tertullien a osé avancer, que l'Ame n'est rien, si elle n'est pas un Corps, *Animam nihil esse, si Corpus non sit*. La raison qu'il en donne, c'est qu'elle doit avoir quelque chose par quoi elle est, & que si elle a quelque chose par quoi elle est, ce ne peut être que son Corps, d'autant plus qu'il n'y a rien d'incorporel que ce qui n'est pas. Je n'attribue rien à ce Père que ce qu'il a dit lui-même en termes bien clairs & bien formels; car voici ses propres paroles. *Cum autem sit (Anima) habeat necesse est aliquid per quod est. Si habet aliquid per quod est, hoc est Corpus ejus. Omne quod est Corpus, est sui generis. Nihil est incorporale, nisi quod non est*. Il faut avouer, que voila une assertion bien hardie & très peu orthodoxe pour un Théologien. Ni Spinoza, ni les Matérialistes de nos jours, ne parlent guère autrement. Ils n'admettent d'autre Substance que la Matière, & regardent la pensée comme une modification du Corps.

Corps. L'Esprit ne passe chez eux que pour une Chimère, pour un Être de raison.

Ce sentiment, banni des Ecoles Chrétiennes déjà depuis longtems, a alarmé les Théologiens. Ils sont venus avec des argumens en forme pour en faire voir les dangereuses conséquences. Si notre Âme est corporelle, nous voila, disent-ils, réduits au rang des Bêtes, nous n'avons plus rien à espérer après cette vie, puisque tout ce qui est Corps, doit être détruit & anéanti. Terreur panique. Dieu n'a-t-il pas pu créer des portions de matière d'une petiteffe presque infinie, tels que sont les Elémens des choses, sans aucuns pores, & par conséquent parfaitement solides & indestructibles (a). C'est l'opinion d'un grand nombre de Philosophes & même de quelques Théologiens. Or si Dieu a voulu que ces Atomes ou ces Monades fussent le Sujet de la pensée, qu'y a-t-il à craindre pour leur destruction, ils sont à l'abri de toute insulte. Après tout, l'Ecriture nous enseigne que nous avons une Âme, qu'elle est immortelle, qu'elle sera punie ou récompensée dans l'autre vie; & cela doit nous suffire pour regler notre conduite, & nous tranquiliser sur le sort de notre Âme après la mort du Corps. Du tems des Apôtres on n'étoit pas moins bon Chrétien qu'aujourd'hui,

(a) Un Corps sans pores doit être *Un*; il doit être de la dernière dureté, de la plus parfaite solidité, & il ne sauroit jamais être divisé par aucun Agent, non pas même par le Feu, qui est le plus terrible, le plus actif, le plus puissant de tous les Elémens. Pour dissoudre & détruire un Corps, il faut pouvoir le pénétrer. Mais s'il est sans pores, comment pourra-t-il être pénétré?

dhuf, quoiqu'on n'eût pas plus de lumières sur la nature de l'Ame. Les Disciples de *Christ* n'étoient que Théologiens, ils ne se mêloient point de questions de Métaphyfique; ils prêchoient la Foi, la Charité, les bonnes Oeuvres. Cela suffisoit, & cela doit encore suffire pour être sauvé.

Il paroît que Mr. *Kaau* n'a point fait de nouvelles découvertes sur la nature de l'Ame humaine. Il en parle comme en ont parlé quelques Philosophes Grecs qui ne la connoissoient pas. Il reconnoît qu'elle *tient de la Nature Divine*, & qu'elle est infiniment au-dessus du Corps par sa *vigueur céleste*. C'est ce qu'on a dit cent fois, & qu'on ne conçoit pas encore. Quel raport y a-t-il entre l'Infini & le Fini, entre le Créateur & la Créature. En quoi consiste la ressemblance entre l'un & l'autre? On ne sauroit le déterminer. Que veut-on dire par cette *vigueur céleste* qu'on attribue à l'Ame humaine? Les Ames des Bêtes ont-elles aussi cette *vigueur*? Ce sont des mots vuides de sens, & qu'on repète de siècle en siècle sans savoir ce qu'on dit. Je sens aussi bien qu'un autre que j'ai une Ame, ou une Substance pensante; mais j'avoue franchement que je ne sais ce que c'est que cette *vigueur céleste* qu'on veut lui donner, & je n'ai pas non plus assez de présomption pour croire que sa nature *tient de la Nature Divine*.

L'Ame a certainement des propriétés qui lui sont particulières; mais on ne connoît ni sa nature, ni la manière dont elle agit sur le Corps. Mr. *Kaau* entre dans quelque détail de ces propriétés; mais il avoue jugement, que c'est perdre son tems & sa peine, que de vouloir trop approfondir cette

te matière. Expliquera-t-on jamais comment l'objet auquel on pense produit une idée dans celui qui pense ? La chose est impossible. Notre Auteur prétend qu'on peut penser à plusieurs choses à la fois, & dans un instant indivisible, & qu'on peut même en avoir alors une idée claire & distincte, comme quand on se rappelle les idées d'un Cercle, d'un Triangle & d'un Quarré. Je ne saurois adopter ce sentiment. Il me semble que la présence de l'idée d'un Objet exclut la présence de l'idée de tout autre Objet, & que toutes nos idées se succèdent les unes aux autres, quoique souvent très rapidement. La vitesse avec laquelle le tems passe, est cause qu'on croit apercevoir divers Objets dans un moment indivisible, quoique ce moment, quelque petit qu'on le conçoive, puisse être divisé en d'autres momens encore plus petits.

2. De la nature des Corps en général. Histoire de la Génération & des Vermisseaux qui se trouvent dans la Semence.

Tous les Corps organisés, les Animaux, les Végétaux, les Minéraux, sont composés de Solides & de Fluides, qui agissent réciproquement l'un sur l'autre. Dès qu'ils sont nés, ils vivent, ils se nourrissent, ils croissent, ils se maintiennent un certain tems dans le même état, ils propagent, & enfin ils meurent. Tel est le cours ordinaire de tout ce qui a vie. Hippocrate ayant fait réflexion sur cette activité des Corps organiques, & de l'Homme en particulier, a trouvé, qu'outre les Vaisseaux dont ils sont composés, & les Fluides renfermés dans ces Vaisseaux, il devoit y a-

voir quelque chose de plus, savoir, une espèce de *Mouvement impulsif*, auquel il donne le nom de τὸ Ἐνσπνόν, parce qu'il donne la vie & qu'il l'entretient.

Ayant réfléchi à mon tour sur cette belle *réflexion* du Patriarche des Médecins, il m'a paru qu'il n'a rien dit que ce que tous les Philosophes ont dit dans tous les siècles, & qui n'a pas même échappé au plus stupide des hommes. Qui est-ce qui ignore qu'un Corps ne commence à vivre, que lorsqu'il commence à être en mouvement, & qu'un Corps mort ne diffère d'un Corps vivant que par le défaut de mouvement? Quand un Médecin tâte le poux à son Malade, il juge qu'il vit encore s'il y a du mouvement dans l'artère, & il prononce qu'il est mort lorsqu'il observe que l'artère reste un certain tems dans un repos parfait. *Hippocrate* a donc découvert que sans mouvement il n'y a point de vie. Tout le monde fait cela; & je ne vois pas que cette découverte meritât un Commentaire. Il semble que ce bon Père de la Médecine & Mr. *Kaau* lui-même regardent ce *Mouvement impulsif* comme un Etre particulier qui est *hors de Dieu* & hors du Corps qu'il n'a pas encore animé. Ce *je-ne-sai-quoi* n'est ni Corps, ni Esprit. Notre Auteur l'appelle *principium motus incorporeum*, c'est-à-dire, *un principe de mouvement incorporel*. Ce n'est ni un effet du Corps, ni une production de l'Ame, mais un Etre d'une nature particulière, qui a été créé pour être communiqué aux Corps disposés à le recevoir.

Qu'il me soit permis d'exposer sur cela ma pensée. Il me semble qu'on multiplie ici les E-
tres

très sans nulle nécessité. Ce mouvement des Corps vivans est-il autre chose qu'une manière d'exister, un simple mode? Soit une Boule dans un repos parfait & sur le bord d'un Plan incliné; je la pousse du bout du doigt, la voila en mouvement, & elle roule jusqu'au pié de ce Plan, jusqu'à ce qu'elle rencontre un obstacle qui l'empêche d'aller plus loin. Ce passage du repos au mouvement n'est qu'un changement d'état, ce n'est pas un nouvel Etre qui se joint à la Boule. Il n'arrive rien de plus à un Corps organique qui reçoit la vie. D'autres Corps qui l'environnent font impression sur lui, ils l'ébranlent, & lui communiquent le mouvement & la vie. S'il y a du mystère dans ce phénomène, il y en a dans tous les cas où un Corps quelconque passe du repos au mouvement. Dès que vous supposez un Germe tout formé, & tous ses organes bien disposés, il n'a plus besoin que d'être placé dans une Matrice qui lui convienne, pour y recevoir le mouvement qui lui est communiqué par la chaleur, ou par quelque autre cause que ce soit. La chaleur de la Poule donne au petit Poulet renfermé dans l'Oeuf qu'elle couve, le mouvement & la vie, de même qu'une Machine Hydraulique est mise en action, dès que vous faites agir la pièce qui doit donner le branle aux autres.

Mr. *Kaau* donne une idée fort claire du Système de la Génération, suivant les découvertes de *Laenwenhoeck*. Il prétend avec ce Naturaliste, qu'il y a dans la Semence de l'Homme de petits Vermisseaux qui sont les premiers rudimens de l'Embryon. Je ne dirai rien ici de ce Système, parce que nous en avons déjà parlé assez ample-

ment dans quelques Extraits de ce Journal. La seule chose que je crois devoir faire remarquer au Lecteur, c'est que Mr. Kaan prétend que ces Vermisseaux s'accouplent dans la Semence même de l'Homme, & qu'ils engendrent, en donnant naissance à d'autres Animalcules de leur espèce. Les Mâles contiennent ces Animalcules, & en se joignant amoureusement avec les Femelles, ils les déposent dans leurs Matrices pour être ensuite transportés dans les Oeufs d'une petiteesse énorme que contiennent leurs petites & tendres Epouses. Suivant cette Hypothèse, qui auroit besoin d'être bien prouvée, une Fille qui ne fait que naître, a été, ou du moins a pu être Mère dans la Semence de son Père, & un Enfant mâle a pu être Père dans ce même Liquide. Cette opinion n'est pas nouvelle. Je connois quelques Auteurs qui l'ont proposée, & qui ont même entrepris de la prouver. Je doute qu'il puisse jamais y avoir d'assez bonnes Loupes pour nous faire découvrir un pareil mystère. Je ne nie point le fait, mais je demande d'en être témoin, ou qu'on me donne de bons garants de sa réalité. Sans cela, je renvoie la chose au pays des conjectures, où elle ne se trouvera pas seule.

3. *Divers Sentimens touchant l'Origine du Monde.*

Le Monde ne vieillit pas, il est aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois. Lorsqu'une Génération passe il en revient une autre, la Nature tirant continuellement de son sein de nouvelles productions. Ce qui étoit autrefois subsiste encore aujourd'hui.

aujourd'hui, & ce que nous voyons aujourd'hui re-
paraîtra dans la suite. Il y a des Hommes aujour-
d'hui, parce qu'il y en avoit autrefois, & la Race
humaine se maintiendra, parce qu'elle existe ac-
tuellement. C'est une Loi constante de la Na-
ture, que toutes les Espèces restent les mêmes,
& qu'il n'y a qu'une succession continuelle
d'Individus. On ne voit par-tout qu'un enchainement de Causes & d'Effets sans nulle interrup-
tion. Un Animal meurt, il en renaît un autre de
son Espèce.

La durée de cette succession a fait croire à
quelques Philosophes que le Monde n'avoit
point eu de commencement, & qu'il ne devoit
jamais avoir de fin. Notre Auteur expose avec
beaucoup de précision & de clarté tout ce qu'ils
ont allégué de plus fort pour prouver leur Hy-
pothèse; & il faut avouer que leurs raisons pa-
roissent si convaincantes, que, sans le témoignage
de l'Ecriture, on seroit porté à croire que le
Monde a toujours été ce qu'il est, & qu'il sera
toujours le même sans pouvoir être anéanti. Jus-
qu'à présent nous ne connoissons point d'armes
pour réduire au silence un Athée ou un Philoso-
phe Payen qui seroit persuadé de l'éternité du
Monde. Quelles preuves a-t-on pour croire
qu'il a commencé d'exister, ou qu'il cessera un
jour d'être ce qu'il est aujourd'hui? De rien il ne
se fait rien, & ce qui est ne peut pas cesser d'être.
Quant à l'opinion de ceux qui ont soutenu que
le Monde a commencé d'être, & qu'il s'est for-
mé comme de lui-même, c'est un paradoxe in-
soutenable & qu'on ne sauroit jamais concevoir.
S'il n'est pas éternel, il doit nécessairement a-

voir eu une cause première, efficiente, infinie, toute-puissante, & cette cause est Dieu même, l'Auteur de toutes choses, qui, n'ayant point eu de commencement, ne sauroit avoir de fin.

Nous ne saurions rien de l'histoire de la Création, si Dieu lui-même ne nous l'eût apprise. La Créature ne sauroit savoir par elle-même de quelle manière elle a été créée. Pour faire connoître cette histoire aux Hommes, Dieu chargea *Moïse* d'en donner la description. Ce Chef du Peuple Juif nous expose dans son histoire de la Création, non ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'il tient de ses Pères, mais ce que Dieu même lui a enseigné, *en parlant avec lui bouche à bouche*. Ce Législateur rapporte les faits, mais il ne raisonne pas; il décide, mais il ne discute rien. Delà vient que *Galien*, ayant lu le Livre de la *Genèse*, dit que *Moïse* avoit avancé bien des choses, mais qu'il en avoit peu prouvé. Comme *Moïse* n'écrivoit que pour les Juifs, dont il étoit l'Oracle, il suffisoit qu'ils crussent qu'il ne leur parloit que de la part de Dieu. S'il eût voulu les convaincre par la voie du raisonnement, on lui eût demandé des garans, & il n'eût trouvé que des Incrédules. La voie de l'autorité étoit la plus courte & la plus efficace. Celui qui faisoit des miracles, pour prouver sa mission, ne devoit pas s'attendre à avoir beaucoup de contradicteurs. Mr. *Kaan* nous donne dans ce Chapitre une idée abrégée de l'histoire de la Création, conformément au Système de *Moïse*. Il l'accompagne de quelques réflexions pieuses, telles qu'on doit en attendre d'un Philosophe Chrétien.

4. De la nature du Mouvement impulsif, & de l'Immortalité de l'Ame.

Notre Auteur fait reparoitre de tems en tems sur la scène le rôle d'*Evoppon* d'*Hippocrate*. Il avoit dit dans le Chapitre précédent, que Dieu communiqua aux Vermisſeaux, renfermés dans la Semence d'*Adam*, le *Mouvement impulsif* dont ils avoient besoin pour vivre, & être en état d'aller féconder les Oeufs contenus dans les Ovaires de la première Mère du Genre-humain. Dans ce nouveau Chapitre il traite encore de ce *Mouvement*. Il fait voir que lui seul donne la vie, & qu'il l'entretient ; que ni l'Ame, ni le Corps n'ont aucune part à cette action. Il n'est cependant pas la cause de l'union entre l'Ame & le Corps, puisqu'il y a une infinité d'Animaux dont *la vie est toute corporelle*, ne consistant que dans le mouvement des Fluides dans les Vaisseaux, & dans la réaction des Vaisseaux sur les Fluides. Il n'est pas non plus l'effet de cette union, mais il donne au Corps les dispositions nécessaires pour pouvoir s'unir à l'Ame.

Comment Mr. *Kaau* prouvera-t-il, qu'il y a une infinité d'Animaux dont la vie est toute corporelle, c'est-à-dire, sans Substance distincte du Corps. Si certains Animaux ont une Ame, pourquoi les autres n'en ont-ils point ? Un Animal, quelque stupide qu'il soit, a du moins du sentiment, il a des passions plus ou moins vives, il doit connoître ce qui lui est utile ou nuisible, ce qui convient ou ne convient pas à son bien-être ; il a donc une Ame, & sa vie ne consiste pas comme celle des Plantes dans l'action réciproque des

lides sur les Fluides, & des Fluides sur les Solides. L'Ame semble avoir été donnée aux Animaux, & peut-être même aussi à l'Homme, pour avoir inspection sur le Corps & subvenir à ses besoins. Il y a lieu de croire que les Plantes n'ont point d'Ame, parce qu'elle leur seroit assez inutile. Un Chêne planté au milieu d'une Forêt, n'est pas obligé d'aller chercher de quoi se nourrir; il tire de l'Atmosphère qui l'environne, & du sein de la terre, tout ce qu'il lui faut pour vivre, se nourrir, s'entretenir. Puisque les Elémens se prêtent comme d'eux-mêmes à tous les besoins des Plantes, il n'est pas nécessaire qu'elles aient une Ame qui les leur fasse sentir. Vous me direz qu'il doit naturellement s'ensuivre de là que l'Ame est faite pour le Corps, & non le Corps pour l'Ame. Cette question demande trop de discussions pour être traitée ici; & je crains d'ailleurs de rien dire qui puisse choquer ceux qui se sont arrogés le droit de veiller à la conservation des prérogatives de l'Ame humaine.

On trouvera dans ce Chapitre les principaux sentimens des anciens Philosophes sur l'état de l'Ame après la mort. L'Auteur auroit dû supprimer tout cela, son Ouvrage en eût été meilleur; il n'y a plus aujourd'hui ni honneur ni gloire à faire de pareilles compilations toutes farcies de Vers Greques & Latins. S'il donnoit dans la suite une nouvelle Edition de ce Traité, je lui conseille de retrancher tout ce qu'il y a de vaine Littérature, tant dans ce Chapitre que dans quelques autres. Il y a aussi mêlé un peu trop de Théologie. On risque souvent beaucoup à trop
s'en-

s'enfoncer dans un pais étranger, où l'on n'est point appellé par ceux qui y règnent.

A l'occasion de l'état où se trouve l'Ame lorsqu'elle est dégagée des liens du Corps, Mr. *Kaan* donne une liste de divers Morts rapelés à la vie, tant par *Jésus-Christ* même, que par les Apôtres & les Prophètes. Il cite d'abord l'exemple du *Lazare*, & croyant qu'il est de sa compétence de décider sur cet événement, il prononce anathème contre ces Chrétiens irréligieux, qui ont ôsé avancer que *Lazare* n'avoit été retiré que d'un profond sommeil, ou d'une simple Létargie. Il traite ce sentiment de *folie*, & même d'*impiété*, & prétend que ceux qui raisonnent de la sorte, sont indignes de porter le nom de Chrétiens (a). Son zèle est d'autant plus louable qu'il n'est point gagé pour faire les fonctions des Ministres de l'Evangile. Pour prouver que *Lazare* étoit véritablement mort, il cite ce que dit *Jésus-Christ* au Chap. XI, Vers. 14 de St. Jean: *Jésus donc leur dit alors ouvertement, Lazare est mort.* Ce qui a pu faire croire à quelques mauvais Interprètes de l'Ecriture que *Lazare* n'étoit que tombé en Létargie ou dans un profond sommeil, c'est que *Jésus-Christ* avoit dit lui-même auparavant, qu'il dormoit, comme il paroît par le Verset 11 du même Chapitre: *Lazare notre ami dort; mais j'y vai pour l'éveiller.* Or dès qu'il est constant que

(a) Unde quidam ad illam, stultitiam dicam, an impietatem, sunt delapi, ut Lazarum morbo lethargico, vel profundo somno abreptum in spelunca jacuisse, perhibeant. Qui ita ratiocinantur inter Christianos, nomine illo indigni sunt. Pag. 135.

que *Jésus-Christ* parle ici du *sommeil de la mort*; il n'y a plus de doute que *Jésus-Christ* n'ait fait un vrai miracle, en redonnant la vie à celui qui étoit effectivement mort.

5. *De la nature du Corps de l'Homme, considéré dans son état d'activité ; & de l'action des Sens en général.*

Ce Chapitre est un de ceux qui méritent le plus d'être lus avec attention. Il renferme un grand nombre d'excellentes remarques, beaucoup de conjectures, & quelques décisions qu'un Homme sage fera bien de ranger par précaution au nombre des choses incertaines. Il faudroit trop m'étendre pour donner une idée juste de toutes ces matières ; je me contenterai d'en indiquer les principales. La nature du Corps humain consiste uniquement dans le mouvement & le sentiment. Le mouvement ne se fait absolument que par le moyen des Nerfs. Rien de plus simple que la cause du mouvement, soit volontaire, involontaire, ou mixte. Ce ne sont pas les Nerfs qui excitent le mouvement & le sentiment, ils n'en sont que les instrumens ; c'est ce que l'Auteur fait voir clairement. Il n'y a dans le Corps aucune partie qui ne contribue à l'avantage du Tout : l'une vit par le moyen de l'autre ; c'est une République dont tous les Membres se soutiennent par leur parfaite union. La Nature fait tout, elle suffit à tout, & l'Art ne sauroit absolument rien faire sans son secours. Dans les Maladies, c'est elle qui montre la route que doit suivre le Médecin, qui n'est que son Ministre ;

nistre; c'est elle qui cherche à délivrer le Corps de tout ce qui lui est nuisible. C'est ce que l'Auteur prouve par un grand nombre d'exemples; mais il n'auroit pas dû oublier de nous avertir que cette même Nature, qu'il veut faire passer pour si sage, si prévoyante & si adroite, agit souvent en aveugle, qu'elle commet de très lourdes fautes, & qu'au-lieu de procurer la santé au Malade, elle lui donne elle-même la mort. Ceux qui veulent savoir en quoi consiste cette *Sympathie* qu'il y a entre les parties du Corps humain, tant dans la Santé que dans la Maladie, trouveront ici d'excellentes remarques sur ce phénomène si singulier. C'est une matière très subtile, très difficile à discuter, & qui demande une grande connoissance de la plus fine Anatomie.

C'est dans ce même Chapitre que Mr. *Kaan* enseigne ce que c'est que le *Sensorium commune*, terme par lequel on prétend marquer le *Siège de l'Ame*, ou l'endroit dans lequel elle fait principalement ses fonctions. On ne parvient guère à ce Sanctuaire qu'à travers mille écueils, la route qui y conduit est toute pleine d'obscurités & de ténèbres épaisses, on n'y va qu'à tâtons, & lors même qu'on se félicite d'y être arrivé, on a encore bien de la peine à s'assurer qu'on y soit, tant il est difficile de distinguer sa véritable place. Depuis plusieurs siècles on a cherché avec soin ce séjour de l'Ame; il n'y a presque aucune partie du Corps un peu considérable, où on n'ait cru l'avoir trouvé; mais après de nouvelles recherches anatomiques, & une attention sérieuse sur les opérations de
cet

cet Etre impalpable & invifible, on eft enfin convenu ou qu'on s'étoit trompé, ou du moins qu'on n'avoit rien avancé que de fort incertain.

Le Syftême de Mr. *Kaan*, par lequel il établit le Siège de l'Ame dans le *Sensorium*, n'est pas nouveau; mais il l'éclaircit, & lui donne un air de vraifemblance par les preuves fur lesquelles il l'appuie. Je ne fai cependant fi les raifons qu'il allègue, quelque fpécieuses qu'elles foient, pourront jamais parvenir au-delà du fimple degré de probabilité; car ce qu'il reſte encore à découvrir, pour avoir une certitude entière fur un fujet fi délicat; eft quelque chofe de fi fin, de fi fubtil, qu'on fe voit comme forcé à quitter prife, lorsqu'il femble qu'on eft fur le point de le faifir. Mr. *de la Peyronie* vient de prendre une route toute différente de celles qu'on a prises jufqu'à préfent pour découvrir cette partie du Cerveau où l'Ame exerce ſes fonctions. Il remonte à ce premier Organe par une chaine de faits & d'observations de plufieurs années. *Supposons*, dit-il, *que toutes les parties du Cerveau aient été détruites, & qu'il n'en foit reſté qu'une ſeule: fi, après la destruction de ces parties, la raifon ſubſiſte, fi les facultés de l'Ame ne ſont nullement altérées, il eſt évident que le Siège de l'Ame n'étoit point dans ces parties détruites, & il faut néceſſairement le placer dans la partie qui reſte.* Cette partie qui reſte, celle à laquelle il ne donne pas l'excluſion, c'eſt le *Corps Calleux*. Nous avons donné dans ce Journal un Extrait de ces Observations de Mr. *de la Peyronie* (a).

6. De

(a) Cette ſavante Diſſertation fait partie des *Mémoires*

6. De l'action & de la structure des Muscles.

Ce Chapitre est un bon recueil de Conjectures & d'Hypothèses, faites en différens tems & par de grands Philosophes sur l'action des Muscles, phénomène que nous éprouvons tous, que nous sommes maîtres de produire à chaque instant, que nous croyons connoître parfaitement bien, & où cependant nous ne comprenons absolument rien. Voila dequoi humilier notre pauvre raison, qui se perd & s'égare dans l'examen des choses les plus communes. Je m'arrêteroïs ici davantage, si l'Auteur me conduisoit dans un Pais moins hérissé de ronces & d'épines. Je ne sai où poser le pied; & Mr. *Kaan* lui-même, mon Conducteur, a assez de peine, avec toute son habileté & son courage, de se tirer d'embaras.

7. De la Sympathie entre les parties du Corps.

Il y a entre toutes les parties du Corps humain une harmonie, une correspondance admirable. C'est ce que Mr. *Kaan* fait voir par des exemples, par des observations tirées des meilleurs Auteurs, par des expériences faites par lui-même, & par des raisonnemens fondés sur la structure, & l'économie des Organes, d'où dépendent le mouvement & le sentiment. Cette matière est traitée avec beaucoup de profondeur & de sagacité, tant dans ce Chapitre que dans les suivans, qui n'en font que la continuation. Si je
n'étois

res de l'Acad. Royale des Sciences de l'Année 1741. Voyez ce que nous en avons dit dans le Volume précédent de cette Bibliothèque à la page 191.

n'étois persuadé de la grande capacité de Mr. *Kaau* , je serois porté à croire qu'il met ici à profit & les vues vastes , & les principales découvertes faites par l'illustre Mr. *Boerhaave* son Oncle , qui l'a fait possesseur de ses Manuscrits. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il imite si bien l'allure & les démarches de ce Grand-homme , qu'on reconnoit presque par-tout l'esprit de l'Oncle dans celui du Neveu.

8. *Des Sens internes. Du Mouvement machinal. Du Siège de l'Ame. De la Sympathie entre l'Esprit & le Corps.*

On donne le nom de *Sens internes* à la *Mémoire* , à l'*Imagination* , à l'*Attention* , aux *Passions de l'Ame* , qui sont l'Amour ou la Haine. L'Auteur fait voir par un grand nombre d'exemples que tout cela a été donné en partage , non seulement à l'Homme , mais aux Animaux mêmes. Sur bien des choses les Animaux sont nos Maîtres & nos Précepteurs. La Nature , ou , si vous voulez , leur Instinct leur apprend ce que nous ne pouvons souvent savoir que par la voie du raisonnement , & après bien des recherches & des découvertes. L'Homme a cependant aussi son Instinct particulier , un principe de spontanéité , avec lequel l'Esprit semble n'avoir rien de commun. Ce Principe , auquel on a donné le nom d'*Ame sensitive* , n'ayant rien que de corporel , doit nécessairement périr avec le Corps. C'est le sentiment de l'Auteur.

Voilà donc dans l'Homme deux Principes actifs , l'Esprit & l'Ame corporelle. L'Esprit
se

se forme des idées abstraites des choses qu'il aperçoit, il les compare ensemble, il porte son jugement sur les objets, il raisonne, il donne ou refuse son consentement. A l'égard de la pauvre Ame sensitive de l'Homme, on ne lui accorde pas justement, non plus qu'à celle des Bêtes, des idées abstraites, ni des desirs qui s'étendent jusques dans les Planètes ou dans l'immensité de l'Espace ; mais on lui donne des idées plus bornées, de la mémoire, de l'imagination, de l'attention, des affections, des appétits. Tel est le domaine de l'Ame corporelle & périssable.

Mais n'est-il pas à craindre que notre Auteur ne décompose sans raison la Substance pensante, & que d'un seul Principe il n'en fasse deux. Les propriétés qu'il donne à l'un & à l'autre sont si peu différentes, qu'elles semblent n'avoir qu'un seul & même Sujet auquel elles sont inhérentes. Supposons pour un moment que cette Substance qu'il nomme l'*Esprit*, & qui est immortelle, abandonne le Corps auquel elle est unie ; je demande si ce Corps, en conservant alors tout son mouvement machinal, doit perdre en même tems ses idées, sa mémoire, son imagination, ses appétits, &c. Mr. *Kaau* est obligé de reconnoître qu'une telle Machine hydraulique doit nécessairement conserver toutes ces propriétés, puisqu'il convient qu'elles résultent de son mécanisme, & qu'elles n'ont d'ailleurs rien que de corporel. De cet aveu un Philosophe tirera cette conclusion : la Matière peut donc penser ; & de cette conclusion il formera ensuite ce raisonnement. Si la Matière peut penser, qu'est-il besoin de recourir à un Principe

Tome XXXVI. Partie I. K étran-

étranger qui n'a guère d'autre avantage sur l'Âme sensitive, que celui de porter son vol un peu plus haut, qu'elle ne fait.

Ceux qui n'admettent dans l'Homme qu'un seul Principe pensant, entièrement distinct du Corps organisé auquel il est uni, & sur lequel il agit d'une manière incompréhensible, ont bien moins de peine à répondre aux objections que forment contre eux les Matérialistes. Il semble que l'Auteur ait voulu tenir le milieu entre un Philosophe Chrétien qui règle ses opinions sur la Foi, & un Philosophe indépendant qui accorde à la Nature ce qu'il ne croit pas devoir lui refuser sans renoncer à ses lumières. Il voit dans les Bêtes une Âme sensitive; il l'admet par la Raison : mais, comme l'Ecriture lui apprend que *l'Âme des Bêtes est dans leur Sang*, il le croit par la Foi, & conclut de là tout naturellement qu'elle doit périr avec le Corps dont elle n'est qu'une modalité. Puisque le Corps de l'Homme est doté d'Organes à peu près semblables à ceux de la Bête, il faut bien lui donner aussi une Âme sensitive; la Raison le veut, l'analogie le demande, & M^r. Kaan ne veut point s'y refuser : mais comme l'Ecriture lui enseigne qu'il y a dans l'Homme un Esprit, une Substance entièrement distincte de la Matière, il embrasse avec joie ce sentiment que la Foi lui présente, &, par une conséquence toute naturelle, il regarde cette Substance spirituelle comme indestructible, impérissable, immortelle. Disons que l'Immatérialité de l'Âme est un Mystère, & que, dans ce Mystère aussi bien que dans tout autre, il est bien difficile de concilier la Foi avec la Raison.

Janvior, Février & Mars, 1746. 147

9^e de 10. De la Sympathie qu'il y a entre les Hommes, tant à l'égard des Corps qu'à l'égard de l'Esprit. De la Médecine Magique. De la Sympathie démontrée par Hippocrate. Variété du Mouvement impulsif & de la Sympathie.

Rien de plus ordinaire que ces mouvemens involontaires que nous éprouvons par une espèce de communication. Une personne bâille-t-elle dans une Compagnie ; la plupart des autres se mettent aussi à bâiller. Qu'un Homme qui marche devant moi fasse un faux pas , mon corps prend naturellement l'attitude que devoit prendre cet Homme pour s'empêcher de tomber. Que je voie souffrir un misérable , je ressens à l'instant une partie de ses douleurs. Une histoire tragique me fait dresser les cheveux à la tête , elle excite en moi une espèce de frisson & d'horreur qui se répand par tout mon corps. Voila des effets très connus de la Sympathie , & il y en a une infinité de cette nature.

Mais de tous les rapports qu'on remarque entre les Hommes , le plus grand , le plus singulier , c'est celui qu'il y a entre une Mère & l'Enfant qu'elle porte dans ses entrailles. Mr. Kaan prétend qu'il faut attribuer à l'imagination des Mères une infinité d'accidens , de desordres , & de difformités , avec lesquels on voit naître des Enfans. Tantôt c'est une Fraise , tantôt c'est une Framboise , tantôt c'est un Raisin , ou quelque autre fruit. Vous voyez à l'un un Poisson , à l'autre une Huître ; à celui-ci une Souris , à l'autre un Crapaud. L'un naît avec six doigts à la

main, l'autre n'en a que quatre. On a vu des Enfans sans tête, & d'autres qui avoient les bras & les jambes rompus. Tel est, dit-on, l'effet de la force de l'imagination des Mères, & de l'influence qu'elle a sur le Foetus.

Je ne nie point toute influence des passions d'une Mère sur son Enfant. Je conviens qu'elles peuvent causer bien des desordres sur un Corps tendre, souple & flexible. L'Epilepsie, les Convulsions, & autres maladies du genre nerveux, peuvent être l'effet d'une fâcheuse impression. Si ces sortes d'accidens ne sont pas rares dans des personnes déjà âgées, dans les Femmes, dans les Hommes mêmes, pourquoi un Enfant ne pourroit-il pas en être attaqué, lorsqu'il fait partie du Corps de sa Mère, auquel il est si intimement uni? Mais je ne saurois croire que l'imagination dérangée d'une Mère puisse jamais produire sur son Fruit, une figure étrangère; qu'elle puisse en déranger entièrement les Membres; & encore moins en augmenter le nombre ou le diminuer. Voici en peu de mots les raisons qui m'empêchent d'être sur cela du sentiment de l'Auteur.

Examinez bien ces Raisins, ces Cerises, ces Framboises, ces Poissons, ces prétendues Souris, & toutes ces autres taches qu'on apporte en naissant, vous n'en rencontrerez presque aucune qui ressemble à l'objet qui l'a causée. Une Huitre qu'on m'a fait voir sur l'Oeil d'une aimable Demoiselle, s'est trouvée réduite, par l'examen que j'en ai fait, à un simple Vaisseau sanguin un peu trop gonflé. La Mère de cette Demoiselle avoit eu pendant sa grossesse une forte

te envie de manger des Huitres, & elle s'imaginant lorsqu'elle vit ce Vaisseau trop dilaté, & peut-être un peu déplacé, sur l'Oeil de la Fille, que c'étoit l'empreinte d'une Huitre, & par conséquent l'effet de cette envie qu'elle n'avoit pu satisfaire. Toutes les Souris qu'on m'a montrées, & que quelques-uns s'imaginoient être parfaitement bien dessinées, ne m'ont paru que des taches velues, tantôt grises, tantôt noires, & qui ne ressembloient pas plus à un Rat ou à une Souris, qu'à un Âne, à un Cheval, à un Chien, ou à tout autre Animal couvert de poils. Je voudrois bien savoir pourquoi ces Souris n'ont jamais ni tête, ni pattes, ni queue. Si l'impression que reçoit la Mère a assez de force pour produire sur l'Enfant un morceau de peau de Souris, pourquoi n'en a-t-elle pas assez pour dessiner ce petit Animal avec tous ses Membres?

On voit aussi sur des Pommès, sur des Poires, & d'autres fruits, certaines taches, certaines empreintes, dont la couleur, la structure, le cours des fibres n'a aucune ressemblance avec le reste de la peau; on peut même, si l'on veut, trouver dans ces taches la figure de divers Animaux, puisqu'on prétend voir de semblables figures dans les taches des Enfans. D'où viennent ces sortes d'empreintes dans les fruits? Sont-elles aussi l'effet de la force de l'imagination des Arbres? Je ne sais quelle en est la cause, mais ce que je sais très bien, c'est que la *Sympathie* n'y a nulle part.

Mais un phénomène plus surprenant que ces taches, & qui tient entièrement du prodige, c'est l'altération des parties solides du Corps de l'En-

fant dans le ventre de la Mère, c'est l'augmentation ou la diminution du nombre de ses Membres. Je ne prétens pas révoquer en doute tous les Faits cités par Mr. *Kaan*; mais je soutiens que les circonstances mêmes de la plupart de ces Faits, loin d'appuyer son Hypothèse, la ruinent de fond en comble. Je n'en citerai que quelques-uns.

„ Une Femme de Malines, ayant vu devant
 „ la porte un Soldat perdre la main dans un
 „ combat, fut si frappé de ce spectacle, qu'elle
 „ accoucha d'abord d'une Fille dont la main
 „ avoit été coupée; & cette main ne fut point
 „ trouvée”. Je demande premièrement quel est
 l'instrument qui coupa cette main; une main
 peut-elle être coupée sans l'application d'un
 Corps étranger qui agisse sur elle, & même avec
 forcé. Cet instrument doit se trouver dans la Ma-
 trice, car il ne pourroit venir des autres parties
 intérieures du Corps de la Mère sans percer &
 déchirer la matrice. Je sai bien que les défen-
 seurs de l'Hypothèse que je combats, n'admet-
 tent aucun instrument pour cause d'une opéra-
 tion si merveilleuse; ils n'ont recours qu'à leur
 Sympathie, à la force de l'imagination de la Mè-
 re. Il faut cependant en admettre un, qui agisse
 ou comme un Corps solide & tranchant, ou
 comme un Fluide aussi puissant que la Foudre
 même. Voulez-vous qu'il soit solide, indiquez-
 le-moi dans la Matrice. Voulez-vous qu'il soit
 fluide, vous devez recourir aux Esprits animaux,
 qui agissent souvent si puissamment dans les
 Nerfs. Mais quelque force, quelque énergie
 que vous donniez à ces Esprits subtils & invisi-
 bles, ils n'en auront jamais assez pour couper &

Séparer entièrement du reste du Corps une partie telle que la main. D'ailleurs, pour amputer un Membre, ne faut-il pas faire agir une puissance qui soit placée hors de lui, au lieu d'être renfermée dans la capacité des Ners ou des autres Vaisseaux dont il est composé? Les Esprits animaux, agités, poussés violemment, peuvent bien allonger une partie, la gonfler, la contracter, lui causer des mouvemens spasmodiques, des convulsions, mais ils ne sauroient la couper transversalement. Pourquoi le coup fatal, qui tombe directement & immédiatement sur la Mère, ne produit-il son effet que sur l'Enfant? Il semble, que la main de la Mère devoit être plutôt emportée que celle de l'Enfant? Vous répondrez que les Membres d'un Enfant sont beaucoup plus tendres que ceux de sa Mère, & que toutes les parties solides ont infiniment moins de consistance & de fermeté. Mais vous m'accorderez aussi que, dans un Enfant, tout est dans une assez juste proportion; la force du mouvement répond à la souplesse des Vaisseaux:

Voilà sans doute d'énormes difficultés à dévorer. Mais en voici une autre qui me paraît absolument sans réplique, à moins qu'on ne veuille supposer, & dans le cas en question & dans tout autre de cette nature, un Miracle aussi grand que seroit celui d'ancantir tout-à-coup l'Univers même. C'est déjà un Mystère tout-à-fait incompréhensible qu'une main coupée à un Enfant dans le ventre de sa Mère, sans qu'il soit possible d'en indiquer la cause; mais c'en est encore un plus grand que cette main tout récemment coupée, ne se soit point trouvée. Que devint-

elle donc cette main ? Comment disparut-elle ? Ou elle fut enlevée miraculeusement, ou elle fut anéantie. Quelle alternative ! Voyez, je vous prie, où l'on est réduit lorsqu'on veut soutenir des Faits qui ont si peu de vraisemblance, ou lorsqu'on veut les employer pour faire valoir une Hypothèse en faveur de laquelle on s'est une fois déclaré.

Autre exemple non moins merveilleux que le précédent, si même il ne l'est davantage. „ La Femme d'un nomme *Vogeler*, Marchand „ d'Anvers, ayant vu en 1602 un Soldat mendiant qui portoit son Bras droit, qu'un boulet de canon lui avoit emporté au Siège d'Ostende, acoucha d'abord d'une Fille, dont le Bras droit venoit aussi d'être coupé, en sorte que le Chirurgien fut obligé de consolider l'Epau- „ le qui étoit encore tout sanglant. Mais ce „ qu'il y a encore de plus merveilleux, c'est „ qu'on ne trouva nulle part, ni le Bras, ni les „ Os, ni aucune matière putréfiée”. Mr. *Kaan* joint à cette Histoire celle de la Femme d'un Marchand d'Anvers, qui ayant voulu voir le spectacle affreux de ces treize infortunés, à qui le Duc d'Albe fit trancher la tête, accoucha immédiatement après d'un Enfant à terme, qui avoit le cou tout ensanglanté, mais dont la tête ne se trouva nulle part. Il rapporte aussi l'Histoire citée par le Père *Malebranche*, d'un Enfant qui vint au monde avec les Bras & les Jambes rompues, parce que sa Mère avoit vu rompre sur la roue les Bras & les Jambes à un Criminel.

Ce Bras coupé, cette Tête emportée, & qui dispa- roissent l'un & l'autre, sans qu'on en trou-

ve la moindre trace, font deux castrop merveilleux pour être crus. Un phénomène, qui est au-dessus de toutes les forces de la Nature, ne peut être rangé que dans la classe des Miracles, & Dieu seul en doit être l'Auteur & la cause immédiate. Or je soutiens qu'une cause physique quelconque, quelque puissante qu'on la suppose, n'anéantira jamais ni le Bras, ni la Tête d'un Enfant. Vous me direz, peut-être, que ni ce Bras, ni cette Tête, n'ont pas été anéantis. Que sont-ils donc devenus? La Tête d'un Enfant de neuf mois est-elle si petite qu'on ne puisse la trouver? Vous voila donc réduit à recourir au Miracle, & par conséquent à regarder Dieu comme cause immédiate de ces deux prodiges. Quand même on vous acorderoit que l'amputation d'un Bras ou d'une Tête d'Enfant pût être l'effet de la force de l'imagination de la Mère, on ne vous acorderoit pas que cette même force pût jamais s'étendre jusqu'à faire disparaître entièrement deux parties si considérables. A l'égard de l'Histoire rapportée par le Père *Malbranche*, je renvoie le Lecteur à la critique judicieuse qu'en a faite Mr. *Jaques Blondel* dans sa *Dissertation physique sur la force de l'Imagination des Femmes enceintes sur le Fœtus*.

Est-il vrai, comme le prétend Mr. *Kaan*, que la Reine de France, Epouse de *Louis XIV*, accoucha d'une Princesse noire, pour avoir vu une Ethiopienne? J'ai entendu raconter cent fois cette histoire, mais je ne connois aucun Auteur digne de foi qui en fasse mention. Cette anecdote m'a toujours paru fort suspecte.

Les objections que je viens de proposer contre

tre la force de l'imagination des Mères sur leurs Enfans, ne doivent porter aucune atteinte à la thèse générale de l'Auteur, par laquelle il établit qu'il y a entre les Hommes, tant à l'égard de l'Esprit qu'à l'égard du Corps, des rapports, des conformités, des correspondances, en un mot des Sympathies tout-à-fait singulières, admirables, & souvent même inexplicables. Je ne nie pas un Fait, parce que je ne saurois en rendre raison; mais je crois être en droit de le nier lorsqu'on peut en démontrer l'impossibilité. De même, lorsqu'un Fait est avéré, & que les circonstances en sont bien constatées, on ne doit pas recourir, pour l'expliquer, à une cause qui surpasse toutes les forces de la Nature. Un effet physique doit avoir pour cause immédiate un Agent physique. Rien de plus merveilleux que les effets de cette Sympathie si générale entre les personnes de différens Sexes. Un Amant, à la vue de celle qu'il aime, ne se possède plus, ses yeux se troublent, son cœur palpite, il éprouve des emportemens dont il n'est point le maître, & il sent des mouvemens qu'il ne sauroit dompter qu'en s'unissant amoureusement à celle qui l'a charmé. On ne connoît ici les démarches de la Nature que dans ses effets; les moyens dont elle se sert pour les produire, sont si secrets, si cachés, qu'on ne sauroit y rien comprendre.

*Il est des nœuds secrets, il est des Sympathies,
Dont par le doux rapport les Âmes assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par un je-ne-sai-quoi, qu'on ne peut expliquer.*

ARTICLE VIII.

LE CHEVALIER de ST. GEORGE, réhabilité dans sa qualité de JACQUES III, par de nouvelles Preuves. Avec la Relation historique des Suites de sa Naissance; par Mr. ROUSSET, Membre de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg, &c. Un Volume in 8 de 388 pages. A Whitehall, de l'ancienne Imprimerie de Cockpit. 1745.

CE n'est pas dans cet Ouvrage qu'un Lecteur désintéressé doit aller puiser la Vérité. C'est une production de l'esprit de vengeance & de parti. Vous n'y voyez d'un bout à l'autre qu'invectives & traits satiriques. Les termes les plus offensans & les plus grossiers n'y sont point épargnés. L'Auteur principal de cette production est Gilbert Burnet, Fils du Docteur Burnet Evêque de Salisbury. Celui-ci étoit un des plus mortels ennemis de Jacques II, qui l'avoit disgracié. Il chercha à se vanger de ce Prince infortuné, dans ses Mémoires, & Gilbert son Fils a marché fidèlement sur ses traces dans l'Ouvrage que nous annonçons. Je ne dirai rien de l'Editeur de cette Pièce, il est trop bien connu dans toutes les Cours de l'Europe, & des Grands & des Petits. C'est Mr. Roussel, Auteur d'un grand nombre d'Ecrits sur la Politique. S'il suffisoit d'être ardent & zélé pour sa Patrie, il mériteroit qu'on érigeât dans ces Provinces une Statue de bronze à son honneur.

La

La seule Pièce de ce Recueil qui mérite d'être connue, est une *Dissertation*, composée en 1713 par *Gilbert Burnet*. Elle tend à faire voir, que le *Prétendant est un Bâtard*, & même quelque chose de moins qu'un Bâtard; que ce *Mignon des Jacobites n'est point le véritable Fils du Roi Jaques*, mais une horrible imposture, afin que ceux qui l'aiment, à cause de sa Religion, puissent s'opposer à lui, comme à un Sujet supposé. Voilà ce que l'Auteur entreprend de prouver comme une vérité incontestable, tant par des dépositions faites sous serment, que par des témoignages de personnes qu'il dit être dignes de foi.

La première de ses preuves est tirée de l'état où se trouvoit alors la Reine, Epouse du Roi *Jaques* (a). Depuis plusieurs années elle étoit sujette à de grandes indispositions, & pendant trois hivers consécutifs elle se vit dans un continuel danger de mourir. Les Enfants qu'elle avoit eus, elle les avoit tous enterrés les uns après les autres, ou aussitôt après leur naissance, ou du moins bientôt après (b). De cet état de la santé de la Reine l'Auteur conclut qu'il étoit impossible que

(a) Cette Princeesse issue de la Maison d'Este, Souveraine de Modène, étoit Fille d'Alphonse d'Este III, & de la Princeesse Laura Martinossi. Elle naquit le 25 Septembre 1658.

(b) On nous apprend ici dans une Note, que la Reine avoit déjà eu quatre Enfants, savoir, 1. *Catherine Laure*, née le 10 Janvier 1674, & morte le 3 Octobre 1675; 2. *Isabelle d'York*, née le 28 Aout 1676, & morte le 2 Mars 1680; 3. *Charles d'York*, née le 7 Novembre 1677, & mort le 12 Décembre suivant; 4. *Charlotte-Marie d'York*, née le 15 Aout 1682, & morte le 6 Octobre suivant.

que cette Princesse pût avoir des Enfans qui restassent en vie. „ Et en effet, *dit-il*, il n'y avoit „ point du tout de vraisemblance, mais plutôt „ il étoit impossible que celle, qui avoit enterré „ tous ses Enfans les uns après les autres, aussitôt qu'ils étoient nés, ou bientôt après, en pût avoir aucun qui restât en vie, en un tems, où elle étoit si fort sujette à de grands dévoiemens, & autres maladies, que les Médecins m'ont assuré être très préjudiciables à une Femme pour conserver son Fruit.

Il faut être ou bien passionné, ou manquer entièrement de bon-sens, pour entreprendre de faire valoir une preuve aussi foible que celle-là. Quoi, parce que les Enfans de la Reine étoient morts peu de tems après leur naissance, il étoit impossible qu'elle en eût d'autres qui restassent en vie ! Etrange idée : supposition ridicule & démentie par l'expérience. Combien de Femmes ne se voient pas Mères d'une nombreuse Postérité, quoiqu'elles n'aient eu, les premières années de leur Mariage, que des Fausses-couches, ou des Enfans morts au Berceau ! On en voit mille exemples, & ces exemples sont si fréquens, si connus, que prétendre le contraire, c'est vouloir défendre le plus grand de tous les paradoxes. Mais, dit l'Auteur, la Reine étoit alors fort sujette à de grands dévoiemens, & à d'autres maladies, très préjudiciables à une Femme pour conserver son Fruit. Je veux bien supposer que cette Princesse ait été sujette à toutes ces infirmités, mais je nie que ces mêmes infirmités soient toujours préjudiciables à la santé d'un Enfant. Vous voyez tous les jours des Femmes dans

dans un état de langueur presque continuel, & qui cependant ne laissent pas d'avoir presque tous les ans de très heureuses Couches.

La haine du Sieur *Burnet* pour le Roi *Jacques* l'avoit aveuglé au point, que les Faits mêmes qu'il rapporte, détruisent ses propres assertions. Qu'on en juge par le morceau suivant, où je n'expose que ce qu'il dit lui-même en propres termes, & par l'aveu qu'il fait ensuite que la Reine devint effectivement grosse. „ Le 6 de Sep-
 „ tembre 1687; *dis-il*, on conseilla à la Reine
 „ d'aller prendre les Eaux de *Barb*, où le Roi
 „ *Jacques* la vint trouver, & demeura deux ou
 „ trois jours avec elle. Après qu'il l'y eut lais-
 „ sée, pour faire un tour dans quelques parties
 „ de l'Angleterre, elle continua à prendre les
 „ Eaux dans toutes les formes; ce qui est assez,
 „ selon le sentiment unanime de tous les Méde-
 „ cins, pour détruire un Enfant déjà formé,
 „ même en une Femme d'une santé vigoureu-
 „ se, à plus forte raison en celle qui avoit si sou-
 „ vent fait des Fausses-couches, & qui, dans ces
 „ tems-là, se trouvoit dans un état si infirme.
 „ Après que les Eaux eurent passablement réta-
 „ bli sa santé, elle alla en Octobre, le sixième
 „ jour, si je ne me trompe, trouver le Roi à
 „ *Windsor*. Les Papistes firent courir le bruit
 „ qu'en ce jour elle avoit certainement conçu,
 „ & que c'étoit par un effet miraculeux d'un
 „ Vœu que sa Mère, la Duchesse de Modène,
 „ avoit fait en ce même instant à Notre-Dame
 „ de Lorette, afin que sa Fille pût avoir un Fils.
 „ Il y a dans tout cela bien de la contradiction.
 „ D'abord l'Auteur prétend que, *selon le senti-*
 „ *ment*

Janvier, Février & Mars, 1746. 159

ment unanime de tous les Médecins, il suffit de prendre les Eaux de Bath, pour détruire un *Enfant déjà formé*; & cependant il convient, quelques lignes plus bas, que ces mêmes Eaux *rétablissent passablement sa santé*. Si ces Eaux ont la vertu de rétablir la santé, comment est-il possible qu'elles détrussent un *Enfant déjà formé*? La Reine étoit sujette à des dévoiemens & autres maladies; & ces maladies l'avoient jusqu'alors empêché de pouvoir garder son Fruit. C'est ce que nous apprend le *St. Barthelemi*. Or, puisque les Eaux de Bath rétablissent la santé de cette Princesse, elles arrêtèrent donc son dévoiement, & remédièrent à ses autres indispositions. Voilà donc la cause des Fausses-céches ôtée, là voila dissipée par l'efficacité des Eaux. Le *sentiment unanime de tous les Médecins*, allégué en faveur de l'Auteur, ne sauroit être ici d'aucun poids. Il est même entièrement faux que *tous les Médecins* soient de ce sentiment. Je soutiens, & je pourrois prouver que la plupart de ces Messieurs sont d'un sentiment contraire. D'ailleurs alléguer le témoignage des Médecins pour prouver le dangereux effet des Eaux de Bath dans une Femme *infirme*, & convenir en même tems que ces Eaux rétablissent la santé de la Reine, je dis que c'est parler contre ses principes; que c'est se contredire grossièrement. Quand même vous supposeriez que ces Eaux pussent quelquefois porter du préjudice à une Femme enceinte & à son Fruit, qu'en résulteroit-il en faveur du sentiment de l'Auteur? Lorsque la Reine alla prendre les Eaux, elle n'étoit point encore enceinte, elle ne le devint ou que dans cet intervalle; lors-

lorsque le Roi Jaques la vint trouver en Septembre, & demeura deux ou trois jours avec elle, ou lorsque ce Prince la vit à Windsor le six d'Octobre. La Reine conçoit pendant qu'elle est occupée à prendre les Eaux, & l'Auteur veut qu'elle ait fait une Fausse-couche le *Lundi de Pâques*, c'est-à-dire, plusieurs mois après qu'elle eut quitté l'usage des Eaux. Qu'on suppose, si l'on veut, la réalité de cette Fausse-couche, elle ne fera certainement pas l'effet de l'usage des Eaux. Il y a trop de distance entre le tems de l'usage de ces Eaux, & celui de la Fausse-couche.

L'Auteur réduit sur cet article jusque dans ses derniers retranchemens, pourra repliquer qu'il importe peu de savoir si les infirmités de la Reine étoient un obstacle à la conservation de son Fruit, ou si les Eaux de Bath pouvoient le détruire, il dira qu'il s'agit d'un Fait bien avéré, & dont il est inutile de rechercher les causes. Le jour auquel il fixe la Fausse-couche, est, comme nous l'avons déjà dit, le *Lundi de Pâque*. Le Roi, qui étoit alors à Rochester, reçut de la Cour un Exprès, qui lui apporta la nouvelle que la Reine étoit subitement tombée malade. Ce Prince prit la poste, & arriva le même Lundi à Londres. Suivant les dépositions du Docteur *Windebank*, le Docteur *Walgrave*, un des Médecins de la Reine, l'avoit assuré que la Reine avoit eu le *Lundi* en question les signes d'une Fausse-couche. Ce même jour, la Comtesse de *Clarendon* étant entrée dans la Chambre de la Reine, sans demander d'y être admise, vit cette Princesse assise sur son lit, se lamentant & s'écriant: *Malheureuse Femme que je suis, je suis per-*

Janvier, Février & Mars, 1746. 161

perdue ; je suis perdue pour toujours ! Une des Femmes de Chambre tira en même tems hors du lit de la Reine quelque chose ; qui paroissoit de loin comme un paquet de linge. On recommanda à la Comtesse de ne parler en quelque manière que ce fût de ce qu'elle venoit de voir.

Tels sont les Faits qu'on allègue pour prouver que la Reine fit une Fausse-couche le Lundi de Pâque. Il y auroit peut-être bien à rabattre de toutes ces circonstances ; que l'Auteur expose sans doute à son avantage. Mais, en supposant la réalité de ces Faits & de leurs circonstances, j'en demande si l'on est fondé à croire que la Reine ait fait alors une Fausse-couche. Le retour du Roi à Londres prouve seulement que la Reine étoit malade. On ne peut rien conclure de certain ni des lamentations de cette Princesse ; ni du paquet de linge tiré hors de son lit. Il pouvoit être arrivé à la Reine divers autres accidens tout différens d'une Fausse-couche, qui lui faisoient déplorer son sort. A l'égard de l'aveu que l'on prétend avoir été fait par le Docteur *Walgrave* ; au Docteur *Windebank*, il ne prouve autre chose, sinon que la Reine avoit eu quelqu'un de ces accidens auxquels les Femmes enceintes peuvent être sujettes, sans perdre pour cela leur Fruit. Une perte de Sang, même assez considérable ; ne cause pas toujours une Fausse-couche. Quelques gouttes de Sang, que la Reine aura vues, suffisoient pour l'alarmer, & répandre en même tems le trouble & la crainte dans sa Maison. Il y a d'autant plus lieu de croire que la Fausse-couche n'eut pas lieu, que notre Auteur avoue lui-même que cet accident fut, pour ainsi dire, en se-

Tome XXXVI. Partie I.

L

vel

veli dans le silence. S'il eût eu lieu, cet accident, croyez-vous qu'il eût été possible de le cacher ? Mais *personne n'osoit*, répond l'Auteur, *s'expliquer sur ses doutes.* Ce n'étoient donc tout au plus que des *doutes*, & non pas des certitudes qu'on eût d'une Fausse-couche.

Examinons maintenant si l'Enfant, dont la Reine accoucha le 10 de Juin, est un Enfant supposé, comme le prétend le Sr. *Burnet*. Le 9 Juin cette Princesse se fit transporter dans sa Chaise, de *Whitehall* à *St. James*, avec de grandes apparences d'un gros ventre. Le lendemain on fit savoir au Roi & à la Reine Douairière que la Reine étoit en travail. De toutes les Dames Protestantes on n'admit dans la Chambre de la Reine que *Mylady Sunderland* & *Mylady Bellasis*. Toutes les autres étoient *Papistes* (a). Le Roi s'y rendit vers les dix heures avec 18 ou 20 Pairs, qui restèrent tous debout, en dehors de l'Alcove, au bout le plus éloigné de la Chambre. Les rideaux du Lit étoient bien fermés, & personne n'en aprochoit que la Sage-femme & une Sougarde. La Reine trouvant le Lit un peu froid, demanda qu'on en échaufât un côté, pendant qu'elle se coucheroit dehors. On alla chercher une Baffinoire, & dès qu'on l'eut apportée dans la Chambre, la Reine jetta des cris, comme une personne qui ressent de violentes douleurs, & un moment après la Sage-femme déclara qu'elle étoit délivrée, & fit au Roi un signe que ce Prin-

(a) Je me fers de ce terme, parce que c'est celui que l'Auteur emploie ordinairement, au lieu de celui de *Catholiques Romains*.

Janvier, Février & Mars, 1746. 163

Prince lui avoit ordonné de faire, en cas que ce fût un Garçon. On n'entendit point l'Enfant crier, on ne le montra à personne, & la Sougarde l'emporta aussitôt, en disant qu'il étoit presque étouffé, manque d'air.

La suite de cette histoire est toute pleine d'absurdités, & a tout l'air d'un Roman. Voici le précis de ce qui mérite le plus d'être remarqué. Il dit d'abord que la *Bassinoire*, qu'on apporta dans la Chambre, *n'étoit pas ouverte, comme certainement elle auroit dû l'être, comme c'est l'ordinaire, afin que le feu n'étoufât pas, & aussi afin que tout le monde pût voir qu'il n'y avoit dedans autre chose que du feu.* Il semble que l'Auteur infinie par-là qu'on avoit enfermé dans la *Bassinoire* un Enfant étranger. La chose est si ridicule, qu'elle mérite à peine qu'on y fasse attention. Comment enfermer un Enfant dans une *Bassinoire*? N'étoit-il pas à craindre qu'il ne vînt à crier en l'aportant, & qu'on ne découvrit par-là toute la fourberie?

L'Auteur dit ensuite que le Roi se comporta en cette occasion *d'une manière fort extraordinaire*; qu'il resta toujours debout, avec un air froid & indifférent, & qu'il *ne sortit seulement pas pour voir si l'Enfant étoit mort ou en vie, quoique le premier fût plus probable que l'autre.* J'avoue franchement que je ne comprends rien à ce qu'il dit ici. De quel *Enfant* veut-il parler? Ce n'est pas de celui dont la Reine acoucha, puisqu'il prétend qu'elle n'acoucha pas, & qu'il suppose avoir démontré qu'elle avoit fait une *Fausse-couche le Lundi de Pâque.* Ainsi cet Enfant qui, selon lui, étoit *probablement mort*, devoit

avoir été apporté dans la Bassinoire : & d'observer qu'il indique assez lorsqu'il dit que cette Bassinoire n'étoit pas ouverte, comme certainement elle auroit dû l'être. Or je demande sur cela, si cet Enfant étoit mort ou en vie, avant qu'on le mit dans la Bassinoire. S'il étoit mort, quel usage vouloit-on en faire, puisqu'en ce cas-là toute la scène qu'on venoit de jouer devenoit inutile. S'il étoit en vie, comment est-il possible qu'il fût mort en un moment dans la Bassinoire ? L'Auteur repliquera peut-être que la Bassinoire étant fermée, l'air ne pouvoit y entrer ? Mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'en voulant produire à toute l'Assemblée un Enfant, que l'on avoit dessein de faire passer pour l'Héritier à la Couronne, on eût si mal pris ses mesures que de l'enfermer dans une Bassinoire où l'air n'avoit aucun accès, & où il devoit étouffer ? Je demande d'ailleurs, si le couvercle supérieur d'une Bassinoire n'est pas ordinairement travaillé & percé de telle manière que l'air puisse y entrer & en sortir librement.

Tout cela n'est encore rien, en comparaison des contradictions que voici. Vous venez de voir que le premier Enfant supposé est mort, du moins probablement comme le dit l'Auteur, le jour même de l'Acouchement de la Reine, c'est-à-dire le 10 de Juin. C'est cet Enfant qu'il nomme le *Premier Jacques*. Cependant il dit nettement quelques pages plus bas, qu'il mourut la nuit du 12 au 13 de Juin. Pour prouver la mort de cet Enfant, il rapporte qu'un Apoticaire logé dans une Maison contigue à celle d'une Famille considérable qui étoit Papiste, entendit à minuit un fort

Janvier ; Février & Mars ; 1746. 163

son grand cri ; que quelqu'un dit que le Prince de Galles étoit mort pour certain, & que fut cela il s'ensuivit une si grande confusion qu'il ne put entendre distinctement aucunes paroles ; mais qu'il lui fut mis de jurer qu'ils étoient dans la dernière consternation & dans un grand chagrin de cette nouvelle. Le lendemain matin la Comtesse de Glarendon voulut aller voir le jeune Prince, mais on lui en refusa l'entrée. Ceci, ajoute le Dr. Burnet, fut le Mercredi 13 Juin.

Voilà donc déjà deux *Jahres* de morts ; l'un le 10 de Juin, l'autre la nuit du 12 au 13 du même Mois. A des deux *Jahres*, l'Auteur en fait succéder un troisième qu'il ne nomme que le *Second Jahres*, parce qu'il a oublié qu'il n'avoit fait mourir le premier le 10 de Juin. Tous ceux qui virent ce nouveau Prince le 14 de Juin, le trouvèrent si grand & si gros, si sain & si vigoureux, que l'Auteur en conclut qu'il avoit été changé pour un autre, puisqu'il devoit avoir trois ou quatre semaines, étant impossible qu'un Enfant de quatre jours pût avoir crû à ce point-là. Cependant cet Enfant plein d'embonpoint, & qui, comme le dit l'Historien, avoit toutes les marques d'une longue vie, ne laissa pas de mourir environ trois Semaines ou un Mois après. Ce terme d'environ marqué assez qu'il n'avoit pas été trop bien informé du tems de cette mort ; mais n'importe, qu'elle soit arrivée une Semaine plutôt ou plus tard, pourvu qu'il prouve que l'Enfant mourut en effet à peu près dans ce tems-là. Voici la preuve qu'il en donne.

La Cour s'étant alors rendue à Windsor, envoya l'Enfant à Richmond, qui est le lieu

ordinaire où la Famille Royale est élevée. Ce fut là qu'il se trouva attaqué de très violentes Convulsions. Quatre Médecins, qu'on envoya chercher à Londres, ne l'eurent pas plutôt vu, „ qu'ils le condamnèrent, & furent d'opinion qu'il ne pouvoit pas encore vivre deux „ heures. Tout ce qu'ils firent donc dans cette „ conjoncture sans ressource, fut de prescrire „ quelques remèdes, qu'ils crurent pouvoir „ contribuer à une mort plus douce. En sortant „ de la Chambre ils s'en furent diner, en priant „ qu'on les envoyât chercher, s'il arrivoit quelque changement. Ils restèrent quelque tems „ après leur diner, pour attendre les nouvelles „ de la mort de l'Enfant. Enfin étant las d'attendre si longtems, & étant obligés de retourner à Londres, où ils avoient quelques Malades à visiter, ils allèrent dans l'Appartement „ du Prince pour le voir; mais, quand ils y furent venus, au-lieu d'un Enfant foible & malade, qui paroïssoit à tous momens sur le point „ de passer, ils trouvèrent un Enfant vigoureux, „ d'un embonpoint surprenant, & qui ne paroïssoit pas avoir eu la moindre incommodité.

Cette rélation a tout l'air d'une Fable. Quelle aparence y a-t-il que l'Enfant étant mort, tandis que ces Médecins étoient occupés à diner, on ait eu assez de tems pour en aller chercher un autre à peu près de même âge, pour le mettre en sa place. D'ailleurs, n'y auroit-il pas eu de l'imprudence, & même de la stupidité, à rapeller ces Médecins pour leur faire voir un Enfant supposé, qu'ils pouvoient d'abord reconnoître n'être pas le même que celui qu'ils avoient visité, & sans doute

doute bien considéré avant leur dîner ? Cette remarque me paroît la plus essentielle; mais en voici encore une autre. Si l'Enfant étoit si mal, s'il *paroissoit à tous momens sur le point de passer*, comme le prétend l'Auteur, pourquoi laissoit-on aller tranquillement les quatre Médecins dîner, pourquoi n'en retint-on aucun auprès du Prince mourant. Lorsqu'il s'agit d'un Fils unique, Héritier d'une grande Couronne, le laissent-on entre les bras de la mort sans avoir à ses côtés un Médecin ? Des milliers d'Enfans ont bravé la mort, quoiqu'affaillis par les plus violentes, les plus terribles convulsions. Puisque l'Enfant alloit *passer*, pourquoi les Médecins n'attendoient-ils pas qu'il fût mort pour aller dîner ? Avoient-ils donc si grand faim, & en ce cas-là n'auroit-on pas pu les faire manger dans l'Apartement même de l'Enfant ? Leur empressement pour retourner à Londres marque aussi une indifférence, qu'on aura de la peine à supposer dans des Médecins apellés pour un Malade d'un si haut rang. L'Auteur nous dit, qu'ils étoient *las d'attendre si longtems*, parce qu'ils étoient obligés de retourner à Londres, où ils avoient quelques Malades à visiter. Cette préférence, cette prédilection pour les Malades de Londres, est une chose qu'on aura de la peine à concevoir dans un cas de cette importance.

Cet Enfant qu'on mit si adroitement & si promptement à la place de celui qui venoit de mourir, c'est le *Troisième Jacques* du Sr. *Burnet*, c'est celui qui est actuellement à Rome, & que l'on connoît communément sous le nom de *Prétendant & de Chevalier de St. George*. Com-

me cet Auteur prétend avoir prouvé qu'il est supposé, il en conclut qu'il n'a absolument aucun Droit, ni Divin, ni héréditaire à la Couronne d'Angleterre. *Tout le Droit, dit-il, inaliénable & Parlementaire qui lui est dû, est la Corde, laquelle puisse-t-il avoir aussitôt qu'il lui plaira de passer ici (en Angleterre) pour en faire la demande!* Passons-lui ce trait un peu trop grossier; mais n'oublions pas de faire remarquer à nos Lecteurs que, suivant son calcul, il doit absolument y avoir quatre *Jagues* supposés. Le *Premier* est celui qui fut étouffé dans la Bassinoire, le 10 de Juin; le *Second*, celui qu'on mit en sa place, & qui mourut la nuit du 12 au 13 de Juin; le *Troisième*, celui que les Convulsions emportèrent trois Semaines ou un Mois après à Richmond; le *Quatrième*, celui qu'on fit voir aux Médecins après leur dîner. Le *Prétendant*, qui est à Rome, est donc le *Quatrième Jague* supposé. Il fut baptisé le 15 d'Octobre 1688, dans la Chapelle de St. James, & fut nommé *Jague-François-Edouard*. Il eut pour Parain le Pape *Innocent XI*, & pour Maraine *Catherine de Portugal*, Reine Douairière.

Il me paroît assez inutile de rapporter ici les preuves qu'on a données pour prouver que la naissance du *Prétendant* est légitime. Ces preuves paroissent convaincantes, & aujourd'hui il ne se trouve presque plus personne en Angleterre qui revoque en doute cette vérité. Voici ce qu'on lit sur cet article dans un *Manifeste* du Roi *Jague II*, inséré parmi les autres Pièces de l'ouvrage dont nous donnons l'Extrait. „ L'accusa-
 „ tion fondée sur la supposition d'un Héritier à la
 „ Couronne, est une calomnie si noire, si indi-
 „ gne,

gne, si atroce, & si contraire au bon-sens ;
 qu'il paroît suffisamment que ceux, qui ont
 eu assez peu de conscience pour l'inventer,
 n'ont pas trouvé la moindre preuve pour ren-
 dre douteux l'état du jeune Prince. En effet,
 la Providence a voulu que jamais naissance
 n'ait été attestée par plus de Témoin-présens,
 & par plus de preuves authentiques. Aussi la
 Prince d'Orange, qui avoit promis dans sa Dé-
 claration de faire examiner au Parlement la
 vérité de cette accusation, ne l'a jamais osé
 tenter, même lorsqu'il n'étoit composé que
 de ses Créatures, & que plusieurs personnes
 demandoient publiquement que cette affaire y
 fût examinée conformément à la Déclara-
 tion ; jamais il n'a osé la mettre sur le tapis,
 quelque intérêt qu'il y eût, de peur d'être
 couvert de la honte & de la confusion que mé-
 ritoit une calomnie si noire.

Si l'accusation eût été fondée, le Prince d'Orange eût-il négligé de la faire examiner ? Les
 preuves de cette accusation manquoient entière-
 ment, & elles ne manquoient que parce qu'elle
 étoit fautive. Il est certain qu'il étoit impossible de
 cacher la trame d'une imposture si grossière.
 Combien de personnes n'eût-il pas fallu engager
 dans le secret, quelles mesures n'eût-il pas fallu
 prendre pour les empêcher de la divulguer ? Ce-
 pendant il ne s'est trouvé absolument personne
 qui au-jusqu'à présent révèle ce prétendu mystè-
 re d'iniquité. De quelles Mères a-t-on pris ces
 trois ou quatre enfans, qu'on veut être des
 Princes supposés ? C'est ce qu'on n'a jamais su.
 Quels sont les Grands de la Cour, les Dames,

les Domestiques, qu'on a employés pour cette intrigue? On n'en nomme aucun. Notre Auteur même, tout passionné qu'il est, tout prévenu qu'il est contre le Roi *Jaques* & son Fils, avoue ingénument *qu'on n'a jamais pu découvrir aucun de ceux qui avoient eu part à cette affaire, quelque recherche qui en ait été faite jusques en France.* Cet avou est d'un grand poids dans la bouche d'un Homme qui traite le Roi *Jaques* d'*impie*, & son Fils d'*imposteur Papiste*, vomissant à chaque page contre l'un & l'autre les injures les plus grossières.

Joignez à toutes ces preuves la démarche des Princes & Etats Protestans, qui, dans un tems non suspect, n'oublièrent pas de féliciter le Roi *Jaques* sur la naissance de son Fils. Rassemblez enfin tous les Faits allégués de part & d'autre, mettez dans la balance de l'équité d'un côté, la notoriété publique de la grossesse & de l'accouchement d'une Reine, de la naissance d'un Enfant, qu'un très grand nombre de Témoins a vu venir au monde, des réjouissances générales de tout un País, des complimens de tous les Corps, des Audiences des Ministres étrangers, & des Lettres de leurs Maitres: mettez de l'autre tout ce que le Sr. *Burnet* allègue de plus vraisemblable, soit contre la grossesse de la Reine, contre la naissance d'un Fils, soit pour prouver qu'au défaut de cette naissance on substitua alternativement trois ou quatre Enfans; ensuite pesez & jugez, en homme qui ne se laisse point prévenir, ni par un esprit de parti, ni par aucun préjugé de Nation.

Quelque notoire que soit cette naissance du
Pré-

Janvier, Février & Mars, 1746. 171

Prétendant, un Anglois ne doit point s'en prévaloir pour se soustraire à l'Autorité légitime du Prince qui est aujourd'hui sur le Trône de la Grande-Bretagne, & dont le Gouvernement, mérite les éloges & la reconnoissance de toute la Nation. Sans examiner sur quel fondement les Anglois ont ôté la Couronne au Roi *Jacques*, pour la donner à *Guillaume* & à *Marie* son Epouse, il suffit de remarquer ici que, dès qu'un Prince est une fois reconnu unanimement pour légitime Souverain d'un Etat, c'est se déclarer *Rebelle* & trahir les intérêts de sa Patrie, que de chercher à faire valoir les prétensions de celui que toute une Nation a exclu du Trône pour toujours. On fait qu'après la mort du Roi *Guillaume*, le Parlement confirma les Actes qui appelloient à la Couronne premièrement *Anne*, seconde Fille de *Jacques*, & ensuite la Ligne Protestante d'Hanover, & qu'il donna en même tems l'exclusion à tout Prince qui professeroit la Religion Catholique.

Vouloir maintenant abolir ces Loix, c'est donner atteinte au bien-être de l'Etat, c'est chercher à ébranler les fondemens du Gouvernement, c'est jeter la Nation dans le desordre & la confusion. Un honnête homme, un bon Sujet, un bon Citoyen, ne levera jamais l'étendard de la rebellion contre son Souverain, contre ses Magistrats, excepté peut-être dans le cas d'une tyrannje manifeste. Ceux qui se plaignent aujourd'hui de la Constitution d'Angleterre, ceux qui veulent mettre sur le Trône un Prétendant Catholique, cherchent moins à réformer quelques abus, qu'à attirer sur la Nation toutes les
hor-

honneurs d'une Guerre Civile. Parcourez tout les Gouvernemens, vous n'en trouverez aucun qui soit parfait : il y a des abus dans les États Monarchiques, il y en a dans les Républiques ; voyez-vous donc, dans la vue de les réformer, mettre les armes dans les mains de vos Concitoyens pour s'égorger ?

ARTICLE IX.

LA CURIOSITÉ SAVANTE par M^r. MOLLER.
Second Extrait (a).

Monsieur Moller a écrit les Vies d'un si grand nombre de Savans, qu'on est embarrassé dans le choix pour en donner des échantillons. Nous avons déjà dit, pourquoi nous ne voulons point parler des Théologiens, qui se trouvent dans cette Collection, c'est que la plupart ayant été engagés dans des malheureuses disputes avec leurs propres Frères, ou dans des controverses avec les autres Chrétiens, leur Histoire n'est ni agréable, ni édifiante pour nos Lecteurs. Nous passerons donc Jean Bugenhue, Joubert Westphaler, Menno Simon, Petrusen, M^r. Bourignon & Schurman, &c. Nous ne dirons rien non plus de Woverius, Guilichmus, Bindtbrogius, Langermannus, Lambecius & Gromovius, dont on a déjà les Vies, quoique moins circonstanciées : & nous nous

(a). Le premier se trouve à la page 416 du Tome XXX de cette Bibliothèque.

Janvier, Février & Mars, 1746. 173

bornerons à faire un Extrait de la Vie de *Lucas Holstenius*, qui n'avoit pas encore paru, & d'*Emilius Portus*, qui n'est pas autant connu que son érudition le mérite.

Lucas Holste, en Latin *Holstenius*, naquit à Hambourg en 1596. Son Père étoit un Teinturier, l'une de ses sœurs avoit épousé *Guthierius*, Professeur en Langues Orientales, & célèbre par son Edition du Nouveau Testament Syriaque: l'autre étoit femme de *Heino Lambeckius*, Maître de l'Ecole Paroissiale de St. Jacques en la même Ville, & Mère de *Pierre Lambeckius*, Bibliothécaire de l'Empereur. Il profita de l'instruction de *Jean Hufwedefas*, Correcteur de l'Ecole Latine, & des avis de *Gerhard Elmenhorst*. Pour fournir aux fraix de ses études, il enseigna lui-même en qualité de Précepteur domestique de *Paul Marquard Slegel*, qui devint ensuite Médecin de la Ville de Hambourg. Il s'appliqua même aussi à la Médecine & aux Belles-Lettres; & passa à l'Université de Leide vers l'an 1617, où il étudia sous *Maurus* son Hôte, sous *Cameus*, *Heinsius*, *Koffius* & *Barleus*, & fit amitié avec *Philippe Cluverius*, avec lequel il fit un Voyage à pied en Italie & en Sicile, en 1618. Etant retourné à Leide vers la fin de cette année, il y fut Gouverneur d'un Beau-fils de Mr. *Posbergue*. Les Places de Recteur & de Correcteur de Hambourg étant devenues vacantes en 1620, il y vint solliciter l'une & l'autre; mais il eut le chagrin de voir qu'on lui préféreroit des Etrangers, qui lui étoient beaucoup inférieurs en mérite. Il y en a qui croient, que ce refus est le véritable motif

tif qui lui a fait abandonner le parti Luthérien ; mais comme ce changement ne se fit que cinq ans après, il est plus probable qu'il avoit d'autres raisons plus spécieuses & plus communes, par exemple (a) le défaut de la Discipline Ecclésiastique dans l'Eglise Protestante, la corruption du Clergé, la forte démangeaison qu'ont la plupart de ses Théologiens d'augmenter le nombre des Controverses, de forcer les autres de souscrire à leurs décisions sur des points peu nécessaires, & de faire passer pour Hérétiques, tous ceux qui font scrupule d'y soumettre leurs consciences, ou qui osent être d'un autre sentiment. Ajoutez que la Sainteté, l'antiquité, & l'accord avec la Doctrine des Pères, dont l'Eglise Romaine se vante, pouvoient l'éblouir.

Ayant quitté avec raison sa Patrie ingrate, il retourna à Leide en 1621. Delà il passa à Oxford en 1622, & à Londres, où il fit une Collection des anciens Géographes MSS, cultivant en même tems les Gens de Lettres, & surtout *Patrice Junius*, Bibliothécaire du Roi. En 1624 il vint à Paris, où il fut fait Bibliothécaire de Mr. le Président *Memnius*. Dans ce poste il fit connoissance avec le Père *Sirmond* savant Jésuite, qui lui persuada à la fin de rentrer dans la Communion de l'Eglise Romaine. Quelques Auteurs ont dit que le célèbre *Grotius*, étant alors Ambassadeur auprès du Roi de France, le lui avoit non seulement conseillé, mais qu'il lui avoit aussi donné des Lettres de re-

(a) Ce sont les paroles de notre Auteur.

Janvier, Février & Mars, 1746. 173

recommandation à la Reine *Christine*, quand il partit bientôt après pour Rome. Le premier de ces faits n'est avancé que par les ennemis de *Grotius*, & ne paroît nullement croyable; & le second est certainement très faux, la Reine *Christine* n'étant venue à Rome qu'environ trente ans après *Holstenius*, & bien des années après la mort de *Grotius*. Mr. *Holstein* fut recommandé réellement & avec succès par les Frères du *Ruy* tant au Conseiller de *Peiresc*, qui lui fit présent de plusieurs Manuscrits Grecs sur la Géographie & sur la Philosophie de *Platon* & d'*Aristote*, qu'au Cardinal *Barberin*, alors Nonce du Pape en France, qui l'ayant pris en affection, le mena à Rome lorsqu'il y retourna l'an 1627. Il le fit son Bibliothécaire, & l'engagea à faire un Voyage en Pologne en 1630, & à Florence en 1640, pour acheter des Livres.

Le Pape *Urbain VIII*, parent du Cardinal, le fit Protonotaire & Chanoine de l'Eglise de *S. Pierre* au Vatican. Il assista en 1639, par ordre du même Pape avec *Léon Allatus* & le *P. Morin*, à la Congrégation nommée pour réunir les Grecs avec l'Eglise Romaine, où il fit paroître une grande modération. *Innocent X*, qui monta sur la Chaire de *St. Pierre* en 1644, le fit Bibliothécaire du Vatican; *Alexandre VII* le voulut avoir à sa Table, s'en servit pour censurer les Livres de *Pierre de Marca* Archevêque de Paris, sur la Concorde du Sacerdoce & de l'Empire, & l'employa en d'autres affaires importantes. Il fut chargé en 1655, d'aller au-devant de la Reine *Christine*, de l'absoudre de son Hérésie, & de la recevoir dans le giron de l'Eglise.

se. Cette cérémonie fut célébrée à Inspruc avec beaucoup de solennité le 3 Novembre 1635. On lui attribue aussi la conversion d'*Ernest Landgrave de Hesse*, du Chevalier *Christophe Rantzau*, & de *Pierre Lambecius* son neveu. Ce n'est pas qu'il fût bigot, mais il prétendoit qu'il falloit se tenir à l'Ecriture & aux Pères de l'Eglise, & il eut la hardiesse de dire souvent, que les Scholastiques étoient cause de tous les Schismes par leurs vaines spéculations, par leur jargon intelligible, & par leur roideur & leur opiniâtreté. Il conseilla au Pape de ne rien décider sur le Jansénisme, puisqu'il s'agissoit d'une dispute, qui avoit été de tout tems, même parmi les Philosophes Payens. Il avoua que l'origine de l'Etat Monastique ne montoit pas plus haut qu'au tems de *Constantin le Grand*. Il désapprouva le Culte superstitieux des Images & des Reliques; & il soutint avec sa franchise ordinaire, qu'il pouvoit montrer 8000 fautes dans *Baronius*, & les prouver par les Manuscrits de la Bibliothèque du Vatican.

Il excelloit autant en Belles-Lettres qu'en Théologie. Il connoissoit parfaitement toutes les Sectes, & les opinions des anciens Philosophes, des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Aristotéliciens, & sur-tout des Platoniciens, sans se soucier beaucoup de la nouvelle Philosophie. Il étoit fort versé dans la Géographie des Anciens, & dans les Langues Grèque & Latine. Il se faisoit un plaisir de rendre service aux Savans, & de leur communiquer les Collations des MSS, dont ils avoient besoin pour faire de bonnes Editions des Auteurs anciens. Sa santé
de-

Janvier, Février & Mars, 1746. 177
devint chancelante en 1659, & il mourut le 2 de
Février 1661, à Rome, où le Cardinal *Bar-*
bérin, son Patron & héritier universel, lui fit
ériger un Tombeau dans l'Eglise des Allemands,
appelée *S^{te}. Marie de Anima*. Il avoit légué une
partie de ses Livres & Manuscrits au Collège
Angélique des Augustins à Rome, à la Reine
Christine, & à la Ville de Hambourg sa Patrie,
qui ne les reçut qu'en 1678. Notre Auteur a-
joute un long catalogue des Livres que *Hol-*
stenius avoit publiés lui-même, aussi-bien que
de ses Notes sur divers Auteurs, dont une par-
tie a été imprimée après sa mort, le reste étant
encore enseveli dans quelques Bibliothèques.

Si Mr. *Moller* a réussi par son industrie dans
l'Histoire de la Vie de *Holstenius*, dont il trou-
voit des Mémoires par-tout, il n'a pas eu le mê-
me bonheur dans celle de *Portus*, n'ayant pas
pu découvrir ni le lieu ni l'année de sa mort.

Emile Portus naquit en 1550, le 13 d'Aout,
à Ferrare, où son Père *François Portus*, Grec
de Nation, de l'Isle de Crète, enseignoit le Grec,
avant qu'il se rendît à Genève pour embrasser
la Réforme, & pour être Professeur en Langue
Grèque. Le fils ne fut pas moins savant dans
cette Langue, dont il connoissoit à fond toutes
les Dialectes, excepté le Grec moderne, qu'il
avoit négligé d'apprendre de son Père. Il fut
aussi élu Professeur en Langue Grèque premie-
rement à Lausanne vers l'an 1585; & ensuite
à Heidelberg, après avoir passé quelque tems
à Frankendal en 1592, & à Mayence en 1594.
Il eut en 1607, une mauvaise affaire à essuier
dans cette Université du Palatinat, qui le con-

Tome XXXVI. Partie I. M damna

damna à deux cens écus d'amende sans un franc du procès, ce qui le mit au désespoir & lui fit presque tourner la tête; néanmoins il y résista encore jusqu'en 1609, qu'il partit pour Cassel. Incontinent après, il reçut une vocation à la Cour de Jean Adolphe Duc de Holstein-Gottorp, pour y traduire en Latin les Commentaires MSS. de Proclus sur la Philosophie Platonicienne, que le Duc avoit achetée de *Leidenbergius*. Il s'y transporta avec toute sa Famille, & l'ayant achevé & ayant été bien récompensé par le Duc, il s'en retourna à Cassel en 1610. Ici notre Auteur avoue, que le fil de son Histoire est rompu, & que malgré toutes ses recherches il n'a plus trouvé aucune trace de la vie de *Portus*. Il auroit pourtant pu ajouter, qu'il étoit déjà mort en 1619, comme il paroît par la Préface de son *Suidas*, faite par le Libraire la même année. Outre *Proclus* & *Suidas*, on a de lui des Versions, ou faites de nouveau, ou retouchées, d'*Homère*, de *Denys d'Halicarnasse*, de *Thucydide*, de la Rhétorique d'*Aristote*, d'*Euripide* & d'*Aristophane*, avec des Notes de la façon. Il a encore laissé des Dictionnaires Ionique, Dorique & Pindarique, pour servir à l'intelligence d'*Hérodote*, de *Théocrite*, de *Moschus*, de *Bion*, de *Simmius* & de *Pindare*.

Il n'est pas surprenant, qu'un Auteur, qui a tant travaillé, & qui n'a jamais été bien à son aise, ait souvent bronché. Mr. *Moller* n'en dit convenir point; mais il croit, par un principe d'humanité, qu'il a plutôt mérité l'indulgence du Public, que les rudes censures des Critiques.

ARTICLE X.

TRAITE' D'INSECTOLOGIE, ou *Observations sur les PUCERONS*, par Mr. CHARLES BONNET de la *Société Royale de Londres*, & *Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris*. Première Partie. Paris chez Durand 1745, de 228 pages & 4 Planches. Seconde Partie, ou *Observations sur quelques Espèces de VERS d'EAU DOUCE*, qui, coupés par morceaux, deviennent autant d'Animaux complets. De 232 pages avec 4 Planches.

LA Nature a été stérile pour les Hommes pendant plusieurs Siècles. Il est vrai que c'est leur faute: elle n'a jamais discontinué de faire des miracles, mais ils lui refusoient leurs yeux. Bornés à la lecture, ou à une espèce de méditation qui les éloignoit encore plus de la Nature, ils ne connoissoient le Monde, que par ce que leurs prédécesseurs en avoient écrit. Ce Monde n'étoit pas la production de Dieu, c'étoit celle d'une théorie imaginaire, ou d'une lecture sans discernement. Il est à craindre qu'une nouvelle maladie de l'esprit de l'Homme ne nous y replonge. La Superstition d'un côté, une Scholastique un peu fardée de l'autre, nous menacent d'une seconde suite de siècles ténébreux, où l'autorité & la chicane reprendront leur empire sur les connoissances humaines. Mais enfin ce malheur est éloigné encore pour

M 2 plu-

plusieurs Nations. On s'est appliqué plus que jamais à connoître la Nature par elle-même, à la suivre dans ses productions, à en observer les pas & les méthodes. Elle en a récompensé avec magnificence ceux qui se sont adressés à elle. Les *Newtons*, les *Swammerdams*, les *Valisniéris*, les *Réaumur*, les *Trembleys*, y ont trouvé assez de découvertes, pour rendre leur nom aussi durable que les Sciences mêmes, & il y a assez de fonds pour immortaliser cent Physiciens courageux, qui voudroient marcher sur leurs traces.

Les Hommes, qui ne connoissoient la Nature que par quelques productions peu nombreuses, ont été séduits par une induction incomplète. Ils ont cru saisir les Loix générales de la Nature, & ils ne tenoient que celles de quelques Espèces. Voila ce qui les étonne, ils sont surpris de s'être trompés, eux qui se croyoient si éclairés.

Les Anciens n'aimoient pas à observer. La lecture, la compagnie de leurs Disciples, le plaisir d'écrire, les occupoit agréablement; les Arts mécaniques étoient encore trop imparfaits pour assister leurs yeux. Ils recevoient sans répugnance les rapports les plus secs, les plus improbables; ce n'étoit jamais les faits qu'on revoquoit en doute, on ne disputoit que sur la théorie. Delà cette opinion paresseuse, qui établit la génération équivoque. Ce terme seul abrégeoit une infinité de recherches, que les Philosophes auroient eues à faire. Il les dispensoit de connoître les Parens des Insectes, leurs accouplemens, leurs œufs, leurs développemens successifs.

Janvier, Février & Mars, 1746. 181

ceffifs. Ajoutons qu'ils rendoient ces Animaux assez méprisables , pour qu'on pût en ignorer l'histoire sans honte & sans reproche.

Harvée, Nicolas, fils de *Stenon* (a), & *Jean van Horne* avoient étudié les Oeufs des Oiseaux, & ceux des Animaux à quatre piés. Ils avoient trouvé une grande uniformité dans la production des Animaux les plus connus. C'étoit partout un Mâle, qui s'acouplait à une Fémelle ; des Oeufs, que celle-ci ne pondoit, qu'après l'acouplement, & de jeunes Individus de la même Espèce, qui ne provenoient jamais que de ces Oeufs. Ils se hâtèrent d'enseigner que tous les Animaux étoient partagés en deux Sexes, & que toutes les Fémelles avoient des Oeufs, dont sortoient les Foetus de la même Espèce.

Les Systèmes trouveront toujours de l'applaudissement. Ils flatent également l'ambition de l'Homme & sa paresse : son orgueil se plaît à décider, il seroit charmé de voir la création entière se soumettre à ses loix, & se gouverner par des axiomes, qu'il aura eu la sagacité de poser, ou même uniquement le bonheur d'apprendre. Sa paresse est bien aise de se voir déchargée de l'embaras des exceptions, & de pouvoir prononcer sur une infinité d'Individus, & d'Espèces mêmes, en vertu d'une loi, qui ne lui a coûté qu'un moment à placer dans sa mémoire.

Mais ce qui nous est commode, ce qui flatte notre

(a) C'est ainsi qu'il s'appelloit, & c'est abusivement qu'on l'appelle communément *Stenon*, qui est le nom de baptême de son Père.

notre fausse gloire, n'est pas ce que Dieu a trouvé préférable. Ses vues, infiniment supérieures, se sont formé cent plans différens. Sa sagesse ne s'est pas bornée à une méthode, elle s'est plue, peut-être pour nous humilier, à varier les Systèmes & les expédiens. Quand les Hommes ont cru être au fait du mystère de la Génération, il s'est trouvé une infinité d'Animaux, qui se sont refusés à leur Système, qui suivent d'autres loix, & qui n'obéissent qu'au Créateur.

On a commencé par trouver des Animaux Hermaphrodites : on en a trouvé dans la suite qui se suffisent, & qui pondent leur frai sans autres Mâles qu'eux mêmes. Tel est le Moule des Etangs, & peut-être toute cette vaste multitude de Coquillages, auxquels on a trouvé des Oeufs.

Les Microscopes sont allés plus loin encore. Ils découvrent une infinité d'Animaux simples, presque informes, sans Membres, sans Tête, sans Cœur, sans Oeufs, sans Sexe peut-être, & qui ne laissent pas que de se reproduire à l'infini. Toutes les eaux, & peut-être toutes les liqueurs croupissantes, sont remplies d'Etres de cette classe, variés à l'infini, mais toujours sans Membres, & sans distinction de parties. Pour mortifier notre orgueil, il s'est trouvé que l'Homme même a peut-être appartenu à cette classe, qu'il n'a différé qu'en petitesse des Anguilles du Vinaigre, & qu'il a passé par la plus méprisable Tribu des Animaux. C'est, du moins, ce que la moitié de l'Europe a cru après les découvertes de *Leeuwenhoek*.

Voilà bien du rabais sur le Système des Oeufs

&

Janvier, Février & Mars, 1746. 189

des Sexes. Les trois quarts de la création s'y opposent, & il ne lui reste guère d'autres sujets, que les Animaux à quatre piés, les Oiseaux, les Insectes pourvus de Membres, & quelque peu de Vers, qui n'en ont point au dehors.

Mais nous n'étions pas assez humiliés encore. De nouveaux Physiciens plus patiens, plus prodigés de leur loisir, plus obstinés à épuiser leur sujet, ont trouvé de nouvelles loix, moins étendues, & que les Hommes se croyoient autorisés à traiter de ridicules. On sait ce que *Mr. Trembley* a découvert : il a démontré que les Animaux ne diffèrent des Plantes, qu'en prenant leur nourriture par une bouche qui conduit à une cavité : car, du reste, il y en a d'immobiles, & d'autres qui viennent de bouture comme les Arbres. Le Polype ne connoit ni Père, ni Mère, ni Oeuf, ni Sexe ; ses parties le reproduisent à l'infini, & son principe de vie indéfectible lasse les mains d'un Physicien, qui le voit renaître & se multiplier par des blessures qui devroient le détruire. Que penser de l'Ame de cet Animal ? Seroit-elle divisible, puisque chaque partie du Polype divisé se trouve animée, & agit par une volonté qui lui est propre. Dieu, le Créateur des Ames, en feroit-il à chaque partie séparée du Polype ? Y auroit-il des loix, aussi attentives à fournir une Ame au gré du Physicien, qu'elles le sont à l'occasion de la volupté qui unit les deux Sexes ?

Il ne s'agit pas de répondre encore à ces questions, il faut apprendre auparavant de nouvelles loix, & faire de nouveaux aveux de notre ignorance. *Mr. Bonnet* a choisi d'autres objets pour

ses recherches, il les a suivis avec une attention inouïe jusqu'ici : jamais Prince n'a eu sa généalogie mieux avérée, & son heure de naissance mieux constatée, que ne l'ont les Pucerons de ce jeune Physicien. A voir ses découvertes, il sembleroit qu'il n'y a pour voir des prodiges, qu'à le vouloir, & que la Nature en est prodigue. Mais aussi tout le monde ne fait-il pas voir comme Mr. *Bonnet*. Il faut pour cela une attention, un loisir, une exactitude, qu'à peine le Financier se résout-il à donner au soin de sa fortune : & il n'est pas commun d'aimer la Vérité toute simple, toute stérile, avec la même ardeur, qu'on ne donne qu'aux Passions.

Approchons-nous de notre sujet, & des découvertes de Mr. *Bonnet*. Le premier Volume contient ses remarques sur les Pucerons, Nation formidable dans sa foiblesse, & qui détruit souvent nos plus belles fleurs, & les espérances des fruits les plus délicats. Il y a une infinité d'Espèces de ce Genre : presque toutes les Plantes en ont, qui, sans leur être absolument fidèles, les aiment pourtant avec préférence. Ces petits Animaux nous offrent bien des singularités.

Les Individus de cette Espèce ne se ressemblent point, on ne les soupçonneroit jamais de s'appartenir de si près. Il y en a, comme tout le monde fait, qui se soutiennent sur leurs six piés, sans avoir d'ailes, qui, peut-être, n'auroient pas suffi à soutenir des Animaux aussi trapus. Il y en a d'autres d'une structure entièrement différente, ce sont de petites Mouches ailées, beaucoup plus éfilées que le commun des Pucerons. Malgré ce peu de ressemblance, on a suivi ces petites Mou-

Janvier, Février & Mars, 1746. 185

Mouches, & on les a vues s'approcher des Pucerons-rampans, avec des circonstances qui ne permettoient pas de douter, qu'elles ne fussent les Mâles de ces grosses Femelles. On pourroit conclurre delà, qu'à l'exemple des Fourmis, des Vers-luisans, & de quelques autres Insectes, les Mâles des Pucerons portent des ailes, & que les Femelles, destinées à être sédentaires, en sont dépourvues. Mr. *Bonnet* n'est pas entièrement contraire à ce Système, qui est de Mr. *Frisch*, il a vu l'accouplement des deux Sexes de Pucerons: dans de certaines Espèces, il a vu jusqu'à la partie mâle du Puceron volant, qui s'accouplait avec la Femelle sans ailes. Mais, d'un autre côté, il a vu après Mr. *Vallisniéri*, que tous les Individus de quelques autres Espèces de Pucerons sont Femelles, & des Femelles, qui n'ont pas besoin de Mâles pour être extrêmement fécondes. Pour s'assurer de ce bizarre phénomène, il surprit des Pucerons dans le travail de l'accouchement, il se saisit du Petit, aussitôt qu'il l'eut vu naître, & l'enferma dans une solitude parfaite. C'étoit un Verre dont il le couvroit, & qui valoit une tour de diamant pour ce petit Animal, & une petite branche d'arbre suffisoit pour le nourrir, lui, & le Peuple qui devoit naître de lui. Mr. *Bonnet* le vit croître, changer d'envelopes, & jeter par les deux cornes de son derrière, cette liqueur miellée, dont il enduit les feuilles des Plantes; en un mot, il vit tout le détail de sa vie. Sa puberté arriva, il conçut de soi-même, & mit bas une quantité de Petits, dont Mr. *Bonnet* a marqué avec beaucoup de soin les jours de naissance. Il a répété l'expérience, & les pe-

M 5 tites

tités, recluses de l'Espèce des Pucerons, se font toujours trouvées fécondes, sans avoir jamais été approchées d'aucun Mâle. Tant de peine pour un si petit Animal pouvoit suffire à un Physicien médiocrement épris : mais, Mr. *Bonnet* voyoit au-delà des précautions ordinaires, & il se livra à des attentions, qu'on n'auroit ôsé lui demander. Il fut surprendre dans leur naissance même les Petits de ces Vierges fécondes, il les éleva, il éleva les Animaux qui sortirent d'eux, & trouva dans un détail d'expériences très pénibles & très exactes, que les Pucerons Vierges, nées de Mères, de Grands, mères, de Bisayeules aussi Vierges qu'elles, étoient également fécondes. Voilà donc des Animaux qui peuvent se passer de Mâles, sans cesser de multiplier leur Espèce; mais qui sont également disposés à souffrir l'acouplement. Je trouve dans cette observation une nouvelle ressemblance entre les Plantes & les Animaux. Il y a des *Lychnis*, qui portent leurs graines sans être fécondées par d'autres Individus : il y en a d'autres, qui ne rendroient aucune graine sans le mélange des deux Sexes : il y a même une *Lychnis*, qui est distinguée par les marques des deux Sexes en Europe, mais qu'on n'est point dans la Tartarie.

Mr. *Bonnet* découvrit une autre bizarrerie dans les Pucerons du Chêne. Je l'appelle bizarrerie, parce qu'elle choque nos loix arbitraires, car elle est apparemment parfaitement dans les règles par rapport à celles de la Nature. Ces Animaux pondent à l'ordinaire des Petits en vie, comme le reste des Pucerons. Mais notre Physicien les a vus démentir cette uniformité, & mettre quel-

quelquefois au monde des Oeufs ou des Fœtus renfermés dans leur envelopes. Voilà la distinction des Animaux vivipares & ovipares mise en danger : d'autres expériences faites sur des Mouches semblent concourir avec celles de Mr. *Bonner*, pour démontrer, qu'aux yeux de la Nature, la différence de ces deux grandes Classes n'est pas des plus importantes.

Une autre remarque n'est pas moins surprenante que les précédentes. Ce n'est pas le Sexe, qui décide des ailes dans les Pucerons. Il y a des Pucerons ailés femelles, & des Pucerons sans ailes mâles. Ces petits Animaux semblent être faits, pour confondre nos règles, & pour nous avertir de n'en point faire en Physique, avant que d'avoir épuisé les propriétés d'une chose, ou connu toutes les Espèces d'un Genre.

Le second Volume des Observations de Mr. *Bonner* tend à confirmer celles de Mr. *Trembley*. Il s'agit de la reproduction de certains Animaux, qui, divisés en deux parties, ou davantage, redeviennent deux Animaux complets, phénomène terrassant pour notre Physiologie, & que l'on seroit tenté de recuser, s'il avoit été moins exactement observé, ou s'il n'étoit pas soutenu par tant d'autres Animaux, différens du Polype, & qui ont à peu près le même privilège.

Avant Mr. *Trembley*, on s'étoit assez accordé sur le Système du développement, & presque tous les Savans de l'Europe convenoient, que les Animaux en général étoient enfermés en petit, ou dans les Oeufs de leurs Mères, ou dans le Vermisseau spermatique du Père ; & que leur accroissement n'étoit qu'une dilatation de leurs
vail-

vaisseaux, que des liqueurs auroient forcés peu à peu à s'allonger. Ce Systême si bien reçu tend à sa fin. On est forcé d'avouer, après les Observations faites sur le Polype, que plusieurs Animaux savent se former des Têtes, des Bras, des Organes de toute espèce, à la place de ceux qu'on leur aura coupés, & dont on ne peut pas soupçonner la mignature d'avoir existé, avant l'accident qui les auroit séparés du reste de l'Animal. Il y a plus, on voit le même Animal, bourgeonner, & laisser tomber des Bras, qui peu à peu redeviennent des Animaux entiers, & qui n'étoient qu'une partie similaire de l'Individu générateur.

Des yeux plus attentifs, & des esprits dégagés de Systême, commencent à se persuader, que les Animaux les plus parfaits naissent à peu près de la même manière; que leur formation est successive, & qu'il n'y a jamais eu de plan, où leurs membres fussent dessinés en petit. Le Cœur du Poulet, qu'on voit à l'œil se former d'un vaisseau qui se replie peu à peu, & qui ne ressemble en rien à un Cœur; les fibres qui naissent d'une humeur visqueuse, & qui attachent les Poumons à la Plèvre; la manière analogue dont les tissus cellulaires s'engendrent d'une gelée coagulée, & dont les membranes les plus épaisses se forment de ces tissus cellulaires; mille autres phénomènes que des Esprits à Systêmes avoient refusé peut-être d'observer ou de mettre en œuvre, concourent à nous persuader de la même vérité. Je suis persuadé qu'après quelques années de plus qu'on aura passées à observer, on trouvera, que les Animaux & les Végétaux par conséquent

féquent s'engendrent d'un fluide, qui s'épaissit, & qui s'organise peu à peu, suivant des loix, qui nous sont inconnues, mais que la Sagesse éternelle a rendues invariables, sans qu'il y ait de plan à développer, ou de solides originaires à dilater; supposition; que la consistance fluide des Graines tendres, & des Animaux dans le commencement de leur formation, auroit dû rendre suspecte.

Revenons à notre Auteur. Il avoit voulu refaire les expériences de Mr. *Trembley*, si brillantes aux yeux d'un Philosophe. Heureusement cette Espèce d'Animaux ne se trouva pas à Genève, la Nature l'avoit donnée en partage à Mr. *Trembley*, & elle en offrit d'autres aux yeux de Mr. *Bonnet*, pour élargir les bornes de nos connoissances, & pour donner de nouveaux soutiens à la vérité naissante.

Ces Animaux n'avoient rien qui invitât à en entreprendre l'histoire naturelle. C'étoient des Vers fort petits, fort minces, & fort simples dans leur structure, quoiqu'ils le soient moins que le Polype; car ils ont des anneaux, une artère, qui s'étend le long de leur Corps, & une espèce de sang, qui se meut de la Queue à la Tête. Cet organisme de plus ne les prive pas des privilèges du Polype. Mr. *Bonnet* en coupa en deux, & les deux moitiés parurent agir avec une volonté, & une connoissance parfaite dans chacune d'elles. Elles surent éviter les Corps, qui auroient pu leur nuire; elles s'avançoient, reculoient, s'arrêtoient avec choix & avec dessein. Bientôt ces moitiés se completèrent; il ne leur falut que pen
de

de jours pour devenir deux Animaux : la tête reprit une Queue, & la Queue, quoiqu'un peu plus lentement, recouvra une Tête. Les expériences de *Mr. de Réaumur* sur les Vers de terre nous promettoient des évènements.

Mr. Bonnet ne se contenta pas d'une division fautive & si simple : il fit des quarts d'Animaux, des sixièmes & des seizièmes, & ces quarts redevinrent des Animaux parfaits, avec la même facilité, qu'une branche de Saule coupée en seize portions reproduiroit seize Arbres avec le tems. Des tables exactes nous assurent des progrès de chaque portion d'Animal, les lignes d'accroissement de chaque journée, & chaque pas, pour ainsi dire, de la Nature.

Cette tendre Mère n'a pas prodigué à ces Animaux cette faculté de reproduire des parties ; ils en avoient besoin, elle les avoit formés avec une disposition à se partager d'eux-mêmes, & à perdre des parties, qui auroient abrégé leurs vies, s'ils n'avoient reçu le don de les réparer. Elle a même borné ses soins, il faut une certaine longueur aux bouts, qui doivent redevenir des Animaux, ils périssent lorsqu'on les coupe trop courts. Mais d'un autre côté, cette facilité de réparer leurs pertes, est très constante chez ces Animaux. *Mr. Bonnet* leur a coupé dix Queues de suite, & dix Têtes, à mesure qu'elles renaissent, & l'Animal en a repoussé pour l'onzième fois.

Nous nous attendions assez à tout ce que nous venons de dire, après ce qu'on a découvert dans le Polype : mais assurément on ne s'attend pas à

ce que Mr. *Bonner* avu de plus. Ces Animaux à demi-Plantes, si simples, si dépourvus d'Organes, ne laissent pas que d'engendrer leurs semblables, & de mettre au jour des Petits, à la manière des Animaux les mieux connus. En un mot, ils ont trois manières de multiplier leur Espèce par la génération, ou la ponte de petits Animaux en vie, les parties dans lesquelles ils se trouvent partagés, par des accidens qui font fort communs pour eux, & de nouveau Bras, qu'ils poussent, qui se détachent de la Mère, & deviennent des Vers complets. C'est ainsi que certains Arbres se multiplient par leur graine & par des branches qu'ils poussent, qui se replient en terre pour redevenir des Arbres; & par des rosettes de leurs troncs, qu'on aura plantées en terre.

Mr. *Bonner* n'a pas borné ses expériences à une seule Espèce de Vers: il en soumit cinq différentes entre elles à ses épreuves. Elles possèdent toutes la vertu de se compléter. Il en trouva une sujette à un accident fort bizarre. On lui coupoit la Tête, & c'étoit une Queue qui lui revenoit à la place. Quelle pouvoit être la cause de cette erreur? Etoit-ce une puissance plastique qui se trompoit? Etoit-ce peut-être une Tête trop grêle, qui ressembloit à une Queue?

Tous ces Animaux ont une facilité merveilleuse à guérir de leurs blessures. Les coupe-t-on en deux, le mouvement de leur grande artère n'en est point altéré; une petite humeur ferme leur plaie, par laquelle il ne se perd rien, & cette humeur se façonne de jour en jour. Il paroît, que leurs humeurs vitales doivent être extrêmement
vif-

visqueuses : elles ne quittent point les solides auxquelles elles se sont liées ; cela s'explique : mais comment se façonnent-elles ?

Oseroit-on conclurre de toutes ces pénibles expériences , que probablement tous les Animaux destitués de Membres, possèdent la faculté de réparer leurs pertes, & qu'elle paroît être un équivalent général de la lenteur de la circulation, dans tous ces Animaux-là. Peut-être trouvera-t-on d'autres règles, à force d'observer, & nous avons appris à ne pas nous hâter d'en faire.

Nous avons comparé plus d'une fois les Animaux avec les Plantes. Mr. *Bonnet* a saisi cette idée avant nous : il a perfectionné la brillante pensée d'une échelle des Etres, que *Vallisniéri* avoit ébauchée. Tout se fait dans la Nature, elle a su lier les Espèces sans les confondre. L'Homme est le Chef de la Création terrestre : les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Insectes s'en éloignent peu à peu : les Zoophytes finissent le Système des Animaux, & les Plantes sensibles vont commencer celui des Végétaux. Les Lithophytes terminent celui-ci, & le joignent aux Minéraux d'une figure déterminée. La Terre finit encore ce règne, & les Elémens ramènent successivement la création à l'Ether & à des matières subtiles, analogues peut-être aux Corps des Intelligences supérieures. Il faut voir cette échelle dans l'Ouvrage même de l'Auteur, dont la véracité & l'exactitude à observer méritent nos éloges & l'estime du Public.

A R T I C L E XI.

EXAMEN des dispositions que St. Jaques exige
de ceux qui demandent à Dieu la Sagesse ;
Chap I. vs. 5—8.

MONSIEUR,

VOUS me marquez que vous avez vu dans la
Bibliothèque Raisonnée des Remarques sur
la Prière, où vous avez trouvé des idées un peu
différentes de celles que l'on en donne ordinairement (a). L'Anonyme fait voir sur-tout, que
plusieurs Moralistes ont eu tort d'avancer qu'une
condition essentielle dans une bonne Prière,
c'est l'assurance d'obtenir la grace particulière
que l'on sollicite. Il prouve que cette confiance
ne convient point lorsque l'on demande quelque
faveur temporelle. La source de l'erreur vient
de ce que l'on a appliqué à tous les Chrétiens des
promesses qui regardoient les Apôtres seuls ; ce
qui est dit, par exemple, dans St. Marc : *Tout ce*
que vous demanderez en priant, croyez que vous
l'obtiendrez, & il vous sera accordé (b). Cela si-
gnifie que les Apôtres devoient être assurés que
Dieu feroit les Miracles nécessaires pour l'éta-
blissement de l'Evangile, & qu'ils n'avoient qu'à
les demander, pour les obtenir. L'Auteur de
ces Remarques auroit pu appliquer au sens qu'il
donne à ce Passage une pensée de Mr. la Pla-
cette,

(a) *Bibliot. Raisonnée, Tom. XXXIV. pag. 159.*

(b) *Marc XI, 24.*

cette, qui a dit quelque part, que la Prière dispose en quelque manière de la Toute-puissance divine. Elle auroit été là dans sa véritable place.

Pour autoriser la confiance & l'assurance d'obtenir ce que l'on demande à Dieu, les Moralistes citent ordinairement ces paroles de St. Jacques : *Si quelcun de vous manque de sagesse, qu'il en demande à Dieu, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi sans hésiter.* L'Auteur des Remarques a allégué ce Passage, mais il y a joint cette Note : *Quelques Critiques entendent autrement ces paroles, c'est-à-dire, autrement que ceux qui croient que St. Jacques exige comme une condition nécessaire la ferme assurance d'obtenir la grace que l'on demande (a).*

Vous voulez quelque éclaircissement là-dessus. Vous souhaitez de savoir si je connois l'explication que ce Critique a en vue dans cette Note. Je puis dire que vous ne vous adressez pas mal, & que j'ai la clé de cette Note. J'ai beaucoup raisonné sur ce Passage avec l'Auteur de ce nouveau sens, & je puis me vanter d'être en état de vous le développer, à peu près comme il le feroit lui-même, excepté qu'il me faudra un peu plus de terrain qu'à lui, & que je n'ose pas vous promettre de m'expliquer en peu de mots.

On entend ordinairement par la Foi que St. Jacques veut qui accompagne nos Prières, l'assurance d'obtenir de Dieu ce qu'on lui demande, & l'on se sert même des paroles de cet Apôtre pour prouver que ce seroit un grand défaut dans cet acte de Religion, si nous avions le moindre doute

(a) *Bibliot. Raisonnée T. XXXIV. p. 164.*

Janvier, Février & Mars, 1746. 195

doute d'être exaucés. On a fait voir dans les *Remarques sur la Prière*, qu'en matière de biens temporels, cette confiance d'être exaucé ne convient point du tout. Il est vrai qu'à l'égard des graces spirituelles, cette assurance de les obtenir ne seroit pas aussi mal placée. Nous serions beaucoup mieux fondés à nous persuader que Dieu nous les acordera. Mais vous sentez bien, *Monsieur*, la différence qu'il y a entre dire que nous pouvons avoir cette assurance, & dire que nous devons l'avoir nécessairement, que c'est là une condition que Dieu exige absolument, en sorte que dès qu'elle manque nos Prières sont rejetées. Quoique tous nos Interprètes aient entendu de cette manière le *doute* que St. Jacques veut proscrire de nos Prières, il y a lieu de croire qu'ils n'ont pas bien pris sa pensée. Voici, *Monsieur*, quelques raisons qui doivent rendre suspecte l'explication ordinaire de ces paroles.

Nous devons supposer avant toutes choses, que les Apôtres, quand ils combattent quelque défaut, & qu'ils y insistent beaucoup, attaquent des défauts considérables en eux-mêmes. Il ne seroit pas de la sagesse de s'emporter contre des défauts imaginaires, ou contre des fautes très légères. Cependant c'est ce dont il semble qu'on ne pourroit pas entièrement disculper St. Jacques, si par le doute qu'il attaque si vivement ici, on entendoit simplement le doute d'être exaucé. Peu de gens donnent dans ce défaut. Au commencement du Christianisme, comme de notre tems, les Chrétiens, par des idées mal entendues de la Foi, péchoient plutôt du côté d'une confiance excessive. Il est bien rare qu'en

demandant à Dieu quelque grace spirituelle, mais sur-tout en lui demandant la sagesse, on doute d'être exaucé. Il faudroit, pour former un doute de cette nature, douter en même tems que Dieu fût un Etre bon, tout-puissant, & qui eût du gout pour la sainteté. Mais douter de ces perfections de Dieu, c'est douter de sa Divinité. S'il y avoit un Homme capable de cet égarement d'esprit, il est clair qu'il ne s'aviserait pas de prier Dieu, & de s'adresser à lui pour lui demander ses graces. J'en reviens donc là, les Apôtres attaquent des défauts réels, & non des défauts imaginaires.

Il est vrai qu'il y a un cas où un Chrétien, sans supposer aucune imperfection en Dieu, peut douter d'être exaucé; c'est lorsqu'il fait bien attention à ses propres imperfections & à ses faiblesses. Il peut arriver quelquefois qu'un Homme, convaincu qu'il a abusé de plusieurs graces spirituelles qu'il avoit reçues de Dieu, craint, en le priant, qu'il ne veuille plus lui en accorder de nouvelles. Il ne doute pas du pouvoir de la grace de Dieu; mais quand il pense combien il lui a résisté, il appréhende qu'elle ne l'abandonne. Quand il pense combien d'aides, combien de secours du Ciel il a négligés, il craint que Dieu ne se lasse de semer sur un fond stérile, & qu'il ne veuille plus répandre de nouveaux bienfaits sur une Ame qui a si mal profité de ceux qu'elle avoit déjà reçus.

On comprend bien qu'un Homme qui demande à Dieu la grace de le convertir, peut être agité par des pensées de cette nature. Elles n'ont rien qui ne doive paroître assez naturel. Cependant

dant il n'y a aucune aparence que ce soit cette situation d'esprit que St. Jacques a en vue, & qu'il blâme dans cet endroit. Concevez-vous bien, *Monsieur*, qu'il eût condamné ces dispositions d'une manière aussi forte, qu'il le fait immédiatement après. Lisez, je vous prie, les versets suivans. Celui qui a ce doute est traité d'hipocrite. *Il est double de cœur*, & l'Apôtre lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre à recevoir aucune chose du Seigneur (a). Cependant les mouvemens que je viens de décrire, marquent à la vérité de la défiance, mais une défiance qui part d'un grand fond d'humilité. Une timidité de cette nature méritoit-elle de semblables menaces, & un traitement si sévère? St. Jacques seroit bien contraire à lui-même, puisqu'il nous dit dans cette même Epître, que *Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il fait grace aux humbles* (b).

Pour sauver donc les inconvéniens qui se trouvent dans la manière dont on explique cette exhortation, voyons, s'il vous plaît, *Monsieur*, si dans ce doute, dans ce manque de Foi que St. Jacques condamne dans les prières que nous faisons pour demander à Dieu la sagesse, nous ne pourrions point trouver un défaut fort commun parmi les Chrétiens, & en même tems un défaut qui mérite d'être repris avec toute la sévérité que fait paroître cet Apôtre. Si nous pouvons pénétrer sa pensée sur ce doute, qui gêne nos Prières, il nous sera aisé d'entendre ce que c'est que cette Foi qui doit les animer.

St. Jacques nous dit qu'il faut demander à Dieu la

(a) *Jaq.* I, 6, 7.

(b) *IV.* 6.

la sagesse sans point douter. Le terme que l'on a traduit par *douter* signifie souvent hésiter, chanceler. Il se prend de cette manière dans le X Chap. des Actes des Apôtres, où l'Esprit commande à Pierre de partir avec les Hommes envoyés par Corneille. *Levez-vous, & partez avec eux sans hésiter (a)*. C'est le même mot qui est employé dans cette leçon de St. Jacques, & c'est ainsi que l'a rendu la dernière Version de Genève. Vous voyez bien, Monsieur, qu'en le prenant ainsi, cela forme un fort beau sens, c'est qu'en demandant à Dieu la sagesse, il faut le faire sans hésiter, sans chanceler; il faut être bien résolu à en suivre les maximes, il faut tout-à-fait avoir pris son parti. C'est une mauvaise disposition pour prier Dieu, que cette irrésolution entre le parti de la sagesse & les douceurs des passions. Cependant si l'on veut rentrer en soi-même, si l'on veut développer ce qui se passe dans notre intérieur, on trouvera que rien n'est plus commun que cette situation. Je ne crains pas, Monsieur, que connoissant le cœur humain comme vous le connoissez, vous regarderez cette disposition comme imaginaire, sous prétexte qu'elle renferme une espèce de contradiction.

Vous savez que les Chrétiens, qui ne sont pas tout-à-fait endurcis, avouent leurs dérèglemens. Ils conviennent qu'ils ne sont pas tout-à-fait dans l'état où ils devroient être, & ils en gémissent: nous voudrions bien, disent-ils, devenir meilleurs; nous voudrions bien être autres que nous ne sommes. Mais au travers de tous ces
bons

(a) *ἄνδι δὲ ἀπερὶ δισταγμοῦ*, Act. X. v. 20.

bons desirs, il n'est pas difficile de remarquer un reste de tendresse pour leurs Passions. Si l'on dévelopoit bien leurs sentimens, on trouveroit qu'ils se réduisent à ceci; c'est qu'ils souhaitent d'être sages, pourvu qu'il ne faille point renoncer à leurs habitudes, pourvu qu'il ne faille rien retrancher de leurs plaisirs. S'ils sentent la nécessité de changer de vie, d'un autre côté leurs passions qu'ils aiment encore, craignent ce changement. Aussi vous les verrez toujours qui délibèrent là-dessus, qui balancent sans prendre aucun parti. Voilà les dispositions, où sont ces gens-là, quand ils demandent à Dieu la sagesse. Dans le tems qu'ils le prient de les guérir de leurs passions criminelles, ils ont un desir secret de les conserver. Ils sentent leurs maux, mais le remède les effraie. Ils demandent à Dieu la sagesse, mais ils ne la désirent pas véritablement. Il y a dans leur cœur un secret mouvement qui dément leurs prières. Peut-être seroient-ils fâchés de recevoir ce qu'ils demandent; peut-être que dans le fond ils craignent d'être exaucés.

Un homme qui a un mauvais commerce, semble quelquefois souhaiter de le quitter. Epouvanté des funestes suites du péché, il veut renoncer à ses déréglemens. Mais avec ces beaux sentimens aparens, il ne peut se résoudre à changer de conduite. Il aime encore sa foiblesse, & s'il demande à Dieu de l'en faire triompher, il craint dans le fond une victoire qui lui coûteroit la perte de tous ses plaisirs. Dans le tems qu'il fait cette prière à Dieu, son cœur est encore plus sensible aux douceurs du péché qu'aux attraits de la vertu. Des gens qui ne conoissent les Hom-

mes, que superficiellement, pourroient regarder ce portrait comme imaginaire. Mais, *Monsieur*, je ne crains point que vous en jugiez ainsi, & je suis sûr que vous n'aurez pas de peine à trouver des Originaux à cette peinture.

Un Vindictif, qui a reçu une injure, demande-t-il à Dieu la patience Chrétienne, le prie-t-il de modérer ses transports? C'est aussi le plus souvent sans intention d'être exaucé. Il seroit fâché que son ressentiment se calmât, avant qu'il eût le plaisir de se vanger. Voilà donc ceux que *St. Jacques* condamne ici, ces esprits incertains, flotans & irrésolus, qui disputent avec eux-mêmes, qui balancent sur leur conversion, & qui, dans cette situation chancelante, demandent à Dieu la sagesse, sans une intention sincère de l'obtenir.

L'article de la Patience que je viens de toucher, me rappelle que j'aurois dû avertir dès le commencement de cette explication, qu'il y a de bons Interprètes qui croient que par cette *sagesse* il faut entendre ici cette fermeté d'ame qui nous fait souffrir la persécution avec constance. Ce sens est fort bon, & il a même l'avantage d'être lié avec ce qui précède. La leçon de *St. Jacques* peut convenir à des Chrétiens, qui demandent à Dieu le courage nécessaire pour soutenir les intérêts de la vérité. Voyez, je vous prie, *Monsieur*, la Note des Traducteurs de Berlin. *Un Homme mal affermi dans la Religion*, disent-ils, *ne demande que foiblement les dispositions nécessaires, lorsqu'il s'agit de souffrir pour cette même Foi.* Tel demande à Dieu la Patience Chrétienne, qui, dans le fond, n'est point disposé à souffrir, & qui ne fait rien de son côté pour
sou-

soutenir les atakes des Persécuteurs. Cependant je croi que vous n'êtes pas dans la pensée, qu'il faille s'en tenir uniquement à cette idée particulière, & que vous consentirez que nous revenions à la sagesse prise pour la vertu en général. En donnant cette étendue à l'exhortation de l'Apôtre, elle devient d'un usage plus général, & elle convient aux Chrétiens de tous les tems & de tous les lieux.

St. Jaques appelle ces personnes que j'ai décrites jusqu'à présent, des hommes doubles de cœur. *L'Homme double de cœur*, dit-il, *est inconstant dans tout ce qu'il fait (a)*. Il a des volontés entierement opposées les unes aux autres. On voit en lui des desirs si contraires, qu'il semble qu'ils ne peuvent se trouver que dans deux personnes différentes. Notre Version a traduit un peu autrement. *L'Homme*, dit-elle, *qui a le cœur partagé*. On peut d'abord supposer qu'il y a chez ces gens-là un simple partage de desirs. Leur cœur est comme divisé, & ils aiment des choses tout opposées. Mais il y a plus que partage; il y a duplicité & mauvaise foi. On peut donc les appeller *doubles de cœur*. On peut les ranger dans la classe des Hipocrites, puisque les desirs qu'ils font paroître pour la vertu ne sont que de belles aparences.

L'Apôtre dit de cet Homme qui balance, qui hésite, de cet Homme double de cœur, *qu'il est semblable aux flots de la Mer; qui sont agités & emportés ça & là par le vent; qu'il est inconstant dans toute sa conduite*. Vous savez,
Mon-

(a) Jaques I, 8.

Monsieur, qu'on a remarqué sur le stile de St. *Jacques*, qu'il exprime bien ses pensées, & qu'il est sur-tout heureux en comparaisons. Cette image des flots de la Mer nous représente parfaitement ces esprits toujours flotans entre Dieu & le monde. Ils n'ont rien de fixe ni d'arrêté. Jamais d'accord avec eux-mêmes, ils éprouvent de continuels combats. Leurs sentimens se poussent & se détruisent les uns les autres, comme les vagues de la Mer. Tantôt ils sont entraînés d'un côté, tantôt d'un autre. Vous entendrez ces gens-là déplorer leur aveuglement. Ils veulent se donner entierement à Dieu. Ils le prient de les aider à exécuter ce bon dessein. En un mot, ils ont quelquefois de pieuses faillies qui les portent vers le Ciel, mais toute cette ferveur va échouer à la moindre tentation. Suivez des yeux cette vague enflée qui faisoit tant de bruit, & vous la verrez bientôt se briser contre un peu de sable. Si leur zèle, comme un flot impétueux, sembloit vouloir s'élever jusqu'aux nues, ce n'est que pour retomber de plus haut, & pour s'ensevelir dans les abîmes.

Pardon, *Monsieur*, si je viens de faire un peu trop l'Orateur. Cette Mer agitée m'a un peu échauffé l'imagination. Je reviens à terre pour y marcher un peu plus uniment.

Le dernier trait du Tableau, c'est que cet Homme double de cœur est *inconstant dans toute sa conduite*. Tel que nous venons de le dépeindre d'après St. *Jacques*, il ne sauroit y avoir d'uniformité dans ses actions. Elles se choquent & se détruisent les unes les autres. Comme il a des desseins directement oposés, sa conduite
n'a

n'a rien de fixe. Il fait une chose, & bientôt après vous la lui verrez défaire. Il ruine d'une main ce qu'il venoit de bâtir de l'autre. Aujourd'hui de la ferveur, & demain du relachement. Tantôt vainqueur & tantôt vaincu, on ne voit chez lui qu'une bizarre vicissitude de bien & de mal.

Ceux qui comme vous, *Monsieur*, ont un peu étudié les Hommes, ne sauroient douter qu'on ne trouve assez communément des gens de ce caractère. A bien des égards, la conduite du Genre-humain n'est que contradiction. Cependant, en faveur de ceux qui ont peine à se persuader semblables singularités, il ne sera pas inutile de prouver ces discordances par quelque autorité & par quelque exemple.

Dans le VII Chap. de l'Épître aux Romains, on trouve une peinture de cet Homme qui n'a pas bien pris son parti à l'égard de la sagesse, & qui ne marque qu'inconstance & contrariété dans toute sa conduite. *Il voudroit*, dit St. Paul, *faire le bien, & il ne le fait pas* (a). C'est qu'il y a chez lui une volonté imparfaite, combattue par des desirs supérieurs. *Il ne voudroit pas faire le mal, & il le fait*. C'est qu'il y a dans cet Homme-là deux volontés; c'est qu'il est double de cœur. Vous savez mieux que moi, *Monsieur*, qu'encore que St. Paul semble parler de ce qui le regarde, le portrait est trop chargé pour pouvoir convenir à un Apôtre tel que lui. Les bons Critiques conviennent tous à admettre ici une figure assez ordinaire dans le Discours, qui

con-

(a) Rom. VII. 19.

consiste à tourner sur soi-même ce qui convient à un autre caractère d'Hommes.

Mais si l'on veut un portrait d'un Homme de cette espèce, qui s'est véritablement représenté lui-même, St. *Augustin* nous le fournira. Il nous décrit admirablement bien dans ses *Confessions*, la situation de cet Homme, qui hésite sur le parti qu'il doit prendre, qui chancèle & qui est double de cœur (a). Les mouvemens qui se passèrent chez lui, dans le commencement de sa Conversion, peuvent être regardés comme le véritable Commentaire des paroles de St. *Jacques*.

Il compare ses irrésolutions à l'égard de la sagesse, à celles d'un Homme qui trop sensible aux charmes du repos, voudroit se lever, mais qui bientôt après est vaincu par le sommeil. „ J'a-
 „ vois bien, *dit-il*, quelques pensées de me por-
 „ ter à Dieu, mais elles étoient semblables aux
 „ foibles tentatives de ceux qui tâchent de se le-
 „ ver, & qui après s'être mollement tournés
 „ dans leur lit, s'endorment de nouveau. J'a-
 „ vois bien pris la résolution de quitter les vai-
 „ nes espérances du Monde, & de m'adonner
 „ entièrement à l'étude de la sagesse, mais j'en
 „ différois de jour à autre l'exécution. Mol-
 „ lement pressé sous le doux poids des affec-
 „ tions du Siècle, je retombois dans mes pré-
 „ mières habitudes. Je sentoient bien la grandeur
 „ qu'il y auroit à vaincre ma passion; mais les
 „ flateries de la chair charmoient mon cœur, &
 „ lioient mes desirs. Je craignois d'être sevré
 „ de ces infames voluptés auxquelles je m'a-
 „ bandonnois ”. Il

(a) *Confess. Liv. VIII. Chap. V, & suiv.*

Il ajoute qu'il appréhendoit comme la mort le changement de ses habitudes chéries. Sa Conversion, dans le même tems qu'il la demandoit à Dieu, lui donnoit de la fraieur. Il prioit Dieu de lui donner la chasteté, mais il craignoit d'être exaucé trop tôt (a). Voila comment il demandoit à Dieu la sagesse en doutant, en chancelant, & sans être déterminé à en suivre les maximes.

Dans la suite, St. *Augustin* décrit d'une manière aussi naïve, comment il avoit l'esprit partagé, ou, ce qui revient à la même chose, comment il étoit *double de cœur*. „ J'avois encore „ deux volontés, *dit-il*, & deux volontés opposées; une vieille, & une nouvelle, la volonté de la chair, & celle de l'esprit, qui combattoient en moi. Je voulois, & je ne voulois pas. Voila pourquoi j'étois en dispute contre moi-même, & partagé dans mes propres sentimens”. Il compare ce trouble, de même que St. *Jacques*, à une Mer agitée, à une tempête. Avouez, *Monsieur*, que l'on ne peut pas mieux commenter le texte de l'Apôtre que l'a fait ce Père de l'Eglise. S'il avoit travaillé à dessein sur ce sujet, je doute qu'il eût si bien réuffi.

Que cet Homme-là ne s'atende pas de recevoir aucune chose du Seigneur, ajoute St. *Jacques* (b). Déjà il est clair que Dieu ne lui accordera pas sa demande, je veux dire le don de la sagesse.

Pour

(a) *Da mihi castitatem & continentiam, sed noli modo . . . Timebam, Domine, ne me citò exaudires . . . Reformidabam quasi mortem consuetudinis mutationem.* Chap. VII.

(b) *Vers 7.*

Pour obtenir un aussi grand bien, il faut l'estimer véritablement, & c'est ce que ne fait pas un Homme qui hésite sans cesse sur le parti qu'il doit prendre. Il lui préfère dans son cœur les avantages temporels qui reviennent du péché, ou le plaisir même du péché. Dieu voit, dans de semblables prières, de l'indifférence & du mépris pour les biens spirituels que l'on feint de rechercher. Il ne sauroit donner la sagesse à des gens de ce caractère. Ce don céleste seroit, je ne dirai pas prodigué, mais avili, s'il étoit accordé à des âmes si indignes de le recevoir. Avant que de donner un aussi grand bien aux Hommes, Dieu veut absolument qu'ils en sentent le prix, qu'ils le regardent comme digne de tout leur empressement. Peut-il moins exiger, que de vouloir que l'on estime les biens inestimables qu'il nous offre ?

Mais la menace de l'Apôtre va plus loin. Un simple refus seroit un traitement beaucoup trop doux. Ce ne seroit pas une punition fort effrayante pour un Homme qui ne désire pas véritablement la sagesse, que de le menacer de ne la lui pas accorder. Il ne la recherche pas pour elle-même. Il ne la demande que pour les biens qu'elle doit nous procurer dans une autre vie. C'est donc proprement la récompense de la sagesse, le bonheur du Ciel que St. Jacques veut dire que cet Homme-là ne doit point s'attendre de recevoir. En général, il ne s'agit pas moins dans cette menace que de la perte entière de la faveur de Dieu.

Cette menace envisagée dans toute son étendue, est donc véritablement effrayante. Cependant

dant elle n'a rien de trop sévère. Nous n'avons qu'à en juger par nous-mêmes, & par la manière dont nous en usons dans le commerce de la vie. Figurons-nous que c'est un autre Homme à qui nous adressons de semblables demandes, & qui a de bonnes preuves qu'elles ne sont pas sincères. Comment les regarderoit-il ? Comme une odieuse duplicité, comme des pièges tendus à sa crédulité, dont il ne manqueroit pas de nous marquer beaucoup d'indignation. La suite naturelle de cette mauvaise foi, c'est la perte des bonnes grâces de celui avec qui l'on agit de cette manière.

Peut-être, *Monsieur*, que si nous examinions bien le verset suivant, nous y trouverions la raison pourquoi cet Homme ne doit plus rien attendre du Seigneur. *L'Homme double de cœur est inconstant dans toutes ses voies.* Au-lieu de regarder ces paroles comme une sentence détachée, il vaut mieux les lier avec les précédentes, de cette manière : *Que cet Homme ne s'attende pas de rien recevoir de Dieu, lui qui est double de cœur, ou étant comme il est double de cœur, & inconstant dans toute sa conduite.*

En traduisant ainsi, comme l'Original le souffre très bien, voila donc deux raisons bien marquées de ce que cet Homme n'obtiendra rien du Ciel. Le premier obstacle aux faveurs de Dieu, c'est l'inconstance, la légèreté de cet Homme. Il est toujours vacillant, indéterminé. Il n'a rien de fixe ni d'arrêté. Cette irrésolution qui a commencé par le cœur, se répand ensuite sur toute sa conduite. Et nous avons vu que c'est-là une très mauvaise disposition, pour obtenir les grâces
spi-

spirituelles. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est *double de cœur*. Il y a chez lui de l'hypocrisie, de la dissimulation. Et rien ne nous rend plus odieux à la Divinité, que cette mauvaise foi ; il n'y a aucune autre partie de la Religion qui souffre moins le déguisement que la Prière. C'est se moquer de Dieu que de le prier de nous convertir, dans le tems que l'on craint véritablement ce changement de mœurs. C'est une imposture qu'il ne peut que détester, lorsque nous ôsons lui demander la sagesse, dans le tems même que nous serions inconsolables s'il nous exauçoit, & s'il nous arrachoit aux douceurs du Siècle, dont nous sommes aussi enchantés que jamais.

Je vous prie, *Monsieur*, de faire une remarque des plus singulières, c'est sur la différence qu'il y a entre cette nouvelle explication & la commune. On avoit cru jusqu'ici, que la menace de l'Apôtre tomboit sur ceux qui en demandant à Dieu la sagesse, craignent de n'être pas exaucés, & suivant notre nouveau Critique, c'est sur ceux qui craignent de l'être. C'est donc précisément le contraire. Il est facile de voir entre ces deux caractères de Chrétiens, lesquels méritent le mieux qu'on le prenne sur un ton si haut avec eux. Les uns sont simplement défians & timides ; les autres sont des fourbes & des imposteurs.

Je voulois finir ici, mais je m'aperçois que je n'ai rien dit de cette Foi que St. Jacques veut qui accompagne nos Prières. *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la demande avec Foi*, dit-il (a). C'est-là une omission assez essentielle.

(a) Vers 6.

Ce-

Cependant, *Monsieur*, vous y auriez aisément suppléé. Dès que l'on sait ce qu'il faut entendre par ce *doute* que l'Apôtre condamne, on comprend sans peine ce que ce doit être que cette *Foi* qu'il recommande. La véritable idée que l'on doit se faire de cette vertu, c'est de la regarder comme le principe de l'obéissance aux Commandemens de Dieu, comme un dévouement universel aux ordres de notre Maître. Le *doute* que St. *Jacques* a combattu n'est pas dans l'esprit, mais dans le cœur. La *Foi* qu'il oppose à ce doute, consiste aussi moins à persuader l'esprit qu'à gagner le cœur. Croire en *Jésus-Christ*, c'est le choisir pour notre unique Maître, c'est vouloir que lui seul nous conduise. Demander la sagesse avec *Foi*, c'est la demander avec une soumission entière à la volonté de Dieu, avec une intention sincère d'exécuter ses Commandemens, sans souffrir que nos passions y apportent aucune opposition, la demander avec ce cœur simple, avec ce cœur pur qui n'a point d'autre désir que d'accomplir la volonté du Seigneur.

Mais il est tems de finir, & j'ai besoin d'indulgence pour la longueur de ma Lettre. Je sens bien qu'avec vous, *Monsieur*, il n'étoit pas besoin d'être si diffus; mais j'ai soupçonné que vous pourriez peut-être communiquer cette Explication à d'autres personnes qui n'entendent pas à demi mot comme vous. Je suis, &c.

ARTICLE XII.

RELATION abrégée d'un VOYAGE fait dans l'intérieur de l'AMÉRIQUE MERIDIONALE, depuis la Côte de la Mer du Sud jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guinée, en descendant la Rivière des Amazones. Lue à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences, le 28 Avril 1745, Par Mr. de la CONDAMINE, de la même Académie. Avec une Carte du Maragnon, ou de la Rivière des Amazones, levée par le même. Un Volume in 8 de 216 pages. On a joint à cette Relation une Lettre sur l'Émeute populaire excitée en la Ville de Cuzco au Pérou contre les Académiciens; avec les Pièces justificatives extraites du Procès Criminel de la mort du Sieur JEAN SERNIERGUES, Chirurgien de la Compagnie Française. Cette Lettre, avec les Pièces, contient 108 pages. Paris, chez la Veuve Piffot, 1745.

L'Épître demande que nous défendions le mérite de cet Ouvrage contre les attaques que quelques personnes ont voulu lui donner. On prétend qu'on n'y trouve point ce qu'on avoit cru devoir y trouver, que l'Auteur n'embrasse pas un champ assez vaste, qu'il n'entretient pas toujours assez agréablement ses Lecteurs, & que souvent il ne leur propose que des choses pour lesquelles ils ne prennent aucun intérêt. On auroit voulu des détails, tels à peu près qu'on en trouve dans *Tournefort*, dans

Kacmp-

*Rempsfer, dans Charadin, ou dans les Pères La-
bat & Charlevoix.*

Je demande à ceux qui forment de pareilles plaintes, en quoi doit consister le vrai mérite d'une production. Si elle répond au but que l'Auteur a dû se proposer, si elle répond au plan qu'il a dû se former, & si ce plan a été effectivement bien formé, n'a-t-elle pas alors tout le mérite qu'on doit lui chercher? Qu'on jette les yeux sur la Préface, & on verra que Mr. de la Chaudière a parfaitement rempli tous ses engagements. Il a même fait plus, que ce à quoi il s'étoit engagé, & le plus qu'il a fait, mérite de la part du Public une nouvelle reconnaissance pour les services qu'il en reçoit. Cet Ouvrage ne doit pas être considéré comme un Voyage ordinaire; ce n'est proprement qu'une espèce de *Discours* ou *Mémoire*, qu'il avoit destiné à être lu à l'Académie des Sciences. Pour ne point tromper l'attente de ceux qui ne cherchent dans une Relation de Voyage que des événements extraordinaires, & des peintures agréables de Mœurs étrangères, il a soin de les avertir qu'ils ne trouveront pas dans celle-ci de quoi se satisfaire entièrement. „ Je n'ai pas eu, dit-il, la liberté de
„ promener le Lecteur indifféremment sur tous
„ les objets propres à flatter sa curiosité. Un
„ Journal historique que j'ai écrit assidûment
„ pendant dix ans, m'auroit peut-être pu four-
„ nir les matériaux nécessaires pour cet effet;
„ mais ce n'étoit ni le lieu, ni le moment de les
„ mettre en œuvre.

Voilà qui est précis. Il ne pouvoit satisfaire le goût de tous les Lecteurs, sans sortir des bornes

qu'il s'étoit prescrites, & qu'il devoit nécessairement se prescrire pour bien remplir son plan. La question de la Figure de la Terre étant terminée, & la curiosité du Public se trouvant déjà ralentie sur cet important objet, il crut l'intéresser davantage en exposant à l'Assemblée de l'Académie des Sciences ce qu'il avoit observé dans son Voyage de la *Rivière des Amazones*, qu'il avoit descendue depuis le lieu où elle commence à être navigable jusqu'à son embouchure, & qu'il avoit parcourue dans une étendue de plus de mille lieues. On sait que ce Fleuve traverse de vastes Païs, & des Contrées presque inconnues à nos plus habiles Géographes.

Dans un Discours, qui ne doit durer tout au plus que quelques heures, Mr. de la Condamine devoit moins songer à amuser qu'à instruire, tout ce qui n'eût pas appartenu à la Géographie, à l'Astronomie ou à la Phylique, ne pouvoit manquer de paroître une digression qui l'éloignoit de son objet. D'un autre côté, s'il eût suivi trop scrupuleusement son plan, il tomboit nécessairement dans une autre sorte d'inconvénient qu'il falloit éviter avec soin. Il n'étoit pas juste qu'il abusât de la patience du plus grand nombre de ceux qui composoient l'Assemblée publique, par une liste de noms barbares de Nations & de Rivières, & par un Journal de hauteurs du Soleil & d'Etoiles, de Latitudes & de Longitudes, de Mesures, de Routes, de Distances, de Sondes, de Variations de la Bouffole, d'expériences du Baromètre, & autres semblables observations, utiles à la vérité, & toujours instructives, mais dont la plupart deman-

dent

dent de trop longs détails. C'étoit là cependant le fonds le plus riche, & ce qui faisoit le plus grand mérite de sa *Rélation*; c'étoit, du moins, la seule chose qui pût la distinguer d'un Voyage ordinaire.

Entre ces deux extrémités il paroît avoir pris un juste milieu, & il rend lui-même compte au Public de l'ordre qu'il a suivi, & du choix qu'il a fait des matériaux qu'il avoit rassemblés pour un plus vaste Ouvrage. Voici à quoi se réduit tout son plan. Il renvoie tout le détail de la Partie Astronomique & Géométrique aux Mémoires de l'Académie, ou au Recueil des Observations qui en doit être une suite. Il n'en donne, dans cette *Rélation*, que les principaux résultats, & la position des Lieux les plus remarquables. Il traite avec quelque étendue le point des Amazones Américaines, parce qu'il a cru qu'on avoit droit de l'attendre de lui. Il mêle aux remarques de Physique & d'Histoire Naturelle, quelques Faits historiques, quand ils ne l'écartent pas trop de son sujet. Il ne pouvoit, sans l'abandonner entièrement, éviter d'entrer dans quelques discussions Géographiques, qui y étoient intimement liées. Telle est celle de la communication de la Rivière des Amazones avec l'Orinoque, anciennement établie, ensuite niée, & enfin nouvellement constatée par des témoignages décisifs. Telles sont les recherches de la situation du Village de l'Or & de la Borne plantée par *Téxeira*, celle du Lac Parime, & de la Ville de Mañoa, celle de la Rivière de Vincent Pinçon, & d'autres encore.

Voilà bien des articles importants. Chacun

d'eux eût pu fournir à l'Auteur le sujet d'une Dissertation. Il ne les a cependant traités qu'en passant, sachant combien peu de Lecteurs sont curieux de ces sortes de détails, quoiqu'utiles & intéressans pour ceux qui aiment ce genre d'étude. On trouve à la tête de l'Ouvrage, une petite Carte du cours de l'Amazone, qui peut servir à fixer l'imagination du Lecteur. Mr. de la Condamine en promet une plus grande & plus détaillée, qui sera insérée dans les Mémoires de l'Académie, où il rendra compte des moyens qu'il a employés pour la construire. Cette dernière Carte ne paroitra, que lorsqu'il lui aura donné le degré de précision qu'il pourra lui procurer, en réduisant tous ses calculs de routes & de distances, & les corrigeant sur ses propres Observations Astronomiques. Il joint au cours de l'Amazone, la Topographie de la Province de Quito, prise de la Carte des Triangles de notre Méridienne. (a). Quant à la description des Côtes de la même Province, de la route de Quito à Lima, & de celle de Quito à Popayan, il la tire de ses Voyages particuliers & de ceux de Mr. Bouguer. Le reste de la Carte a été extrait de divers Mémoires, Journaux & Observations, qui lui ont été communiqués dans le Pais par divers Missionnaires ou Voyageurs intelligens. Mr. Danville, Géographe du Roi, dont l'habileté est connue, lui a été d'un grand secours pour rédiger & combiner ces matériaux épars, & enrichir sa Carte.

A cette idée générale de l'Ouvrage, joignons quel-

(a) C'est ainsi que l'Auteur s'exprime.

quelques détails de ce que l'Auteur observe de plus remarquable sur la route qu'il tint pour retourner en Europe, depuis la Côte de la Mer du Sud jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guinée, en descendant la Rivière des Amazones.

Pour faire une plus riche moisson d'Observations, Mrs. Godin, Bouguer & de la Condamine conviennent de revenir en Europe par des routes différentes. C'étoit sacrifier le doux plaisir d'une agréable Compagnie, à l'avantage que le Public devoit retirer de leurs peines & de leurs travaux; sacrifice d'autant plus grand, qu'ils le faisoient dans un Pays presque inconnu, & où ils devoient se trouver exposés à une infinité de dangers presque inévitables.

La route que Mr. de la Condamine se détermina à choisir, étoit une route presque ignorée, & qu'il étoit sûr que personne ne lui en viendrait; c'étoit celle de la Rivière des Amazones, qui traverse tout le Continent de l'Amérique Méridionale, d'Occident en Orient, & qui passe avec raison pour la plus grande Rivière du Monde (a). Il se proposoit de rendre ce Voyage utile, en levant une Carte de ce Fleuve, & en observant tout ce qui mériteroit de l'être, en quel-

que

(a) François d'Orellana reconnut cette Rivière en 1531. La rencontre qu'il dit avoir faite, en la descendant, de quelques Femmes armées, dont un Cacique Indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer Rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais avant Orellana, elle s'appelloit déjà Matagorda, du nom d'un autre Capitaine Espagnol. Il est bon de remarquer ici que notre Auteur use indifféremment du nom de Matagorda, ou de Rivière des Amazones.

que genre que ce fût, dans un Pais si peu connu. Pour apprécier ces nouvelles Observations à leur juste valeur, il suffit de faire remarquer ici, qu'on ne fait aujourd'hui en Europe de ce qui concerne les Pais traversés par l'*Amazone*, que ce qu'on en avoit appris il y a plus d'un Siècle, par la Relation du Père d'*Acugna*, intitulée, *el Maragnon ô Amazonas*, qui n'est qu'une Compilation informe. Voici une idée abrégée, mais nette, & exacte du cours de ce fameux Fleuve.

Le *Maragnon*, ou l'*Amazone*, après être sorti du Lac où il prend son origine, vers onze degrés de Latitude Australe, court au Nord jusqu'à *Jaen de Bracamoros*, dans l'étendue de six degrés : delà il prend son cours vers l'Est, presque parallèlement à la Ligne Equinoctiale jusqu'au Cap de *Nord*, où il entre dans l'Océan sous l'Equateur même, après avoir parcouru, depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, 30 degrés en Longitude, ou 750 lieues communes, évaluées par les détours à 1000, ou 1100 lieues. Il reçoit du côté du Nord & du côté du Sud un nombre prodigieux de Rivières, dont plusieurs ont cinq ou six lieues de cours, & dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube & au Nil. Les bords du *Maragnon* étoient encore peuplés, il y a un Siècle, d'un grand nombre de Nations, qui se sont retirées dans l'intérieur des Terres, aussitôt qu'elles ont vu les Européens. On n'y rencontre aujourd'hui qu'un petit nombre de Bourgades de Naturels du Pais, récemment tirés de leurs Bois, eux ou leurs Pères, les uns par les Missionnaires Espagnols du haut du Fleuve, les autres par les Mission-

sonnaires Portugais établis dans la partie inférieure.

Il y a trois chemins qui conduisent de la Province de Quito à celle de Maynas, qui donne son nom aux Missions Espagnoles des bords du *Maragnon*. Ces trois chemins traversent cette fameuse chaîne de Montagnes, couvertes de neige, & connues sous le nom de *Cordelières des Andes*. Mr. de la *Condamine* choisit le plus difficile & le moins fréquenté des trois. Il vouloit connoître par lui-même un Détroit célèbre, appelé le *Pongo*, que l'on trouve en sortant de la Cordelière, & dont on ne parloit à Quito qu'avec une admiration mêlée de fraieur. L'amour de la belle gloire, un certain point d'honneur, qui ne se trouve guère que dans les grandes Ames, anéantit quelquefois dans l'Homme cette crainte, cette aversion naturelle, que nous avons tous pour ce qui met notre vie en danger.

L'affreuse perspective qu'on fit apercevoir à Mr. de la *Condamine*, & qu'on exagéra peut-être encore, car on grossit toujours les objets dans les choses merveilleuses, ne fut pas capable de lui faire changer de résolution. Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le onze Mai 1743. C'est ici que commencent proprement les Observations & les Découvertes qu'il fit sur sa route. Vouloir le suivre, ne fût-ce même que dans les Faits les plus dignes de remarque, ce seroit embrasser un champ trop vaste pour un Extrait. Nous nous contenterons de détacher quelques pièces du Corps de l'Ouvrage, au hazard de leur faire perdre quelque

O 5

chose

chose de leur prix en les déplaçant. Dans un Ouvrage bien suivi, de même que dans un Edifice bien ordonné, c'est l'ensemble des pièces qui en fait toute la beauté. Les meilleures productions sont toujours celles qui souffrent le plus de dommage dans un Extrait; & c'est ce qu'un Lecteur équitable ne manque jamais de se rappeler, lorsqu'il veut tenir compte à un Auteur de ce qu'un Journaliste lui fait nécessairement perdre.

Une chose assez singulière, que Mr. de la Condamine rencontra sur sa route, ce sont des Ponts de corde, tendus comme des Filets, sur plusieurs Rivières, qu'il fut obligé de traverser. Ces Ponts sont faits d'écorce d'Arbres, ou de ces espèces d'Osiers qu'on appelle *Lianes* dans les Iles Françoises de l'Amérique. Ces *Lianes* entrelassées en réseau, forment, d'un bord à l'autre, une Galerie en l'air, suspendue à deux gros Cables de la même matière, dont les extrémités sont attachées sur chaque bord à des branches d'Arbres. Le tout ensemble présente la même aspect qu'un Filet de Pêchou, ou mieux encore, un *Hamac* Indien, qui seroit tendu d'un côté à l'autre de la Rivière. Comme les mailles de ce Réseau sont fort larges, & que le pié pourroit passer au travers, on tend quelques Roseaux dans le fond de ce Berceau renversé, pour servir de plancher.

On voit bien que le poids seul de tout ce tissu, & plus encore le poids de celui qui y passe, doit faire prendre une grande courbure à toute la machine; & si l'on fait attention que le Passant, quand il est au milieu de la carrière,

re,

re, sur-tout lorsqu'il fait du vent, se trouvent exposés à de grands balancemens, on jugera aisément qu'un Pont de cette espèce, quel quefois de plus de trente toises de long, a quelque chose d'effrayant au premier coup d'œil. Cependant les Indiens, qui ne font rien moins qu'intrépides de leur naturel, y passent en courant, chargés de tout le bagage & des bêtes des Mules, qu'on fait traverser la Rivière à la nage, & ils n'ont de voir hésiter le Voyageur, qui a bien conscience de montrer moins de résolution qu'eux. Il y a encore dans le Pais d'autres sortes de Ponts plus singuliers & plus dangereux à passer; mais l'Auteur n'a pas jugé à propos d'en donner la description, pour ne pas trop s'écarter de son sujet.

Il est assez difficile de donner une juste idée du génie & du caractère des Indiens Américains. Cette différence de Climats, celle des Pais de Bois, de Plaines, de Montagnes & de Rivières, la variété des Alimens, le peu de commerce qu'ont entre elles les Nations voisines, & mille autres causes, doivent nécessairement avoir introduit des différences dans les occupations & dans les coutumes de ces Peuples. Cependant, lorsqu'on examine ces Indiens de différentes Contrées avec un peu d'attention, on leur trouve certains traits de ressemblance, & l'Auteur croit avoir reconnu dans tous un même fonds de caractère. Le portrait qu'il en fait est trop singulier pour ne pas l'exposer ici. Le voici.

L'insensibilité fait la base de ce caractère. On laisse à décider si on la doit honorer du nom
d'4-

d'*apathie*, ou l'avilir par celui de *stupidité*. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand ils ont de quoi se satisfaire; sobres, quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout, sans paroître rien désirer; pusillanimes & poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas; ennemis du travail, indifférens à tout motif de gloire, d'honneur, ou de reconnoissance; uniquement occupés de l'objet présent, & toujours déterminés par lui; sans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & de réflexion; se livrant, quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts & des éclats de rire immodérés, sans objets & sans dessein; ils passent leur vie sans penser, & ils vieillissent sans sortir de l'enfance, dont ils conservent tous les défauts. Il est assez surprenant qu'ayant de pareilles qualités, on ait tant de peine à en faire de bons Chrétiens.

Parmi les usages bizarres de quelques-uns de ces Peuples, l'Auteur fait remarquer l'extension monstrueuse du Lobe de l'extrémité inférieure de leurs Oreilles, sans que l'épaisseur en soit sensiblement diminuée. Il a vu de ces bouts d'Oreilles, longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, & on l'a assuré qu'il n'avoit rien vu de singulier en ce genre. Ils insèrent d'abord dans le trou un petit cylindre de bois, auquel ils en substituent un plus gros, à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'Oreille leur pende sur les Epaules.

Leur

Leur grande parure est de remplir ce trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de Pendant-d'Oreille. Il y a de pareilles bizareries chez tous les Peuples, & nous n'en sommes pas exemts.

On trouve dans l'Amazone des Poissons singuliers, & on rencontre sur ses bords différentes Espèces d'Animaux rares. Les Singes y sont en grand nombre. Il y en a d'aussi grands qu'un Lévrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat. Le Gouverneur du Para fit présent à Mr. *de la Condamine*, d'un Singe qui étoit l'unique de son Espèce qu'on eût vu dans le País. Le poil de son Corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds; celui de sa Queue étoit d'un marron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable; ses Oreilles, ses Joues, & son Museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. Ce bel Animal vivoit encore lorsque Mr. *de la Condamine* se trouvoit presque à la vue des Côtes de France, où il se faisoit un plaisir de l'apporter vivant. La rigueur de la saison le fit mourir.

Plusieurs Voyageurs font mention du Venin des Fleches empoisonnées des Américains. Pendant le séjour que fit notre Académicien à Cayenne, il eut la curiosité d'essayer si ce Venin, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conserveroit encore son activité, & en même tems si le Sucre étoit effectivement un contrepoison aussi efficace qu'on le lui avoit assuré. L'une & l'autre expériences furent faites en présence
du

du Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison & du Médecin du Roi. Une Poule légèrement blessée, et lui soufflant avec une Sarbacane une petite Flèche, dont la pointe étoit enduite du Venin il y avoit au moins seize mois, vécut un demi-quart-d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une de ces mêmes Flèches, nouvellement trempée dans le Venin délaissé avec de l'eau, & sur le champ retirée de la plaie, parut s'assoupir une minute après; bientôt les convulsions suivirent, &, quoiqu'on lui fît alors avaler du Sucre, elle expira. Une troisième, piquée avec la même Flèche retrempée dans le Poisson, ayant été secourue à l'instant avec le même remède, ne donna aucun signe d'incommodité.

L'Auteur a refait les mêmes expériences à Leyde, en présence de Mrs. *Maffchenbroek*, *Albinus*, & *van Swieten*. Le Poisson, dont la violence avoit dû être ralentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes; mais le Sucre fut donné sans succès. La Poule qui l'avoit avalé, parut seulement vivre un peu plus longtems que l'autre. Ce Poisson est un Extrait fait par le moyen du feu, des sucres de diverses Plantes, & particulièrement de certaines Lianes. On assure qu'il entre plus de trente sortes d'Herbes, ou de Racines, dans le Venin fait chez les Ticunas, qui est celui dont Mr. de la Condamine a fait l'épreuve, & qui est le plus estimé entre les diverses espèces connues le long de la Rivière des Amazones.

Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans
au-

quelque détail de l'Émeute populaire excitée à Cuenca au Pérou, & dans laquelle le Sieur Semorgues ont le malheur d'être assassinés. C'est une affaire particulière qui n'intéresse pas beaucoup le Public. Ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué, c'est le Certificat donné par un Médecin de Cuenca sur la maladie d'un nommé *Diego de León*, un des principaux Personnages de cette Scène tragique. Ce Certificat est tout propre à donner une idée, mais une idée peu avantageuse, du moins quant à la théorie, de l'état actuel de la Médecine dans les Colonies Espagnoles. Je transcrirai une bonne partie des deux *Déclarations* qu'il contient, ne doutant nullement qu'on ne les lise avec plaisir, tant elles sont originales. Voici la première, qui est datée du 7. Février 1740.

„ *Don Jean de Ydrabo, Tête de Vache, Mé-*
 „ decin de cette Ville de Cuenca & de son Ho-
 „ pital Royal, sur la demande verbale du Ca-
 „ pitaine *Don Diégo de León & Roman E-*
 „ chevain perpétuel de ladite Ville, pour que
 „ je donne mon avis sur l'accident habituel au-
 „ quel il est sujet, selon qu'il m'en a informé,
 „ & suivant les symptômes que j'ai observés
 „ depuis environ deux ans, lors de ses attaques;
 „ je tire l'indication que l'Humour mélancol-
 „ lique est viciée en quantité & en qualité si-
 „ mul, & que les Vents de ladite Humour
 „ montent par la région du Cœur au Cerveau,
 „ d'où procède que le Malade perd connois-
 „ sance & est hors de lui avec le poux acou-
 „ blé, & hors de son état naturel, & que par
 „ le mouvement du cœur, le cours artériel
 „ du

„ du sang s'accélère; & ce combat est l'ori-
 „ gine de la Sueur ardente & mielleuse par la-
 „ quelle commence la Syncope, dont la for-
 „ ce, par la détermination du Mouvement lo-
 „ cal, change la température de la Sueur d'ar-
 „ dente en froide; & cette Vapeur, ou les
 „ Vents, heurtant & s'emparant des organes
 „ du Cerveau, la Vertu sensitive & motives'é-
 „ teint presque totalement en lui. Cette opres-
 „ sion, laissant le Patient dans un état aparent
 „ de Létargie, & quelquefois, quand la cause
 „ est plus forte, avec des indices d'un grave pa-
 „ roxisme, comme je l'ai vu deux fois en Fé-
 „ vrier & Mai de l'année passée, ayant été a-
 „ pellié à son secours, & l'ayant secouru avec
 „ des Fomentations cordiales & céphaliques;
 „ & pour faire foi, je déclare que tel est mon
 „ avis, *salvo meliori* ”.

L'autre *Déclaration* du même Docteur n'est
 pas moins singulière, si même elle ne l'est da-
 vantage. Voici comme elle est conçue.

„ Il a dit, que lui Déclarant trouvoit que
 „ la Mélancolie excédoit dans la Personne du-
 „ dit Capitaine *Don Diègue*, & qu'elle est yi-
 „ ciée en quantité & en qualité *simul*; &, com-
 „ me c'est une Humeur si épaisse, elle élève
 „ des Vapeurs denses qui montent à la région
 „ du Cœur, ce qui fait que la faculté pulsifi-
 „ que s'accélère chez lui, & que l'effort que
 „ fait le Sang spiritueux pour circuler locale-
 „ ment lui cause de la douleur, lorsque ces
 „ Sueurs lui prennent, & le même Vent con-
 „ tinuant à s'élever au Cerveau, il reste privé
 „ de la faculté motive & sensitive, sans pou-
 „ voir

voir user de ses puissances & de ses sens, jusqu'à ce que la vertu sensitive les dissolve, & alors il revient à lui. Tel est le sentiment du Déclarant, suivant ce qu'il a lu dans quelques Auteurs, qui nomment cet accident Épilepsie, & il est réputé mortel, non seulement par son essence, & parce que deux membres principaux souffrent alors, savoir le Cœur & le Cerveau; mais parce que, en allant à cheval ou à pié, le Malade tombe sans sentimens, & que de cette chute la mort peut résulter, comme on en a vu en plusieurs qui, tombant sur les Sourcils, ou sur une autre partie délicate, restent morts ; enfin que c'est là son avis, suivant la Profession qu'il exerce, & qu'il pratique depuis environ onze ans, &c.

On reconnoit, à ce stile, la source dans laquelle a puisé le Docteur Jean de Tetrabo. Son langage est celui de l'Ecole Péripatéticienne. La description qu'il donne de la maladie de *Don Diègue* ne contient que des mots vuides de sens; *sunt verba prætereaque nihil*. Quelle différence entre cette théorie pleine de ténèbres & d'obscurités, & celle qu'on enseigne aujourd'hui dans les plus fameuses Universités de l'Europe!



ARTICLE XIII.
NOUVELLES LITTERAIRES.

DE DUBLIN.

ON vient d'imprimer ici trois Sermons ; I. sur la véritable Patrie des François Réfugiés ; II. sur l'interposition singulière de la Providence dans la Révolution de 1688 ; III. sur l'obligation indispensable de soutenir les droits du Roi contre les Rebelles. Par V. des Vœux, l'un des Pasteurs des Eglises Françaises de Dublin, & Chapelain du Régiment des Carabiniers du Roi. In 8. On a critiqué le choix du Texte du 1. Sermon. Mr. des Vœux, qui se propose d'y montrer que l'Angleterre est devenue la Patrie des François Réfugiés, & qu'elle a acquis à leur égard les droits que le nom de Patrie suppose, & de plus sacrés encore, a cru pouvoir leur appliquer ce que David réfugié chez Achis disoit à ce Prince, I. Sam. XXIX, 8. *Qu'ai-je fait ? & qu'as-tu trouvé en ton serviteur, depuis le jour que j'ai été avec toi jusqu'à ce jour ; que je n'aie pas combattu contre les ennemis du Roi mon Seigneur ?* On prétend que David n'étoit pas sincère, & que sa conduite précédente avoit démenti les sentimens qu'il exprime ici. Mais faut-il presser son exemple à la rigueur ? Mr. des Vœux se borne à ses expressions ; & peut-on nier, qu'elles ne conviennent mieux aux Réfugiés, qu'elles ne convinrent jamais à David ? Le Texte des deux autres Sermons de Mr. des Vœux est pris du I. Livre des Rois, XII, 24.

D O X F O R D.

Χειροφάντης Κόμης ἀνέδοκτος Βιβλίον ἱερὸν. Χειροφάν-
sis

*his de Cyri expeditione Libri septem. Græcæ recognovit cum Codicibus Mptis. & omnibus fere Libris editis contulit; plurimis in locis emendavit; Versionem Latinam reformavit; Observationibus suis, Tabula Geographica, & Indice Geographico auxit & illustravit; Notas H. Stephani, Leunclavii, A. Porti & Mureti recensitas & castigatas, & variantium Locutionum delectum adjunxit T. Hutchinson. In 8. Cet Ouvrage avoit déjà paru in 4, & l'Editeur qui nous l'a aussi donné une nouvelle Edition de la *Cyropædie*, promet de publier de la même manière toutes les autres Oeuvres de *Xénophon*.*

Πλάτωνος Διάλογοι i. *Platonis Dialogi quinque. Reconsuit, notisque illustravit Nath. Foster A. M. C. C. C. Socius. In 8.* Les Dialogues qu'on nous donne ici sont les *Erastes*, l'*Eutiphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* & le *Phédon*. L'Editeur a suivi pour le Texte l'Edition de Paris de 1578, & a corrigé en divers endroits la Traduction de *Marcile Ficin*. Il a placé à la suite de ces Dialogues les conjectures de *Henri Etienne*, & celles de divers autres Grands-hommes, qui lui ont été communiquées par *Mr. Mudge*. Il a aussi inséré quelques Scholies sur le *Phédon*, tirées d'un Manuscrit de la Bibliothèque *Bodléienne*. C'est un Commentaire d'*Olympiodore* Philosophe Platonicien, dont il est fait mention dans la Bibliothèque Grèque de *Mr. Fabricius, Vol. V, pag. 354.*

On nous promet dans peu une nouvelle Edition de la Bible Hébraïque sans points. C'est *Mr. Foster* Editeur du Livre précédent, qui en prend le soin.

D E L O N D R E S.

Sermons on different subjects, &c. c'est-à-dire: Sermons sur divers sujets; savoir sur la Charité sur l'uni-

Faculté des Beaux-arts de Chartres, sur les maux de l'Anarchie; sur le St. Esprit; sur l'origine & sur les obligations du Gouvernement; sur l'amour de Dieu; sur le Christianisme considéré comme l'accomplissement de la Loi; sur la nature du culte Religieux; sur l'humilité; sur la justice; & sur la liberté. Par Z. Mudge Prébendaire d'Exeter, & Vicaire de St. André à Plymouth. In 8. Nous avons du même Auteur un Essai d'une nouvelle Version Angloise du Livre des Psaumes, faite sur l'Original Hébreu. In 8.

Les Prédicateurs François ne se sont pas moins distingués que les Anglois, dans les conjonctures critiques, où la Nation s'est trouvée. On a déjà imprimé trois de leurs Sermons, dont il suffira de rapporter les titres, suivant l'ordre des tems, dans lesquels ils ont été prononcés. *Sermon pour le Jeûne anniversaire institué en mémoire de la Révocation de l'Edit de Nantes, prononcé dans l'Eglise de la Paix, le 21 Octobre 1743. Par G. le Coindre, Min. du S. E. In 8. Le Devoir de s'intéresser au Bien de l'Eglise & de l'Etat; Sermon prononcé le 5 Novembre 1745. Jour anniversaire de la Conspiration des Papiers. Dans l'Eglise neuve au Spital-fields. Par J. B. G. Bouyer, Pasteur de l'Eglise Française de Londres. In 8. La Conspiration de Syrie & d'Ephraïm contre Juda; ou Sermon sur Esaïe VII, 3, 6, 7. Prononcé dans l'Eglise Française de l'Artillerie au Spital-fields. Le 18 Décembre, Jour du Jeûne Général, &c. Par J. P. Stehelin Ministre. In 8.*

Les deux Chambres du Parlement nomment tous les ans des Prédicateurs, pour prêcher devant elles le 30 Janvier, jour anniversaire de la mort, ou comme on l'appelle, du martyre du Roi Charles. Ces Sermons s'impriment d'ordinaire; & parmi les routes que les Prédicateurs se tracent, celle de l'éloge n'est pas la plus suivie. Elle l'est cependant quelquefois,

fois, & la chose a si fort dépla à un zélé Républi-
cain, qu'il vient de faire imprimer *A Letter, &c.*
c'est-à-dire: *Lettre à un Ecclesiastique sur son Ser-
mon du 30 Janvier, servant de réponse à tous les
Sermons qui ont ou qui seront jamais faits sur le mê-
me son, le jour de cet Anniversaire.* Cette Lettre est
humblement adressée à Milord Evêque de Winchester,
par un Ami de la Paix, qui fait des vœux pour la
tranquillité & pour la prospérité perpétuelle de la Gran-
de-Bretagne, In 8. On juge bien que la mémoire
de Charles I n'est pas ménagée dans cette Lettre &
& après l'avoir parcourue nous pouvons assurer,
que les couleurs dont on s'y sert pour le dépein-
dre, ne peuvent guère être plus noires. Reste à sa-
voir si elles sont plus fidèles que celles de ses Pané-
gyristes.

Reflexions on Church Government, &c. c'est-à-
dire: *Reflexions sur le Gouvernement Ecclesiastique,
ou Recherches sur la nature & l'étendue des divers
droits qui appartiennent à l'Eglise considérée comme
une Société Religieuse, devant & après son union avec
l'Etat.* In 8. *The Conduct of the Clergy, &c.* c'est-
à-dire: *La Conduite du Clergé dans les affaires civi-
les, depuis la Conquête jusqu'à la Révolution,* In 8.

Mr. Young aussi estimé & connu par divers Ou-
vrages de Poésie, & en particulier par sept Satires
sous le titre de *l'Amour de la Réputation ou la Pas-
sion universelle*, nous a donné depuis quelques tems
de nouvelles Pièces intitulées: *The Complaints, &c.*
c'est-à-dire: *La Plainte; ou Pensées nocturnes sur
la Vie, la Mort, & l'Immortalité.* In 4. On a re-
cueilli les quatre premières dans un Volume in 8;
mais depuis ce tems-là l'Auteur en a publié cinq
autres, dont la dernière, qui sert de conclusion à
tout l'Ouvrage, & qui porte pour titre *La Conse-
lation*, vient de paroître. La perte de personnes ex-

trêmement chères à l'Auteur, a donné lieu à ces Poèmes. Il y représente sa douleur sous les images les plus vives & les plus lugubres. Mais ces tableaux le conduisent à des réflexions judicieuses sur les objets les plus intéressans. Il décrit successivement le néant de la vie; l'importance du tems; la nécessité & l'utilité des réflexions sur la mort; le triomphe du Christianisme; la certitude de l'immortalité; & les véritables consolations des malheureux. On ne peut guère concevoir d'idées plus nobles & d'expressions plus pompeuses que celles de Mr. Young. Il peint, dans le sens le plus vrai, il fait passer dans l'ame de ses Lecteurs tous les sentimens de la sienne. Que si l'on peut lui reprocher un peu d'obscurité, un ordre trop marqué pour un Ouvrage composé dans le sein de la douleur, une affectation trop recherchée dans la répétition des mêmes mots & des mêmes sons, ces légers défauts sont bien rachetés par les beautés qui s'y trouvent. Essayons d'en donner quelques échantillons. „ La Nuit ! cette
 „ Déesse lugubre ! qui de son trône d'ébène, dans
 „ une Majesté *destituée de raions* (a), étend son
 „ sceptre de plomb sur un monde endormi ! Silen-
 „ ce de mort ! obscurité profonde ! L'œil, l'oreil-
 „ le attentive ne trouvent plus d'objets. L'Univers
 „ sommeille. Le poux général de la vie s'arrête ;
 „ la Nature fait une pause. Pause terrible ! présa-
 „ ge de sa fin ! O que ce présage tarde à s'accom-
 „ plir ! Sort cruel ! abaisse le rideau ; je n'ai plus
 „ rien à perdre Une heure sonne. Nous ne
 „ comptons le tems que par sa perte Ce son
 „ solennel est pour moi la voix d'un Ange. C'est
 „ la *cloche funèbre* (b) de mes heures écoulées. Où
 „ sont-

(a) *Rayless.*(b) *Kuehl.* C'est la cloche qu'on sonne aux enterremens.

font-elles ? avec les premières années de la création. C'est le signal qui me presse de me hâter. O ! quel Ouvrage me reste à faire ! Mes espérances, mes craintes s'élèvent ; & au travers du court espace de la vie, je jette des regards alarmés . . . sur quoi ? sur un abîme impénétrable ; sur une Eternité atterrante ! Eternité sûrement la mienne ! Quoi ! l'Eternité peut-elle convenir à un misérable , qui dépend des faveurs d'un seul instant ? . . . Dans l'enfance, content de soi-même, sans inquiétude sur son sort, l'homme se repose noblement. Fils zélé, il souhaiteroit que son Père fût plus sage. A trente ans il commence à soupçonner sa folie ; il la sent à quarante ; il réforme son plan. A cinquante ans il blâme ses délais honteux. Il change ses projets en résolutions ; & par un effort magnanime résout, résout encore (a), puis meurt, & meurt toujours le même".

Je n'ose poursuivre ; & quelque tentation qui me presse, je m'arrête , convaincu du tort que je fais à l'Auteur par la foiblesse de mes expressions. Quel n'est donc pas l'imprudence de ces Traducteurs à gages, qui dépourvus de connoissances & plus encore de goût, se précipitent à transformer en mauvaises copies d'excellens Originaux, dont souvent ils n'entendent que très imparfaitement la Langue, & point du tout les sujets. Il y a tout lieu de craindre que ce ne soit le cas de celui, qui vient de régaler le Public d'une traduction des *Essais de Littérature* de l'Abbé Trublet. Pour bien traduire un pareil Livre, il faudroit à la fois savoir penser & écrire

(a) *Re-résolus*. Il faudroit traduire *ré-résous*, si l'on avoit en François la même liberté qu'on a en Anglois,

re comme l'Auteur ; & un homme qui seroit dans ce cas-là ne traduiroit point.

Remarquez que nous ne parlons que des Ouvrages de gout. La chose est différente lorsqu'il s'agit de Sciences. Aussi loin de trouver mauvais qu'on rende aux François , en traduisant leurs Ouvrages de Physique , le même honneur qu'ils ont si souvent fait aux Anglois , c'est avec plaisir que nous annonçons une Traduction des *Leçons de Physique* de l'Abbé Nollot. Jamais les Sciences ne fleurissent mieux , que lorsqu'elles sont cultivées à l'envi par diverses Nations , & que ces Nations empruntent l'une de l'autre leurs connoissances & leurs découvertes.

C'est ce que firent autrefois les Grecs. Plus avides des connoissances que des trésors des Peuples , qu'ils surpassoient par leur génie autant que par leur valeur , ils visitoient leurs Ecoles , recueilloient leurs observations , perfectionnoient leurs découvertes. Aussi leur devons-nous nos Arts & nos Sciences. C'est pour prouver cette thèse à l'égard de l'Astronomie , que Mr. Cossard vient de publier , *A Letter* , &c. c'est-à-dire : *Lettre à Mr. Folks Président de la Société Royale , sur l'origine et sur les progrès de l'Astronomie parmi les Anciens*. In 8. L'Auteur se propose de rechercher dans cet Essai , jusqu'à quel point les Grecs empruntèrent leurs connoissances Astronomiques des Egyptiens & des Babiloniens , & par quels degrés successifs , mais lents , la Science des Astres se perfectionna entre leurs mains.

Il faut d'abord mettre au rang des chimères , les périodes fabuleux de ces Nations , qui se sont donné une antiquité supérieure non seulement à celle des autres Peuples , mais même à la création du Monde . Les connoissances des Egyptiens & des Babiloniens n'alloient guère au-delà des simples ob-

ser-

servations. Ils paroissent n'avoir ni connu les causes des Phénomènes célestes, ni su prédire le retour de ces Phénomènes. 3. Ce que les Grecs apprirent d'eux ne put donc être fort considérable, & effectivement ce fut peu de chose. La description & le nom de quelques Constellations, la division du jour en douze parties égales, &c. 4. Les Grecs, qui dès le tems de l'expédition des Argonautes commençoient à faire des observations, poussèrent peu à peu leur Science à un degré de perfection, qu'elle n'eut jamais chez les Peuples de l'Egypte & de la Chaldée. *Musée, Atlas, Chiron*, furent probablement les premiers Grecs, qui observèrent les Etoiles, & les réduisirent en Constellations. Mais ce n'est que depuis *Thalès*, qu'on doit dater l'époque des premiers Elémens de l'Astronomie proprement dite. Après lui, les Mathématiques & avec elles l'Astronomie se perfectionnèrent; & les observations, qui devinrent & plus fréquentes & plus exactes, donnèrent lieu à de nouvelles découvertes, dont le détail circonstancié dans la Lettre de Mr. *Coffard*, seroit ici déplacé. Contentons-nous de rapporter dans ses propres termes la conclusion qu'il tire. *Quoique les Egyptiens & les Babiloniens puissent passer par leurs observations, pour avoir jetté les premiers fondemens de l'Astronomie, elle ne consista jamais parmi eux qu'en simples observations. Les Grecs mêmes n'allèrent pas plus loin pendant quelque tems, jusqu'à ce que la Géométrie, réduite par ces derniers & par ces derniers seuls en forme de Science, fut par eux appliquée aux Corps célestes. Les Grecs devinrent donc ainsi les véritables Auteurs de ce qu'on peut proprement appeler Astronomie.*

Voici un nouvel Ouvrage destiné à défendre la Géométrie de l'Infini des attaques impétueuses de l'Evêque *Berkely*. *The Harmony*, &c. c'est-à-dire

Harmonie de la Géométrie ancienne & moderne, en réponse au défi fait par l'Auteur de l'Analiste à tous les grands Mathématiciens de notre Siècle, de pouvoir éclaircir ce qu'il appelle leur obscure Analyse. Par R. Paman. In 4. L'Auteur de ce Traité le composa il y a déjà quelques années; mais le voiage qu'il fit avec l'Amiral Anson l'obligea d'en différer la publication. Quoiqu'il ait lu depuis son retour les Traités, que Mrs. *Mas-Laurin*, & *Steward* ont publiés sur le même sujet, il n'a pas cru devoir supprimer le sien. Il en diffère effectivement, sinon par les idées & par les conclusions, du moins par la manière dont elles sont exprimées & déduites. Mr. *Paman* n'a pas voulu se servir des notions du mouvement & de la vitesse, sur lesquelles l'illustre *Newton* avoit fondé ses *Fluxions*, & contre lesquelles on a fait tant & de si inutiles objections. Il a mieux aimé, pour couper court, déduire directement les calculs de l'infini des idées de la quantité adoptées par les Anciens. On sent bien que, pour les lier avec les découvertes brillantes du plus grand des Modernes, il a eu besoin d'idées intermédiaires, & par cela même de termes nouveaux. Tels sont ceux de *Maximus* & de *Minimajus* qu'il emploie, & dont nous ne pourrions donner ici la définition, sans entrer dans un détail & trop long & trop sec. Il doit nous suffire d'avoir réveillé la curiosité des Mathématiciens, en leur annonçant dans cet Ouvrage une route nouvelle d'un pays, qui ne sauroit être trop connu.

On vient de nous donner une nouvelle Edition du *Cours de Physique expérimentale du Dr. Desaguliers; en 2 Vol. in 4.*

Nos Ouvriers mêmes sont Philosophes; ils réfléchissent sur ce qu'ils font; ils inventent; ils savent écrire. C'est au Public à juger jusqu'à quel point l'Auteur du Livre suivant réunit toutes ces qualités. *Ma-*

Orographia illustrata, &c. c'est-à-dire : la connoissance du Microscope rendue aisée, avec la description d'un Microscope universel simple & double, & de son appareil Solaire. On y trouve l'explication de la nature, des usages, & de la force magnifiante des Microscopes, des directions pour préparer, appliquer & conserver toute sorte de petits objets ; & le détail des principales découvertes, qui se sont faites par le moyen des Microscopes, &c. Le tout forme une Histoire naturelle d'une multitude d'Animaux, de Graines, & de Plantes, qui se trouvent dans l'air, sur la terre, & dans l'eau, &c. Avec 65 Planches en taille douce. In 4. Par George Adams, faiseur d'Instrumens de Mathématiques, de Physique & d'Optique.

L'Auteur de l'Abrégé des Transactions Philosophiques, dont on a parlé dans le Volume précédent, vient de publier un Ouvrage de Chirurgie en forme de Dialogue. En voici le titre : *The Elements of Surgery*, &c. c'est-à-dire : Elémens de Chirurgie, où l'on trouve tous les principes de l'Art ; l'explication de la nature & du traitement des divers cas de Chirurgie ; & la description des Opérations, des Bandages, des Instrumens, & des Appareils en usage dans la Pratique moderne. Pour l'usage des Chirurgiens de Camp & de Marine, aussi bien que de ceux de Ville. Avec 25 Planches en taille douce. Par S. Mihles Dr. en Médecine. In 8. Le même Auteur traduit aussi les Commentaires de Mr. van Swieten sur les Aphorismes de Mr. Boerhaave. Il a ajouté à la partie Chirurgicale de cet Ouvrage des figures des divers instrumens de Chirurgie, tirées principalement de la Chirurgie de Mr. Heister.

C'est avec une véritable satisfaction que nous annonçons à nos Lecteurs un de ces Abrégés, qui l'emportent à de certains égards sur leurs Originaux. *Medical Essays*, &c. c'est-à-dire : Abrégé des Essais

et des Observations de Médecine de la Société d'Edimburgh; Par J. Lewis, Bachelier en Médecine et Membre de la Société Royale. En 2 Vol. in 8. Les matières dispersées dans les six Volumes de l'Original se trouvent ici rangées sous ces huit classes générales. 1. Les observations Météorologiques; 2. L'Analyse des Eaux Minérales; 3. La matière Médicinale & la Pharmacie; 4. L'Oeconomie Animale; 5. L'Anatomie & la Chirurgie; 6. Les Essais sur diverses maladies; 7. Les Histoires de divers cas de Pratique; & 8. Les découvertes & les progrès faits en Médecine. Mr. Lewis n'a omis que deux Mémoires; mais il a cru devoir retrancher la Liste des Livres nouveaux. Il s'est d'ailleurs attaché à conserver tout ce qu'il y avoit d'important dans cet Ouvrage, & pour me servir de ses propres termes, *il n'a fait qu'abrégér les mots et non les matières qui s'y trouvent.* Il avoit d'abord dessein d'y ajouter quelques Notes; mais une considération plus attentive, & qui lui fait autant d'honneur qu'à la Société même, l'a convaincu que l'Ouvrage n'en avoit pas besoin.

Ceux qui recueillent les Leçons des Professeurs, le font d'ordinaire avec trop de précipitation & trop peu de gout, pour que les Auteurs n'aient pas plus encore que le Public lieu de se plaindre de leur publication. Nous faisons cette réflexion à l'occasion du Livre suivant. *A General, &c.* c'est-à-dire: *Traité général et complet de toutes les maladies des Enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de quinze ans, avec des directions détaillées, pour les Mères, les Sages-femmes, et les Gardes.* Par J. Astruc, Professeur en Médecine à Paris, et Médecin du Roi de France. In 8.

Ce petit Ouvrage nous paroît cependant écrit d'une manière simple, méthodique, & assez précise; & malgré les inexactitudes qui s'y trouvent, on croit y reconnoître le dessein & les premiers craïons d'un grand

grand Maître. On a aussi publié sous le même nom un *Traité sur les maladies des Femmes*, dont on peut à peu près former le même jugement.

On doit savoir gré aux Auteurs, qui veulent bien sacrifier une partie de leur tems à l'instruction de la jeunesse. C'est ce que fait Mr. Durand. Déjà nous avons annoncé dans un de nos Volumes un *Télémaque*, qu'il a fait imprimer pour l'usage des Ecoles. Il vient aussi de publier, pour le même usage, une Edition de la Tragédie d'*Esther*. C'est encore de lui que vient l'Ouvrage suivant, destiné à fournir des leçons & des modèles de style: *Exercices Français & Anglois pour les Enfans, avec des Exercices de conversation & de Lettres, & un choix de bons mots, au nombre de LXXX.* Par D. D. de la S. R. in 8.

Ceux qui s'intéressent à la Marine de l'Angleterre recevront sans doute avec plaisir. *The Laws, Ordinances, &c.* c'est-à-dire: Les Loix, ordonnances, & coutumes civiles & militaires de l'Amirauté de la Grande Bretagne; contenant 1. Les anciennes Loix & coutumes navales, qui sont encore en usage. 2. Un extrait des Statuts, qui ont lieu à l'égard des affaires maritimes & du commerce. 3. Les Traités de Marine. 4. L'Histoire critique du commerce & de la navigation depuis Alfred le Grand. 5. L'état présent de la Marine, des Officiers, des Offices, & des Vaisseaux, &c. Avec des Dissertations, des Notes, & des explications pour l'usage des Officiers de Mer, des Capitaines de Vaisseaux, des Matelots, des Marchands, &c. 2 Vol. in 8.



T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. TRAITE' des COQUILLAGES , qu'on trouve sur les Montagnes , par A. LAZARE MORO.	3
II. RECUEIL de FIGURES ANATOMIQUES, par Mr. ALBERT HALLER.	23
III. SERMON prêché à l'occasion de la présence REBELLION en ECOSSE , par l'Eveque d'OXFORD.	33
IV. RECHERCHES sur l'Origine de la Constitution ANGLOISE , par SAMUEL SQUIRE.	52
V. REFLEXIONS sur la mort d'HERODE.	74
VI. LA BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE de DIODORE de SICILE.	104
VII. DU MOUVEMENT IMPULSIF , ou du règne des d'HIPPOCRATE , par Mr. ABRAHAM KAAU-BOERHAAVE.	126
VIII. LE CHEVALIER de ST. GEORGE réhabilité dans sa qualité de JACQUES III.	155
IX. LA CIMBRIE SAVANTE , par Mr. MOLLER.	172
Second extrait.	
X. TRAITE' d'INSECTOLOGIE , par Mr. CHARLES BONNET.	179
XI. EXAMEN des dispositions que St. JACQUES exige de ceux qui demandent à Dieu la SAGESSE.	193
XII. RELATION abrégée d'un VOYAGE fait dans l'intérieur de l'AMERIQUE ME'RIDIONALE , par Mr. DE LA CONDAMINE.	210
XIII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	226

CATALOGUE

DE QUELQUES OUVRAGES

Grecs ou Latins, que J. WETSTEIN.

A fait imprimer nouvellement.

Auctores Mythographi Latini cum integris Commentariis J. Micylli, J. Schefferi & T. Muncikeri: accedunt T. Wopkenfii Emendationes & Conjecturæ, curante van Staveren, 4. cum figuris 1742.

Cæsar's Commentariorum quæ extant, editio priorum omnium emendatio, sine notis, 24. 1746.

Cornelii Nepotis Vitæ Excellentium Imperatorum, sine notis, Editio nova emendatio ac elegantior, 24. 1745.

Diodori Siculi Bibliothecæ Historicæ Libri qui supersunt, interprete Laurentio Rhodomano, ad fidem MSS. recensuit Petrus Wesselingius, atque Stephani, Rhodomani, Urfini, Valesii, Palmerii, & suas adnotationes, cum indicibus locupletissimis, adjecit, folio, 11 Tomi. 1746.

idem opus charta magna, fol.

Homeri Opera omnia Græcè & Latine, accedunt Fragmenta Græca, juxta editionem emendatissimam & accuratissimam Samuelis Clarke, 12. II Tomi 1743.

Homeri Odyssæa, &c. Gr. & Lat. Separatim.

Horatius ex Recensione Heinssii, sine notis, editio elegantissima ac nitidissima, cum Variantibus Bentlei & Sanadonis, 24. 1743.

Livius cum notis integris Vallæ, Sabellici, Rhenani, Gelenii, Loriti, Sigonii, Urfini, Sancti, Gronoviorum, Fabri, Valesii & Perizonii, variorum excerptis, nec non ineditis Gebhardi, Dukeri & alio-

C A T A L O G U E .

aliorum. Curante A. Drakenborch, qui & suas
adjecit, accedunt Supplementa Freinsheimii, 4.
VII Tomi 1738 — 1746.

———— Idem Opus, charta magna, 4.
Luciani Samofatenfis Opera omnia Græcè & Latine,
nova Versione Tib. Hemsterhusii & Jo. Matth.
Gesneri, Græcis Scholiis, ac Notis omnium prox-
imæ editionis Commentatorum, additis Jo. Bro-
dæi, Jo. Jensii, Lud. Kusteri, Lamb. Bosii, Hor.
Vitringæ, Jo. de la Faye, Ed. Leedes, aliisque
ineditis, ac præcipue Solani, Gesneri & Hemster-
husii, curâ Reitzii, 4. III Tomi 1743.

———— Idem opus charta magna, 4.
Martini (Emanuelis) Ecclesiæ Alonenfis Decani,
Epistolarum Libri XII. accedunt Auctoris Vita a
Gregorio Majansio conscripta, nec non præfatio
Petri Wesselingii, 4. cum figuris.

Testamentum Græcum in quo tum selecti Versiculi
1900, quibus omnes Novi Testamenti voces con-
tinentur, asteriscis notantur; tum omnes & singu-
læ voces, semel vel sæpius occurrentes, peculiari
notâ distinguuntur. Auctore Joanne Leusden,
Editio novâ accuratissimè recognita 1740.

———— Idem cum Versione Latinâ
Ariæ Montani, Editio nova ac accuratissima, 12.
Virgilio Maronis Opera cum integris & emendationi-
bus Commentariis Servii, Philargyrii, Pierii. Ac-
cedunt Urfini, Fabricii, Nansii, Musonii, Fabri,
& aliorum ac præcipue Nicolai Heinssii notæ nunc
primum editæ: quibus & suas in omne opus Ani-
madversiones, & variantes in Servium Lectiones
addidit Petrus Burmannus, IV Tomi, 4.

———— idem opus charta magna, 4.
Virgilius ex editione Nic. Heinssii & Pet. Burman-
ni, editio nitidissima & accuratissima sine notis,
24. 1744.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
D'AVRIL, MAI & JUIN.
1746.

TOME TRENTE-SIX.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M D C C X L V I.

(1) POLITICAL

(2) ECONOMIC

(3) SOCIAL

(4) CULTURAL

(5) ENVIRONMENTAL

(6) EDUCATION

(7) HEALTH

(8) LABOR

(9) LAW

(10) RELIGION

(11) SCIENCE

(12) SPORTS

(13) TRAVEL

(14) WEATHER

(15) WILDLIFE

(16) ZOOLOGY

(17) ASTRONOMY

(18) BOTANY

(19) GEOLOGY

(20) METEOROLOGY

(21) OCEANOGRAPHY

(22) PALEONTOLOGY

(23) PHYSICS

(24) CHEMISTRY

BIBLIOTHEQUE

R A I S O N N É E

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai
& Juin, 1746.

A R T I C L E I.

THE HARLEIAN MISCELLANY, or
a Collection of Scarce, curious and entertain-
ing Pamphlets and Tracts, as wel in ma-
nuscript as in print found in the late EARL
of OXFORD's Library, interspersed with
historical, political and critical Notes.

C'est - à - dire :

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de*
Brochures & Traités rares, curieux & amu-
sans, tant manuscrits qu'imprimés, trouvés
dans la Bibliothèque du dernier Comte d'Ox-
FORD. A quoi on a ajouté des Notes his-
toriques, politiques & critiques, une Table des
Pièces & un Index. Vol. I. A Londres chez T.
Osborne, 1744. In 4. de 608 pag. sans la Préface.

LA plupart des Savans doivent connoître de
réputation la fameuse Bibliothèque du feu
Comte d'Oxford, puisqu'il y a trois ans qu'on
Tome XXXVI. Partie II. Q 2 en

en a distribué le Catalogue, & qu'elles s'est vendue publiquement & en détail par le Libraire *Osborne* qui l'avoit achetée en gros des Héritiers du Comte, pour une très petite partie de ce qu'elle avoit coûté. Elle consistoit en plus de cent mille Auteurs; & l'on n'avoit épargné ni soins ni dépenses pour l'enrichir de tout ce qui se pouvoit trouver de plus rare & de plus estimé, soit en Manuscrits, soit en premiers essais d'impression & autres Morceaux précieux. Mais quoiqu'on s'attachât sur-tout au grand & au beau, on ne négligeoit pas les moindres choses. Le Comte rassembloit avec soin toutes les Pièces fugitives qu'on mettoit au jour, & il conservoit celles qui lui paroissoient avoir un certain mérite. Il s'en est trouvé parmi ses Livres un nombre prodigieux, & c'est pour faire part au Public de ce Trésor caché que Mr. *Osborne* a pris la résolution d'en composer des Volumes, dont quelques-uns sont déjà imprimés à la faveur d'une Souscription. On trouve à la tête de ce premier Tome, une Préface de huit pages, où le Libraire parle de son Projet, indique les sources du grand nombre de Brochures qui paroissent ici, & montre l'intérêt que l'on a de les conserver.

Il n'y a point de Païs dans le Monde, où l'on soit plus libre de dire & d'écrire ce qu'on pense qu'en Angleterre. Cette liberté donne occasion à ceux qui se sentent nés avec quelques talens, de s'exercer sur différens sujets & de publier à leur gré, leurs réflexions & leurs découvertes. Et certainement on peut dire qu'un Païs libre, témoin l'ancienne Grèce, est la source
du

du beau génie & du savoir, au-lieu que l'un & l'autre languissent par-tout ou les Langues & les Plumes sont retenues captives sous les Loix gênantes d'un pouvoir arbitraire. Mais outre cela, la forme même du Gouvernement, qui permet à tout le monde de prendre connoissance des mesures publiques & d'en demander compte aux Supérieurs, & les différentes Religions qui y sont tolérées & qui ont toutes des ennemis & des défenseurs, font naître un prodigieux nombre d'Ecrits, où il y a souvent des choses très curieuses & très intéressantes qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & dont cependant il n'y a pas d'apparence que les Historiens de nos jours transmettent rien à la Postérité. Au reste, on n'a suivi dans ce Recueil, ni l'ordre des tems, ni l'ordre des matières; on craindroit de plaire à trop peu de personnes à la fois: sur-tout l'ordre des matières empêcheroit qu'on ne fît usage des Brochures qui paroissent journellement & qui paroîtront dans la suite. On laisse donc, avec *Photius*, aux Lecteurs le soin de ranger eux-mêmes les Pièces sous tels Chefs qu'ils jugeront à propos.

Voici en abrégé les Titres des Brochures contenues dans ce premier Volume.

1. Raïsons pour élever *Robert Harley* (a) à la Dignité de Pair du Royaume.
2. Essai sur l'origine & les fins de la Magistrature.
3. Discours du Roi *Jacques I*, tant à son fils qu'au Parlement, où il marque la différence qu'il y a entre un Roi qui gouverne suivant les Loix, & celui qui regne en Tyran, sans suivre d'autre règle que son bon-plaisir.

4. L'ex-

(a) C'est le même Comte d'*Oxford*, dont il est ici question. C'étoit sous la Reine *Anne* en 1711.

246 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

4. L'excellence du Gouvernement Monarchique quand il est soumis aux Loix.
5. Lettre de l'Empereur au Roi *Jaques II*, à St. Germ.
6. Discours de *Richard*, Fils d'*Olivier Cromwell*, au Parlement, & la dernière Lettre qu'il lui écrivit.
7. Divers complots de plusieurs Jésuites pour rétablir le Papisme en Angleterre sans tumulte.
8. Les Prot. anatématisés & mis à l'interdit par le Pape.
9. Cas présent de l'Angleterre (en 1690), & de l'intérêt Protestant.
10. La Prééminence & la Généalogie du Parlement.
11. Effets funestes de la conduite déraisonnable de ceux qui tâchent à mettre mal le Roi & ses Ministres, dans l'esprit du Peuple, en 1641.
12. Raisons en faveur de l'Arrêt qui exclut le Duc d'*Tork* de la Couronne.
13. Le consciencieux *Robin*, ou la conscience bannie de tout le Royaume. Pièce en vers.
14. Adresse du Parlement au Roi, où l'on expose les motifs qu'a la Nation de déclarer la Guerre à la Fr. 1689.
15. Justification de Machiavel, touchant les crimes d'impiété & d'Athéisme, &c.
16. Histoire de l'infortuné *Edward II*.
17. Lettre à Mr. *Serjant* Prêtre, touchant l'impossibilité de rétablir le Papisme en Angleterre.
18. Le danger apparent d'une Invasion, &c. 1701.
19. Comédie de *Jean Baptiste* prêchant dans le Désert; écrite en Vers par *Jean Bale* en 1538.
20. Ordre du Duc de *Médina* pour être observé sur la Flotte invincible pendant le Voyage, &c. 1588.
21. Discours sur la défaite de la même Flotte, 1690.
22. Détails des débris & naufrages, &c.
23. Copie d'une Lettre écrite d'Angleterre à l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, concernant les fausses idées qu'on se forme de la Mer, des dispositions des Anglois par rapport au Gouvernement.
24. Exhortation adressée aux Anglois, pour les engager à prendre la défense de la Reine & de leur Patrie contre la fameuse Invasion d'Espagne.
25. Partie de Cartes, où les Souverains de l'Europe sont les Acteurs.
26. Loix ironiques.
27. *Jean Reynard* délivré d'esclavage.
28. L'état présent de l'Europe languissante à cause du
pou-

pourvoir exorbitant de la France, 1689.

29. Droits de la Maison d'Autriche à la Couronne d'Espe

30. Faux pas fait à Dunkerk, ou cri de harrau sur le pré-
rendu Prince de Gales, 1708. Pièce en Vers attribuée au Doc-
teur *Swift*.

31. Mémoires du Règne de la Reine *Maria*.

32. La Vie & la Mort du fameux *Robert C. d'Essex*, 1646;

33. Anciennes coutumes d'Angleterre.

34. L'état présent de la Chrétienté, & l'intérêt de l'An-
gleterre par raport à la France.

35. Relation du Grand Mogol.

36. Paradoxe, ou les Habitans de l'Île de Madagascar,
les plus heureux du monde.

37. Discours de *Miles Corbet* au Parlement, 1647.

38. Les Anglois exhortés à rentrer sous l'obéissance du
Roi *Charles*, 1660.

39. Taxe imposée par le Parlement.

40. Histoire de la Vie & de la Mort d'*Olivier Cromwell*.

41. Le monde trompé dans *Olivier Cromwell*.

42. Les causes des Guerres entre la France & l'Angleter-
re depuis *Gaillaume I.*, jusques à *Gaillaume III.*

43. La vieille méthode Françoisse de ménager les Traités.

44. Étranges aventures de deux Pèlerins Anglois, en
allant à Jérusalem, 1616.

45. Lettre anonyme dispersée dans la Flotte Angloise
en 1673.

46. Invitation à la gloire par un jeune Officier de l'Ar-
mée; Pièce en Vers, 1673.

47. L'Eur. esclave quand l'Emp. est dans les fers, 1713.

48. Caractère d'un Courtisan disgracié.

49. Lettre du Pape au Prince d'Orange, contenant quel-
ques ouvertures touchant un accommodement entre l'E-
glise d'Angleterre & celle de Rome.

50. Les abus des Mariages olandestins, & les remèdes
qu'on pourroit y apporter.

51. Lettre singulière d'un Quacre à un autre Quacre.

52. Discours de la Reine *Elizabeth* à son dernier Parle-
ment, 1601.

53. Relation de ce qui s'est passé dans une Assemblée
solennelle de Juifs, pour examiner les Ecritures touchant
le Christ.

54. L'Art de la bonne Oeconomie.

55. Projet pour faire la Guerre avec succès contre les
Francois & les Espagnols en Amérique.

248 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

56. Procès fait dans un Conseil de Guerre contre *Richard Kirkby*, Colonel, *Jean Constable*, *Cooper Wade*, *Samuel Vincent* & *Christophe Fogg*, Capitaines, 1703.
57. Acte par lequel *Jane* fut proclamée Reine d'Ang.
58. L'Esprit du Roi *Guillaume*, 1711.
59. Description de *St. Sébastien*.
60. *Edonore Rumin* fameuse Cabaretière. Pièce en Vers, 1624.
61. Discours où l'on fait voir que la France peut être mise à la raison.
62. Discours de la Reine *Elizabeth* au Parlement, touchant l'Invasion projetée par *Henri II*, Roi d'Espagne.
63. Liste des Monastères, Couvents de Filles, & Collèges appartenans aux Anglois Papistes, dans les Pais Etrangers, 1700.
64. Question Physique touchant le Coq, savoir si son cri fait peur au Lion.
65. Discours où l'on examine jusqu'où l'on doit porter la soumission à l'Autorité suprême.
66. L'Expédition du Prince d'Orange en Angleterre.
67. Acte de Parlement pour exclure du Trône tout Successeur Papiste. L'an 27 du Règne d'*Elizabeth*.
68. Histoire abrégée de la succession de la Couronne d'Angleterre.
69. Avis à un Soldat, &c. 1680.
70. Lettre sur le jeu des Echecs.
71. Dialogue entre les Villes de Londres & de Paris; Longue Pièce en Vers.
72. Conversation entre deux Vicaires de Paroisse.
73. Projet pour perfectionner l'Educacion des Enfans dans les Ecoles & les Universités.
74. Le triomphe du savoir sur l'ignorance & de la vérité sur le mensonge, ou réponse à 4 Questions: si les Universités sont nécessaires; Qu'est-ce qu'un Hérétique? S'il est permis de négliger les Eglises pour fréquenter des Assemblées particulières; Si un simple Laïc peut prêcher.
75. Essai sur l'Ecriture & sur l'Art de l'Imprimerie. Traduction de l'Anthologie; Pièce en Vers.
76. Histoire Naturelle du Café, du Thé, du Chocolat & du Tabac, 1682.
77. Reflexions sur la Vie & sur la Mort, par le Baron *Jean Feuwick* qui eut la tête tranchée pour crime de haute Trahison le 28 Janvier 1697.
78. La manière de faire les Chevaliers du Bain.

79. Recherche des causes du mauvais succès de nos Florides, 1707.
80. Description du fameux Royaume de *Macaria*, 1641.
81. Essai sur les Eaux du Tunbridge.
82. Réflexions sur l'Invasion dont la France menace l'Angleterre, 1692.
83. Le danger des Parlemens mercénaires.
84. Nouveau Miroir pour le Royaume, 1690.
85. Vie de l'Imposteur *Muggleton*.
86. Discours en Vers sur la Vie & la Mort du Docteur *Benner* ci-devant Evêque de Londres, 1569.

Le Lecteur sent bien qu'il ne doit pas s'attendre à des Analyses de chacune de ces Pièces ; la chose n'est pas praticable. Nous nous bornerons à trois ou quatre de celles qui nous paroissent les plus intéressantes, sur-tout par rapport aux circonstances du tems. La première pièce qui s'offre, c'est No. 2. Essai sur l'Origine & les Fins de la Magistrature, ou Justification de la conduite des Anglois en 1688. Le dessein de l'Auteur est de montrer que leur procédé, en apellant le Prince d'Orange à leur secours, est conforme au Droit de la Nature & des Gens.

Faute de bien connoître en quoi consiste l'Autorité Souveraine, on tombe en deux extrémités également dangereuses, soit qu'on donne au Peuple une si grande liberté que le Souverain devenant le jouet de leurs volontés, ne puisse pas remplir ses fonctions ; soit qu'on donne au Magistrat (c'est-à-dire au Roi) un Pouvoir si étendu, que les Sujets n'ayent rien en leur possession qui ne dépende du caprice d'un Monarque insatiable. Pour tenir un juste milieu, il faut considérer la Magistrature telle que Dieu l'a établie d'abord, & exemte de la corruption qu'elle

a contractée depuis , par l'ambition, l'orgueil & l'avarice de ceux qui en ont été revêtus. A la considérer dans son origine, " c'est un Pouvoir délégué de Dieu, pour maintenir l'ordre, récompenser la vertu, & punir le crime : Pouvoir dont tout Peuple indépendant est libre de faire l'application ". Sans doute que dans les premiers âges du Monde Dieu le gouvernoit directement par lui-même ; mais dans la suite, il jugea à propos de s'établir des Lieutenans à qui il communiqua quelques rayons de Sa Majesté divine pour leur concilier le respect & l'obéissance des Peuples. Mais ce qu'on doit sur-tout admirer, c'est qu'en établissant ce Pouvoir suprême, Dieu ne s'est pas moins proposé le bonheur des hommes que sa propre gloire, afin que nous trouvions notre intérêt à obéir, c'est-à-dire, la sûreté de nos biens & de nos personnes, sur laquelle on ne peut pas compter dans l'état d'indépendance absolue où le plus foible est toujours la victime du plus fort. C'est-là ce qui a engagé les hommes à s'unir en Société, à faire des Loix, & à s'établir un ou plusieurs Chefs pour les mettre en exécution. Ces premiers Rois ou Magistrats ne commandoient rien que de juste, d'honnête & d'utile. Leurs vertus & leur courage les élevoient à leurs dignités & les y maintenoient ; bien loin de chercher les moyens de réduire leurs Sujets à l'esclavage, ils n'oublioient jamais que le Peuple ne leur avoit cédé sa liberté que pour être plus heureux. Qu'on lise l'Histoire sacrée ou l'Histoire profane, on n'y verra point d'autre origine de la Magistrature.

Quand

Quand on se fut agrandi, & qu'on commença à fonder des Empires, on établit diverses sortes de Gouvernement, suivant les différentes inclinations des Peuples. On appelloit *Gouvernement despotique* celui d'un Conquérant qui donnoit des loix à un Peuple conquis; & *Gouvernement limité*, lorsqu'un Peuple libre cédoit sa liberté à de certaines conditions qui en étoient les *Loix fondamentales*. Cette espèce de Souveraineté se donnoit ou à une Famille illustre, qui avoit rendu de grands services à la République, ou seulement à une Personne, à vie. Les Droits attachés à une Couronne sont plus ou moins étendus, à proportion de ce que le Peuple s'est réservé. Un Roi aura le pouvoir de faire la Paix ou la Guerre, sans avoir celui de lever des Subsidés. Quelquefois le pouvoir législatif se partage entre le Roi & le Peuple; comme en Angleterre. Le pouvoir qu'un Peuple se réserve, s'appelle *Liberté*: elle est *tacite* à l'égard de la Religion, de la vie & des biens; *expresse* à l'égard de certains Privilèges, soit que le Peuple se les soit réservés par la première Constitution, soit qu'ils aient été accordés dans la suite par les Rois mêmes. Ces Droits ont toujours été pour les Princes une pierre d'achoppement, quoique le Sujet y ait des prétentions aussi justes que celles qu'ils ont à leurs couronnes; & tout Monarque qui les envahit, rompt toute la Constitution & perd son titre, puisque l'un & l'autre est également fondé sur les mêmes Loix. Envain voudroit-il se disculper sur ce que son Autorité vient du Ciel; le Maître de l'Univers a établi la Royauté pour le bien, & non pas

pas pour la destruction des hommes ; quiconque va au-delà de sa commission , en maltraitant le Troupeau , au-lieu de le protéger , n'est point le Député de Dieu ; c'est au contraire l'Ennemi commun du Genre-humain. La violation de la propriété des Sujets , s'appelle Tyrannie. Un Prince devient Tyran lorsqu'il usurpe une Couronne à laquelle il n'a aucun droit , ou lorsque foulant aux piés les Loix fondamentales de l'Etat , & méprisant le Bien public , il gouverne à sa fantaisie. La Tyrannie est la condition la plus misérable dans laquelle une République puisse se trouver : elle romt l'union entre le Roi & le Sujet , & elle les expose l'un & l'autre aux calamités d'une Guerre civile , & au malheur de tomber sous la Domination d'une Puissance étrangère.

Alors , quel parti prendre ? Se soumettra-t-on paisiblement au joug , ou prendra-t-on les armes contre le Souverain ? La Révolution présente ranime la dispute. Mais si je peux montrer que la résistance est quelquefois permise , il me sera facile de prouver qu'il étoit également juste & nécessaire que les Anglois prissent les armes pour défendre leur Religion , leurs Loix & leur Liberté , & j'aurai justifié ma Nation des accusations graves qu'on lui intente , de trahison & de rebellion.

On peut résister au Magistrat civil par les armes , ou en le déposant , ou en le faisant mourir. Ce dernier parti est trop violent , mais on peut faire usage des deux autres moyens. Pour en venir à cette extrémité , il faut que la Tyrannie soit bien constatée , avoir inutilement employé

ployé les remontrances & les supplications, & que la République soit évidemment en danger d'être renversée; enfin il faut être moralement assuré de la réussite des mesures qu'on prend. On demandera, qui sera Juge des actions du Prince, pour décider quand son Gouvernement est dégénéré en Tyrannie? Si c'est le Prince lui-même; il sera partial: si c'est le Peuple, il est à craindre qu'il n'interprète mal la conduite du Souverain. Pour éviter ces deux inconvéniens, il faut consulter les Loix fondamentales de l'Etat, suivant lesquelles, le Souverain Magistrat a promis de gouverner, & qui lui sont connues aussi-bien qu'au Peuple, puisqu'elles sont la règle du Gouvernement de l'un, & la mesure de l'obéissance de l'autre.

Montrons à présent que le Gouvernement d'Angleterre étoit dégénéré en Tyrannie, & qu'on a eu toutes les raisons du monde de prendre les armes contre *Jacques II.* Ce Prince introduisoit le Papisme si contraire à nos Loix; il faisoit tous ses efforts pour changer la Constitution & pour absorber nos Privilèges par un pouvoir arbitraire. 1. En usurpant la liberté des Parlemens. 2. En établissant des Séminaires de Prêtres & de Jésuites dans les principales Villes de ses Etats. 3. En s'arrogeant le pouvoir de dispenser des Loix, & d'en faire de nouvelles. 4. En employant la violence pour faire rentrer les Protestans sous le joug de Rome. 5. En entretenant un Résident à Rome, & en recevant un Nonce du Pape, au grand scandale des Protestans & de tous les bons Anglois. 6. En publiant faussement que la Reine étoit enceinte, pour
avoir

avoir occasion, dans le tems de son acouchement prétendu, de supposer un fils étranger, afin d'ôter à la Nation l'espérance de voir la Couronne sur la tête d'un Prince Protestant. Des infractions si notoires des Loix les plus importantes faisoient assez voir que toute la Constitution alloit être renversée, & avec elle notre Religion & nos Libertés, & que par conséquent il étoit juste d'avoir recours à la force. Mais le Roi lui-même a justifié le procédé des Anglois; il a montré son caractère à découvert en s'enfuiant en France où tant de sang Protestant vient d'être répandu avec une barbarie & une cruauté sans exemple. Ignore-t-il l'aversion naturelle que ses Sujets ont pour la Nation Françoisse, & les jalousies que leur donnent ses liaisons extraordinaires avec un Monarque dont il copioit la méthode pour détruire la Religion Protestante & gouverner despotiquement?

L'Ecrit du N.65 a beaucoup de raport à celui-ci. On y examine l'étendue de la soumission à l'Autorité suprême, & les fondemens en vertu desquels il peut être juste & nécessaire que des Sujets défendent leur Religion, leur Vie, & leurs Libertés. On y pose d'abord des Principes, & on en fait ensuite l'application. L'homme est né libre, suivant la Loi naturelle; il est le maître de conserver sa vie, il tâche à la conserver & Dieu même lui en fait un devoir. Ce devoir suppose qu'il est permis de repousser par la force un violent Agresseur, ou de tirer vengeance de celui qui nous attaque si secrettement que nous n'avons pu le prévenir, ou avec tant de supériorité que nous n'avons pu lui résister. Il n'y a guère

à guère de règles à prescrire dans le premier cas ; mais dans le second, on peut prendre son tems & agir suivant de certaines règles, pour avoir réparation du tort qu'on a souffert. „ Ainsi „ la Société civile dans sa première origine, est „ un accord fait entre un certain nombre de Per- „ sonnes, par lequel ils résignent à un seul ou „ à plusieurs, le Droit naturel qu'ils ont de de- „ mander réparation, soit en Justice de Parti- „ culier à Particulier, soit par la voie des ar- „ mes à l'égard d'un Peuple voisin”. Ce Corps de Particuliers réunis peut céder simplement le pouvoir de faire exécuter les Loix, & se réserver l'autorité de les abolir ou d'en créer de nouvelles. Comme une Personne peut s'obliger envers une autre à de certaines conditions, de même un nombre considérable de Particuliers peuvent faire leurs conditions à l'égard du Prince auquel ils se soumettent ; nous ne voyons point que la Religion naturelle lui donne aucune autorité ; on ne doit donc pas juger de l'étendue de son pouvoir par les Titres de Roi & de Souverain qu'on lui attribue, mais par les Loix & les Conventions auxquelles il s'est lui-même soumis.

Certainement, Dieu peut établir qui il lui plaît pour gouverner les Hommes ; mais s'il le fait, il faut qu'on en ait une Révélation bien expresse ; autrement un Usurpateur heureux pourroit alléguer la volonté de Dieu. Les Exemples du Vieux Testament ne font rien ni pour ni contre. Dieu avoit donné directement le País de Canaan aux Israélites ; il s'étoit réservé le Droit de nommer les Rois & de les déposer, &

il faisoit connoître sa volonté par les Prophètes ou par des Révélations extraordinaires : cela n'a aucun rapport à nos circonstances. Le Nouveau Testament propose simplement des règles de Justice, d'Ordre & de Paix, sans parler d'aucune forme de Gouvernement. Si la Religion Chrétienne a été persécutée par les Empereurs Payens durant les trois premiers Siècles, & que les Chrétiens n'aient fait aucune résistance, cela ne conclut rien par rapport à nous ; le Paganisme étoit alors la Religion dominante établie par la Loi.

Appliquons ce qui vient d'être dit, à notre Gouvernement. Et puisque pour en déterminer la nature, on ne peut avoir recours ni aux spéculations sur le Pouvoir suprême, ni aux exemples pris de l'Ecriture, il en faut juger par les Constitutions expresses, par les usages établis d'ancienneté, & par le serment prêté par les Sujets. Or suivant nos Constitutions fondamentales, le Roi n'a que le pouvoir de faire exécuter les Loix, & il partage avec le Parlement le Pouvoir Législatif : voilà les bornes & l'étendue de son autorité. Si, par exemple, le Roi met des taxes sur son Peuple sans le consentement du Parlement, il passe les limites de son pouvoir, & ceux qu'il établit pour lever ces impôts par force, doivent être regardés comme autant de Voleurs, auxquels il est permis de résister par le seul principe de la conservation de soi-même. Nous sommes un Peuple libre ; nos Libertés & nos Biens nous sont assurés par des Loix expresses ; cela suppose qu'il nous est permis d'avoir recours aux moyens de les conserver contre tout attentat. On

On objecte que nos Loix donnent au Roi seul, le pouvoir militaire, & que c'est renverser les Loix que de prendre les armes contre lui. Mais quoiqu'un Fils doive une entière obéissance à son Père, n'y a-t-il pas des cas exceptés où il peut lui défobéir, que dis-je ? où il le doit. Lorsque deux Loix semblent se contredire, il faut leur donner un sens qui les concilie. Voici une Loi qui assure expressément les Libertés & les Privilèges de la Nation ; & en voila une autre qui semble exiger qu'on ne résiste point à celui qui veut les envahir. Si cette dernière Loi se prend à la lettre, nous ne serons libres qu'autant qu'il plaira au Souverain. Mais puisque la conservation de nos Libertés & de notre propriété, est le but principal de notre Constitution, il est évident qu'il n'est défendu de résister au Souverain que lorsqu'il exerce le pouvoir qu'il a de faire exécuter les Loix. Quoi ! Nos Législateurs auroient fait une Loi par laquelle ils auroient absolument renoncé à ce qu'ils se propoisoient sur-tout de conserver ? Qu'est-ce que le Roi ? C'est un Prince revêtu de la dignité Royale par les Loix. Dès que le Roi renverse ces Loix fondamentales en vertu desquelles il est revêtu de son Autorité, il détruit cette même Autorité, puisqu'il en sape les fondemens, & il cesse d'être Roi ; par conséquent on peut prendre les armes contre lui & le traiter comme un Usurpateur.

L'Auteur montre enfin que c'étoit le cas de *Jacques II*, & il le prouve en rapportant les divers actes de Tyrannie qu'il exerçoit contre ses Sujets dont il vouloit faire un Peuple d'Esclaves.

Tome XXXVI. Partie II. R Nous

Nous ajouterons ici comme une Pièce curieuse & qui vient au Sujet, la Traduction de la Lettre que l'Empereur écrivit à ce malheureux Prince, en réponse à celle qu'il en avoit reçue de St. Germain.

LEOPOLD, &c.

„ Nous avons reçu par le Comte de *Carling-*
 „ *ford* votre Envoyé en notre Cour, les Let-
 „ tres de V. M. datées de St. Germain le 6 de
 „ Février dernier, par lesquelles vous nous
 „ aprenez l'état où V. M. est réduit; que d'a-
 „ bord après le débarquement du Prince d'O-
 „ range, ayant été abandonné de votre Armée,
 „ de vos Domestiques, même de ceux en qui
 „ vous étiez obligé de vous confier, & de la
 „ plupart de vos Sujets, vous vous étiez vu
 „ forcé de pourvoir à votre sûreté par une fui-
 „ te précipitée & d'aller en France vous mettre
 „ à couvert & chercher de la protection; en-
 „ fin que vous souhaiteriez que nous vous ai-
 „ dassions à recouvrer vos Royaumes. Nous
 „ pouvons assurer V. M. qu'aussitôt que nous
 „ aprimes que vos affaires prenoient ce mauvais
 „ tour, nous en fumes touché non-seulement
 „ d'un sentiment ordinaire d'humanité, mais
 „ encore des plus vives impressions proportion-
 „ nées à l'affection sincère que nous vous avons
 „ toujours témoignée; & nous avons été pé-
 „ nétré de douleur en voyant que la même ca-
 „ tastrophe que nos tristes réflexions nous a-
 „ voient fait prévoir (quoique nous espérassions
 „ de meilleures choses) vous étoit enfin arri-
 „ vée. Si Votre Majesté avoit ajouté foi aux re-
 „ mon-

„ montrances salutaires que le Comte de *Kau-*
 „ *nitz* vous faisoit de notre part, plutôt qu'aux
 „ trompeuses insinuations de la Cour de Fran-
 „ ce, dont le but principal étoit, en fomentant
 „ des divisions entre vous & votre Peuple,
 „ d'insulter avec plus de sûreté le reste des Prin-
 „ ces Chrétiens; & si V. M. s'étoit servi de ses
 „ Forces & de son Autorité pour s'opposer aux
 „ infractions de la Paix de laquelle vous êtes
 „ Garant par le Traité de Nimègue, & qu'à cet
 „ effet vous fussiez entré en consultation avec
 „ nous & avec tels autres qui ont sur ce sujet
 „ les mêmes justes idées, nous sommes véri-
 „ tablement persuadé que par ces moyens, vous
 „ auriez en grande partie calmé les esprits de
 „ vos Sujets déjà fort irrités par l'aversion qu'ils
 „ ont pour notre Religion (a), & la Paix au-
 „ roit été conservée dans vos Royaumes, aussi-
 „ bien que dans l'Empire Romain. Mais que
 „ V. M. juge elle-même si nous sommes à
 „ présent en état de lui donner aucun secours.
 „ Non-seulement nous sommes engagé dans
 „ une Guerre avec les Turcs, mais en même
 „ tems nous sommes injustement & cruelle-
 „ ment attaqués par la France, contre la foi
 „ des Traités, parce qu'elle s'est crue assurée
 „ de l'Angleterre (b). Et l'on ne doit point
 „ dissimuler que les plus grands maux qui aient
 „ ja-

(a) Qui s'est établie par tant de moyens injustes & cruels, & que vous vouliez leur faire embrasser par force, en l'introduisant malgré les Loix.

(b) Sous un Prince qui pour s'asservir ses Sujets se faisoit lui-même Tributaire & Vassal de la France.

„ jamais été faits à Religion (a), ne sont point
 „ venus d'ailleurs que de la France, qui croit
 „ non-seulement qu'il lui est permis de faire
 „ des Lignes perfides avec les ennemis jurés
 „ du Christianisme (b), tendantes à notre des-
 „ truction & à celle de tout le monde Chré-
 „ tien, afin de rendre inutiles les efforts que
 „ nous faisons pour la gloire de Dieu, & d'ar-
 „ rêter des succès qu'il a plu au Tout-puif-
 „ sant de nous donner jusqu'à présent; mais
 „ outre cela les François entassent perfidie sur
 „ perfidie dans l'enceinte même de l'Empi-
 „ re (c). Les Villes Impériales qui s'étoient
 „ rendues à des conditions dont le *Dauphin* lui-
 „ même avoit signé les Articles, ont été épuif-
 „ sées par des contributions exorbitantes; après
 „ les avoir épuisées, on les a pillées, & après
 „ les avoir pillées on les a brulées & rasées.
 „ Les Palais des Princes qui, dans tous les tems,
 „ même dans les Guerres les plus animées, ont
 „ été respectés, sont aujourd'hui brulés jus-
 „ qu'aux fondemens. On pille les Eglises, &
 „ ceux qui se soumettent volontairement à leur
 „ joug, sont traités avec la dernière barbarie
 „ & trainés ça & là comme des Esclaves. Bref,
 „ ils se sont si bien accoutumés à commettre
 „ toute sorte d'insolences & de cruautés, qu'ils
 „ s'en font un divertissement par-tout où ils
 „ se trouvent, mais sur-tout dans les Pais Ca-
 „ „ tholi-

(a) Le Papisme.

(b) Les Turcs.

(c) Cela ne représente-t-il pas exactement la condui-
te que les François ont tenue en Allemagne dans ces
derniers tems?

„ tholiques , où ils surpassent de bien loin les
„ cruautés des Turcs mêmes. Ce qui nous a-
„ yant mis dans la nécessité absolue de nous
„ mettre en sureté & le Saint Empire Romain ,
„ non moins contre la France que contre les
„ Turcs , nous vous croyons trop équitable
„ pour ne pas convenir aisément que nous ne
„ sommes pas à blâmer de faire nos efforts pour
„ nous procurer par une juste Guerre une su-
„ reté que nous n'avons pu obtenir de tant de
„ Traités ; & si pour y parvenir , nous prenons
„ les mesures nécessaires afin de nous défendre
„ & nous préserver aussi-bien que ceux qui
„ ont avec nous les mêmes intérêts. Il nous reste
„ à prier Dieu qu'il dirige toutes choses pour
„ sa gloire , & qu'il veuille accorder à Votre
„ Majesté de vraies & solides consolations dans
„ votre grande calamité. Nous vous embras-
„ sons avec une tendresse fraternelle”.

A Vienne le 9 d'Avril 1689.

Je ne saurois m'empêcher d'ajouter encore quelque chose touchant un *Discours Politique* (61) *sur les affaires présentes de l'Europe, où l'on veut prouver qu'on peut réduire l'illustre Monarchie de France à des termes d'une grande modération* : tel est le Titre. Il seroit bon qu'on en fit une nouvelle Edition en particulier ; car quoique cette Pièce regarde l'année 1690, elle semble faite exprès pour les circonstances du tems présent : j'en vais donner un abrégé, mais très succinct.

Le dessein d'établir une Monarchie universelle a été la cause de bien du sang répandu.

L'Espagne y a longtems aspiré ; ensuite la France, ce qui les a rendues tour à tour bien funestes à la Paix de l'Europe. Mais l'Espagne ayant échoué plusieurs fois, semble s'être désistée de ce projet & l'avoir abandonné à la France, qui le suit actuellement avec beaucoup de succès.

1. Elle a fort agrandi ses Domaines qui sont contigus & serrés.
2. Elle a réduit au silence & à la soumission tous les Seigneurs qui avoient part au Gouvernement.
3. Elle a abrogé le pouvoir des Parlemens, & son Roi s'est rendu despotique.
4. Ses forces navales sont fort accrues, & pour les augmenter encore, elle tâche à réduire la Hollande à une espèce de Fief de sa dépendance, pour se servir de leurs Vaisseaux à son gré, & elle travaille à s'emparer des Pais-Bas Espagnols.
5. Enfin elle étend tous les jours ses Frontières par de nouvelles conquêtes : voilà l'état de la France par raport à ses forces & à ses progrès. Quoique les François eussent fait la Paix, ne croyez pas pour cela qu'ils eussent changé de but ; ce qu'ils commencent dans la Guerre, ils le continuent dans la Paix. Ils n'avoient point d'autre dessein que d'engager leurs Ennemis à mettre bas les armes & à rompre leur confédération, & d'empêcher l'Angleterre d'y entrer, afin d'insulter tout le monde dans une Paix mille fois plus tyrannique que la Guerre d'un Ennemi généreux, & afin que le Monde insulté ne pouvant plus supporter leur insolence, il naisse de cette Paix une nouvelle Guerre. Car un Prince qui veut faire de grandes conquêtes, doit faire des Guerres courtes & les renouveler.

„ sou-

„ souvent. Ils n'attaqueront pas la Hollande
 „ cette année, parce que la Flandre leur barre
 „ le passage; outre cela, ils iront doucement
 „ jusques à la fin de l'Eté, de peur" *d'éveiller
 les Hollandois du sommeil où les retiennent leurs
 esprits fatigués & leur humeur négociante.*

Pour savoir les mesures que les François prendront, il n'en faut pas juger par les bruits qu'ils font courir pour donner le change au monde, mais il faut examiner par les règles de la prudence, ce que nous ferions si nous étions à leur place. Surquoi je dis qu'ils s'empareront du reste des Pais-Bas, sur-tout d'Ostende & de Nieuport, & ensuite ils tourneront leurs armes contre l'Empire. Chacun doit prévoir les fâcheuses conséquences de tout cela, par raport à l'Angleterre, lorsque la France sera Maitresse de toute la Côte opposée. „ Pour la Hollande, „ il suffit de dire que si elle laisse perdre les Pais-Bas, la France réclamera non-seulement les „ conquêtes & les domaines de cette République en Flandre & en Brabant, mais encore „ elle pourra faire revivre le Titre de la Maison de Bourgogne aux XVII Provinces. „ Quoiqu'il en soit, la République aura un fort „ méchant voisin". D'où je conclus qu'il est de l'intérêt de l'Angleterre & de la Hollande de ne pas souffrir que la France s'empare du reste des Pais-Bas, & de lui faire rendre ce qu'elle a déjà pris. Pour cet effet, il faut que les Anglois & les Hollandois fassent une Ligue avec leurs Confédérés.

Voici une règle que donne Machiavel, à l'occasion du commencement de la Guerre entre

les Latins & les Romains : " Que dans toutes
 „ les consultations , le meilleur parti , c'est d'al-
 „ ler d'abord au fait , & de décider sans hési-
 „ ter & rester trop longtems en suspens ". La
 raison qu'il en donne est prise de l'Histoire Ro-
 maine. „ C'est que les Républiques foibles sont
 „ généralement irrésolues & mal avisées , en
 „ prenant leurs mesures moins par choix que
 „ par nécessité ; que c'est le propre des Etats
 „ foibles de faire tout à contretems , & de ne rien
 „ faire de bien que malgré eux , étant destitués
 „ de prudence. Ces Etats foibles & irrésolus
 „ prennent rarement de bons conseils , à moins
 „ qu'ils n'y soient contraints , parce que leur
 „ foiblesse ne leur permet pas de délibérer sur
 „ une chose douteuse ; & si ce doute n'est pas
 „ écarté par une violente nécessité , ils n'en vien-
 „ nent jamais à une bonne résolution , mais ils
 „ restent toujours en suspens. C'est le défaut
 „ particulier des Princes & des Gouvernemens
 „ foibles & sans prévoyance , d'être lents &
 „ temporiseurs , aussi bien qu'indéterminés dans
 „ leurs conseils ; & l'un n'est pas moins dan-
 „ gereux que l'autre ”.

L'Auteur finit en conseillant de serrer l'union
 intérieure dans chaque Etat pour donner plus de
 force à la confédération entre les Puissances ;
 de mettre sur pié de nombreuses Armées , &
 d'équiper de bonnes Flottes ; & il montre , fon-
 dé en particulier sur le courage & l'intrépidité
 de l'Infanterie Angloise , les heureux succès
 qui en résulteront.

A R T I C L E II.

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ Βιβλιοθήκης ιστορικῆς τὰ σωζόμενα.

C'est - à - dire :

La BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE de DIODORE de SICILE par Mr. WESSELING. Second Extrait (a).

EN revenant à *Diodore* de Sicile, nous admirons la belle variété des choses qui font l'ornement de cette nouvelle Edition, & qui la distinguent de toutes les autres. Nous trouvons les Notes de Mr. *Wesseling*, que nous avons lues avec le plus grand plaisir du monde, également savantes & judicieuses. Il y a des Notes Critiques, qui expliquent les manières de parler de l'Auteur, il y en a pour corriger le Texte, soit sur des MSS. soit par des conjectures; d'autres expliquent les choses, dont il est parlé; d'autres ajoutent des citations des anciens Auteurs, & nous exposent les mœurs des Peuples dont il est fait mention dans *Diodore*; enfin il y en a un grand nombre qui servent à éclaircir la Chronologie & la Géographie. Il est juste d'en tirer quelques échantillons, pour faire voir d'autant plus clairement combien de soins le savant Editeur y a pris : mais il est à craindre que le Grec, que nous ferons indis-

(a) Le premier se trouve à la pag. 104 de ce Tome.

penfablement obligés de citer , n'effarouche la plupart des Lecteurs de cette Bibliothèque. Nous nous hazarderons cependant de choisir quelques passages remarquables, dont il s'en trouve une infinité, & d'y joindre auffi peu de Grec qu'il fe pourra.

On trouve dans *Diodore* (a) une Infcription, copiée, à ce qu'on prétend, d'une Colonne qui fe voyoit à Nyfe Ville d'Arabie. Dans cette Infcription *Osiris* dit entre autres chofes : καὶ βλαστὸς ἐκ καλλῆ τε καὶ ἰσχυρῆς σάου σπέρματος, συγκυνὸς ἡμέρας. *Je fuis le fils ainé de Saturne, le germe d'une femence belle & noble, le parent du jour.* On peut comprendre le fens de ces paroles ; mais fi nous confultons le Texte Grec, il nous embaraffe, comme il eft auffi arrivé à *Rhodomann*, dont nous avons exprimé la Verfion, lequel a fauté un mot, qu'il n'entendoit pas. Mr. *Wesseling* leve la difficulté, en nous apprenant que dans la Théologie (b) des Egyptiens, la caufe principale de toutes chofes, qu'ils appelloient *Cneph*, avoit poudu un *Oeuf* par fa bouche, lequel étant rompu, il en fortit *Phtha*, c'est-à-dire *Vulcain*, felon quelques-uns, mais felon d'autres *Osiris* : qu'au moins *Phanès*, qui ne diffère point d'*Osiris* (c), étoit forti du premier *Oeuf*, felon *Orphée* : que ces Théologiens avoient ajouté, que dès que *Phanès* fut forti de fon *Oeuf*, tout l'Univers fut éclairé des rayons de la lumière (d). Si nous confultons nos propres

(a) Liv. I. ch. 27.

(b) *Eufèbe* Preparat. Evangel. Liv. III. ch. 11. pag. 115.

(c) *S. Clement.* Recognit. L. X. ch 13.

(d) *Damascius* in Epist. *Bentlei* ad *Millium*, pag. 3.

pres idées, tout cela nous paroît très absurde; mais à moins que de le savoir, on ne peut pas bien entendre plusieurs passages des Anciens. Du moins cela répand du jour sur *Diodore*, car pourvu que nous ôtions une seule Lettre, en lisant καὶ ἐγγύς αἰῶ, cet *Oeuf* paroitra, d'où *Osiris* est sorti, comme disoient les Théologiens d'Egypte. Mr. *Wesseling* n'a pas fait difficulté de le mettre ainsi dans le Texte, ayant pour lui & les Manuscrits & la chose même. *Osiris* dit donc, qu'il est né d'un bel & noble Oeuf, & qu'il est une semence parente du jour: de même que dans cette vieille Théologie tout étoit resplendissant des rayons de la lumière, dès que *Phaëdon* sortit de l'Oeuf. On remarque en passant, que les autres changemens du même Texte ont été faits sur les MSS.

Diodore (a) décrivant le grand nombre de Villes & de Villages de l'ancienne Egypte, dit qu'il y en avoit alors au-delà de dix-huit mille; que sous *Ptolémée Lagi* il y en avoit πλείους τριακλίων, plus de trois mille, dont la plupart subsistoient encore; qu'autrefois le nombre de ses Habitans montoit à six millions; que de son tems il n'y en avoit pas moins de trois millions, οὐκ ἔλαττον τριακσίων. On croiroit d'abord qu'il n'y a ici rien à redire. Mais si on compare ce qu'en dit le Poète (b) *Théocrite*, il paroitra que du tems de *Ptolémée Philadelphie*, il y avoit plus de 30000 Villes & Villages en Egypte: comment se peut-il donc, qu'il n'y en avoit que 3000 sous son Père? De plus *Jaspe*
pbe

(a) Liv. I. ch. 31. (b) Idyll. XVII. Vers. 22.

phe (a) qu'on fait avoir vécu, pas tout-à-fait un Siècle après *Diodore*, témoigne que de son tems on avoit trouvé en Egypte par le dénombrement plus de sept millions d'Hommes; ce qui est entierement contraire à ce qu'en dit *Diodore*. On peut lever cette double difficulté, en lisant au premier endroit *πλείους τρισμυρίων*, *au-delà de trente mille*, comme le Chevalier *Marsbam* (b) l'avoit corrigé sur les MSS., & en effaçant au second endroit le mot de *τρισμυρίων*, qui ne se trouve pas dans le Manuscrit de *H. Etienne*. Mr. *Wesseling* a fort bien corrigé la première faute; & il auroit aussi rectifié la seconde, s'il avoit eu alors les Variantes du MS. de Venise, comme nous le voyons par ses *Addenda*. Il a raison sans doute. Car pourquoi laisser des fautes, que les Auteurs corrigeroient eux-mêmes, s'ils revenoient en vie?

Diodore (c), parlant d'un Monument superbe & d'une Statue d'*Osymanduas*, un des plus anciens & des plus puissans Rois d'Egypte, ajoute, qu'il y avoit aussi une Statue de sa Mère, faite d'une seule pierre, haute de vingt coudées, ayant sur sa tête *τρεῖς Κορώναι*, qui signifioient, qu'elle étoit Fille, Femme & Mère de Roi. On n'est pas d'accord sur la signification de ces mots Grecs. *Rhodoman* avoit traduit *trois Reines*, mais *Saumaïse* (d) prétend qu'il est parlé de *trois Couronnes* mises sur la tête de la Reine, ce qui est aussi le sentiment de Mr. *Cuper* dans une Lettre

(a) De Bell. Jud. L. II. ch. 16, pag. 190.

(b) Canon. Chronol. pag. 420.

(c) Liv. I. ch. 47.

(d) In Solin. pag. 327.

Lettre à Mr. le Clerc. Comme cette Version paroît fort juste, elle ne déplut point à Mr. *Wesseling*; car on sait, que dans la basse Latinité le mot de *Règne* (a) signifie souvent une Couronne Royale, & que le mot de *Βασιλευς* est pris par les Grecs & pour un Règne & pour une Couronne, comme on le prouve clairement par des passages de (b) *Plutarque* & de (c) *Porphyre*, auxquels on auroit pu ajouter l'Auteur du Livre apellé la (d) *Sagesse de Salomon*. Mais ce n'est pas le même mot qui est dans le Texte de *Diodore*, lequel signifie bien ou un Royaume ou une Reine; mais jamais une Couronne: au moins nous n'avons point trouvé d'exemples de cette signification. C'est pourquoi nous aimons mieux suivre le sentiment de *Rhodoman*, qu'il y avoit trois Reines sur la tête de cette Femme. Ce sentiment ne doit pas paroître absurde; il y a bien des choses dans les Statues des Egyptiens, qui nous semblent d'abord ridicules; elles nous surprennent, à la vérité, mais nous ne les rejettons pas pour cela. C'étoient de petites images, plus propres certainement que trois Couronnes, à indiquer que la Mère d'*Osymanduas* étoit Fille, Femme, & Mère de Roi.

Il est dit (e) que *Cambyse* entreprit la conquête d'*Egypte* vers la troisiéme année de la 63 Olympiade; & immédiatement après on ajoute
 ἡ δ' ὀλυμπιάς πληροῦται κατὰ τέσσαρας χρόνους, ὅτι δὲ
 ὅτι

(a) *Du Cange* Gloss. infim. Lat. Voc. *Regnum*.

(b) *Isid.* & *Osirid.* pag. 358.

(c) *Euseb.* Præp. Evang. Liv. III. ch. 12.

(d) *Sapient.* *Salomon.* ch. VI. 17. (e) Liv. I. ch. 68.

ἔτι οἱ Παλαιὶ καλοῦσι Βισσέτον, que l'Olympiade est de quatre ans, & qu'elle est la même chose que le Bisseste. H. Etienne & L. Rhodoman ont jugé qu'il falloit retrancher ces mots, qui, selon eux, ne sont qu'une glose absurde de quelque Grammairien. Scaliger (a) & (b) Ger. Vossius sont d'un tout autre sentiment, & font l'éloge de cette remarque. Mais Mr. Wesseling tient le parti des premiers, & place ces mots, ôtés du Texte, dans les Variantes. En effet ils ne doivent pas rester dans le Texte, ne se trouvant pas dans les meilleurs MSS. D'ailleurs on ne sauroit donner aucune raison, qui ait pu porter l'Auteur, de renvoyer jusqu'à cet endroit, à nous dire ce qu'étoit une Olympiade, dont il avoit déjà tant de fois fait mention dans ce qui précède. Ajoutez que ces mots ne sont pas bon Grec, au moins ils ne sont pas du style de Diodore.

Notre Auteur dit (c) qu'en Arabie & à Babylone on trouve des Dattes très belles & d'un gout exquis couleur d'écarlate ou de pourpre, αἷρε καὶ τὴν ὄψιν τίπτεσθαι, καὶ τὴν γεῦσιν ψυχαγωγῆσθαι, qui font plaisir à la vue, & sont agréables au gout. Mr. Wesseling remarque ici, que les dernières paroles conviennent fort bien avec la description que Moïse (d) fait du fruit de l'Arbre défendu à nos premiers Parens; ce qui est très vrai: ensuite il ajoute qu'on pourroit conjecturer vraisemblablement, que cet Arbre fa-

tal

(a) Ad Euseb. Chronol. ann. 1967.

(b) De Histor. Græc. Liv. II. ch. 2.

(c) Liv. II. ch. 53.

(d) Genes. III, 6.

tal avoit été un Palmier; que la situation du Paradis & plusieurs autres circonstances s'accordent avec cette conjecture, mais qu'il ne veut pas s'arrêter à la recherche d'une chose si éloignée de notre tems, laquelle on ne déterminera peut-être jamais. C'étoit agir prudemment: la conjecture est certainement ingénieuse, mais ce n'est qu'une conjecture. Si les Savans avoient toujours proposé leurs conjectures avec autant de modestie, ils auroient mieux instruit le Public, & se seroient attiré moins de chagrin à eux-mêmes. Les Notes de Mr. *Wesseling* ont, en général, cette bonne qualité, qu'elles ne décident rien témérairement, & qu'elles avertissent les Lecteurs de chercher eux-mêmes quelque chose de meilleur, s'ils ne sont pas satisfaits de l'explication d'un passage difficile.

En voici un exemple. *Diodore* (a), décrivant la Contrée de l'Afrique, autour de Cyrènes, dit qu'elle est fertile en Vin & en Huile: mais que le Pais, qui s'étend delà vers le Sud, καὶ ἔν τῷ νότιον φέρει οὖρον συμπέλεκτα, dans lequel étoit TO NOTION, manque d'eau & ne sauroit être ensemencé. On demande ce que c'est que le NOTION. *Etienne* & *Rhodoman* croient que c'est un mot corrompu, & avouent qu'ils ne l'entendent point. Mais (b) *Isaac Vossius*, le corrigeant, lit τὸν ὀπὸν, c'est-à-dire le Benjoin, lequel certainement croît dans la Cyrénaïque; & il nous dit que tous ceux qui doutent de la vérité de sa correction sont des ânes. Le Savant, qui a fait l'Extrait

(a) Liv. III. ch. 50.

(b) Ad *Pempon. Melam.* Liv. I. ch. 3, 20.

trait de la Version Françoisse de l'Abbé *Terrafson* dans cette Bibliothèque (a), l'approuve. Mr. *Wesseling* donne à cette correction les louanges qu'elle mérite, mais il prétend qu'elle n'est pas certaine, puisque *Diodore* décrit ce Pais comme non cultivé, dans lequel il n'y a presque point d'Animaux, point d'Arbres, point de Plantes, ni d'eau : qu'à la vérité le *Benjoin* croît dans un terrain non cultivé, selon le témoignage de (b) *Théophraste*, mais non pas dans un terrain comme celui-ci, ce qu'il prouve par le même *Théophraste* & par (c) *Pline*. Il n'approuve pas néanmoins le mot de NOTION, qu'il croit s'être glissé dans le Texte, parce que les Copistes l'avoient trouvé une ligne plus haut, quoique pris dans un autre sens : & il met en sa place NITRON, le Nitre, sur la foi des MSS. Ce n'est pas qu'il le croie la véritable leçon, mais pour suppléer en quelque manière la lacune dans la Version de *Rhodoman*, laissant le choix à ses Lecteurs ou de s'en contenter, ou de chercher quelque chose de meilleur. Cela est bien : mais ne pourroit-on pas garder la leçon des anciennes Editions ? Il paroît au moins par (d) *Dioscoride*, ou par son Scholiaste, que NOTION signifioit chez quelques Anciens un Concombre sauvage. Il faut pourtant avouer que cela ne nous est pas d'un grand secours, & que le passage n'est pas encore rétabli entierement.

Il est dit (e) du Sanglier Erymanthien, qu'*Her-*
cule

(a) Tome XX, pag. 157. (b) Hist. Plant. Liv. VI. ch. 3.

(c) Hist. Nat. Liv. XIX. ch. 3.

(d) Lib. V. Mater. Med. ch. 154.

(e) Liv. IV. ch. 12.

chle prit vivant par ordre d'Euristhée, qu'il avoit son gîte *ἐν πεδίῳ τῆς Ἀρκαδίας*, dans un champ de l'Arcadie. Les Ecrivains de l'Histoire fabuleuse ne nous permettent pas de douter, qu'il ne fût pris dans l'Arcadie, mais il est bon de remarquer en quels termes s'exprime sur cela le Manuscrit de Modène; voici ce qu'il porte: *ἐν τῇ Λαμπίᾳ Ἀρκαδίας*, dans la Lampie de l'Arcadie; ce qui est la véritable Leçon selon Mr. Wesseling, pourvu qu'on l'aide tant soit peu. Le Sanglier d'Erymanthe tire son nom d'une Montagne de l'Arcadie, une partie de cette Montagne étoit apellée *Λάμπεια*, Lampée, comme le témoigne (a) *Pausanias*; puis donc que ce Sanglier avoit sa tanière dans la Lampée même, selon le témoignage exprès (b) d'*Apollonius le Rhodien*, il est raisonnable qu'on donne la préférence à la Leçon du Manuscrit de Modène. Il y a aparence que les Copistes l'ont changée, puisqu'ils ne connoissoient pas cette Lampée, leur ignorance ayant corrompu bien d'autres passages des Auteurs anciens, & sur-tout de *Diodore*. Les Vers d'*Aristophane*, cités par (c) *Diodore*, dans lesquels il fait une Satire contre *Périclès*, nous en fournissent un exemple remarquable. Comme il y avoit dans ces Vers un mot rare *λαμπύρις*, les Copistes l'ont ôté de sa place, & lui en ont substitué un autre plus commun: mais Mr. Wesseling l'a rétabli, & il n'y a pas à douter que tous les Connoisseurs ne lui en sachent bon-gré.

Valé-

(a) Liv. VIII. ch. 24. (b) Argonaut. Liv. I. vers. 126.

(c) Liv. XII. ch. 40.

Valerius Flaccus (a) compte *Iphis* parmi les Argonautes, & dit qu'il est mort dans la Colchide. Cet *Iphis* embarrasse les Interprètes; ils ne sont pas d'accord entre eux sur son sujet; & (b) ils soutiennent qu'il n'y a que *Valerius Flaccus* qui ait fait mention de *Ipin*. *M. Wesseling* croit avoir trouvé cet homme dans *Diodore* (c) qui dit, qu'*Iphitus* Frère d'*Euristhée* a péri dans la Colchide; il prétend que c'est *Iphis*; mais mal écrit; les Copistes ayant fait un mot de deux, & changé *Iphitus* en *Iphite* Frère d'*Euristhée*. Rien n'est plus vrai. *Dionysius de Milet*, que (d) *Diodore* copie dans les Fables des Argonautes & des Amazones, confirme cette correction, disant en termes formels (e) qu'*Iphis* Frère d'*Euristhée* a été tué dans la Colchide. De sorte que nous n'avons plus ni dispute ni doute sur l'*Iphis* de *Valerius Flaccus*.

Tout le monde sait que les Philosophes & les Théologiens des anciens Gaulois s'appelloient *Danides*. *Diodore* (f) tout seul les appelle *Saronides*, ou selon un Manuscrit *Saronides*. Quel le peut être la cause qui a produit un nom si étrange? *Dikkinson* (g) remarque que les Grecs nommoient les Chènes creux *Saronides*, *Saronides*, & que *Diodore* a appelé les *Danides* *Saronides*, parce qu'ils tiroient leur nom des Chènes. Rien

re

(a) Argonaut. L. I. vers. 441. & VII. vers. 428.

(b) Vid. P. Burmani Catal. Argonaut. (c) L. IV. c. 48.

(d) Vid. *Wesseling*. ad L. III. c. 52.

(e) In Schol. Apollon. Rhod. L. IV. vers. 223.

(f) L. V. c. 91. (g) Delph. Phœniciff. p. 199. Ed. Roter.

ve *Ramus* (a) n'est pas fort éloigné de cette opinion. Le P. *Lescalopier* (b) est d'un autre sentiment, croyant que les Saronides étoient plus anciens que les Druides, sans alléguer pourtant aucune bonne raison pour l'appuyer.

Mr. *Wesseling* n'approuve rien de tout cela, tant parce que les Druides (c) n'ont pas pris leur nom des Chènes ou du mot Grec *Δρῦς*, que parce que les meilleurs Manuscrits lisent constamment *Saruides*: il croit plutôt, avec *Rhodomann* & *Ortelius*, que *Diodore* les avoit appelés comme tous les autres, & que le mot a été corrompu, les Copistes ayant confondu une lettre capitale avec une autre qui lui ressemble, de sorte que de ΟΥΞ ΔΡΟΥΙΔΑΣ ils ont fait ΟΥΞΑΡΟΥΙΔΑΣ. Cette conjecture nous paroît assez bien fondée; car comme les Anciens écrivoient en lettres Capitales & sans distinguer les mots, il a pu arriver facilement qu'on ait fait de pareilles fautes, & on les a souvent faites en effet. *Diodore* (d) nous en fournira un autre exemple remarquable, où il dit qu'*Antigone*, allant livrer bataille à *Eumène*, avoit dans son Armée des Archers à cheval de la Médie & de l'Arménie; les MSS. portent qu'ils étoient de la Médie & de la *Parulie*, καὶ τῆς Παρυλίας. En vain consulte-t-on avec soin tous les Géographes pour chercher cette *Parulie*; dans toutes les Provinces de l'Asie, qui sont en si grand nombre, on ne trouve nulle part la *Parulie*. D'où vient

(a) De Morib. Gallor. p. 71. (b) De Gallor. Theol. c. 13.

(c) Vid. Th. Hatzii Dissert. p. 611.

(d) L. XLX. c. 29.

vient-elle donc ? On découvrira la source de la faute, pourvu qu'on écrive le mot en lettres capitales ΠΑΡΘΥΛΙΑΣ, & qu'on infère dans deux lettres, deux lignes très-minces, que le tems a fait disparaître dans les anciens Manuscrits, & vous aurez ΠΑΡΘΥΛΙΑΣ, c'est-à-dire *le pays des Parthes*. Cette remarque est très belle, & vient ici fort à propos pour rétablir le Texte. Les Archers à cheval des Arméniens ne sont guère connus, mais les Cavaliers & les Archers des Parthes (a) sont très célèbres & formidables dans leur fuite même. Les Vers d'Ovide sont connus :

*Nunc petit Armenius pacem, nunc porrigit arcus
Parthus Eques.*

Xerxès (b), pour animer ses Soldats avant la bataille des Thermopyles, leur montrait les Frères & les Fils de ceux qui avoient été tués dans les plaines de Marathon, quelques années auparavant. Cela est bien lié ; mais qui pourra souffrir ce qui suit dans le Texte de Diodore : Συγέβη καὶ ἐν τοῖς Μήδοις ἦσαν καὶ τῶν ἐν Μαραθῶν τετελευτηκότων, qu'il y avoit alors parmi les Mèdes des gens tués dans les plaines de Marathon ? Rhodoman, pour éviter cette absurdité manifeste, a traduit : que parmi les Troupes des Mèdes il y en avoit, dont les Parens avoient été tués à Marathon, ajoutant un mot de son chef, comme il paroît. Ce supplément a déplu à Paumier, qui change les paroles de Diodore à sa fantaisie. Que fait Mr. Wesseling ? Il croit que ce ne sont pas

(a) Vid. Appian. Alexand. L. III. Bell. Civ. p. 1001. en 1002.

(b) L. XI. ch. 6.

pas les paroles de son Auteur, mais d'un Copiste, qui par mégarde avoit répété les paroles de la période suivante, qui contient presque les mêmes mots, & qu'au moins tout est bien lié, si on les ôte. On pourroit d'abord penſer, qu'il faut avoir bien de la hardieſſe pour condamner tant de mots, qui ſe trouvent dans les Manuſcrits; mais il faut ſavoir que les Copiſtes de *Diodore* ont pris beaucoup de liberté, qu'ils ont ajouté (a) bien des choſes, qu'on doit retrancher avec l'approbation de tous les Connoiſſeurs; qu'ils ont quelquefois répété les mêmes paroles, ce qui a embrouillé le ſens de l'Auteur d'une manière pitoyable. En voici un exemple.

Après la mort d'*Alexandre le Grand* il y eut des diſputes touchant celui qui devoit lui ſuccéder. La Phalange (b) avoit en vue *Aridée*, Fils de *Philippe*, pour le faire Roi de Macédoine. Pluſieurs Généraux & amis d'*Alexandre* étoient d'un avis différent; mais avant que d'en venir aux mains, ils réſolurent d'envoyer à l'Infanterie une Ambaſſade ἐν τῶν ἀξιώμα ἔχοντων ἀνδρῶν, ὧν ἦν ἐπιφανέστατος Μελίαγρος ὁ δὲ Μελίαγρος ἐν τῶν ἀξιώμα ἔχοντων ἀνδρῶν, ὧν ἦν ἐπιφανέστατος, des perſonnes de la première qualité dont *Méléagre* fut le Chef. *Méléagre* étant venu trouver l'Infanterie, (des perſonnes de la première qualité, dont *Méléagre* fut le Chef) un Phalangite, il ne fit point mention de l'Ambaſſade. C'eſt ainſi que nous avons traduit le Grec mot pour mot, pour en faire voir plus clairement l'abſurdité. Mr. *Weſſeling* eſt ſurpris,

&

(a) Vid. Not. *Weſſeling*. ad L. I. ch. 8, 22, 27, 32, 52, &c.

(b) L. XVIII. c. 2.

& nous le sommes avec lui, de ce que *Rhoman* aussi bien qu'*Etienne* ont passé tout cela sous silence, & qu'ils ont fait un nom propre de *Phalangite*, qui est un mot appellatif. Qu'on ôte seulement ce que nous avons enfermé dans la parenthèse, & qu'on lise avec les MSS. *Φαλαγγίτας*, c'est-à-dire, *la Phalange ou le Bataillon de l'Infanterie*, & il n'y aura plus rien qui puisse arrêter le Lecteur. Donnons encore un exemple.

On nous dit (a) que l'année quatrième de la cent-treizième Olympiade *Soficlès* fut Archonte d'Athènes, & que *L. Cornélius Lentulus* & *Q. Publius* furent Consuls de Rome. Comme tous les autres Auteurs ne font aucune mention de ce *Soficlès*, *Meursius* & *H. Dodwell* (b), se sont donné inutilement beaucoup de peine, pour le trouver; car *Mr. Wesseling* montre clairement que ce *Soficlès*, Archonte d'Athènes, est une pure fiction, & que les Consuls Romains ont été pris de l'année précédente, qui leur appartient, par un Copiste demi-savant, qui avoit bien remarqué que chaque Olympiade devoit avoir quatre Archontes, & que la cent-treizième n'en avoit que trois; mais ayant que de falsifier le Texte de *Diodore*, en insérant son *Soficlès*, il devoit remarquer aussi qu'il y a une lacune fort grande dans ce Livre XVII (c), & qu'il y manque presque tout ce qui s'est passé en Europe & en Asie, pendant qu'*Hégémon* étoit

(a) L. XVII. c. 112.

(b) L. IV. de Archont. c. 14. & de Cyclis Vet. p. 730.

(c) Vid. c. 83, 84.

toit Archonte à Athènes, & que *L. Amilius* & *C. Plantius* étoient Consuls; ce qui est la véritable raison pourquoy cette Olympiade n'a présentement que trois Archontes. Ces échantillons démontrent clairement qu'il y a bien des passages à retrancher, qui se trouvent dans les Livres de *Diodore*, non par la faute, mais par celle des Copistes, qui les y ont ajoutés mal à propos. Mais passons à d'autre chose.

Il est dit (a) que *Gélon*, Tyran de Syracuse en Sicile, mort la troisième année de la soixante & quinziesme Olympiade, avoit régné sept ans entiers. Des Savans du premier ordre le nient: *Diodore* avoit écrit dix-sept ans, selon (b) *Jos. Scaliger*, & dix-huit ans selon *Cappel* & (c) *Simson*. Pour justifier leur correction, ils citent (d) *Denis, d'Halicarnasse*, qui dit que *Gélon* s'étoit emparé de la Tyrannie la seconde année de la soixante-douzième Olympiade; Mr. *Wesseling* n'en disconvient point, néanmoins il ne croit pas qu'il faille pour cela corriger son Auteur: il remarque au contraire qu'on a été fort partagé sur le commencement de la Tyrannie de *Gélon*; que le Livre qui précède étant perdu, on ne sauroit démontrer, de quelle année *Diodore* avoit commencé à compter les sept ans de *Gélon*; qu'il ne les faut pas changer, puisque les Marbres d'*Arundel* lui en donnent autant, quoique d'un autre commencement, & (e) *Aristote* aussi. Au moins l'année de

(a) L. XI. c. 38.

(b) In Chron. Euseb. Ann. 1530.

(c) Chron. ad Ann. Mund. 3529.

(d) Anziq. Rom. L. VII. princip.

(e) Politic. Lib. V. cap. 12.

de la mort de *Gélon* paroît être justement marquée ; notre Auteur soutenant (a) son calcul par un dénombrement exact des années, qui se sont écoulées depuis la mort de *Gélon* jusqu'au commencement de la Tyrannie de *Denys*.

Les Savans sont partagés sur l'année en laquelle on conclut entre les Athéniens & les Perses la fameuse Paix, qui fit déclarer libres & Souveraines, les Villes Grèques de l'Asie, & qui borna en quelque sorte le Règne des Perses. Parmi les Anciens (b) *Lycurgue*, (c) *Plutarque*, & d'autres disent qu'elle fut faite d'abord après la grande bataille, dans laquelle *Cimon* vainquit les Perses près de la Rivière *Eurymédon*, la troisième année de la soixante-dix-septième Olympiade. Ce sentiment a été adopté par (d) *Dadwell* & par (e) Mr. *Barbeyrac*, qui accusent (f) *Diodore* d'avoir commis une faute manifeste, en mettant la date de cette Paix à la quatrième année de la quatre-vingt-deuxième Olympiade. Quel parti prend sur cela Mr. *Wesseling*? Il avoue, que son dessein n'est pas de contredire des Auteurs si graves; mais qu'il ne voit pas que la cause de son *Diodore* soit désespérée; que *Callisthène*, Auteur excellent, nie expressément que la Paix entre les Perses & les Athéniens ait été faite d'abord après la bataille près l'*Eurymédon*; qu'il n'y a point eu d'amitié entre ces deux Peuples avant l'année marquée par *Diodore*; que l'instrument de la paix portoit,

que

(a) L. XI. c. 68.

(b) Orat. in Leocrat. p. 157. (c) In *Cimon*. Vit. p. 417.

(d) Annal. Thucyd. p. 67. (e) Histor. Fœder. T. I. p. 99.

(f) L. XI. c. 4.

que les Athéniens n'envahiroient point les Pais
sujets au Roi de Perse, & qu'ils l'avoient pour-
tant fait très souvent jusqu'à cette année; que
dans ce même tems, *Cimon* avoit envoyé un se-
cours de soixante Vaisseaux (a) aux Egyptiens,
qui s'étoient soustraits à l'obéissance du Roi de
Perse; d'où il s'ensuit, ou qu'alors la paix n'é-
toit pas encore faite, ou que les Athéniens l'a-
voient rompue d'une manière perfide, ce qu'au-
cun des Anciens ne leur reproche. Que pour
ces raisons il préfère le rapport de *Callisthène*
& de *Diodore*; qu'il croit qu'à la vérité les Per-
ses n'avoient plus rien entrepris contre les Vil-
les Grecques en Asie, depuis la bataille près de
la Rivière d'*Eurymédon*, & que leurs Flottes s'é-
toient rarement approchées des Côtes de l'Asie,
puisque cette Mer étoit trop dangereuse pour
eux, les Grecs étans supérieurs par-tout: mais
que tout cela n'avoit été réglé par les articles
de la paix, qu'en l'année marquée par *Diodore*;
que *Lycurgue*, *Plutarque* & *Aristide*, avoient
parlé d'une manière trop concise s'imaginant,
que la paix avoit été faite d'abord après la victoire
près de l'*Eurymédon*, parce que les Perses, après
avoir vaincu, avoient alors abandonné les Villes
Grecques de l'Asie, & la Mer voisine, comme
on en convint ensuite par le Traité de paix. Cette
remarque étant pleine de justesse & d'érudition,
sert à justifier *Diodore*. On trouve bien d'autres
exemples (b), où Mr. *Wesseling* entreprend la
défense de son Auteur, quoiqu'il ne l'épargne
point

(a) Vid. Thucyd. L. I. c. 112.

(b) Voyez L. XI. c. 48. L. XIII. c. 75. L. XIV. c. 11, &c.

point où il le croit être en faute. Par exemple.

Diodore (a) place dans une même année l'exil de Thémistocle, & sa retraite auprès du Roi Admète, & delà en Asie auprès du Roi de Perse: mais Mr. *Wesseling* démontre, que ce sont des évènements de plusieurs années. Il y a la même faute dans l'Histoire de (b) *Dion de Syracuse*; sur quoi il est bon de consulter la savante & exacte remarque, qui se trouve à la fin du Tome II. On pourroit encore excuser l'Auteur en quelque manière, qui a peut-être voulu conter cette Histoire tout de suite, afin qu'on en eût une idée plus claire; mais on ne sauroit l'excuser sur ce qu'il dit des (c) trente Tyrans d'Athènes, dont il prolonge la domination jusqu'à la quatrième année, par où il a jetté dans l'erreur *Eusèbe*, *Syncelle*, & la plupart des Chronologistes. Rien n'est plus faux que cela. *Lyfandre* avoit pris Athènes la quatrième année de la quatre-vingt-treizième Olympiade, & les trente Tyrans furent établis immédiatement après, selon le témoignage de (d) *Plutarque*. Athènes recouvra sa liberté & sa forme de République sous Euclide l'Archonte, c'est-à-dire, la première année de la quatre-vingt-quatorzième Olympiade, ce qui se prouve si clairement par (e) *Andocide* le Rhéteur & par (f) *Xénophon*, qu'on ne sauroit douter de la méprise de *Diodore*. S'il étoit nécessaire, on pourroit alléguer bien d'autres (g) exemples de la même espèce.

Démon-

(a) Liv. XI. c. 55. (b) Liv. XVI. c. 6.

(c) Liv. XIV. ch. 33. (d) In *Lyfandro*, p. 441.

(e) Orat. de Myfter. p. 12. (f) *Hellenic*. L. II. p. 367, 370.

(g) Vid. Not. *Wesseling* in L. XIV. c. 53. 71. 82. & L. XVI. cap. 2. &c.

Démoftrate fut Archonte d'Athènes l'année quatrième de la quatre-vingt-seizième Olympiade, selon (a) *Diodore* & la vérité. Ce que *Rhodomann* a ainsi paraphrasé : *Démoftrate* obtint à Athènes la dignité, qu'on appelle *Archès*. Le (b) P. *Pétau* n'ayant lu que cette Version Latine, & cela avec précipitation, nous donne *Archès*, Archonte d'Athènes pour cette année, selon *Diodore*. Si *Scaliger* ou *Saumaïse*, ajoute Mr. *Wesseling*, avoient commis une faute pareille, malheur à eux ! mais nous pardonnons à ce Savant cette bevue. Cela est fort humain & honnête ; & c'est ainsi que les Gens de Lettres sur-tout devroient se traiter avec politesse. Si le P. *Pétau* a insulté avec aigreur, *Scaliger* & *Saumaïse*, il a suivi les coutumes de son siècle & de sa Société, mais il seroit ridicule de le vouloir imiter. Pour peu qu'il eût considéré le passage avec attention, s'avançant qu'il étoit, il auroit pu facilement éviter cette faute. A cette occasion Mr. *Wesseling* corrige une Inscription ancienne de Trajan (c), LE GERMANIQUE, DACIQUE ET CYRIAQUE, & fait voir clairement que ces mots ET CYRIAQUE, sont absurdes, & qu'ils ont été insérés par l'imprudence de je ne sais qui, dans l'Inscription de la pierre, d'une Note marginale, qui portoit que cette Inscription avoit été copiée du Recueil de *Cyriaque*, Savant du quinzième Siècle, qui avoit recherché avec grand soin les anciens monumens. Nous passons sous silence de semblables fautes qui se trouvent dans les Inscriptions,

(a) Lib. XIV. c. 90.

(b) Doctrin. Tempor. L. XIII. p. 323.

(c) Thesaur. Grut. p. CCXLVII. 6.

tions, que Mr. (a) *Wesseling* rectifie. Mais cette méprise du P. *Pétan* nous fait souvenir d'une autre, aussi commise par un Homme de Lettres. (b) *Diodore* décrit trois Villes de l'Afrique, appelées en Grec *Pithécusses*, parce que les Singes vivoient familièrement avec les Habitans de ces Villes, qui les adoroient comme des Dieux. Un Savant, (c) soit qu'il ait lu ce passage sans attention, soit que sa mémoire l'ait trompé, décide avec confiance, que ce n'étoient pas des Villes proprement ainsi dites, mais des espèces de Singes, donnant pour raison que les Singes ne sauroient ni bâtir des Villes entières, ni les habiter. Il n'est pas inutile de faire de pareilles remarques, afin qu'il ne nous arrive pas à nous-mêmes, ce qui est arrivé aux autres par leur trop grande précipitation.

Voici un autre exemple. A l'occasion de Sidon (d) Ville de Phénicie, on fait voir la grande ignorance, ou le grand défaut d'attention des Pères *Martene & Durand* Bénédictins de la Congrégation de S. *Maur*. Ces (e) Moines publièrent le Commentaire de Raban, Evêque de Mayence sur *Josué*, dans lequel il recherche avec soin, pourquoi Sidon est appelée dans ce Livre (f) *la grande*: il ajoute qu'ayant été plus d'une fois sur les lieux & aux environs de Sidon, il n'a jamais pu trouver qu'il y eût deux Sidons, une grande & une petite: ensuite pour se débarrasser de cette difficulté, il a recours à des Allégories

(a) Vid. Not. in Lib. XX. cap. 80. (b) Lib. XX. c. 52.

(c) Biblioth. Bremens. Class. II. Fascicul. III. p. 594.

(d) Lib. XIX. cap. 86.

(e) Ampliâ Collection. Monument. Tom. IX. p. 669.

(f) Jos. XI. 2.

légories (a) & explications mystiques, ridicules pour la plupart, comme elles le sont ordinairement. Les Bénédictins ont cru que ce passage étoit bien remarquable; qu'il nous apprend, que *Raban Maurus* a passé quelque tems en Palestine & en Syrie, quoique personne n'ait fait mention de ce Pèlerinage; que pour eux, ils croient que *Raban* y étoit allé fort jeune, avant qu'il fût ou Archevêque de Mayence, ou Abbé de Fulde, & même avant qu'il se fît Moine. Mr. *Wesseling* demande avec raison, quand *Raban* a fait ce Voyage; & si on peut démontrer que du tems des Empereurs *Charlemagne*, *Louis le Pieux*, *Lothaire*, & *Charles le Chauve*, les Pèlerinages des Européens à la Terre Sainte aient été si fréquens, que *Raban* ait pu être plus d'une fois près de la Ville de Sidon. Enfin Mr. *Wesseling* fait voir que ce ne sont pas les paroles de *Raban*, mais que ce Commentaire est copié presque mot pour mot des Homélies d'*Origène* (b) sur *Josué*. Il n'y a rien de plus vrai que cela: le même passage que nous avons cité, se trouve tout au long dans ses Homélies. Mr. *Wesseling* est surpris que cela soit échappé à ces Théologiens, mais il les excuse, parce qu'ils ont été si occupés à faire un grand amas de monumens & d'Auteurs, qu'ils ne pouvoient pas être assez attentifs aux choses particulières. Mais nous sommes encore plus surpris que le (c) P. *Mabillon* ait été lui-même de cette opinion, & qu'il ait induit ses Confrères dans

(a) Vid. pag. 278. ejus Tomi.

(b) Vide *Raffini* Homil. Origen. Version. XIV. p. 430. Ed. Paris.

(c) In Vit. Rabani secul. IV. Benedic&

dans cette erreur. Il y a une dispute presque semblable sur l'année, en laquelle fut prononcée à Constantinople, une Homélie de *Chrysostome*, que le P. (a) de *Montfaucon* a publiée le premier (b); mais nous n'avons pas le tems de nous y arrêter.

Ce que (c) *Diodore* dit des Loix & des Mœurs des Nabathéens en Arabie, est si conforme à la discipline des Rehabites, qu'il semble être venu de la même source. Leur Loi défendoit de semer du froment, de planter des arbres fruitiers, de boire du vin, & de bâtir des maisons. Ce fut aussi l'Institut (d) des Rehabites, lesquels étant descendus des Kinéens, de la postérité de Jéthro, l'ont porté de l'Arabie en Palestine, selon la conjecture ingénieuse de Mr. *Wesseling*, qui l'a exposé plus au long dans un autre (e) Traité. En parlant des mêmes Nabathéens (f) *Diodore* ajoute que dans leur País, le poivre croît sur les arbres, & le miel qu'on appelle sauvage, τὸ πίπερι ἀπὸ τῶν δένδρων καὶ μέλι πολὺ τὸ καλούμενον ἄγριον. Mr. *Wesseling* demande pourquoi il est parlé du poivre qui croît sur les arbres, vu qu'on ne sauroit avoir du poivre que des Arbrisseaux; c'est pourquoi il croit, que la conjonction a été transposée, & qu'on la doit rétablir en lisant, que le poivre croît parmi eux, & que le miel qu'on appelle sauvage, vient des Arbres en abondance. Il nous apprend ensuite, qu'en Ara-
bie

(a) Tom. XII. Op. Chrysost. pag. 324.

(b) Vid. *Wesseling* ad Lib. XIII. cap. 97.

(c) L. XIX. cap. 94.

(d) *Jérém.* XXXV, 7.

(e) *Observat.* L. II. cap. 2.

(f) Vide & Not. in Lib. XVII. cap. 75.

bie & dans les Pais voisins, il pleut du miel sur les feuilles des Arbres, lequel les hommes amassent & mangent. Que c'est une espèce de manna, dont les Israélites s'étoient nourris dans le désert, aussi-bien que *S. Jean Baptiste*; que le miel sauvage de (a) l'Evangile de *S. Matthieu* est le même que celui de *Diodore*, quoiqu'on ne trouve ce nom dans aucun autre Auteur, si ce n'est dans un ancien (b) Livre des Juifs, dans lequel *Rabbi Juda* parle du מֶלֶךְ הַבְּשִׁי. Un Théologien cité par (c) *Suidas* est du même sentiment sur le miel sauvage, aussi-bien que *Sannais* & *Riland*; & en effet cela nous paroît assez vraisemblable, quoique peut-être on pourroit faire quelques objections là-dessus.

La remarque sur le Tabernacle de *Molech*, dont parle (d) *Amos* le Prophète & *S. Etienne* le premier Martyr, n'est pas moins ingénieuse. *Diodore* (e) dit, que les Carthaginois avoient dans leur camp un Autel, & un Tabernacle sacré tout proche; qu'on égorgeoit les Captifs sur cet Autel, par une superstition impie & barbare. *Mr. Wesseling* ajoute, pour expliquer ce passage, que les Carthaginois avoient appris cette cérémonie profane des Phéniciens leurs Ancêtres; que les Israélites dégénérés leur ressembloient, ayant même avec eux un pareil Tabernacle par les déserts de l'Arabie, & sacrifié des Victimes humaines; que (f) *C. Vitringa* & (g) *Sponser* avoient

(a) Chap. III, 4.

(b) Sir Hassirim Rabba, in Cantic. III, 5.

(c) In voc. *dupl.*

(d) Chap. V, 26. Act. Apôst. Chap. VII, 43.

(e) L. XX, t. 65. (f) *Observ. Sacr. L. II. c. 1.*

(g) *De Legi. Hebr. L. III. c. 3. pag. 336.*

voient bien observé la même chose, quoique ce passage remarquable de *Diodore* leur soit échappé. Mr. *Wesseling* raisonne aussi sur l'horrible Statue de Saturne qui se trouvoit parmi les Carthaginois, ou de *Molech*, comme on l'appelloit en Palestine, & il refuse avec autant de modestie que d'érudition les méprises (a) de *Kircherus*, *Braunius* & autres, sur la manière dont on mettoit entre les mains élevées de cette Idole les enfans qu'on alloit bruler.

Disons un mot des recherches Géographiques. Il y avoit en Egypte une Ville très célèbre appellée *Memphis*, mais il y avoit aussi *Momemphis*, dont le nom a été souvent effacé par le premier, qui étoit plus connu. La *Momemphis* auroit été enlevée (b) à *Diodore*, si la raison & *Eusèbe* ne l'avoient pas rétablie. La Ville de *Saba* en Arabie est connue, mais on ne voyoit point pourquoi (c) *Diodore* l'avoit appellée *Sagua*. Il est vrai que le célèbre (d) Mr. *Schultens* a démontré, qu'il y avoit en Arabie une Ville de ce nom, mais ce n'est pas celle dont il s'agit. Présentement nous savons que tous les MSS. de *Diodore* lisent *Saba*, & que par conséquent *H. Etienne* a eu tort d'imprimer *Sagua*. Dans le voisinage de la Macédoine il y avoit une montagne appellée *Orbélus*. On lit dans les anciennes Editions de (e) *Diodore*, *Orbitaus*, mais dans les MSS. ΟΡΒΗΛΟΣ, d'où il étoit aisé de rétablir l'ΟΡΒΗΛΟΣ, de même que les *Orbéliens* dans (f) *Polyène*. On nous dit

(a) Ad *Diodor.* L. XX. c. 14. (b) L. I. c. 97.

(c) L. III. c. 47. (d) Orat. de Ling. Arab. Orig. p. 25.

(e) L. XX. c. 19. (f) *Strateg.* L. IV. c. 2. 16.

dit des choses peu communes de la Ville d'*Alexandrie* bâtie en Egypte par *Alexandre*, de sa situation & de sa grandeur (a) : aussi-bien que (b) d'*Antigonie*, Ville de Syrie, dont les Habitans furent ensuite transportés à *Antioche* par le Roi *Séleucus*. Il semble que *Diodore* a confondu (c) le Mont *Libanon* avec celui d'*Amanus*; au moins il est certain que tout ce qu'il dit, ne regarde uniquement que le Mont *Amanus*: mais en un autre endroit (d) il décrit le Mont *Libanon* avec tant d'exactitude, qu'il paroît assez, qu'il l'avoit bien connu; c'est pourquoi on conjecture, que cette faute dans le premier passage n'est venue que des Copistes, qui ont confondu les mots ΑΙΒΑΝΟΣ & ΑΜΑΝΟΣ, à cause de leur ressemblance. Il est fait mention (e) de *Naxion*, Ville de la *Perrébée*, qui n'est pas éloignée de la *Macédoine*; mais cette Ville ne se trouve nulle part. Dans les MSS, il y avoit *Axiorus*, d'où on a fait *Azorus*, qui, témoin (f) *Tite-Live*, étoit une Ville de cette Province. Nous sommes obligés de passer sous silence ce qui est dit de (g) *Palagaza* & de *Palatyrus*, deux Villes de la *Palestine* & de la *Phénicie*, aussi-bien que plusieurs autres remarques de cette nature. A l'occasion de *Diodore*, Mr. *Wesseling* a souvent expliqué & corrigé des passages des anciens Auteurs Grecs & Latins, dont nous voyons la liste à la fin du second

(a) Ad Lib. XVII. c. 52.

(b) L. XX. c. 47.

(c) L. XVI. c. 21.

(d) L. XIX. c. 58.

(e) Ibid. cap. 52.

(f) L. XLII. c. 53. & XLIV. ch. 2.

(g) Ad Lib. XIX. c. 59. & c. 80.

cond Tome. Nous y avons trouvé des corrections très heureuses, mais nous aimons mieux laisser au Lecteur le soin de les chercher, puisque nous n'aurions jamais fait, si nous voulions raconter tout ce qui se trouve de remarquable dans cette Edition. Voici pourtant deux exemples, où nous ne saurions être tout-à-fait de son sentiment. (a) Mr. *Jensius* avoit publié une Epigramme déchirée & corrompue; (b) Mr. *Wesseling* la voulant corriger, fait une conjecture, qui à la vérité n'est point absurde, mais elle n'est pas nécessaire, puisque (c) *Kusterus* l'avoit déjà donnée sur de meilleures Copies. Mr. *Wesseling* corrige aussi dans (d) *Manéthon* un passage très corrompu; nous approuvons la manière dont il s'y prend, mais peut-être auroit-il été aussi bon de lire *in ūduri νύτρος ἄνδρας*, des hommes nageant dans l'eau: cette correction conserve toutes les Lettres du Texte imprimé de *Manéthon* *in ūduri νύτρος ἄνδρας*; celle de Mr. *Wesseling* lit *ἱστρος ἄνδρας*, des hommes expérimentés dans les eaux, ce qui fait le même sens, & est conforme aux expressions de *Manéthon*, qui se trouvent ailleurs. Néanmoins nous nous flattons, que Mr. *Wesseling* ne désapprouvera pas lui-même notre correction.

Il est tems de mettre fin à cet Extrait, que nous avons fait avec beaucoup de plaisir, ne doutant nullement, que le Public n'ait de l'obligation à Mr. *Wesseling* du soin qu'il a voulu prendre

(a) Lect. *Hesych.* pag. 336. (b) Ad L. XVII. c. 92.

(c) Ad *Suidam*, Voce ἄπας & ἱππῶνας.

(d) Ad L. XX. c. 88.

prendre de cette Edition de *Diodore*, & que tous les Savans ne lui fassent un accueil gracieux (a).

(a) Au-lieu de *Coursi*, qui se trouve au premier Extrait page 122 de ce Tome, il faut lire *Monti*.

A R T I C L E III.

CARL LINNÆI Oelœndska ock Gothlaendska Resa.

C'est-à-dire :

VOYAGE des ILES d'OELANDE & de GOTHLANDE, fait en 1741, par ordre des *Etats du Royaume*. Par Mr. CHARLES LINNÆUS, Professeur en Médecine & en Botanique de l'Académie d'Upsal. Avec des remarques sur l'Oeconomie, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités. Imprimé à *Stokholm*, chez *Kiesewettes*, 1745. Grand Octavo de 344 pages, sans la Préface & les Indices.

Les guerres malheureuses commencées par Charles XII, & renouvelées par le Parti François en 1740, ont produit un bon effet sur les esprits des Suédois. Convaincus des pertes, que les victoires mêmes ont attirées à leur Nation, ils ont donné un autre effor à cet amour de la Patrie, qui fait leur caractère distinctif, & qu'on est tenté de trouver trop violent dans bien des occasions. Ils ont repris le Systême pacifique de pousser leur Commerce, de faire valoir les dons, que la Nature a faits à leur Pa-

trie, & de s'agrandir par les Arts les plus utiles. C'est sur ce principe qu'ils ont fondé une Académie à Stokholm, presque uniquement destinée à l'Histoire Naturelle de leur País : & c'est encore par la même raison, que Mr. *Linnaeus* eut ordre d'entreprendre le Voyage dont nous allons entretenir le Lecteur. On choisit préférablement ce Savant, parce que les Voyages qu'il a entrepris dans sa jeunesse, & sur-tout celui de la Laponie, avoient convaincu le Public de sa capacité & de son naturel infatigable. Egalement amateur de la Nature entière, il en a embrassé toutes les parties : les Minéraux, les Animaux, les Plantes, font ses délices : il les aime avec tant d'impartialité, qu'il est difficile de distinguer celle de ces trois classes, à qui il donne la préférence. Robuste avec cela, invincible pour les fatigues, sans mollesse, sans regrèt pour les aises les plus communes, toujours rempli de la même ardeur pour découvrir, ou pour confirmer ses découvertes, il paroît être fait pour la commission dont on l'a chargé. Ses instructions étoient de quatre Articles. Il devoit s'attacher à découvrir les Plantes du produit du Royaume, qui peuvent être d'usage dans la Teinture : il devoit tâcher de trouver quelque terre, propre à faire de la Porcelaine : on lui recommandoit de mettre tous ses soins à s'instruire des produits de la Nature, qu'on fait venir des País étrangers, & qu'il pourroit découvrir dans le Royaume, soit qu'ils pussent servir à la Médecine, soit qu'ils fussent du ressort des Arts. En un mot, on lui donnoit la Nature entière à observer, les Animaux à

quatre

quatre piés, les Oiseaux, les Poissons, les Insectes, les Végétaux, les Fossiles, devoient être également les objets de son attention.

Chargé d'une commission encore plus agréable à un Homme de son caractère, qu'elle n'est laborieuse, il partit, accompagné de six Elèves, curieux d'apprendre à observer sous un tel Maître; & parcourut la Sudermanie, l'Ostrogothie, la Smolande, les deux Iles, qui sont nommées sur le titre; revint par les Provinces, que nous venons de nommer, & ne mit que trois mois à ce Voyage.

Ce Voyage fut heureux, presque pour tous les articles, qui en composoient le dessein. Mr. *Linnaeus* enrichit sa Patrie dans le sens le plus littéral. Il découvrit plus de cent Plantes, que l'on avoit crues étrangères en Suède, & dont plusieurs sont d'une nécessité indispensable dans la Médecine & dans la Teinture. Il recueillit un bon nombre de Receptes pour le dernier de ces Arts, où il n'entroit que des Plantes du Païs, Il raporta des descriptions détaillées d'un grand nombre d'Oiseaux & d'Insectes: il n'y eut que la Terre à Porcelaine où il ne réussit pas. Les Iles qu'il eut à parcourir, ne sont presque que des Rochers de Pierres à Chatux, qui se calcinent dans le feu; & toutes ses peines ne lui procurèrent qu'une seule espèce de Craie de Briançon.

Mais Mr. *Linnaeus* ne se borna pas uniquement à ce que les Etats lui avoient prescrit: il ne se seroit pas cru assez occupé. Il a ajouté à sa commission l'étude des Antiquités, celle des Arts mécaniques, celle des Mœurs & des Cou-

tumes, la Pêche, & cent autres curiosités, qu'un Génie inventeur peut saisir, & qui échapent à tout autre.

Nous allons le suivre dans le détail de quelques-unes de ses découvertes, en ne choisissant pour nos Lecteurs, que celles qui nous paroissent être d'un gout général.

L'Agriculture est assez difficile en Suède. Le Pais est froid, le terrain y est généralement ou sablonneux, ou mêlé de Fer, ou marécageux. Les Habitans, qui sont d'une fécondité surprenante, ont bien de la peine à tirer de la Terre la nourriture la plus simple, & le nécessaire le plus borné. Le besoin les a rendus inventifs. Une de leurs méthodes, pour donner de la fertilité aux Terres, est celle de mettre le feu aux Buissons. C'est à l'occasion de ces vastes incendies, que Mr. *Linneus* fait une remarque assez curieuse : ils sont un remède assuré contre les pluies ; quand même le Ciel se seroit couvert à la suite d'une longue sécheresse, & que la pluie paroîtroit inévitable, ces *Swedior*, comme on les appelle, dissipent l'orage, qui se forme, & ou du-moins renvoient la pluie à d'autres Cantons. Ce Phénomène a beaucoup des raport au changement, qui est arrivé aux Iles Antilles : elles étoient pluvieuses & humides, quand les Espagnols les découvrirent ; & elles sont devenues les plus arides du monde, depuis que les Anglois & les François en ont détruit les vastes Forêts. Les Arbres élèvent une quantité prodigieuse de vapeurs, qui, sans leur force attractive ne quitteroient pas la terre ; & ces vapeurs sont la matière principale des pluies.

J'ai déjà dit, que la Suède est stérile : on n'en est

est que trop persuadé, quand on apprend ce qui y sert de nourriture aux Habitans de la campagne. La racine l'*Aron*, & celle du Trefle des Marais y servent de pain, & les écorces des Pins sauvages s'y paîtrissent avec la farine. On tire encore une autre nourriture des Pins. Quand ces Arbres ont poussé leurs nouveaux rameaux à la longueur d'un doigt, on enlève l'écorce tout autour du commencement de la branche nouvelle, & on met à découvert les tendres feuillets de son bois. Il en sort une espèce de gelée, qu'on enlève avec un couteau; on en paîtrit de petites masses, & on s'en sert sans autre préparation, pendant que cette espèce de résine détrempée est fraîche. Cette nourriture s'appelle *Sasiva*: elle peut être saine, mais je doute qu'on la trouvât bonne dans d'autres Pays.

Les Païsans de ma Patrie, & je pense de presque toute l'Europe, sont coëffés d'une superstition, excusable en quelque manière. On trouve dans les Prés des Ronds, dont le centre est pelé, & dont la circonférence est couverte d'herbe. On a attribué ces Cercles à des Sorcières, dont les Danses, à ce que croient les Gens de la campagne, détruisent l'herbe du centre. Mr. *Linnaeus* les attribue à une espèce de Chiendent, que *Baubin* a appelé *Gramen glumis variis*. Cette Plante ne dédaigne pas les terrains les plus arides, & croît, où aucune autre Herbe ne vient à bien; c'est elle qui forme ces Cercles. La Physique éclairée est une dangereuse ennemie pour la superstition: elle détruit jusqu'à l'existence d'une partie de ses miracles, & elle en anéantit d'autres, en les réduisant à leurs causes naturelles.

On fait assez que les Cercles, dont les coupes du bois sont marquées, expriment le nombre des années, qu'aura vécu l'Arbre dont on compte les Cercles. Mais il est assez curieux, que ces Cercles puissent nous servir d'époques. Mr. *Linnaeus* s'amusant à considérer ceux d'une branche de Chêne, y distingua parfaitement bien les grands hivers de 1578; de 1687 & de 1709. L'Arbre n'y avoit pris que fort peu d'acroissement, & les Cercles se touchoient de beaucoup plus près que dans des années plus heureuses.

Il y a des Mines d'Alun à Moekelby dans l'Ile d'Oelande. Mr. *Linnaeus* leur doit un Phénomène instructif. On y avoit amoncelé les terres & le Minéral, dont l'Alun avoit été tiré: quelque accident avoit mis le feu à ces Montagnes accidentelles en 1739; & ce feu duroit encore, quand Mr. *Linnaeus* y passa. Ce petit Volcan rendoit de la chaleur & de la fumée; quand on y faisoit un petit creux avec la canne, il en sortoit une vapeur soufrée, & on y decouvroit des fleurs de Soufre, que le feu souterrain y avoit préparées. Si jamais cet incendie peut gagner la Mine même, Mr. *Linnaeus* espère qu'on aura une curiosité de plus en Suède, & que le Hécla ne sera plus l'unique Volcan du Nord. Celui de l'Oelande auroit un avantage considérable aux yeux d'un Physicien: on l'auroit vu naître, & on seroit parfaitement instruit des causes qui lui feroient rendre du feu. La Nature se cache mieux: il y a deux mille ans, que le Vésuve jette des flammes, & on est encore à en chercher les Sources.

Les Suédois aident leur País stérile en toutes
maniè-

manières. Le Varec sert de fumier en Oelande, & il excelle à en remplir la place : on le tire de la Mer, on le charie sur les champs voisins, on le répand, & le mêle avec la terre dans le labour.

Autre espèce de merveille, détruite par l'observation. On amena à Mr. *Linnaeus* un Enfant, dont le Sexe étoit douteux : on le pria de juger, s'il avoit à être Garçon ou Fille. Ce prétendu Hermaphrodite n'étoit qu'un Garçon fort à plaindre par ce qui le distinguoit des autres Enfans de son Sexe : Ce n'étoit qu'une ouverture dans l'urètre, par laquelle son urine se répandoit au-dessus du gland. Tant d'autres Hermaphrodites se sont trouvés n'être que des Filles, qu'il y a lieu d'espérer la fin de cette Race inutile d'Êtres humains.

La même Ile fournit à Mr. *Linnaeus* une espèce de Cailloux, fort approchans de ceux dans lesquels Mr. de *Réaumur* a découvert la formation du Cristal. Mr. *Linnaeus* les appelle *Pommes de Cristal*. Ce sont des Pierres rondes, creusées en dedans, & remplies de petits Cristaux, qui se viennent rencontrer dans le centre de la Pierre.

Cette Ile, aussi bien que la Séeelande Danoise, est désolée en plusieurs endroits par des Sables légers, que les Vents y apportent, & qui couvrent les rivages d'une poussière inutile. Mr. *Linnaeus* apprend à ses Compatriotes un moyen sûr, pour s'opposer à cette calamité. C'est une espèce de Gramen, qu'il s'agit d'y planter, qui est fort commune sur les Dunes de la Hollande. Elle pousse de profondes racines, & ne craint pas le sable le plus stérile. La résistance qu'oposent ses racines embarrassées à cette poussière légère,

re, la retiennent, en font de la terre, & tirent un avantage de ce qui désoloit le Pais : elles ajoutent au rivage, reculent les bornes de la Mer, & augmentent l'étendue des terres.

Oserai-je rapporter la manière, dont on fait le Godron ? Il y a peu d'années que j'en ferois bien gardé, & que le Public auroit tiffé un Journaliste, qui se feroit abaissé à un détail de mécanique. Mais les Hommes se sont corrigés là-dessus ; Mr. de *Réaumur* a bien instruit des Forgerons.

On commence par faire une fosse conique, qui se rétrécit par en-bas : sa profondeur est d'une toise, & son plus grand diamètre d'une toise & demie : toute la fosse est revêtue d'un mur. On remplit la fosse de racines de Pin, qu'on tire de la terre, & qui en y passant des Siècles entiers, ont gagné toutes les années plus de graisse, jusqu'à n'être plus qu'une masse de Résine ligneuse, mais transparente, quand elles sont dans leur perfection. Ce monceau de racines, mêlé de bois sec du même Arbre, est couvert de terre & de gazon, & on ne laisse qu'une petite entrée à l'air qui atise le feu qu'on y met. Un Homme attentif à la route du Vent, couvre continuellement de terre l'endroit par lequel le Vent vient, sans cette précaution le Vent pourroit donner trop de vivacité au feu. Le Godron, que le feu tire des racines de Pin, descend dans un tonneau, placé au fond de la fosse. Le Godron de Gothlande passe pour le meilleur qu'il y ait.

Mais ce que Mr. *Linneus* a vu de plus surprenant, ce sont les rivages de la Mer, dans le voisinage de *Capelhamm* en *Gothlande*. Ces rivages

vages sont entierement formés de *Madrépores*, dont la quantité est incroyable. La Nature a rangé ces *Madrépores*, comme les Laboureurs rangent la Terre dans plusieurs Provinces de l'Allemagne, en rangs composés alternativement de Collines & de Rigoles. Chacune de ces Collines marque un accroissement particulier de l'Ile, & les rangs les plus éloignés de la Mer sont couverts d'une Terre fertile. Cette mécanique découvre la manière, dont l'Ile de Gothlande s'est formée dans le sein de l'Océan. La Mer Baltique diminue en profondeur d'une manière visible : elle a abandonné peu à peu une partie de ces bancs de Corail, qui se sont couverts de Terre, & à qui d'autres bancs, successivement mis à nud, ont servi de rivages ; l'Ile croît encore, & il y a apparence qu'elle croîtra toujours. Mille choses concourent à nous persuader de la vérité d'une conjecture, qui n'en est presque pas, étant de *Newton* ; c'est que la proportion de l'eau, qui se trouve mêlée dans le Globe de notre Terre, diminue tous les jours : presque toutes les Mers du Monde, les Lacs mêmes de la Suisse se retirent de plus en plus. La Ville d'Avenche étoit placée sur les bords du Lac de Morat, & on y a découvert des cercles auxquels on amaroit les Bateaux. Mais il y a longtems que cette Ville se trouve éloignée du Lac d'une bonne lieue. Les Côtes d'Angleterre gagnent tous les jours sur la Mer : les Ports de l'Empire des Turcs se remplissent de plus en plus de sable, & la Mer s'en éloigne. L'Egypte n'a été qu'un Marais, elle s'est accrue visiblement. On sait le tems de la formation

tion du Delta , & la Terre y gagne si bien sur les eaux , que Mr. *Shaw* a prouvé démonstrativement , qu'elle ne fera bientôt plus qu'un désert de sable. Mr. *Celfius* a donné des mesures exactes de la diminution de la Mer sur les Côtes du Sinus Bothnique. Tout se réunit pour nous persuader , que toute la Terre a été entièrement couverte d'eau ; que la quantité de cette eau va en diminuant , & que notre Globe deviendra inhabitable , s'il subsiste un certain nombre de siècles.

Faisons une petite remarque sur les Mœurs & les Coutumes des Peuples de Gothlande. On y aperçoit l'ancienne simplicité du Nord. Les Païsans ne vendent rien aux Bourgeois , ils ne font pas même d'échange ; tout y va plus noblement. Quand le Païsan vient en Ville , le Bourgeois lui fournit le nécessaire ; il lui donne de quoi payer ses Impôts , & lui procure les Marchandises dont il a besoin. Le Païsan , de son côté , met entre les mains du Bourgeois tout le produit de son travail , qu'il porte en Ville. On ne se dispute point sur les prix des choses , on y va de bonne-foi , & selon les Loix d'une équité naturelle , apuïée aparemment par la pauvreté générale du Païs , qui exclut le luxe , & presqu' l'avarice.

Entre les nombreuses Inscriptions Runiques , que rapporte Mr. *Linnaeus* , il y en a une remarquable. Elle est datée de l'année 1401 , & il est étonnant , que cette Ecriture barbare se soit conservée jusqu'au Siècle de l'Imprimerie.

Mr. *Linnaeus* se félicite extrêmement d'une découverte , dont son amour pour la Patrie rehausse

hausse le prix à ses yeux : il ne craint pas de dire, qu'il se tient assez payé de son Voyage par ce seul article. Il a découvert, qu'un certain *Sainfoin* (a) fort commun en Allemagne & en Suède même, peut être cultivé de la même manière, dont on cultive le véritable *Sainfoin*, & le *Trefle* d'Espagne, & qu'il fait le même usage. Ce *Sainfoin* ne craint point le froid, ni le mauvais terroir, il est extrêmement branchu, & le Bétail l'aime à l'égal du *Sainfoin* de France. La Suède a peu de Prés, les Chevaux n'y vivent que de l'herbe que la Nature produit dans les Bois ; on s'y croiroit heureux de trouver un moyen de se procurer du Foin par le moyen des graines étrangères. Mr. *Linnaeus* fait plus que ce que l'on demande : il fournit une herbe extrêmement nourrissante, & il l'a découverte en Suède même. Il n'y a qu'une seule précaution à prendre : il faut la laisser monter en graine de trois en trois ans, parce que sa graine ne meurt que fort tard, & que la Faux en détruit l'espérance.

En observant la manière dont on prépare la Chaux en Gothlande, Mr. *Linnaeus* a découvert un Phénomène assez nouveau pour les Chymistes. De certaines Pierres, dont on y fait la Chaux, se vitrifient dans un feu médiocre, & les Travailleurs seroient frustrés de la Chaux qu'ils en attendent, s'ils n'avoient appris à prévenir cette vitrification en augmentant le feu, lorsqu'ils s'aperçoivent que les Pierres paroissent comme humides, & qu'elle font un feu avant que

(a) *Medica Sylvestris Floribus croceis.* J.B.

que de se fondre. Cette Pierre est d'ailleurs si aisée à calciner, que la chaleur du Soleil suffit pour le faire.

Mr. *Linnaeus* badine agréablement sur une Femme-sage, qui se tient à Wéxio, & qui fait le Médecin avec un applaudissement universel. Il s'est donné la peine d'en apprendre la théorie : elle ressemble fort à celles des Egyptiens. Toutes les maladies, selon elle, viennent des Génies. Chaque Mortel a son Génie, qui lui sert d'antipode, & qui marche sous Terre dans la même direction que l'Homme suit en marchant. Ce Génie souterrain est exposé à la malice des Fées, & à des Gnomes, & l'Homme visible ne souffre que par contrecoup. Sur ces principes, la Femme savante n'a garde de s'amuser à des remèdes, elle ordonne des Sacrifices de lait ; des Processions mystérieuses, & d'autres Secrets tendans à apaiser les Génies ennemis. Les Exorcismes, apuiés par une puissante Eglise, valent-ils mieux ?

Autre curiosité plus réelle. La Suède est trop féconde en Mines de Fer pour les cacher toutes sous Terre : il y en a une à découvert, c'est une Montagne de Fer, où il n'y a qu'à prendre, & où on est dispensé de la peine de fouir. On l'appelle *Taberges*. Toute cette Montagne n'est que du Minéral. Mr. *Linnaeus* s'est attaché à découvrir la raison d'un Phénomène si agréablement nouveau ; & il croit l'avoir découverte. Une Terre rouge, fort commune en Suède, s'y est abreuvée d'une eau vitriolique, & a été changée peu à peu en Minéral, à peu près comme le Fer se change en cuivre
à Neu-

à Neufol, & à Gostar, quand on le met dans de certaines eaux fort chargées de Vitriol de cuivre. Quand le Minéral s'est trouvé formé, la Mer, qui lave le pié de Taberget, en a enlevé la Terre légère, & n'a laissé, que ce qu'il y avoit de solide.

Finissons par des éloges, que l'Ouvrage de Mr. *Linnaeus* mérite de toutes manières. Il y a beaucoup de nouveau : le Style en est agréable dans la simplicité, & nous y voyons avec plaisir, un amour pour la Patrie, que chaque expression de l'Auteur trahit, & qui fait le véritable bonheur d'un Peuple, lorsqu'il y est général.

ARTICLE IV.

REPONSE à une des LETTRES PERSANES,
(Tom. II. Lett. 64).

LES Voyageurs, qui composèrent les Lettres Persanes, étoient de ces Génies supérieurs, qui réfléchissent sur ce qu'ils voient, & à qui les choses plaisent, non parce qu'elles sont nouvelles ou anciennes, mais à proportion de ce qu'elles sont raisonnables. A l'art de saisir la vérité, ils joignent le talent de l'exprimer, avec des agrémens & un feu, dont on ne la croiroit pas susceptible, & de raisonner sans paroître le faire.

Mais plus ce Livre est estimable, plus il est fâcheux qu'il soit incomplet. Il seroit à souhaiter que le Traducteur eût publié toutes les Lettres de son *Porte-feuille*. Parmi celles qu'il nous a données, il y en a quelques-unes, qui manquent

quent de réponses ; & nos Persans étoient les plus propres à dissiper les difficultés , auxquelles ils avoient donné lieu.

Je fais ce que le premier Traducteur auroit dû faire , & qu'il eût fait mieux que personne. Ces Lettres qu'il a omises , j'ai eu le bonheur de les recouvrer. Je n'en donne actuellement que trois ; & l'accueil du Public décidera du sort des autres.

On m'a assuré qu'un jeune Anglois , avant que de se brûler la cervelle , mit sur sa table le Livre des Lettres Persanes , ouvert à la Lettre d'*Usbek* , où l'on justifie le Suicide. Peu de gens se tuent aussi philosophiquement. Peut-être se fut-il moins précipité , s'il avoit lu les réponses d'*Ibben*.

Les raisons de celui-ci ne sont pas plus nouvelles que les objections d'*Usbek*. Mais le tour de ces dernières est séduisant ; & c'est ce qui rend les premières plus nécessaires.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

Je ne te reconnois plus *Usbek*. En changeant de Pais as-tu cessé d'aimer les hommes ? Bornes-tu ta Patrie à la Perse , & as-tu oublié que le voyageur est le Citoyen de l'Univers ?

Tu traites de *furieuses* les Loix , qu'on observe en Europe à l'égard de ceux qui se tuent eux-mêmes. Tu trouves mauvais qu'on *empêche* un malheureux de *mettre fin à ses peines*. Mais as-tu réfléchi au tort qu'il fait à la Société , & ne te souvient-il plus des desordres que
pro-

produit en Asie la funeste facilité, qu'on a de s'y donner la mort?

Tu ne crois pas que, hors du séjour lumineux des Prophètes, il y ait des Hommes heureux à tous égards; mais en connois-tu d'absolument misérables? La douleur & le plaisir ne distinguent-ils pas les divers périodes de la vie? & n'est-ce pas dans l'inégalité du partage que git l'inégalité du bonheur?

Quels sont donc les véritables malheureux? Quels sont ceux, qui, suivant tes principes, feroient bien de terminer leurs infortunes, en renonçant au jour? Ceux sans doute, dont les maux l'emportent sur les plaisirs, & dont la vie est à tout prendre une existence de malheur. Mais à ce compte il faudroit ne se donner la mort, que lorsqu'on a déjà cessé de vivre.

Il suffit, diras-tu, qu'on soit accablé de maux & privé d'espérance, pour être autorisé à prendre le seul remède qui reste. Mais *Usbek* où en sommes-nous, si une affaire aussi sérieuse dépend d'un dégoût mal fondé, d'une altération passagère des humeurs, d'un sentiment peu certain, d'un raisonnement plus faux encore? Entre les personnes, qui à la fin de leur vie avoient le moins de sujet des'en plaindre, combien n'en ai-je pas vu, qui, pendant qu'elle duroit, se sont trouvées dans des afflictions violentes, & même dans des intervalles de désespoir? Le sombre nuage d'un présent accablant ne leur laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Que ne choisissoient-elles ton remède? Que ne préféroient-elles la mort? Elle eût effacé le sentiment de leurs peines, en anéantissant.....

Tu frémis *Usbek*. Tu sens qu'une Société d'Hommes imbus de tes idées nourrirait presque autant d'homicides de soi-même que de Membres.

A quoi tient donc sa conservation? N'est-ce pas au sentiment intérieur des hommes, qui, plus fort que leurs raisonnemens & même que leurs peines, les empêche de se détruire eux-mêmes? & au bénéfice des Loix, qui, fondées sur cette conviction, la fortifient par de nouveaux motifs, & retiennent les membres pour conserver le Corps?

Malheureuse la Société, au milieu de laquelle tes maximes prévalent sur la crainte de la mort & sur l'autorité des Loix! La tranquillité en est bannie. Les coupables se croient simplement malheureux. Plus de barrières; les Hommes se craignent déjà moins qu'ils ne se sont jamais aimés; & les punitions sont inutiles, lorsque l'on sait les éluder.

Qu'allégueras-tu contre la justice des Loix? Que la convention, sur laquelle elles sont fondées, s'est faite sans toi? Mais cela te dispense-t-il de la tenir? As-tu pu ignorer ce contrat tacite? T'y es-tu opposé? Ton silence & tes actions, n'étoit-ce pas là le consentement le plus formel? Membre de la Société pendant ta vie, si tu meurs au milieu d'elle, ne meurs-tu pas son Sujet?

Mais quoi! lorsque la Société me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? Ce qui t'en empêche *Usbek*? C'est l'avantage mutuel, sur lequel elle est fondée. Ce sont les biens que tu en as reçus. Tes obligations ne peuvent finir que

que par son dédommagement. Quel *partage* plus *inique* que celui de ses bienfaits & de ton ingratitude!

Tu te plains qu'on te force de *travailler pour une Société, dont tu consens de n'être plus*. Mais t'ôte-t-on la liberté d'en sortir? L'homicide de toi-même est-il l'unique porte, qui te reste pour la quitter? Le désir d'attenter sur tes jours ne peut-il souffrir de délai? Ou crains-tu qu'en différant de le satisfaire, la passion éteinte ne fit place à l'humanité?

Si tu veux contenter ta fureur, fuis & commence par t'enfouir dans un désert. Prive ta Patrie d'un Sujet, sans donner aux Hommes l'exemple d'un Monstre.

*De Smirne le 20 de la Lune
de Gemmadi 1. 1715.*

IBBEN *au même.*

Si les Loix contre le Suicide ne sont pas injustes, qu'importe qu'elles soient sévères? Faites pour le maintien de la Société, elles la vengent du dernier outrage. Et lorsque les horreurs de la mort ne peuvent rien sur les Sujets, elle s'assure quelquefois leur soumission, en leur présentant des motifs peut-être plus efficaces sur eux.

Ne crois pas cependant *Urbek*, que je convienne de l'inhumanité du remède. Que fait-on en effet? On dépouille des privilèges de Citoyen celui qui dédaigne d'en jouir. Il renonce à ses prérogatives par l'abandon volontaire de la vie; l'opprime-t-on en les lui refusant après

la mort ? Il se dégage des Loix en cessant de vivre ; en craint-il l'exécution sur son Cadavre ? La mort termine ses douleurs ; c'est sa dernière peine ; le néant lui en prépare-t-il de nouvelles ? Qui offense les Hommes au dernier instant de son existence, appréhende-t-il leur mépris, lorsqu'il ne sera plus ?

Après tout à qui fait-on injure ? Est-ce au vivant ou au cadavre ? Les Loix n'agissent point sur le premier, & ne font pas plus de tort à l'autre, que je n'en fais à une *boule*, que de *ronde* je viens de *rendre quarrée*.

Mais celui qui se tue ne perd pas seulement l'honneur ; les Loix lui ôtent encore le droit de disposer de ses biens. On les confisque ; ses Enfans en sont frustrés ; l'Etat seul gagne à sa déponille.

Quel gain *Usbek* ! Quel dédomagement de la perte d'un Sujet, & du tort que fait à l'Etat un tel exemple ! Tout contract est réciproque. La Société confirme les privilèges de l'Etat de Nature ; elle m'autorise à faire ma famille mon héritière ; mais c'est si je consens à ne pas troubler la Société par un meurtre volontaire. Je me joue des Loix, qui m'ordonnent de vivre. Comment en espérerois-je de favorables, à mon dernier soupir qui les enfreint ?

Figure-toi que prêt d'abrégér mes jours je tinsse à peu près ce langage. „ Je vais laisser des
„ Orphélins. Je ne les aime pas assez, pour continuer à être leur Père. Mais l'Etat doit être
„ plus tendre. Je préfère mon bien-être à ce-
„ lui de mes Enfans ; mais la Société préférera
„ le leur à sa propre tranquillité „. Ne serois-je

Je pas insensé ? Mais suivant tes principes puis-je raisonner autrement ?

Les Loix ne font point d'injustice aux Enfans. Elles les dépouillent d'un héritage, qu'un Père coupable n'avoit plus droit de leur laisser. J'avoue que leur état est déplorable. Ils sont dignes de la pitié & des secours de la Société. Mais tu le fais ; il est des cas facheux, où les Sujets doivent sacrifier leurs biens, leur vie même pour le salut de la Patrie. Ici la maxime a lieu. „ Pauvre Famille, on vous ôte le bien „ d'un furieux ; il étoit votre Père ; il n'a plus „ voulu l'être. Mais l'on empêche mille autres Pères de faire le même tort à leur Postérité ; & mille désespérés de faire une semblable breche à l'Etat ”.

*De Smirne le 22 de la Lune
de Gemmadi I. 1715.*

EBBEN au même.

Plus je relis ta Lettre, & plus je te plains. Je me rapelle avec honte le tems où je pensois comme toi. Un Rival étoit sur le point de m'enlever Fatime. Déjà l'espérance m'abandonnoit. La vie m'étoit odieuse. J'allois me la ravir, & la mort eût rendu certain un malheur, qui n'étoit que douteux. Cette réflexion me retint ; je vécus, & je fus heureux.

Tout Homme, qui se donne la mort, est dans le même cas. Il se croit autorisé à renoncer à la vie, lorsqu'elle cesse d'être un bien. Sait-il qu'elle n'en est plus un ? A-t-il comparé les avantages dont il jouit, avec les maux qu'il en-

deux? N'a-t-il plus de bonheur à attendre? Si toutes ces connoissances lui manquent, renonceroit-il à des biens, dont il ignore le prix? Se priveroit-il d'un dédomagement possible des maux qu'il sent?

'Ingrat! si la vie est une faveur, elle t'engage à la reconnoissance. Les *graces* d'un Dieu peuvent-elles être *accablantes*? Manque-t-il de bonté pour vouloir rendre malheureuse la Créature qu'il a formée? Manque-t-il de sagesse, pour ne pas distinguer la mesure & la qualité du bonheur, qui lui convient. Manque-t-il de pitié, pour ne pas ôter l'existence à l'Etre, pour qui elle seroit un présent fatal?

Usbek, tu te dis bon Croyant. Je puis donc ajouter que *la vie* n'est pas seulement *une faveur*, qu'elle est aussi une obligation. Le Soldat prétextera-t-il les dangers & les incommodités de son poste, pour le quitter sans congé? Ne craindra-t-il ni l'infamie ni le suplice? Tu parles de ton Ame; mais à ta mort que devient-elle? Tu ne peux souffrir un instant de malheur, & tu risques une éternité de misère.

L'Univers est un grand tout. Jugerai-je des relations que j'ignore par celles que je connois? Est-ce à moi à décider si *mon Corps devenu un Epi de blé, un Ver, un Gazon, sera changé en un Ouvrage plus ou moins digne de la Nature*? Et si *mon Ame*, que je *dégage de tout ce qu'elle avoit de terrestre*, ne sauroit devenir *moins sublime*? J'ai l'empire sur les Etres inanimés, & sur les Animaux destinés à mon usage; s'enfuit-il que j'en aie un pareil sur ma propre vie? Elle me déplaît; mais fais-je à quoi elle sert?

En

En te donnant la mort, tu ne saurois, dis-tu, troubler l'ordre de la Providence. Tu ne trompes pas ; elle a prévu ton crime. Tu refuses d'entrer comme malheureux, mais tu ne ferois éviter d'entrer comme coupable, dans le plan de la Providence. Si j'avois eu à faire un choix, me serois-je déterminé comme toi ?

Crois-moi, mon cher *Usbek*, ce n'est qu'un fol orgueil & qu'un faux désir de gloire, qui engagent un Homme à se tuer. Lui malheureux ! lui ignoré ! Non, il veut être supérieur au sort, qui l'accable ; maître d'une vie, qui l'humilie ; arbitre d'une existence ; qui lui est à charge. Ses jours étoient obscurs ; sa fin sera éclatante. Cet *atôme délié* toujours présent à la Divinité croit se dérober à sa vue, & ne sent pas que, quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à une Sagesse, dont tous les hommes ensemble, cent millions de Terres comme la nôtre, attendent l'ordre pour exister, & la volonté pour rentrer dans le néant. Il veut cesser d'être malheureux ; & il ne peut pas seulement cesser d'être.

*De Smirne le dernier de la Lune
de Gemmadi I. 1715.*

A R T I C L E V.

CONSOLATIONS DES REFUGIÉS ; Sermon pour le JEUNE ANNIVERSAIRE, institué en mémoire de la Révocation de l'Édit de NANTES, prononcé dans l'Eglise de la Patente en Soho, à Londres, le 11 d'Octobre, 1745. Par

GEDEON LE COINTE, Ministre du St. Evangile. A Londres chez F. Changuion. In 8, Pag. 36, sans l'Epitre Dédicatoire.

Les François réfugiés à Londres solennisent tous les ans, par un Jeûne & par des Sermons, la mémoire de leurs souffrances & de leur exil. Mr. Le Cointe ayant prononcé l'année passée, sur cette circonstance intéressante, un Sermon aplaudi, *des Amis éclairés*, pour l'engager à le faire imprimer, lui représentèrent, *que dans la situation où se trouve la Grande Bretagne, il pouvoit être de quelque utilité.* Ce motif l'a déterminé, à ce qu'il nous apprend lui-même, dans son Epitre Dédicatoire à Mr. l'Amiral Vernon, qui lui a confié l'éducation de Mr. son Fils. *Les Persécutions*, dit-il à cet excellent Patriote, *que les Protestans ont souffertes en France, sont une vive image de la situation d'un Peuple, qui, ayant connu les erreurs de l'Eglise Romaine, a le malheur d'être soumis à un Prince de cette Communion. Ce malheur menaçoit alors votre Patrie; & si nos craintes ont cessé, c'est en partie à vos soins & à votre vigilance que nous en sommes redevables.*

Les vues, qui ont animé Mr. Le Cointe, dans la composition & dans la publication de sa Pièce, doivent animer un Journaliste Protestant. Aussi nous proposons nous de donner une Analyse courte, mais détaillée de ce Sermon, en faisant usage, le plus que nous pourrons, des expressions mêmes de l'Auteur.

Rien de plus vif que son début. On craindroit même que l'Orateur ne pût pas se soutenir; mais après

après avoir lu sa Pièce, on voit qu'il connoissoit ses forces. Son Texte est pris dans Jérém. XXXI, 15, 16. *Voix de lamentation & de pleurs très amers a été ouïe en Rama, Rachel pleurant ses enfans, parce qu'ils ne sont plus. Ainsi a dit l'Eternel, empêche ta voix de pleurer, & tes yeux de larmoier, car ton œuvre aura son salaire. Qu'elle fut douloureuse, poursuit Mr. Le Coïnte, cette voix de lamentation ! Qu'elles furent amères ces larmes que répandit Rachel, dans le tems que la solennité de ce jour rapelle à notre souvenir ! Eglise du Seigneur, tendre Mère ! Hélas ! vous ne pouviez vous consoler, à la vue du traitement indigne fait à vos enfans. Les cœurs les plus durs, les âmes les plus féroces, n'en peuvent encore entendre le récit sans frémir Mais si tu permets, ô Dieu, que les Fidèles soient exposés à des afflictions, qu'aucune considération humaine n'est capable d'adoucir, tu as soin de te déclarer toi-même leur Consolateur. C'est ainsi que le Prédicateur annonce les deux parties de son Discours. Il traite dans la première des maux qu'ont soufferts les Eglises Protestantes de France ; & il développe dans la seconde les sujets de consolation qu'elles ont eus.*

Mr. Le Coïnte, après avoir indiqué le rapport des paroles de son Texte avec les souffrances des Protestans, passe au détail de leurs maux. Une confiance, qui sembloit avoir des fondemens solides, précéda leur persécution. La Famille régnante étoit redevable du Trône à leurs Ancêtres. Le Prince avoit éprouvé leur fidélité. Ils s'assuroient sur la foi des Traités, dont les Rois devoient à leur Sacre jurer l'observation. Mais tous

ces titres ne purent les garantir. Si l'on ne vit pas de nouvelles *Sa Barthélémi*, on attaqua les Protestans d'une manière plus cachée, plus longue, & non moins réelle. On commença par leur ôter leurs Temples. En vain entreprit-on de les défendre, des Juges vendus à l'iniquité firent abattre ou fermer ces lieux, que la pitié de nos Pères avoit consacrés au Créateur de l'Univers, & que des ennemis même respectent au milieu des fureurs de la guerre Ce n'étoit là qu'un commencement de douleurs. On enleva successivement aux Protestans leurs privilèges & leurs Ecoles; on leur tendit des pièges; l'iniquité se glissa dans les Tribunaux; les Ministres furent proscrits; les mouans tourmentés; les cadavres insultés de la manière la plus indigne.

Notre Auteur, qui ne s'arrête pas à ces divers articles, entre dans un plus grand détail sur les Dragonades. Il seroit assez inutile de rapporter après lui les excès de ces Soldats, ou plutôt de ces Brigands autorisés. Ce qu'il dit sur le but qu'on se proposoit nous paroît plus neuf. La plupart des Protestans auroient perdu la vie, plutôt que d'abjurer leur foi; mais les moins les plus magnanimes ont des infans de foiblesse. On espéroit, qu'à force de tourmens continués, on leur arracheroit quelque abjuration de leur foi; sinon au bout de quelques heures, du moins au bout de quelques jours; sinon au bout de quelques jours, du moins au bout de quelques semaines; sinon au bout de quelques semaines, du moins au bout de quelques mois.

Le coup le plus sensible pour les Protestans
dut

*dur être sans doute l'enlèvement de leurs enfans. On les enfermoit dans d'étroites prisons On les élevoit dans l'ignorance & dans la superstition On leur inspiroit de l'horreur pour ceux qui leur avoient donné la vie. On les acon-
tinoit à les regarder comme des ennemis de leur salut, comme des Ministres de l'Enfer, comme des malheureux destinés aux flammes éternelles. . . . Combien de Mères se fussent-elles trouvées heureuses d'avoir été stériles ? Combien de Pères eussent-ils moins pleuré la perte de leurs Enfans ?*

Tous ces préludes furent enfin suivis du coup fatal. On révoqua un Edict irrévocable, qui faisoit toute la sûreté de nos Pères . . . & ce nouvel attentat, qui mit le sceau à toutes les horreurs précédentes, les confirma, . . . les perpétua, & ouvrit la porte à la plus affreuse persécution.

Aussi si plusieurs résistèrent jusqu'au sang, un plus grand nombre encore, dans l'alternative où ils se trouvoient de devenir Apostats ou Martyrs, ne firent pas le meilleur choix. Ceux, qui pensèrent à fuir, ne purent le faire, sans s'exposer aux plus grands dangers ; & s'ils réussirent dans leur entreprise, ce ne put être que par un effet de la protection du Ciel, qui, après les avoir affligés, voulut aussi les consoler.

*Mr. Le Gointe commence sa seconde Partie par une allégorie fort ingénieuse, où, sous le nom de Benjamin, il dépeint le succès des Réfugiés, qui, au risque d'être assassinés, ou enlevés pour jamais, trouvèrent le moyen de s'échapper ; & sous celui de Joseph, qu'on croyoit dévoré par les bêtes féroces, il représente le rap-
pel à la vie de ceux qui, après avoir apostasié,*

se relevèrent de leur chute, & lavèrent leurs faces dans les larmes d'une sincère repentance.

On ne peut réfléchir sans admiration sur le courage des illustres exilés, dont nous sommes les descendans ; & leur fermeté est aussi consolante pour nous, qu'elle fut glorieuse pour eux. Ils résistèrent à un Roi, auquel à tout autre égard ils se faisoient un devoir d'obéir. Louis XIV étoit pour eux le plus respectable mortel ; mais Dieu leur étoit plus respectable que Louis XIV. . . . Ce ne fut pas l'accès d'un zèle passager. Constats dans leur résolution, ils se déterminèrent à renoncer non seulement à leurs biens & à leur rang, mais à l'amour le plus tendre pour une Patrie ingrate, à leurs Amis, à leurs Pères, à leurs Frères. Une résolution, qui devoit tant coûter à des cœurs sensibles, n'étoit pas moins difficile à exécuter, par les obstacles qu'y mettoient leurs ennemis. Représentez-vous les montagnes & les collines couvertes de ces illustres fugitifs. Représentez-vous de jeunes gens, tremblant pour leurs Pères ou pour leurs Mères affoiblis par l'âge. Représentez-vous des Pères & des Mères, jettant des regards de compassion sur de tendres Enfans, qu'ils craignoient à tout instant qu'on ne vint arracher d'entre leurs bras, ou de voir expirer sous la fatigue du chemin. Représentez-vous des personnes de tout âge & de tout sexe, des Femmes, des Enfans, des Vieillards, non seulement accablés de douleur & affoiblis de lassitude ; mais allarmés au moindre bruit, tremblant à chaque moment d'être découverts, & incapables de goûter ni joie ni tranquillité, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus hors de leur Pais.

Mais

Mais quel azile alloient-ils chercher ? Destitués de tout secours humain, pouvoient-ils se promettre de généreux bienfaiteurs, dans les divers Pais, où ils se dispersèrent. Ils ne songeoient sans doute qu'à se procurer la liberté de professer leur Religion. Si Dieu dédomagea plusieurs de nos Frères par des biens plus considérables que ceux qu'ils avoient sacrifiés, tous n'eurent pas le même succès. Plusieurs d'entre eux ont souffert ce que la pauvreté a de plus triste. Mais peut-être ceux qui ont été *victorieux dans cette épreuve*, sont-ils ceux que le Ciel a le plus favorisés. Ce sont ces derniers dans ce Monde, qui seront les premiers au Royaume de Dieu.

Pour ne point trop allonger cet Extrait, nous ne ferons qu'indiquer quelques-uns des usages, que Mr. *Le Cointe* tire de la méditation des souffrances & des consolations des Réfugiés. L'horreur pour une Religion persécutrice ; les vœux pour nos Persécuteurs ; la reconnoissance pour les Peuples, qui nous ont accueillis ; le zèle pour une Religion, qui a animé nos Pères à de si grands sacrifices ; la repentance, que doit nous inspirer la considération de notre tiédeur, & des jugemens dont Dieu nous menace, ce sont là les idées que notre Orateur développe successivement. Toute la Pièce est remplie d'un feu, que nous n'avons pu conserver que foiblement. Pour en donner une idée à nos Lecteurs, nous finirons, en transcrivant un endroit de ce Sermon, auquel nous ne donnons la préférence, que par le rapport qu'il a avec les circonstances
pré-

présentés (2). Si vous devez, Chrétiens, aimer ceux-mêmes, de qui vous avez des si justes sujets de vous plaindre, quels vœux & quelles prières devez-vous faire monter au Ciel, en faveur du Peuple, qui vous a donné un azile, qui a pris tant de part à vos afflictions, qui n'a rien négligé pour les adoucir, & qui vous a donné une Patrie infiniment préférable à celle que vous aviez perdue ? Vous, que *Louis XIV.* trouva fidèles, dans le tems qu'il exerçoit sur vous les plus horribles cruautés, de quel zèle devez-vous être animés, pour soutenir le Prince, sous le juste gouvernement duquel vous jouissez de tant de douceurs ? Quelle indignation doit exciter en vous l'attentat de ces Sujets perfides, qui ont eu l'audace de lever contre votre Roi l'étendard de la Rebellion, & de prétendre ébranler son Trône ? Pensez quel est l'ennemi qui s'élève contre vous. Rome, cette Rome, dont les yeux sont toujours ouverts au crime, vous attaque par ses Emissaires. Il s'agit de défendre contre elle, non seulement vos Biens, votre Roi, votre Liberté ; mais vos Femmes, vos Enfans, vos Vieillards, vos Frères, vos Sœurs, vos Parens, vos Amis, vos Temples, vos Vies, votre Religion. Montrez-vous donc Hommes. Montrez à votre Patrie, qu'elle a en vous de vrais Citoyens. Sacrifiez, s'il le faut, pour sa défense, & vos biens & vos vies. Faites voir, si vous y êtes apellés, que vous ne craignez point d'en-

nemis,

„ nomis, quand vous combattez pour votre Roi
 „ & pour votre Dieu. Inspirez à vos Conci-
 „ toyens le même zèle, & pendant que vos Jeu-
 „ nes gens *dresseront leurs dards, à la bataille,*
 „ que vos Femmes, que vos Enfans, que vos
 „ Vieillards lèvent vers le Ciel des mains pur-
 „ res, & implorent sur vous & sur eux la pro-
 „ tection du Tout-puissant.”

ARTICLE VI.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS
 giving some account of the present under-
 takings, &c.

C'est - à - dire :

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, conte-
 nant des Mémoires sur les études, les travaux
 & les recherches modernes des Curieux de
 plusieurs parties considérables du Monde. Vol.
 XLI. Partie II. A Londres chez Woodward
 & autres. En 1744. Quarto, pag. 457—873,
 sans l'Indice.

LE Volume, dont nous allons parler, con-
 tient les *Numéros* 458, 459, 460, 461, de
 ce vaste Journal, & il répond aux quatre der-
 niers mois de l'année 1740, & à l'année 1741
 toute entière.

Comme nous ne saurions suivre tous les Mé-
 moires particuliers de l'Ouvrage Anglois, nous
 nous contenterons d'en toucher les articles les
 plus intéressans.

Dans

Dans le N. 458 Mr. *Etienne Williams* D. en M. nous donne un précis des découvertes qu'il a faites sur la nature des petites Collines de la Cornouaille, qu'on y appelle *Barrows*. On en trouve presque sur toutes les hauteurs de cette Province, le long des grands chemins, & sur les Dunes, toujours dans de favorables expositions, & placées de manière, à être découvertes de bien loin. Leur grandeur est inégale; il y en a de trente piés de hauteur, il y en a d'autres de quatre. Il y en a qu'un fossé environne, & il y en a également sans fossé.

Mr. *Williams* a fait l'anatomie de ces Collines, qui se sont trouvées être l'Ouvrage des anciens Habitans de la Grande-Bretagne, & des Monumens Sépulcraux. Quand on les a dépouillées d'une écorce de gazon, qui s'est formée sur leur surface, on y trouve une Terre jaunâtre, apportée de bien loin, & qu'on a amoncelée autour d'une petite Fosse cylindrique, de deux piés de largeur, & un peu moins profonde. Cette Fosse est artistement couverte de pierres plates, transportées de quelques Collines assez éloignées, & rangées de manière à empêcher la terre de s'ébouler dans la Fosse. Il y a de ces Creux entierement vuides, ou remplis uniquement de pierres arrangées en forme de cône; mais il y en a d'autres, qui renferment une Urne Sépulcrale de terre cuite, entierement noire dans sa surface intérieure, & presque remplie d'ossements & de cendres. Ces reliques de quelque ancien Peuple inconnu, sont trop maltraitées par le feu, pour qu'on puisse reconnoître les Os, dont elles ont fait

fait partie, quoiqu'assez bien conservées pour être aisément reconnues pour de vrais Ossemens. Nous en avons vu de plus anciens encore, & nous en avons d'entièrement changés en terre, qui ont été trouvés dans la Thuringe. Ces Os, qui ont fait partie du Crane, & dans lesquels on distingue aisément les Sinus frontaux, boivent l'eau avec avidité, s'y ramollissent, & s'y dissolvent. Le Soleil leur rend leur dureté, quand on les en raproche.

Mr. *Williams* est persuadé, que la différente grandeur de ces Collines répond à la diversité des conditions de ceux qu'on y a enterrés. Les grandes Collines ont été pour les Chefs & pour les Princes, & les petites pour le Peuple. Il ajoute à ces Monumens quelques autres Antiquités de plus fraîche date, & en particulier un Camp, parfaitement circulaire, fortifié d'un Parapet assez peu élevé, & d'un Fossé également peu considérable. On l'appelle *Castel-Gotba*, & Mr. *Williams* avertit de ne pas se hâter d'entendre par ces mots un Château bâti par les Goths; *Gothys*, dans l'ancien Langage Britannique, signifie élevé, ou magnifique.

Différentes Lettres de Mr. *Camillo Paderni* de Rome, de Mr. *George Knapton*, & de Mr. *Crispe*, donnent un précis de quelques Monumens anciens très considérables, découverts en dernier lieu à Portici près de Naples. Il s'agit d'une espèce de Ville souterraine, composée d'un grand nombre de Bâtimens incrustés de marbre, & de magnifiques Colonnes, & couverte des matières, dont le Vésuve accable ses environs, lorsqu'il est en feu. On y a trouvé

un Amphithéâtre ; des Statues d'airain de plusieurs espèces.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les Tableaux qu'on y a déterrés. Les Ouvrages des anciens Peintres, trop peu durables pour résister à vingt Siècles, s'étoient si bien perdus, qu'on ne les connoissoit presque plus que par les Éloges, que *Plin*e & d'autres Auteurs leur donnent. S'il en restoit quelques fresques, il y en avoit si peu, que le Public ne pouvoit guère en approcher. Mais la Ville, sur laquelle Portici est bâti, vient de diminuer la rareté des Peintures antiques, sans en diminuer le prix. Mr. *Paderni* parle, avec un enthousiasme marqué, d'un grand Tableau, qui représente *Thésée* vainqueur du *Minotaure*, & il en trouve l'ordonnance digne de *Raphael*. Mr. *Crispe* en a vu d'autres, qu'il préfère à plusieurs de ceux, qui sont sortis de la main de ce fameux Maître. Il y en a qui représentent des Temples & des Bâtimens, & la Perspective en est parfaitement bien exécutée. Mr. *Crispe* y a découvert une particularité assez curieuse, c'est qu'on y a exprimé des Fenêtres, dont les careaux sont peints en gris, comme si on avoit voulu en marquer les Vitres : ce qui prouveroit, contre tout ce qu'on en a cru, que les Anciens ont connu l'usage des Fenêtres vitrées. Une autre remarque pour les Physiciens, c'est que les poutres des Bâtimens de la Ville souterraine y sont entièrement converties en charbons, sans avoir perdu leur figure, ni la rectitude de leurs fibres : ce qui prouve que l'air est presque le seul destructeur de la Nature, & que tout se conserve, lorsque l'air

ne

ne peut pas en approcher librement. Cette Ville, au reste, s'appelloit *Herculanum*, & on y descend par un chemin assez extraordinaire; c'est le Puits même qui sert aux gens du Village.

Mr. *Cagua*, Chirurgien des Chantiers de Plymouth, donne le détail d'une cure assez considérable qu'il a faite. Il s'agit d'une fracture énorme du Crane, provenue d'une chute, qui avoit détruit une grande partie de l'Os frontal, des grandes ailes de l'Os multiforme & du pariétal, déchiré la Dure-mère, & causé une perte considérable de la substance du Cerveau. Les accidens ne furent pas aussi considérables, que le promettoit l'énormité de la blessure: le Malade passa assez bien les premiers jours qui s'écoulèrent depuis sa chute, & si dans la suite il lui prit des maux de tête & des léthargies, il en fut délivré par l'usage des Clystères, & de quelques Purgatifs assez doux. La petite Vérole, qui le prit pendant la guérison, ne lui fit pas plus de mal que sa blessure. Il est bon de recueillir les cures de cette classe, pour défendre les Chirurgiens d'une espèce de poltronnerie, qui leur fait abandonner bien des malades, où les ressources de l'Art & de la Nature ne sont pas encore épuisées. Devroit-on même, dans les cas les plus malheureux, refuser aux blessés des secours qui peuvent peut-être les sauver, & qui du moins ne peuvent coûter au Chirurgien que des pansemens, bien éloignés encore d'être inutiles, puisqu'ils l'instruisent sur les bornes du pouvoir de l'Art, & qu'ils peuvent lui apprendre bien des symptômes & des succès très

intéressans pour un homme qui aspire à la perfection de sa Profession.

Mr. *J. Mackarness*, Apoticaire (a) & Praticien à Chipping-Norton, dans le Comté d'Oxford, a vu une Pierre très dure, longue de plus de deux pouces, & d'une figure irrégulière, sortir par l'anús d'une Femme, après bien des douleurs & des rétentions d'urine. Il y avoit plusieurs années que ce Corps étranger s'étoit formé, qui devoit, selon toute aparence, sa première origine à une constipation assez longue, dont la Malade avoit été incommodée, à la suite d'une grosse Fièvre. Plusieurs Enfans, qu'elle avoit mis au monde après cette époque, étoient nés avec des marques, & des dépressions considérables à la tête, que leur avoit faites la pierre, pendant qu'ils descendoient le long de l'anús avec la tête la première. Après plusieurs années passées dans des douleurs & des incommodités perpétuelles, la Malade se délivra de sa pierre sur la chaise percée, & reprit sa santé en fort peu de tems.

Mr. *Henri Baker*, qui se fait une chère particulière du Microscope, a examiné ceux de *Leewenboek*, que ce grand Artiste a légués à la Société Royale de Londres. Toutes ces Machines sont très simples. Ce ne sont que des Lentilles de verre, avec une Eguille mobile, sur la pointe de laquelle *Leewenboek* avoit fixé ses objets. Il se servoit d'une très petite Lentille, quand

(a) Les Apoticaire's pratiquent généralement la Médecine en Angleterre, où les Médecins titrés sont rares, & se mettent souvent à un prix trop haut pour le Public.

quand les objets étoient transparens, & n'admettoit la lumière que par une fort petite ouverture, qu'il augmentoit à proportion de l'opacité de l'objet. Mr. *Baker* a donné les foyers des Lentilles de *Leenwenhoek*, & le calcul de leur puissance. Celui, qui grossit le plus, a le foyer à un vingtième de pouce de distance, & il fait paroître la surface d'un objet 25600 fois plus grand que l'œil simple. Mr. *Baker* prouve par-là, & par les *Numeros* des étuis de *Leenwenhoek*, qui commencent par 15, que la Société Royale ne possède pas tous les Microscopes de *Leenwenhoek*, & qu'il doit en avoir eu d'infiniment plus fins encore, sans compter qu'il ne peut qu'en avoir eu d'une autre structure, mieux disposée pour examiner les petits Corps qui nagent dans les fluides.

L'Art de se servir du Microscope a fait bien des progrès depuis *Leenwenhoek*. Au-lieu des Eguilles, où il fichoit ses objets, on a inventé les Lames de Talc, entre lesquelles on peut enfermer les plus petits Corps, sans les presser. On a fabriqué des Lentilles beaucoup plus fortes, que celles dont *Leenwenhoek* s'est servi. On en fait en Angleterre, dont le foyer n'est que d'un cinquantième de pouce, & qui par conséquent grossissent les surfaces des Corps jusqu'à 160000 fois. Mais rien n'approche dans ce genre des découvertes de Mr. *Lieberkuhn*, Médecin de Berlin. Il a imaginé de recevoir les rayons du Soleil sur un Miroir, dans une Chambre obscure; de les faire passer par un tuyau, & de les faire arriver par-là à l'objet avec une vivacité & une force, que l'expérience seule peut rendre

croyable. L'image des objets est renvoyée par cette Machine sur un papier blanc, avec toute la vigueur & tout l'agrandissement, que l'imagination peut demander. On a vu les globules du Sang dans les Artères mésentériques d'une Grénouille, grossis jusqu'à égaler des Pois, qui rouloient dans des canaux d'un pouce de diamètre. On a découvert encore un moyen de faire tomber de la lumière sur les objets les plus opaques. On place dans le centre d'un Miroir concave d'argent poli, une Lentille, qui est fournie par-là de toute la clarté désirable, pour éclairer les objets les plus noirs.

Un assez long Mémoire vient ensuite. Il s'agit d'une nouvelle Hypothèse pour servir à l'explication des Vents & des Saisons de l'Angleterre. Selon l'Auteur, une *Monsson* presque continuelle vient de l'Afrique de l'Est à l'Ouest vers le Sud de l'Amérique, y rencontre les Andes, & en est réfléchiée, pour revenir par la Mer Atlantique avec une direction du S. O. au N. E. vers les Côtes de l'Angleterre, de la France, & de la Flandre. C'est elle qui produit dans l'Océan Atlantique ce Vent, qui vient si constamment du S. O. & sa première origine, selon l'Auteur, est la chaleur même du Climat où il naît. Le détail de cette Hypothèse n'admet point d'Extrait. Elle a trop besoin de preuves, & ne peut rien perdre.

Le dernier Mémoire du N. 458 est de la façon de Mr. *Ehrhard de Memmingue*, le même, dont nous avons fait mention à l'occasion de l'Ouvrage de Mr. *Moro*. Il y donne les remarques, qu'il a faites dans un Voyage aux Alpes

pes du Tirol. Elles ne lui ont point fourni de pétrifications, dès qu'il a été parvenu à une certaine hauteur : c'est la même chose en Suisse, où les Alpes les plus élevées sont les moins fertiles en pierres figurées.

Il a trouvé les couches des Rochers bien éloignées de la régularité, que demande le Système de Mr. Woodward. Bien loin d'être toutes horizontales, elles sont presque toutes inclinées en différens sens. C'est encore une remarque, que confirment les couches des Rochers de la Suisse, & en particulier de cette longue chaîne de Précipices, qui sépare l'Emmenthal du Canton de Lucerne, & se termine au Lac de Thoune. Mr. Ebrhard assure, que les Pierres, que l'on trouve dans le voisinage de sa Patrie, sont exactement, pour la grosseur, en raison inverse de leur distance des Alpes du Tirol ; plus grandes, & semblables à de véritables Blocs, lorsqu'on est proche de ces hautes Montagnes, & pas plus grosses que le poing, dans les environs de Memmingue. Mr. Ebrhard explique ce phénomène par un Déluge, qui a charié des Pierres de la cime des Alpes, & qui a bientôt abandonné les plus grosses, au lieu qu'il a transporté les plus petites aussi loin que son courant a conservé quelque force. A l'occasion des Salines de Hall en Tirol, Mr. Ebrhard remarque, qu'un certain Limon noir, qu'on trouve mêlé avec le Sel fossile de ces Salines, délivré de son Sel marin par l'électriation, se couvre dans toute sa surface de petites Aiguilles, qui composent un Sel exactement semblable à celui d'Epsom. Passons au N. 452 des Transac-

tions. Il commence par une Machine, inventée par Mr. *Samuel Jenkins*, & destinée à polir des Lentilles sphériques de verre. La description d'une Machine ne peut guère entrer dans notre plan; il est difficile d'en retrancher quelque chose, & d'ailleurs l'imagination se refuse aux détails de cette espèce.

Mr. *Breyne* de Dantzic fournit un exemple des maux, qu'on peut s'attirer par trop de soin pour sa santé. Un Anglois de condition, qui demeurait aux Barbades, se sentant ronger l'Estomac par des Vins un peu trop violens, & trop copieusement bus, s'étoit servi des yeux d'Ecrevisse, pour afoiblir cet acide qui l'incommodoit. Il passa plusieurs années à se mettre en état d'avoir besoin de ces Absorbans, & puis à s'en servir, jusqu'à ce qu'un poids sous le Diaphragme, des vomissemens, & les symptômes de la Pierre lui attirèrent la mort. On l'ouvrit, & on trouva dans son Estomac un grand nombre de Pierres de toute grandeur dont la plus grosse ressembloit à une branche de Corail, & dont les plus petites avoient à peu près la figure & le volume des pois de nos Jardins. Ces Pierres étoient environnées d'une viscosité, que Mr. *Breyne* dessécha, & dont se forma une poudre parfaitement semblable, pour la substance, aux Pierres qu'elle avoit enduites. Elles étoient formées par couches, à la manière des Bézoards occidentaux, qui ne sont eux-mêmes qu'une espèce de Pierres trouvées dans l'Estomac des Vicognes du Pérou. Les Reins du Malade s'étoient ressentis des Pierres, dont il s'étoit nourri. On y trouva une pétrification composée de six sphé-

sphères aplaties, & du reste entierement semblables à celles de l'Estomac.

Mr. *Kirkshaw* parle de deux masses de plomb, qu'un Païsan trouva sous les piés de son Cheval près de Ripley. L'une & l'autre étoient à peu près du poids d'onze livres, & elles étoient marquées de cette inscription : IMP. CÆS. DOMITIANO AUG. COS. VII. C'est un Monument d'une espèce, dont *Camden* a déjà parlé, mais dont la matière est assez singulière.

Mr. *Ettrik*, Chirurgien, a donné la description d'une Machine pour réduire les Fractures du Fémur. Ce sont des Roues dentelées, qu'on fait agir par le moyen d'une Manivelle, & qui étendent le bout du pié par le moyen d'une Sangle, attachée à une espèce d'Etrier ; dans le tems, que le Chevet du Lit, sur lequel on couche le Malade, retient le haut du Fémur par le moyen d'une espèce de Botte attachée à ce Chevet.

Mr. *Klein*, dont nous avons anoncé plusieurs Ouvrages dans notre Journal, a confirmé une relation du fameux Peintre & Voyageur *le Brun*. Ce Hollandois avoit fait mention de certaines Huitres pétrifiées, qu'il avoit trouvées proche de Nicolie. L'Animal même avoit été conservé & converti en pierre. Mr. *Klein* en a trouvé de semblables sur une Montagne des environs de Dantzic. On y reconnoît encore les Oues de l'Animal, & le Tendon, par le moyen duquel il ouvre & referme ses Coquilles.

Après quelques Observations astronomiques de Mr. *Kirch* relatives à des positions de Mars, suivent plusieurs relations d'Aurores boréales, qu'on a vues en Italie & dans la Grande Brétagne.

gne. La première est du Prince de Cassano, qui pense fort différemment de Mr. de Mainan. Il assure qu'aucune réfraction n'a pu avoir part au météore lumineux, qu'il a observé, puisque dans le tems que la lumière a paru, le Soleil s'est trouvé dans le Tropique opposé; qu'au-lieu que la lumière auroit dû être la plus forte vers l'Est, & la plus foible dans son élévation, elle a été tout le contraire; & qu'enfin, les phénomènes n'en peuvent être expliqués que par l'inflammation d'une matière élevée jusqu'à la partie supérieure de l'Atmosphère.

Mr. le M. Poleni fournit la seconde relation: elle est dressée avec l'exactitude ordinaire de cet habile Homme, & nous passons sur plusieurs autres histoires de la même espèce, pour ne parler que d'un autre Météore, analogue à la lumière boréale, vu à Sheffield par Mr. Shert, & en même tems en Irlande & à Venise. C'étoit sans contredit une matière enflammée, qui passoit rapidement par la partie la plus haute de l'Atmosphère, & qui produisoit à peu près les mêmes effets qu'une Aurore Boréale. La masse de feu créva à la fin avec un bruit, qui en trahit la nature, & qui fit trembler les environs.

Mr. Toller donne la description d'un Lac, appelé *Malholm Tarn*, qui n'est pas éloigné de Skipton dans le Comté d'York. Les Lacs sont fort rares en Angleterre; mais celui, dont il s'agit, a quelques particularités, qui le rendent encore plus curieux. Il se perd par un petit Ruisseau, qui ne fait que 2 ou 300 toises de chemin sur terre, & se va cacher sous terre en deux endroits. Les Gens du Pais sont persuadés, que

de Ruiffeau reparoit sous le Village de Malholm, & y vient former deux Sources considérables. Ils ajoutent une expérience, faite à leur manière. De la paille, disent-ils, ou du son, qu'on jette dans le Lac reparoit, après huit heures; qu'elle aura mises à faire son voyage souterrain dans les Sources, dont nous avons parlé. Ces fortes de Ruiffeaux, ou de Gouffres, dans lesquels des Lacs vont se perdre, sont assez communs dans la Carniole, & dans la Suisse même, où le Lac de Jour se précipite dans le creux des Montagnes voisines par plus de quarante embouchures, pour former à une lieue de là la Rivière d'Orbe, qui sort de la Montagne, toute formée, & presque navigable.

Mr. de Bremont a envoyé à la Société la relation d'une Lime, frappée de la foudre & rendue magnétique par ce moyen extraordinaire. Le feu, la matière électrique, & celle de l'Aiman se rapprochent tous les jours, & vont peut-être se réunir après quelques expériences de plus.

Mr. Port, Chirurgien, a vu une maladie, que les observations de Mr. Petit, & celles que ses Adversaires ont opposées à cet Académicien, n'empêchent pas encore d'être rare. Un Gentilhomme fut incommodé par un Stéatome, qui s'éleva dans la partie intérieure du Fémur, avec une douleur qui lui ôtoit le sommeil. Quelque tems après son Oeil droit s'affoiblit, & devint peu à peu entièrement aveugle, en s'enflant en même tems, jusqu'à sortir de l'orbite. D'autres Humeurs s'élevèrent sur plusieurs parties du Corps de ce Gentilhomme. Le Dos, le Cou, la Poitrine, les Aines, le Pubis, s'enflèrent en différens

rens tems, & se couvrent de Stéatomes cal-
 leux. Le Malade mourut après bien des dou-
 leurs, & des remèdes inutiles, & l'on découvrit
 la cause de tant de maux. Tous les Os de ces
 différentes parties étoient devenus mous, sem-
 blables à des Stéatomes, & confondus avec les
 humeurs de l'espèce que nous venons de nom-
 mer, & qui paroissoient au dehors. Toutes les
 Glandes lymphatiques avoient dégénéré & é-
 toient converties en Stéatomes: le Pancréas,
 les Glandes rénales, en un mot, tout le Systé-
 me glanduleux avoit subi le même sort.

Mr. *W. Watson* a justifié une façon de parler
 proverbiale, dont on se sert dans le Nord de l'Eu-
 rope. On y dit, en parlant des personnes étiques,
 qu'elles rendent leurs poumons. Un Malade,
 que Mr. *Watson* eut à traiter, rendit en effet un
 gros morceau de ce Viscère, qu'on trouva de
 manque en ouvrant son Corps.

Mr. *Desaguliers* a fourni de nouvelles expé-
 riences sur l'Electricité. Elles ont beaucoup de
 rapport à celles de Mr. *du Fay*. Mr. *Desaguliers*
 fait deux classes de Corps, les uns sont électri-
 ques *per se*, ou ne demandent pour le devenir
 qu'un frottement, ou quelque autre légère pré-
 paration; les autres sont *non électriques*, ils ne de-
 viennent électriques que par communication.
 Mr. *Desaguliers* ajoute, qu'ils le deviennent le
 plus, dans leur extrémité la plus éloignée de
 l'endroit, par lequel ils ont reçu cette puissance.
 L'Electricité *per se* est détruite par l'humidité, &
 rétablie par l'ap proche du feu: il y a des cas où
 un Corps de cette espèce est électrique dans u-
 ne partie de sa longueur, & ne l'est point par-tout
 ail-

ailleurs. Un Corps électrique de l'une & de l'autre classe attire les Corps destitués de cette qualité, & repousse les Corps électriques. Un Corps électrisé par un autre ne conserve cette puissance, que pendant qu'il est librement suspendu, & il la communique aux Corps, dont il est approché, souvent avec un bruit, & des étincelles sensibles. Le Corps électrique *per se*, en communiquant sa force, la perd, & commence à la perdre par le bout dont il a touché un autre Corps: au-lieu qu'un Corps *non électrique* électrisé la perd tout d'un coup dans toute sa longueur. L'Électricité fuit les cordes à une grande distance, elle se partage même, & va les suivre, le long de toutes les branches, dans lesquelles un cordon électrisé se fera divisé.

Mr. *Desaguliers* a fait quelques expériences pour prouver la différence de l'Électricité vitrée de la résineuse. Il s'est trouvé qu'elles étoient en effet contraires entre elles, & qu'un Tuyau de verre, p. e. repoussoit une plume électrisée par un autre Tuyau de la même matière: au-lieu qu'il attiroit cette même plume, lorsqu'elle étoit électrisée par le moyen de la Résine. Mais il est indifférent de quelle espèce d'Électricité on électrise les Cordes, qui conduisent le courant électrique d'un Corps électrisé à un autre, les effets en sont toujours les mêmes.

Mr. *Jean Huxham*, fameux Praticien, a envoyé à la Société l'histoire d'une Hernie inguinale avec étranglement, assez particulière. On se servit des fomentations & des autres secours de l'Art, mais sans aucun effet. On ouvrit le Corps du Malade, & on y trouva les intestins excessi-

excessivement remplis d'air, le Coecum extrêmement gonflé, & sans apparence d'Appendice vermiculaire, & l'Iléon & le Colon également boursofflés. La Valvule du Colon, enflammée & épaissie, fermoit le passage de l'Iléon au Colon; & ce qui surprit le plus, les Intestins se trouvèrent entièrement dégagés du Sac herniaire, & sans adhésion. Je me souviens d'avoir vu un cas presque semblable, mais plus heureux. Les Intestins étoient remplis d'air, sans autre cause d'étranglement, & je sauvai le Malade, à qui le Chirurgien alloit ouvrir l'Intestin transparent & aplati, qu'il prenoit pour le Sac herniaire. L'air enfermé se fit lui-même un passage, il entra dans les intestins contenus dans la capacité du Bas-ventre, avec un bruit considérable, & le Malade fut guéri. Mr. *Huxham* fait une autre réflexion au sujet de son Malade: il condamne toutes ces fomentations chaudes, qui ne font que dilater l'air contenu dans l'intestin étranglé, & qu'augmenter par-là le mal: & il se range du parti de Mr. *Belliste*, qui conseille de n'appliquer que des remèdes en même tems astringens & froids. Mr. *Huxham* oppose dans les cas pareils à celui qu'il a vu, la ponction de l'Intestin, & s'appuie de l'autorité de Mr. *Sharp*. J'y vois une difficulté: il s'agit de s'assurer, que l'Intestin est rempli uniquement de vents, & non pas d'excréments; & cela peut être plus difficile qu'on ne pense.

Mr. *Barlow* a trouvé sur le frontispice de l'Eglise Paroissiale de Rumsey dans le Comté de Hants, les nombres 1011 bien exprimés, qui marquoient la date de la fondation de l'Eglise.

On

On ne croit pas communément les Nombres arabes aussi anciens.

Mr. *H. Baker* dit mille biens de la Gelée des Groseilles noires, pour les inflammations de la gorge. Sujet depuis son enfance à cet accident incommode, il s'en est délivré plusieurs fois par ce remède, & il en a vu d'aussi bons effets dans d'autres personnes. Ce fruit est le même que ce *Cassis*, qui s'est mis en vogue depuis trente ans, pour pousser par les urines dans les Rhumatismes & dans les difficultés d'uriner.

Le N. 460 est fort étendu. Mr. *Desaguliers* a fourni le premier Mémoire. Il y parle encore de l'Électricité. Ses expériences lui ont appris, que les Corps électriques par eux-mêmes, ne sont point propres à transmettre la force électrique d'un Tube électrique mis en action, à quelque Corps éloigné; mais qu'ils en deviennent capables, quand on les a réduits, en les mouillant, à un état non électrique. Il a vu encore, dans un air bien sec, la force électrique, qui sortoit d'une barre de fer électrisée, traverser une distance d'air de six ou de sept pouces, pour aller électriser un autre Corps, qui en étoit séparé de cette distance. D'autres expériences confirment, ce qui n'est plus nouveau de nos jours, que l'atouchement de quelque Corps que ce soit, interrompt le passage du courant électrique, qui, sans cet atouchement, passeroit avec liberté d'un Corps électrisé à un autre, non électrisé encore.

Enfin Mr. *Desaguliers* est parvenu à électriser l'Eau même, & à détourner de sa courbe accoutumée un Jet-d'eau, en y approchant de près un

un Tube de verre frotté. On a vu, ou cru voir, à Halle, que l'Electricité augmente la vitesse d'un Jet-d'eau, & on a espéré qu'elle pourroit bien aussi augmenter celle du Sang.

Mr. *Huxham* rapporte un exemple terrible des effets de la Vérole; il ne sauroit être plus effrayant. Un Anglois se l'étoit attirée à Porto-Bello avec des Negresses infectées. Successivement toute la graisse, qui se trouve sous la peau, a été consumée du pié jusqu'à la tête, par des Ulcères sans nombre. Le Mercure ne fit qu'augmenter le mal. L'usage du Gayac, recommandé par feu notre grand Maître *Boerhaave*, parut mieux faire, mais il ne put empêcher le Malade de périr de consommation, après avoir jetté du sang par la bouche, lorsque les Tuniques cellulaires internes & les Poumons mêmes eurent été attaqués. Les Os du Cadavre se trouvoient en fort bon état, & l'histoire entière de la maladie confirme assez le système de *Boerhaave*, qui place le siége de cette cruelle maladie uniquement dans la graisse.

Une découverte posthume de Mr. *Stuart* est proposée par Mr. *Cromwell Mortimer*. Elle tend à faire voir, que le Cœur humain n'est qu'un seul Muscle continu, dont toutes les fibres sont parallèles entre elles, & dont la figure entière, s'il pouvoit être déployé, représenteroit un demi-cercle. Mr. *Stuart* est parvenu à déchiffrer le Cœur, par un moyen fort extraordinaire, c'est en imitant la Nature, & en faisant un Cœur, semblable à celui de l'Homme. Le détail de cette Machine d'une nouvelle espèce est très exact. C'est un papier, marqué de raies parallèles, qui

rou-

roulé sur lui-même selon de certaines loix, devient un Cœur à deux Ventricules, dont les fibres & les proportions représentent au juste celles du Cœur de l'Homme. Cette expérience, au reste, sert à réfuter la théorie de Mr. *Perroult*, renouvelée par Mr. *Hamberger*. Ces Auteurs expliquent le mouvement alternatif du Cœur, en y supposant deux plans de fibres contraires entre elles, dont les unes allongent le Cœur, & les autres le raccourcissent. Toute l'Anatomie s'oppose à cette Hypothèse, & la Machine de Mr. *Stuart*, qui n'admet qu'un seul plan de fibres dans le Cœur, aide à la détruire.

Mr. *Le Cat*, célèbre par ses Tailles, & par son Traité des Sens (a), a envoyé à la Société Royale ses expériences sur le Trou ovale. Il y assure que ce fameux Trou, mal nommé de *Botal*, s'est trouvé ouvert dans sept Femmes, entre vingt, au-lieu que dans l'autre Sexe, un Garçon de quinze ans a été le plus âgé des Sujets, où ce Trou n'eût pas été bouché. Mr. *Le Cat* donne plusieurs figures des différentes manières, selon lesquelles la Valvule du Trou ovale s'emploie à le fermer. Les disputes de Mr. *Mery* & de Mr. *Duverney* ont rendu cette ouverture célèbre : mais il y a bien des choses encore à découvrir, & on n'a pas encore mis au net la mécanique, très simple en elle-même, par laquelle elle se ferme. En effet, rien n'est plus naturel. La Valvule est plus longue que l'Isthme de *Vieussens*, elle le dépasse dans le Sinus pulmonaire, par sa lon-

(a) La meilleure Edition de cet Ouvrage est celle d'Amsterdam en 1744 : on ne peut guère se servir de celle de France, tant elle est défigurée par le grand nombre de fautes qui s'y trouvent.

longueur supérieure presque de deux lignes. En voilà assez, & de reste, pour fermer le Trou oval. Pour que cela arrive, il ne faut qu'un courant de sang, qui passe du Poumon au Cœur, dont la force soit égale à celle qui vient au Cœur par les deux Veines-caves, & sur-tout par l'inférieure. Une autre Observation de Mr. *Le Cat* regarde le conduit de l'Urine. Pour fixer la courbure & ses diamètres, Mr. *Le Cat* y a injecté de la cire par son orifice extérieur, jusqu'à remplir entièrement la Vessie. Dans cet état il a fait une coupe du Bassin, qui a partagé la Vessie & l'Urètre en deux parties égales, la droite & la gauche; & il a fait dessiner ces coupes. La première est la plus complète. On y voit que l'Urètre sort de la partie antérieure de la Vessie dans une direction à peu près horizontale; qu'elle remonte depuis le Bulbe, & qu'elle fait ensuite un coude à l'endroit, où elle touche la synchondrose du Pubis, pour descendre par le Pénis. Elle a deux élargissemens considérables, semblables à quelque Lac que formeroit une Rivière. Le premier se trouve dans l'épaisseur de la Prostata, & le second, qui est plus long, dans celle du Bulbe.

Mr. *George Lynn*, qui demeure à Soulsfwick, a envoyé à la Société une Table météorologique fort exacte, pour 13 années consécutives. Elles commencent en 1726, & finissent en 1739; & elles n'admettent point d'Extrait.

Mr. *W. Bromfeild*, Chirurgien, donne l'opération d'une *Grossesse ventrale*, pour me servir de l'expression de Mr. *Bianchi*. Neuf ans entiers après qu'une Femme fut devenue grosse, on a trou-

trouvée une Tumeur attachée au Péritoine. Cette Tumeur étoit formée par les Membranes d'un Enfant endurcies & épaissies, réduites à une figure ovale, qui renfermoient un véritable Fœtus, presque converti en Pierre molle. La masse entière comprimoit l'Uretère, & avoit occasionné des difficultés d'uriner, & produit une dilatation considérable dans le Rein du même côté.

Mr. *J. Powel* a envoyé au Chevalier *Sloane* la relation d'une Femme, qui, après de longues, & de douloureuses difficultés d'uriner, rendit par le canal ordinaire des manières de cheveux, d'une consistance de coquillage, sans apparence de Pierre. L'urine étoit en même tems d'une glutinosité pareille à de la colle, & ne sortoit qu'avec bien de la peine.

Mr. *Knight* a donné, presque en même tems, une histoire assez semblable, mais différente par la nature des cheveux vidés par son Malade; Ils en sortent sans être changés. Mais j'adopte volontiers la remarque de Mr. *Mortimer*, qui prend ces prétendus cheveux pour une matière coagulée, qui s'est moulée en passant par les filières naturelles des Mamelons des Reins.

Mr. *Graham* a vu, à la suite d'un effort, & d'une tumeur dans le Bas-ventre, qui ôtoit le sommeil à la Malade, & la liberté de ventre; un grand amas d'Hydatides de toute grandeur, attachées au Péritoine & dont une partie étoit couverte d'une Membrane cartilagineuse.

Mr. *Watson* rapporte l'histoire d'une Dame sur le retour de son âge, à qui un grand nombre d'Hydatides sortoient par le Vagin.

Ms. *Le Cat* a communiqué à la Société la ré-

lation d'une autre maladie, causée par les Hydatides. C'étoit une Tumeur énorme de l'Hypochondre gauche, formée par des Follicules, de l'espèce que je viens de nommer, dont la source provenoit de la Membrane extérieure de la Rate, toute changée en Hydatides. Ces Follicules avoient deux Membranes, & leur surface intérieure, qui contenoit une liqueur assez semblable à l'humeur aqueuse de l'Oeil, étoit plissée d'une manière à représenter une espèce de velouté. Mr. *Le Cat* propose ensuite sa théorie des Hydatides. Ce sont, à ce qu'il croit, des Glandes papillaires, dont l'orifice excrétoire a été bouché. Mais d'où viennent, dans ce Système les Hydatides du Placenta, du Pléxus choroïde, de la Rétine? Y a-t-on jamais vu des grains glanduleux?

La seconde Observation de Mr. *Le Cat* est fort curieuse, & par l'histoire chirurgique de la maladie, dont nous ne pouvons pas donner d'extrait, & par l'histoire physiologique. Il s'agit d'une ouverture aux Aines, par laquelle sortoit une portion d'Intestin renversée, & qui découvroit son velouté. Mr. *Le Cat* y jouit à son aise du plaisir de voir le mouvement péristaltique, aisé à découvrir dans les Bêtes, mais qui, heureusement, n'a guère été vu dans l'Homme. L'Observateur y a distingué deux mouvemens différens. Dans le premier, l'Intestin se gonfle, s'aplanit, s'étrécit ensuite, & forme des ondes longitudinales. Ce mouvement dilate le Boyau, devant les excréments, le ferme derrière eux, & les fait sortir. L'autre mouvement précédoit d'ordinaire le premier. Dans celui-ci l'Intestin

élar-

élargi, & aplani, se frisoit par de petites ondes particulières, formées par la convulsion locale de quelques-unes de ses fibres. C'étoit principalement pendant ce mouvement que l'Intestin se couvroit d'une glaire, qui s'exprimoit par ses Glandes. Mr. *Le Cat* n'eut garde de négliger une occasion, qu'il ne pouvoit pas espérer de retrouver aisément. Il s'avisa de profiter de la commodité de voir les effets d'un remède purgatif sur l'Intestin mis à découvert. Il en appliqua de différentes espèces sur le Boyau. La Cassie n'y causa presque aucun changement; la Manne y produisit quelques petites contractions convulsives, qui firent écumer l'humidité de l'Intestin; le Jalap fit davantage; l'Intestin s'agitait avec violence, il déchargea beaucoup de glaires, & la Malade se plaignit des tranchées que ce remède lui causoit.

Mr. *Henri Miles*, Ecclésiastique & Physicien, examina la circulation du Sang dans la queue d'une Salamandre d'eau, par le Microscope Solaire de Mr. *Lieberkuhn*. Il y vit fort à son aise le courant violent du Sang dans les grands Vaisseaux, & son cours plus modéré dans les extrémités. Il y vit, après *Leeuwenhoek*, les globules changer de forme, pour franchir des passages trop étroits, devenir ovales, & puis reprendre leur figure sphérique, quand ils se trouvoient plus au large. Mais il a vu d'autres phénomènes encore bien autrement paradoxes, ayant découvert, vers l'extrémité de la queue, des globules à queue, fort ressemblans aux Tétards, qui se mouvoient par les vaisseaux de l'Animal, avec un mouvement interrompu, & renouvelé par

intervalles. Il prend ces molécules pour des globules, défigurés par quelque cause accidentelle.

Mr. *Latham*, Ministre du St. Evangile, a envoyé à la Société, des idées & des remarques sur la Sphère Astronomique des Anciens. On a vu Mr. *Addison* parcourir l'Italie, son *Virgile* à la main, & confronter le Pais, les Rivières & les Villes, avec la description du Poète. Mr. *Latham* fait la même chose par rapport au Ciel. Il passe en revue les descriptions des Astérismes; qu'il a trouvées dans *Homère*, dans *Hésiode*, dans *Virgile*, & dans les autres Auteurs classiques; & il les fait servir à faire sentir les ressemblances & les différences, qui se trouvent entre la Sphère moderne, & les figures des Astérismes, tels que les Anciens les ont représentés.

Le N. 461 commence par une nouvelle Planchette pour lever des plans, fort commodes pour la pratique, de l'invention de Mr. *Beighton*.

Mr. *Richardson* a envoyé au Chevalier *Sloane*, la relation d'une grande pièce du Fémur, enlevée à la suite d'un Abscès avec carie par le Chirurgien, & rétablie par la Nature, qui fournit assez de cal, pour remplir un vuide de cinq pouces & demi de longueur.

La relation d'un Foetus, à qui la surprise de sa Mère avoit donné l'air d'un Singe, couvert d'un chaperon, vient de la part de Mr. *Gregory*. Il y ajoute, que le Cordon ombilical s'y est trouvé noué. Mais je suis très persuadé, que ce prétendu Monstre n'a été qu'un Enfant ordinaire, à qui un épanchement d'humeurs a donné cet air de Singe. J'ai vu plusieurs Foetus extrêmement difformes en apparence, qui n'étoient dé-

défigurés que par cette maladie, assez commune, sur-tout dans les Enfans nés avant terme.

Une Fille s'étant enfoncé une Eguille dans le bras, & une Ami maladroite la lui ayant cassée dans la peau, en tâchant de l'en retirer, cette Eguille fit du chemin peu à peu, s'avança sur la Poitrine, & sortit par le Sein, du côté opposé à son entrée. Ce sont les muscles, qui produisent ces sortes d'effets, ils déplacent peu à peu les Corps étrangers par leur gonflement musculaire, & le poussent par des tissus cellulaires, où ils trouvent le moins de résistance; & c'est à peu près le même événement que Mr. *Sarrazin* a cru appartenir en propre aux Soies piquantes des Porcépics, qui parcourent de la même manière les Corps des Animaux auxquels ils se sont attachés.

Mr. *Henri Miles* a répété les découvertes de Mr. *Swammerdam* sur la Graine imperceptible des Plantes capillaires. La mécanique en est à peu près la même dans tous les Genres différens des Fougères, des Polytiches, & en un mot, dans toutes les Doussifères; & cette mécanique est si belle, qu'elle compense avec avantage le défaut des Fleurs, que la Nature a refusées à cette classe de Plantes. C'est la Fougère mâle à laquelle Mr. *Eamts* s'est attaché le plus particulièrement. Sa Capsule séminale est soutenue par un Pédicelle, qui s'attache contre la Feuille. Elle est environnée d'un Cordon élastique, fort ressemblant à quelque Trachée-artère de quelque petit Oiseau. Ce Cordon est adhérent à la Capsule, dont la figure est ronde, il lui sert d'équateur, & il la divise en deux parties égales. Les Graines sont renfermées dans

cette Capsule : la figure en est irrégulière, & marquée de rides réticulaires. Pour jouir du spectacle étonnant, que fournissent ces Capsules, on en verse une quantité sur une tablette d'ivoire, en les considérant avec quelque Loupe, qui embrasse un champ un peu considérable. Si ces Capsules sont dans leur point de maturité, ce qui arrive au mois de Septembre, on en voit bientôt qui crèvent; & si, par hazard, il y en a d'encore un peu humides, on a le plaisir de distinguer le progrès successif de la force, qui sent la Capsule. C'est le Cordon qui commence, il se romt, & partage la Capsule en deux parties. Il fait plus, il se détache peu à peu de la circonférence de chaque moitié, pour recouvrir la ligne droite, que cherche sa force élastique; & quand il a achevé de s'en détacher, il fait un petit saut, qui verse les Graines sur l'ivoire, avec un craquement assez perceptible. Il y a tel Cordon, qui mettra vingt minutes à se détacher entièrement.

L'Espagne n'a pas brillé jusqu'ici pour les Sciences expérimentales. Il paroît que le Clergé, tout-puissant dans ce Royaume opulent, y donne à toute la Nation une certaine tournure d'esprit, qui les détermine entièrement pour les Sciences de spéculation. La Botanique, l'Anatomie, la Chymie, la Physique, ne paroissent pas avoir encore fait des progrès chez les Espagnols; voila pourtant un fait d'Anatomie qui vient d'un Médecin de Gandia, dans le Royaume de Valence, & dont le nom est *Jes. Ignace Torrès*. Il a vu un Enfant, qui a vécu quelque peu de jours, & dont le Cœur étoit naturellement renversé sans dessus dessous, comme l'Auteur

le pense. Sa Base, avec les Troncs des grands Vaisseaux, étoit en-bas, & le Cone regardoit le haut de la Poitrine. Ce n'est pas tout-à-fait un renversement, puisque la position naturelle du Cœur est transversale : elle l'est dans les Quadrupèdes mêmes, quoiqu'on soit généralement persuadé, qu'elle y suit la longueur de la Poitrine. Je ne sais pas ce qui a pu donner occasion à une opinion si éloignée de la vérité : il est trop visible que le Cœur de ces Animaux est parallèle à la largeur du Diaphragme, quoiqu'il ne s'y attache pas, & qu'il en soit séparé par une espèce de Médiastin, qui forme avec le Diaphragme une cavité continue à celle de la Poitrine droite, & qui renferme un Lobe du Poumon de ce côté.

Mr. *Jean Castiglione*, Professeur de Lausanne, a envoyé à la Société les équations, qui déterminent une Courbe ébauchée par Mr. *Carré*, & à qui sa figure a fait donner le nom de Cardioïde.

Mr. *Segner*, Professeur à Gottingue, a donné la description d'une Machine, qui représente les Eclipses, & les rend extrêmement sensibles.

Mr. *Holman*, de la même Académie, a fourni deux Mémoires sur les Feuilles des Arbres. Il en a fait des Squelètes d'une grande délicatesse, après les avoir fait tremper dans de l'eau simple, jusqu'à ce que la substance verte, qui se trouve entre les fibres réticulaires, en eût été entièrement fondue. Les Feuilles, après cette préparation, se trouvent être formées de deux Epidermes, & de deux Réseaux de fibres parfaitement semblables, & qui se répondent en perfection, pour n'en former qu'un. Un de ces Réseaux est composé de fibres convexes, celles

de l'autre sont caves, & elles forment ensemble des Rigoles rameuses, par lesquelles le Suc de la Feuille se meut. Mr. *Helman* réussit en perfection à faire des Squelètes de cette espèce. Il y ajoute une conjecture, qui peut faire plaisir aux Amateurs des Pierres figurées. Les veines noires, dont les Pierres, & sur-tout les Pierres du genre des Ardoises, sont peintes sur leurs surfaces, & qui leur ont fait donner le nom de Dendrites, ne sont autre chose que les impressions des fibres réticulaires des Feuilles. Plus durables que les Follicules cellulaires, qui composent ce qu'il y a de verd & de pulpeux dans les Feuilles, elles ont marqué la Pierre dans son état de mollesse, & se sont moulées sur elle. Ajoutons-y, que ces prétendues Dendrites appartiennent presque entièrement aux Mousses, & qu'elles ne peuvent guère être attribuées à d'autres Plantes.

On a cru que la Glace, formée de l'Eau salée de la Mer, étoit douce. Cela n'est pas tout-à-fait vrai. Le Capitaine *Middleton*, qui a fait le Voyage de la Baie de Hudson, pour chercher un passage par le N. O., a fondu un certain poids de Glace, prise dans les Mers de cette Baie, & il y a trouvé du Sel. Il est vrai qu'il y en a peu, sa proportion est à celle d'Eau, comme l'unité à 213.

Mr. l'Evêque de Corke a envoyé au Comte d'*Egmont*, qui est Membre de la Société, la description & les desseins d'une maladie cruelle, & qui heureusement est fort rare. Un honnête Homme des environs de Corke, fut attaqué dès la 18 année de son âge, à la suite d'une Fièvre chaude,

chaude, d'une roideur universelle, qui le gagna peu à peu, & qui en fit une statue parfaitement immobile. Il ne lui resta de mouvement que dans le Carpe de sa main droite, & dans les Genoux; encore ce mouvement étoit-il bien borné, & bien difficile. On ne put résister à la curiosité d'en examiner le Squelète, & l'on fut largement récompensé de la peine que l'on prit. Tout le Squelète de cet infortuné se trouva d'une pièce; toutes les Articulations étoient soudées, toutes les Vertèbres confondues dans une seule masse, les Côtes mêmes ne formoient par derrière, qu'un seul Os irrégulier. Ce n'est pas tout encore. L'Humerus, le Fémur, une partie des Os innominés; celui du Talon, avoient végété; ils avoient produit des Appendices branchues, d'une figure bizarre, & tout cela s'étoit fait sans douleur, & sans mauvaise conséquence pour la santé du Malade, qui vécut 16 ans dans cet état de pétrification, sans pouvoir se coucher ni s'asseoir.

Le même Evêque a communiqué à la Société un évènement moins composé, mais qui ne laisse pas que d'être bien curieux: c'est l'histoire d'un Vieillard, François de Nation, qui ayant perdu sa Femme, avoit donné le sein à son Enfant âgé de deux mois, pour en apaiser les cris; & cet Enfant avoit si bien fait, qu'il avoit tiré du lait de son Père, & en avoit fait une très bonne Nourrice. On a quelques autres histoires de la même espèce, mais elles ont encore besoin d'être renouvelées pour gagner notre confiance.

Mr. *Copping*, Doyen de Dublin, a donné la
réla-

rélation d'une Opération Césarienne, faite par un Boucher, & qui, malgré la grossiereté des Instrumens & de l'Opérateur, n'a pas laissé que d'être heureuse. La Femme qui l'a subie, étoit devenue grosse sept ans auparavant. Le Fœtus lui étoit resté dans le Corps, & elle s'étoit crue grosse pour la seconde fois; mais au-lieu d'accouchement, il se forma un Abscès, causé par les Os du Fœtus, qui paroissoient sous le Nombril. Le Boucher, que cette pauvre Femme consulta, voyant l'Olécrane du Squelète, qui perçoit la peau, fit une incision assez grande, pour tirer tout-à-fait à son aise le Fœtus entier. C'étoit un Squelète complet, avec quelques lambeaux de chairs pouries. Aucun accident ne suivit l'Opération, & la Malade se rétablit aisément. Il paroît, par cette Histoire, & par celles que *Roussel* a recueillies, que l'Opération Césarienne réussit beaucoup mieux dans ces fausses grossesses, où la Nature importunée par des Corps étrangers, élève elle-même des Abscès, qu'elle ne feroit dans une Femme bien portante, dont l'Uterus est bien autrement rempli de sang, & où l'inflammation est bien plus à craindre.

Mr. *Payne* a donné un grand détail sur la force expansive de la Vapeur de l'Eau chaude, appliquée à mettre en mouvement des Machines *Hydraulico-pneumatiques*, qui servent à élever de l'Eau. On fait assez en gros qu'il y a une grande Machine de cette espèce sur la Tamise, & qu'elle fournit de l'Eau aux plus hauts étages de bien des maisons de Londres. Mais on trouvera ici une description exacte de la Machine, avec le compte réglé des dépenses nécessaires pour la faire agir.

Les

Les trois Mémoires suivans regardent différentes Eaux minérales, & leur analyse. La première est celle de *Westashton* : elle contient un Sel admirable du Vitriol de Mars, & une Terre talqueuse, qui demeure fixe dans le plus grand feu. La seconde est celle de *Chiltenham* ; c'est feu Mr. *Senkenberg* qui l'a analysée. Elle contient encore un Sel admirable avec un peu de Sel marin. La troisième est celle de *Dukwich*. Elle est purgative, fort alcaline, puisqu'elle verdit le Syrop de Violettes, & contient un Sel admirable comme les précédentes.

Mr. C. *Mortimer*, Secrétaire de la Société, a donné la description d'une Aurore Australe vue à Londres le 18 Mars de 1739. Mr. *Martyn* de Cambridge, & Mr. *Neve*, Secrétaire de la Société des Gentilshommes de Péterborough, ont observé le même phénomène.

Mr. *Cléland*, Chirurgien, a envoyé à la Société plusieurs nouveaux Instrumens. Le premier est inventé pour faciliter l'Opération du Haut Apareil. C'est une Sonde fendue, dont on peut séparer les deux branches, après qu'on l'a conduite dans la Vessie. Mr. *Cléland* croit que ces deux branches peuvent soutenir la Vessie, servir à conduire le Scalpel, quand il s'agit d'ouvrir cette Poche membraneuse, & faciliter l'extraction de la Pierre, après qu'elle a été ouverte.

Le même Mr. *Cléland* a inventé deux différentes Eguilles à Cataractes. La première est à deux branches : on en peut faire une espèce de Pincette, pour enlever de l'œil, à ce que dit l'Auteur, la Cataracte. L'autre est une Eguille montée sur un Tuyau. Quand on a eu le mal-

heur

heur dans l'Opération, de causer une effusion de sang dans l'Humeur aqueuse, on ôte l'Eguille, & on laisse le Tuyau dans l'Oeil, pour humer par ce moyen le sang extravasé. Voilà pour les Yeux. Mr. *Cléland* n'a point négligé l'Oreille, & il a raffiné sur les secours, qu'on peut porter à ce Sens. Le premier Instrument, qu'il destine à cet usage, est un Verre conyexe, dont le manche porte une bougie allumée. Par-là Mr. *Cléland* espère de découvrir exactement le conduit extérieur de l'Oreille, jusqu'à la Membrane même du Tambour, pour en arracher ce qui auroit pu causer quelque obstruction.

Quand la Trompe d'*Eustache*, qu'on nomme mal à propos *Aqueduc*, est bouchée par quelque obstruction, Mr. *Cléland* la dégage avec une Sonde courbe, qu'on infinue dans son ouverture, & on y jette les remèdes nécessaires par le moyen d'un Tuyau d'ivoire, & d'un Uretère de Veau, qui s'attachent à la Sonde.

Mr. *Cléland* va bien plus loin encore. Il offre des moyens pour rétablir la Membrane du Tambour, lorsqu'elle a été déplacée par quelque agitation violente, comme seroit un coup de gros Canon. Il s'y prend de deux manières. La plus simple consiste à se remplir d'air la bouche, & à souffler avec les narines & les lèvres fermées. L'air entre alors dans la Trompe, remplit le Tambour, & en relève la Membrane. L'autre invention consiste dans une espèce de Tuyau conique, dont la base doit être introduite dans le Conduit externe, & le remplir exactement. En suçant alors par le bout opposé, on attire la Membrane du Timpan à sa place natu-

naturelle. N'omettons pas d'avertir le Lecteur, qu'il ne paroît pas que Mr. *Cleland* se soit jamais servi d'aucun des Instrumens qu'il a projettes.

Mr. *Sympson* a decouvert sous terre dans la Ville de Lincoln, un *Hypocaustum*, ou Bain à vapeurs de la façon des Romains. Il en donne un plan exact, qui ne peut que faire plaisir aux Amateurs des Antiquités.

Mr. *Mortimer* rapporte ce qu'on a trouvé parmi les Papiers de feu Mr. *Frobenius*, touchant la Liqueur éthérée. La préparation s'y est trouvée assez exactement décrite. C'est un mélange d'Huile, de Vitriol & d'Alcohol, qu'il faut faire avec beaucoup de précaution, pour que la chaleur de l'effervescence ne fasse pas sauter la phiole. Il faut une heure entière pour mêler les Liqueurs. Cela fait, on les verse dans une Cornue, qu'on place sur un feu de sable, qui doit donner précisément le même degré de chaleur, que la phiole a aquis par l'effervescence. Peu à peu on augmente le feu, & des gouttes commencent à passer dans un Récipient, qu'on aura luté à la Cornue: ces gouttes doivent se suivre de près, & être accompagnées de fumées blanches. On continue le même degré de chaleur pendant tout le tems que l'on aperçoit une odeur de Marjolaine. Quand cette odeur dégénère, & fait place à celle du Soufre, on ôte le feu, & on déplace la Cornue, car la liqueur qui monteroit après ce changement, ne seroit plus qu'un esprit de Soufre. On conserve la première venue, & on en prépare de pareille les deux jours suivans, en versant de nouvel Alcohol. Quand on a rassemblé l'Huile éthérée des trois distil-

la-

lations, on en ôte l'acide en y mêlant goutte à goutte de l'esprit de Sel Ammoniac préparé sans esprit de Vin, jusqu'à ce qu'on n'y aperçoive plus d'acidité. On rectifie ce nouveau mélange dans le Bain-Marie, & l'esprit éthérée est dans sa perfection.

Plusieurs Lettres, qui suivent le Mémoire de Mr. Mortimer, regardent un Météore en forme de Globe de feu, qui a effraïé les Habitans du Comté de Suffex le 11 de Décembre 1741. Il fit un double éclat, en crévant, comme le feroient deux Canons déchargés immédiatement l'un après l'autre, & laissa après soi une trainée de fumée, dans toute la longueur de son trajet (a).

(a) On donnera l'Extrait du XLII Volume dans le Tri-mestre suivant de ce Journal.

ARTICLE VII.

CAMPAGNES du ROI en 1744 & 1745, contenant les Victoires & les Conquêtes de SA MAJESTÉ, & celles de ses Alliés, en Flandre, en Allemagne, en Silésie & en Italie. Par Mr. l'Abbé ROUSSEAU. Un Volume in 4. de 120 pages. A Amsterdam chez Wetstein (a), & à Paris chez Rollin, Fils, 1745.

Cet Ouvrage est recommandable à divers égards. L'Auteur joint à une grande pureté de Langage, beaucoup d'ordre, beaucoup de pré-

(a) Le Public doit être sur ses gardes à l'égard de ces sortes de supercheries de quelques Libraires. Cet Ouvrage n'a point été imprimé à Amsterdam chez Mr. Wetstein, mais à Paris.

précision, & une connoissance assez exacte des principaux évènements des deux Campagnes dont il donne la description. Il méritoit les éloges du Public, s'il eût joint à ses talens la qualité de Juge équitable, & celle de fidèle Historien. L'amour excessif de sa Patrie ne lui a fait apercevoir que de la justice dans le procédé de la France, & de l'injustice dans la conduite de la Maison d'Autriche. Il a souvent porté cet esprit de partialité jusques dans les moindres détails, au-lieu d'y introduire ce caractère charmant d'amour du Vrai, qui en devoit être inséparable. Je ne blâme pas l'attachement d'un Sujet pour son Roi, pour ses intérêts, pour le bien de sa Patrie; mais ne pourroit-on pas le concilier avec cet amour de l'équité, qui ne permet pas qu'on juge des choses que suivant leur juste valeur? Je prie le Lecteur de faire attention qu'en donnant l'Extrait de cet Ouvrage, je ne dis jamais rien de mon chef, & que je ne fais parler mon Auteur que suivant ses sentimens particuliers.

Pour entrer en matière, Mr. l'Abbé *Rousseau* expose en peu de mots & les motifs de la Guerre présente, & les principaux évènements des Campagnes qui ont précédé celles qui font le sujet de son Histoire. La Guerre, où l'Europe se trouve aujourd'hui engagée, n'auroit pas eu lieu, si la Maison d'Autriche n'eût pas dépouillé successivement plusieurs Princes, qui avoient servi à son agrandissement, & à qui elle n'avoit laissé que la voie des protestations. La mort de l'Empereur *Charles VI* leur parut une conjoncture favorable pour la poursuite de leurs Droits con-

tre *Marie-Thérèse Walpurge* sa Fille aînée, mariée à *François-Etienne de Lorraine*, Grand-Duc de Toscane, qui se porta unique héritière de la Succession d'Autriche, sous le nom de Reine de Hongrie & de Bohême. Les Rois d'Espagne, de Prusse, de Sardaigne, l'Electeur de Bavière, depuis Empereur sous le nom de *Charles VII*, & autres Princes, réclamèrent, les uns par droit de restitution, les autres par droit de succession & de restitution, les Domaines dont la Maison d'Autriche avoit si prodigieusement étendu les limites du petit Comté de Habsbourg. La Reine de Hongrie oposa à leurs demandes un Acte sous le nom de *Pragmatique Sanction*, que plusieurs Princes de l'Europe avoient approuvé, sauf le Droit d'autrui. Elle prétendoit qu'en vertu de cet Acte, sa conscience ne lui permettoit pas de ceder la moindre portion des Etats possédés par l'Empereur *Charles VI*.

Les Prétendans, pour ne pas exposer l'Europe à une ruine évidente, proposèrent, par amour pour la paix & pour le bien public, un partage beaucoup plus avantageux pour cette Reine, qu'elle n'avoit lieu de l'espérer. Mais les Anglois, ennemis de la paix, traversèrent toute voie de conciliation, offrirent leurs forces à cette Princesse, dans l'espérance que cette conjoncture leur fourniroit un moyen de sortir honorablement d'une guerre, qu'ils avoient déclarée à l'Espagne avec beaucoup plus de passion que de raison. Alors la guerre devint inévitable, chacun s'y prépara. L'Empereur *Charles VII* & le Roi d'Espagne obtinrent de la France des Troupes auxiliaires. La Reine de Hongrie en obtint
des

des Anglois & des Hollandois : elle engagea aussi dans son parti le Roi de Sardaigne, & depuis le Roi de Pologne, comme Electeur de Saxe.

Les Prussiens & les Bavares entrèrent aussitôt en campagne. Les Victoires de Mollewits & de Czaslaw, remportées par le Roi de Prusse en personne, forcèrent la Reine de restituer la Silésie à ce Monarque par le Traité de Breslau en 1742. *Charles VII* fut moins heureux. Il s'empara d'abord de la Haute Autriche & de la Bohême, dont il se fit déclarer Roi ; mais ses affaires changèrent de face après le Traité de Breslau, qui donna lieu aux Forces Autrichiennes de se réunir contre lui. „ Ses Quartiers furent „ enlevés & traités avec inhumanité, beaucoup „ de ses Troupes Nationales & auxiliaires de „ France furent faites prisonnières de guerre & „ conduites en Transylvanie, où la plupart ont „ péri de peines & de misères. Il fut délogé de „ la Bohême & de l'Autriche, ensuite dépouillé de ses Etats de Bavière, qu'il ne reprit qu'en „ 1744. Le pillage, le feu, le fer des Autrichiens „ désolèrent son Pais ; les Soldats blessés & „ malades furent massacrés dans les Hopitaux ; „ quantité de Villages & de Villes furent brûlées ; le Fauxbourg de Munick le fut à la pointe du jour, les Habitans en chemise sortirent des flammes, les Autrichiens, la Bayonnette au bout du fusil les forcèrent d'y rentrer. Le Directeur d'une Manufacture fut cloué à sa porte & arquebûsé, sa Femme enceinte & sa Fille furent violées, ensuite éventrées. Plusieurs Principautés d'Allemagne eurent le même traitement, pour cause de Neutralité ;

„ il en fut de même du Duché de Modène, en-
 „ vahi par les Autrichiens & les Piémontois. La
 „ Flotte Angloise vint insulter les Ports & les
 „ Côtes de France, attaqua ses Escadres en
 „ Mer, & enleva des Vaisseaux marchands Fran-
 „ çois dans le Port de Livourne”.

Après ces revers, *Charles VII* se retira à Francfort. Une partie de ses Troupes se rendit à Philipsbourg. Dix mille Hommes, qui étoient en garnison à Braunau & ailleurs, s'obligerent par capitulation de demeurer un an en Bavière sans porter les armes contre la Reine de Hongrie, aux conditions d'être libres l'an expiré.

„ La Cour de Vienne, accoutumée à signer tous
 „ les Traités, pour se donner le plaisir de n'en
 „ tenir aucun, signa la capitulation des Bava-
 „ rois; par la suite les fit charger de fers, & conduire
 „ aux extrémités de la Hongrie: la plupart suc-
 „ combèrent en route, faute des secours que les
 „ Barbares ne refusent pas à leurs Animaux. Les
 „ chemins étoient couverts de cadavres. Ceux
 „ qui purent atteindre le lieu de leur captivité,
 „ pour ne pas dire de leur dernier supplice, passè-
 „ rent à Vienne sous les yeux de la Reine”.

Par le Traité de Breslau, le Roi d'Angleterre avoit garanti la Silésie au Roi de Prusse. Le 13 Février 1743 on fit à Worm un autre Traité entre les Rois d'Angleterre, de Sardaigne & la Reine de Hongrie. Ces trois Puissances prirent alors des mesures pour recouvrer la Silésie sur le Roi de Prusse, envahir les Royaumes de Naples & de Sicile sur *Don Carlos*, & renfermer la France dans ses anciennes limites. Il y fut aussi arrêté que quantité de Fiefs & le Mar-
 quifat

quisat de Final seroient enlevés aux Génois, pour en investir le Roi de Sardaigne, en échange de ses prétensions sur la succession d'Autriche. En conséquence de ce Traité, le Roi de Sardaigne fit avancer des Troupes sur les Confins de la République de Gènes; elles en occupèrent toutes les avenues. En même tems l'Amiral Anglois se présenta devant la Place, enleva du Port des Vaisseaux, demanda aux Habitans dix millions, des Magasins de vivres, & l'exécution du Traité de Worms, avec menaces, en cas de refus, de mettre leur Capitale & les Côtes à feu & à sang. La conquête de la Savoie par les François & les Espagnols suspendit l'effet de ces menaces. Alors les Génois portèrent leurs plaintes à Londres & à Vienne, mais n'ayant pu obtenir justice, ils levèrent des Troupes, & se mirent hors d'insulte, en attendant l'arrivée de *Don Philippe* dans leurs Etats. Le Roi de Sardaigne se vit par-là obligé de changer de langage. Il offrit de se désister de ses prétensions, si les Génois vouloient se déclarer en sa faveur. Ceux-ci aperçurent le piège; ils répondirent que le parti de la Neutralité leur étoit le plus convenable. Les Anglois renouvelèrent les menaces d'un Bombardement, qu'ils n'osèrent alors exécuter, de crainte d'une prochaine représaille sur les Villes du Piémont.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens conduits par le Prince *Charles de Lorraine*, marchèrent à Philipsbourg, & attaquèrent les Bava-rois qui passèrent le Rhin pour se retirer en Alsace sous la protection de la France. Le Roi ne put garantir sa Frontière de l'insulte des Ennemis, qui

firent des efforts incroyables, mais inutiles, pour passer le Rhin & entrer en Alsace. En même tems la Cour de Vienne fit glisser en France & à Naples des Mémoires imprimés, contenant des ordres & des menaces pour soulever les Peuples contre leurs Souverains. Tant de violences portèrent Sa Majesté Très Chrétienne à rendre deux Déclarations de guerre au Mois de Mars 1744, l'une contre la Reine de Hongrie, l'autre contre le Roi d'Angleterre, Electeur de Hanovre. Les Troupes Françoises s'assemblèrent à la fin d'Avril. Le Prince de *Conti* commanda vers le Piémont, & le Maréchal de *Cognny* sur le Rhin. Le Roi, ayant sous ses ordres le Maréchal Comte de *Saxe*, voulut commander en personne son Armée de Flandre.

Sa Majesté se rendit en Flandre au Mois de Mai. En 20 jours de tranchée ouverte, ce Prince força tour à tour les Places de Menin, d'Ypres, de Furnes & le Fort de la Knoque, à la vue des Ennemis qui n'osèrent les secourir. Après ces premières opérations l'Armée fut partagée en deux Corps. Le premier, commandé par le Comte de *Saxe*, resta en Flandre, contint les Ennemis le reste de la Campagne, & tira de leur País des Contributions considérables. Le second, commandé par le Roi, marcha vers le Rhin pour s'opposer au Prince *Charles* de Lorraine, qui avoit passé ce Fleuve à la tête d'une Armée de quatre-vingt mille Hommes, auxquels il promettoit la conquête & les dépouilles des plus riches Provinces de France. Le Roi tomba malade à Metz, & sa vie fut longtems en danger. Les Autrichiens ne profitèrent pas de

de cette conjoncture favorable; ils furent attaqués par le Maréchal de *Noailles*, qui les obligea la nuit du 23 Aout de repasser le Rhin avec beaucoup de précipitation. Les pertes qu'ils avoient faites depuis le 29 Juin, jour auquel ils avoient passé ce Fleuve, affoiblirent considérablement leur Armée. Dès que la santé du Roi lui permit de reparoitre, il passa le Rhin, fit le siège de Fribourg, & l'emporta de vive force, malgré la rigueur de la saison, & l'opiniâtreté des Elémens. D'un autre côté le Comte de *Clermont* s'empara du reste du Brisgau, des Villages Forestières, & des Principautés de la Souabe. Les Autrichiens, après avoir repassé le Rhin, se rendirent en Bohême pour secourir Prague, que le Roi de Prusse en personne prit presque d'emblée, malgré une Garnison de près de seize mille Hommes, qu'il emmena prisonnière de guerre.

Dans le tems que tout cela se passoit en Flandre, sur le Rhin & en Allemagne, le Prince de *Conti*, de concert avec *Don Philippe*, agissoit contre les Piémontois. Ces Peuples avoient fortifié toutes les avenues de leur Pais, fait des retranchemens de poste en poste, dans les Vallées de Sture, de Château-Dauphin, des Barricades, du Fort de Démont, le long du Var, sur les Montagnes de Nice & de Montalban. Le tout étoit pourvu d'une nombreuse Artillerie. De plus, ils avoient rompu les passages, pratiqué des Mines dessous, accumulé au-dessus de ces passages dans les pentes des Montagnes une quantité prodigieuse de grosses pierres, à dessein d'écraser les François. Leur Armée étoit cam-

pée le long du Var, soutenue de la Flotte Angloise, qui étoit à l'embouchure. Presque toute l'Europe mettoit ce passage au rang des choses impossibles.

Ces formidables barrières ne servirent qu'à signaler davantage la valeur du Prince de *Conti* & celle de ses Troupes. Après avoir passé le Var en présence des Anglois & des Piémontois, il força en peu de jours tous leurs postes & leurs retranchemens jusqu'à Montalban. Le 20 d'Avril il prit de vive force cette Montagne & son Château, défendu avec une extrême opiniâtreté par plus de 14 Bataillons. Le 25 la Garnison de la Citadelle de Villefranche se rendit prisonnière. Les 18 & 19 Juillet le Prince de *Conti* força les Vallées de Château-Dauphin, de Sture, des Barricades, gardées par toutes les Forces Piémontoises, commandées par le Roi de Sardaigne. Le Combat fut long & sanglant, parce que le terrain fut disputé pié à pié. Le Bailli de *Givry*, Lieutenant-Général, se distingua beaucoup à l'attaque de la Vallée de Château-Dauphin; mais il y reçut une blessure au genou, dont il mourut peu après. Après ces expéditions on attaqua le Fort de Démont, qui se rendit; la Garnison fut faite prisonnière. Le Prince de *Conti* entra alors dans la Plaine, assiégea Coni, défit le Roi de Sardaigne, qui étoit venu au secours de cette Place avec des Forces très supérieures, il réduisit la Place aux abois, & l'auroit indubitablement emportée, si la Saison & les Elémens ne s'y étoient opposés.

La diversion faite par les François & les Prussiens, procura à l'Empereur *Charles VII* le recou-

couvrement de ses Etats. Les Autrichiens furent chassés de la Bavière, un Corps de Troupes auxiliaires de France, un de Hesse, & un du Palatinat, s'y cantonnèrent. Après la mort de l'Empereur, arrivée le 20 Janvier, les Autrichiens se rassemblèrent vers l'Autriche, se replièrent du côté de la Bavière, dont l'Electeur n'avoit pas 28 ans accomplis. Le Feld-Maréchal *Seckendorf*, au-lieu de faire assembler les Troupes à tems, se reposa sur les apparences d'une paix, qui se traitoit secrètement à Fuesen, entre la Reine de Hongrie ci-devant sa Souveraine, & l'Electeur son nouveau Maître. Au Mois de Mars, les Ennemis passèrent le Danube & l'Inn, forcèrent Vilshoven, & chassèrent de tous leurs postes les Bavarois & les Hessois, qui se retirèrent sous Munick le 8 d'Avril. Les Ennemis s'étant présentés devant Munick, l'Impératrice Douairière & la Princesse Electorale se retirèrent le 13 dans un Couvent de la Ville, & le lendemain l'Electeur se rendit à Augsbourg par avis de son Conseil. Les Troupes auxiliaires de France & du Palatinat, cantonnées à Donawert & à Rain, sous le commandement du Comte de *Ségur*, Lieutenant-Général, reçurent ordre de l'Electeur de marcher à Pfaffenhoven. Le Comte s'y rendit dans l'espérance de faire sa jonction avec les Bavarois & les Hessois, campés à Freysing. Par un coup de fatalité la jonction ne put se faire, & les François se virent exposés en proie aux Autrichiens. Une Armée Autrichienne, forte de 15000 Hommes, non compris un gros Corps de Troupes irrégulières, se présenta devant Pfaffenhoven. Il fallut

songer à marcher à Donawert, à travers des chemins inconnus & impraticables, & une multitude d'Ennemis, sur-tout d'une Cavalerie de huit mille Hommes, qui environnoient la petite troupe du Comte. L'Auteur donne une description de cette belle & pénible retraite, à laquelle les Ennemis mêmes ne purent refuser des éloges. Il en couta aux François & Palatins 1200 Hommes, aux Autrichiens 2000.

Ce coup fatal fut le triomphe des Auteurs du Traité de Fuesen, & causa à l'Electeur la perte de ses Etats & de ses prétensions. Leurs sollicitations continuelles, apuïées de celles d'un nombre de Courtisans effraïés, l'emportèrent dans l'esprit de l'Electeur sur toute autre considération. Ce fut la nuit du 17 au 18 qu'il consentit à ce Traité, lequel ne fut point signé par les Comtes de *Thorning* & *Preysing*, Ministres zélés pour la gloire & ses intérêts. Les Hessois & les Palatins qui estoient en Bavière, fondés sur la foi de ce Traité, prirent la route de leur País. Mr. de *Chavigni*, Ambassadeur de France, plus défiant, demanda & obtint du Général *Bathiani*, un passeport en bonne forme pour le retour des Commissaires François, Employés des Vivres, & leurs effets. Ce passeport présenté à Bibourg ne fut pas plus respecté que le Traité de Fuesen : les Autrichiens le déchirèrent, tuèrent une partie des François, dépouillèrent le reste, & pillèrent leurs effets. Les Hessois & les Palatins furent arrêtés, desarmés & faits prisonniers de guerre ; le tout conformément aux ordres que donna la Cour de Vienne, au même instant qu'elle signa le Traité. Ce n'est pas tout,

les

les Autrichiens eurent ordre de sortir de Bavière, & de rentrer dans le Palatinat, quoique Pais neutre. Sur le refus que fit l'Electeur de renoncer à ses prétensions à la Succession d'Autriche, de reconnoître la Voix Electorale de Bohême, & de donner la sienne au Grand Duc de Toscane, pour être élu Empereur, son Pais resta sous l'oppression & la tyrannie des Autrichiens.

Tel est le précis de la relation, que nous donne l'Auteur, de la Campagne de 1744. Il s'étend davantage sur celle de 1745, peut-être parce qu'elle fut plus glorieuse pour la France & ses Alliés, ou remplie d'un plus grand nombre d'événemens remarquables. Nous abrègerons ce qu'il en dit, autant que la nature des Faits pourra le comporter.

Le premier événement dont il parle, & qui peut passer pour un des principaux de cette Campagne, est le Siège de Tournay avec la Bataille de Fontenoy. Il entre sur ce Siège dans d'assez longs détails, & expose toutes les circonstances les plus remarquables de la Bataille qui l'accompagna. J'ai trouvé dans cette relation infiniment moins de partialité que dans les autres évènements qu'il raconte. S'il loue la bravoure des François, il n'oublie pas de faire l'éloge de celle des Troupes alliées, qui se distinguèrent à cette fameuse Journée. Il reconnoît qu'à onze heures les Ennemis ayant réuni tout à coup les têtes de leurs Colonnes en une seule, vinrent fondre en furie sur le centre des François, où la valeur des Gardes & des Troupes qui les soutenoient, fut forcée de céder au grand nombre. Par ce mouvement, ajoute-t-il, & cette attaque inopinée, ils

ils nous enfoncèrent & pénétrèrent jusqu'à trois cens pas dans notre Champ de bataille, où ils se formèrent en une espèce de Bataillon quarré long.

Ce qu'il dit encore plus bas, ne fait pas moins d'honneur aux Alliés qu'aux François. Voici en quels termes il s'exprime. „ La Maison du
 „ Roi & les Carabiniers attaquèrent de front.
 „ Cette troupe, toujours redoutable, fit des prodiges de valeur. Nos autres Troupes se précipitèrent à l'envi au milieu des périls. La
 „ Victoire passoit souvent d'un parti à l'autre.
 „ Trois fois nos Troupes furent repoussées, autant de fois elles retournèrent à la charge avec
 „ la même ardeur. Les Ennemis se défendoient
 „ en desespérés. On auroit dit que c'étoit une
 „ troupe de Lions, qui se battoit contre une autre. La vue de Tournay, qui devoit être le
 „ prix de cette sanglante tragédie, faisoit une
 „ telle impression sur l'esprit des deux Armées,
 „ que la présence de la mort, loin de les intimider, les animoit davantage”.

Après la relation de la Bataille de Fontenoy, & du Siège de la Ville de Tournay dont les François s'emparèrent, l'Auteur expose ce qui se passa à la Bataille de Frieberg, qui se donna le 4 Juin entre l'Armée du Roi de Prusse, commandée par ce Prince, & les Troupes Autrichiennes conduites par le Prince Charles de Lorraine. Je n'ai trouvé dans cette relation rien de plus que ce que nous en ont appris les Papiers publics : elle est suivie de ce qui arriva en Flandre après la Victoire de Fontenoy remportée par les François sur les Alliés. Outre une espèce de Journal que l'Auteur donne des divers mouvemens

mens des deux Armées, il entre dans un détail assez circonstancié du Combat de Mesle, de la prise de Gand, de celle de Bruges, Oudenarde, Ostende, Nieuport & Ath. Il remarque, au sujet d'Ostende, & de Nieuport, que " depuis
 „ plus d'un Siècle, les Anglois avoient des vues
 „ sur ces deux Places; *qu'*ils s'en étoient assu-
 „ rés par des sommes immenses, qu'ils ont a-
 „ vancées à la Reine de Hongrie, pour soute-
 „ nir les fraix de la guerre; *qu'*elles leur étoient
 „ d'un prix inestimable, parce qu'elles leur don-
 „ noient un pié dans le Continent & leur pro-
 „ curoient le Commerce des Païs-bas Autri-
 „ chiens, & le moyen de contenir la Hollande
 „ & le Nord". Voici ce qu'il ajoute plus bas
 en parlant d'Ostende. „ Ce qui se passa en An-
 „ gleterre & en Hollande pendant ce Siègle, peut
 „ faire juger de la consternation dans laquelle
 „ cette prise jetta les Alliés. Le Gouverneur
 „ de la Place étoit assuré, de la part des An-
 „ glois, d'une récompense de dix mille livres
 „ Sterlings, au cas qu'il ne pût être forcé. Dès
 „ que le Roi d'Angleterre fut informé du Siè-
 „ ge, il fit dire aux Etats Généraux, par Mi-
 „ lord *Trevor*, qu'il espéroit que ses Alliés au-
 „ roient égard aux grands sacrifices qu'il fai-
 „ soit pour la défense d'Ostende & de Nieu-
 „ port. Les Alliés jugeoient notre entreprise
 „ tellement impossible, que le 22, veille de la
 „ prise, le Gazetier d'Utrecht, après avoir ren-
 „ du compte de l'état du siège, finit sa Gazet-
 „ te en disant": *Le Siège d'Ostende ira au moins*
jusqu'à l'année prochaine. Le sentiment de ce
 Gazetier ne prouve pas que les Alliés aient ju-
 gé

gé l'*entreprise impossible* : il parloit de son chef en homme qui anticipe sans connoissance de cause sur l'avenir, & il sortoit des bornes que doivent se prescrire de pareils Historiens.

L'Auteur termine la Campagne de Flandre par la rélation du Siège de la Ville d'Arh, qui se rendit aux François le 8 d'Octobre. Delà il passe aux *Conquêtes* que fit l'Infant *Don Philippe* en Italie. L'ordre qu'il donne à chaque évènement fait le plus grand mérite de ce morceau. Il paroît avoir suivi les Nouvellistes les plus portés pour le Parti François, mais peut-être n'eût-il pas mieux fait de prendre pour Guides ceux du Parti Autrichien, parce qu'un Historien ne doit embrasser que celui de la Vérité. Cette remarque est un motif suffisant pour nous dispenser d'entrer dans aucun détail des évènements de cette Campagne en Italie.

L'Ouvrage est terminé par la Bataille qui se donna le 30 de Septembre près de Praudnitz en Bohême, & par quelques autres expéditions des Prussiens. L'Auteur donne au Roi de Prusse tout l'avantage de cette Journée, & il l'eut en effet. Il rapporte de ce Prince un trait qui mérite d'être remarqué. Dans le plus fort de la mêlée, on vint avertir le Roi que les Troupes légères pilloient ses Bagages. *Il faut*, dit alors ce Monarque, *que chacun fasse son métier; celui des Pandoures est de piller, le nôtre est de combattre: remportons la Victoire, nous gagnerons le tout.*

Joignons à ce trait l'éloge que fait notre Abbé de la bravoure & de la grande capacité de ce Héros. „ La prudence, *dit-il*, avec laquelle le „ Roi de Prusse avoit attiré le Prince Charles

„ en

„ en Plaine, à la Bataille de Frieberg, les ordres qu'il a donnés à celle-ci, pour soutenir le mouvement décisif qu'il a fait faire à son Aile droite, & le parti qu'il a pris au sujet de ses Equipages, font voir en lui une parfaite intelligence du métier de la Guerre: enfin sa présence d'esprit, & sa fermeté à combattre avec peu de Troupes un nombre formidable d'Ennemis, font comprendre que sa valeur ne peut être troublée par la vue d'aucun péril, & qu'il est Allié de *Louis XV* ". Cet éloge est dans le vrai; mais ces dernières paroles, & *qu'il est Allié de Louis XV*, font un tort infini au jugement de Mr. l'Abbé, parce que la *fermeté*, la *présence d'esprit*, & les autres Vertus héroïques du Roi de Prusse ne dépendent pas tellement de son Alliance avec *Louis XV*, qu'on ne puisse les concevoir, & que ce Prince ne puisse les avoir, indépendamment de cette Alliance. Cette pointe d'esprit gâte tout, parce que la pensée est fautive. Le Roi de Prusse cesseroit-il d'être ce qu'il est, s'il n'étoit plus Allié de *Louis*?

A R T I C L E VIII.

LA DECOUVERTE de la VERITE', & le MONDE DETROMPE', à l'égard de la Philosophie & de la Religion; sur-tout à l'égard de la Philosophie, dont l'Auteur donne un Système entièrement nouveau, qui développe tous les Mystères les plus importants de la Nature; si bien qu'il prouve l'Existence de Dieu & l'Immortalité de

de l'Ame par démonstration. Traduit de l'Anglois, corrigé & augmenté par l'Auteur, le Chevalier VERIDICUS NASSAVIENSIS; approuvé par le célèbre Professeur WOLFF, souscrit par plusieurs Princes, & autres Personnes de distinction. Un Volume in 8. de 245 pages, sans compter les Pièces préliminaires qui en contiennent 168. A la Haye, aux dépens de l'Auteur, 1745.

CET Ouvrage, le plus digne de mépris qui ait peut-être jamais paru, est le fruit d'un amour-propre poussé à l'excès, & d'une haine implacable de l'Auteur contre la plus grande partie du Genre-humain. Ce qui y domine le plus est une noire mélancolie, une bile échauffée qui le jette dans les emportemens les plus violens. Il regarde les Hommes comme des foux & des enragés, il les traite de même, & lui seul passe dans son esprit pour le plus sage, le plus judicieux, le plus grand Philosophe qu'il y ait dans l'Univers. Il ne trouve rien de bon, ni dans le Gouvernement politique, ni dans la Religion, ni dans les Systèmes des plus grands Philosophes. Les Ministres des Princes sont pleins de perfidie, ceux des Autels sont des fourbes, & Descartes & Newton sont des Athées. Plein d'un zèle amer, il se répand en invectives contre tout ce qu'il y a de plus respectable. Les injures les plus grossières ne lui content rien. Entreprend-il un Philosophe, ou un Théologien, il les traite l'un & l'autre d'impôtés, de blasphémateurs, de vauriens, de séducteurs, d'entouffistes, d'ignorans, de stupides & d'extravagans. Il foule aux pieds toutes les bien-

séan-

féances. S'il n'est pas fou, il faut qu'il soit prodigieusement passionné. La dernière démarche qu'il a faite à la Haye semble avoir mis le comble à ses extravagances. Par une témérité & une hardiesse, qu'on a de la peine à concevoir, il a osé aller présenter lui-même son Livre au Magistrat, & à des Ministres du St. Evangile. C'étoit braver le danger, & insulter la Justice. Le Magistrat, beaucoup plus porté, dans ce País, à la clémence qu'à la sévérité, s'est contenté de le punir de la prison & de l'exil. Sa folie l'a sauvé d'un plus rude châtement. Il n'est pourtant pas toujours fou, & , lors même qu'il l'est, il ne l'est pas entierement. Il a des alternatives de raison & de folie, & ces retours de la raison paroissent être l'effet des objets qui flattent son amour-propre. Il est quelquefois assez sage avec *Wolff* & *Leibnitz*, il est toujours fou avec *Newton*. Lorsqu'il parle de ce dernier, la folie monte, & bientôt il ne se possède plus. Avec ceux qui lui ont fait du bien, ou qui lui ont donné des louanges, il paroît se reconcilier avec le bon-sens, son esprit se calme, il change de ton, & ce n'est plus le même homme. Les defordres, qu'il voit dans le Monde, le chagrinent & lui rendent la vie amère. Il nous menace que s'il ne réussit pas à les réformer, *au lieu de prier Dieu de lui conserver la vie plus longtems, il le priera de l'en débarrasser*. Il avoue cependant qu'il ne voudroit pas mourir d'une *mort violente*, puisque, s'il avoit ce dessein, il se la donneroit bien lui-même, sans qu'il fût nécessaire que d'autres prissent cette peine pour lui.

Un Auteur de ce caractère n'est guère propre à se faire des Partisans. L'idée seule du plan

de son Ouvrage est capable de rebuter ceux qui voudroient entreprendre d'en faire la Lecture. Si quelques personnes ont témoigné de l'empressement pour le lire, c'est parce que le Magistrat venoit de flétrir celui qui avoit osé publier une si monstrueuse production. La seule défense de la répandre dans le Public l'a fait rechercher; *nitimur in vetitum*. Cependant jamais Ouvrage ne mérita moins l'attention & la curiosité du Lecteur. On pourra en juger par le détail que nous allons donner de ce qu'il contient, & nous nous flattons qu'après la lecture de cet Extrait, on ne regrettera point la perte d'un Livre qu'on a eu de si justes raisons de supprimer.

Les différentes Pièces dont il est composé, sont toutes dans le même gout, & toutes en si mauvais François, qu'on voit bien que l'Auteur écrit dans une Langue qui ne lui est pas naturelle, & qu'il n'a apprise que fort superficiellement. Il est vrai qu'il demande qu'on lui fasse grace sur cet article; mais il veut qu'on sache en même tems que lui seul étoit en état de bien exprimer ses pensées.

La première de ces Pièces est une *Epître Dédicatoire*, à tous les Souverains, & tout autres Personnes de Pouvoir, Esprit & Probité (a). La faveur qu'il demande à ces dignes & vénérables Gouverneurs & Citoyens du Monde, c'est de protéger son Traité de Philosophie & de Religion, & de s'armer contre ceux qui voudroient entre-

(a) Tout ce qu'on trouve dans cet Extrait en Lettres Italiques, ou avec des Guillemets, n'est qu'une simple copie de ce que l'Auteur dit lui-même en propres termes.

prendre de ruiner la Doctrine qu'il y enseigne. Il ne flatte pas trop les Souverains dans cette Épître. Il prétend que Dieu ne leur a donné en partage que les honneurs & les richesses, tandis qu'il a accordé aux simples Particuliers le génie & l'industrie. „ Nous trouvons, *dit-il*, que les Inven-
 „ tions & Découvertes nouvelles sont l'affaire
 „ des Particuliers, & celui des Souverains de les
 „ appliquer; & toute la part qu'il peuvent avoir
 „ dans l'honneur de leur production, est de pro-
 „ téger, & fournir les Espèces nécessaires à ceux
 „ qui les font, & de les récompenser selon le
 „ mérite du fruit de leur génie & bonne inten-
 „ tion de servir Dieu & le Monde; & si je n'y
 „ suis allé si avant que j'aurois voulu, & que
 „ mon génie auroit été capable de m'y mener, ce
 „ n'est que faute d'avoir trouvé un tel Souve-
 „ rain pour m'y protéger & assister. Car si j'avois
 „ trouvé un Souverain aussi prêt à me protéger
 „ & assister, que j'ai toujours été à exercer mon
 „ génie, je suis sûr que j'aurois fait infiniment
 „ plus de progrès dans les Arts & Sciences que
 „ jamais Homme y en a fait”. Vous voyez qu'il
 ne ferme pas les yeux sur ses talens & son mérite
 personnel, & si ce qu'il dit est vrai, il doit en avoir
 beaucoup.

Voilà ce qu'il y a de remarquable dans la pré-
 mière Pièce. La seconde a pour Titre: *Discours*
à la plus excellente Nation Angloise, & plus vail-
lante Société Civile. Une partie de ce Discours
 est dans le gout de l'éloge. L'Auteur fait, à sa
 manière, un compliment à la Nation Angloise
 sur la liberté qu'elle possède, & sur l'avantage
 qu'elle a à cet égard sur les autres Peuples, qui

vivent dans le plus dur esclavage, & sous le joug tyrannique de ceux qui ont en main le Gouvernement de l'Etat & de l'Eglise. Un Anglois, en qualité d'Homme libre, peut écrire hardiment contre un Gouvernement trop despotique, il peut s'élever contre un Ministre de l'Autel qui voudroit asservir sa-raison à ses décisions. Qu'on ne s'imagine pas cependant que tous les Anglois aient mérité par cette noble hardiesse la faveur de l'Auteur. Il y a dans tous les Etats des Sujets qui dégénèrent, & qui ne suivent point les traces du gros de la Nation. Tels sont en Angleterre, comme par-tout ailleurs, les Théologiens & les Philosophes. *J'ai donné, dit l'Auteur, aussi fortement sur la tête des Théologiens que des Philosophes, parce que je les trouve avoir également imposés à Dieu & tout le Monde.* A l'égard de Newton, qu'il traite comme le dernier des Hommes, il a cru pouvoir se justifier, en l'accusant, d'avoir

„ confondu Dieu avec la Nature, jusqu'à dé-

„ truire son existence aussi bien que l'immorta-

„ lité de l'Ame. Et ce qui m'a, *ajoute-t-il*,

„ d'autant plus animé contre lui, est que je l'ai

„ trouvé un Séducteur prémédité, aussi bien

„ qu'un Séducteur ignorant; ainsi qu'il ne vous

„ faut pas être étonnés de voir que je l'ai atta-

„ qué avec plus de sévérité dans le présent Trai-

„ té, que dans celui que j'ai publié vingt ans pas-

„ sés, & qui, ayant été condamné au feu par sa

„ Société, j'ai été d'autant plus animé contre

„ lui & ses Adhérens par cette violente injusti-

„ ce & affront”.

Pour réformer le Gouvernement des Etats, l'Auteur propose dans ce même Discours 18 Articles

tibles fondamentaux, qui doivent entrer dans la composition d'un autre Traité qu'il promet de publier dans la suite. Voici quelques-uns de ces Articles. „ 1. Une Constitution, ou forme de „ Gouvernement bien plus incorruptible, hon- „ norable & profitable pour Souverain & Sujets, qu'on ait jamais inventée; applicable aux „ Républiques, aussi-bien qu'aux Monarchies. „ 2. Le moyen pour chacun de trouver la vraie „ force de son Génie, afin de savoir s'il est assez sublime pour les Emplois d'importance, „ & comment le cultiver dans les Enfants des „ Souverains & du reste de la Noblesse, aussi-bien que dans ceux des Particuliers. 3. Le „ moyen de savoir par avance le succès d'aucune „ Entreprise, par une découverte entièrement „ nouvelle, &c. 4. Qu'effectivement il y a un „ Dieu, quoique jamais Philosophe n'ait donné „ une preuve convaincante de son existence. „ 5. Que la vraie Politique doit être fondée sur „ le point d'Honneur & de Conscience. 6. Que „ la Religion est si loin d'être inconsistante avec „ l'Art de gouverner, ... qu'elle doit être „ le fondement de tous les Systèmes politiques, „ & les Loix de Conscience préférées aux Loix „ pénales. 7. Pour quelle raison, & par quel „ moyen, les différentes Sectes de la Religion „ Chrétienne doivent, & peuvent être reconciliées, & une seule Eglise établie par toute la „ Terre. 8. Que l'unique moyen pour un Souverain des'enrichir, est d'enrichir son Peuple, „ par faisant fleurir les Arts & Sciences, Manufacture & Commerce. 9. De quelle manière „ tenir le Monde en paix & tranquillité, & ajus-

„ ter les Différends des Souverains selon la plus
 „ stricte équité, sans avoir recours aux armes.
 „ 10. De quelle manière un Souverain pourra
 „ augmenter ses Etats, jusqu'à se faire Monar-
 „ que universel, sans avoir recours à la Vio-
 „ lence, ni à l'Argent, ni aux Mariages intéressés”.

L'Auteur veut qu'on juge du mérite de ce nouveau Traité, par le mérite de celui qu'il publie aujourd'hui. *La Raison vous dira que quiconque trouve moyen de surpasser tous les Philosophes, ne sauroit manquer de trouver celui de surpasser tous les Politiques.* Voilà qui est modeste. Bien des gens s'imaginent que l'Art de gouverner surpasse tous les autres Arts; mais c'est un abus, & notre Philosophe prétend prouver le contraire par son propre exemple; car il ne manque presque jamais de se proposer pour Modèle de tout ce qu'il y a de plus parfait en quelque genre que ce soit. *Sans avoir, dit-il, jamais eu la main dans le ménagement des Affaires d'Etat, j'y ai, en bien des occasions, porté ma vue plus loin que les plus fameux Ministres, quoique je ne vis que l'extérieur des choses, pendant qu'ils en virent l'intérieur. Et je puis vous assurer que si j'avois été à la place d'un certain grand Favori, l'Europe ne seroit pas si fortement embrouillé qu'il l'est présentement, ni les Espagnols n'auroient coupés les Oreilles à aucun de vos Capitaines, parce que je leur aurois fait couper la Tête, plutôt que de les souffrir d'insulter vos Compatriotes.*

Il paroît fort animé contre ce *grand Favori*, qu'il accuse d'avoir favorisé l'Espagne, au préjudice de l'Angleterre dont il étoit Ministre. Il se plaint en même tems fort amèrement de l'ingratitude

titude dont on a usé à son égard pour les bons avis qu'il a donnés au Roi même, tandis qu'on récompense des Ames mercénaires, des Traîtres, qui vendent les mesures de leurs propres Cours, au lieu d'acheter celles des autres, à la ruine des Nations auxquelles ils prétendent de servir fidèlement. Et ce qu'il y a, ajoute-t-il, de plus surprenant, est que ces Archi-fripons, au lieu d'être pendus, on en voit fort généreusement récompensés par leurs Maîtres, & revêtus de Titres & marques d'honneur, par-dessus l'argent qu'ils volent du Public; qui est une preuve incontestable que leurs Maîtres ne savent pas le mal qu'ils font, ou ne valent pas mieux qu'eux-mêmes. A ces traits, on voit bien que notre Philosophe-politique se laisse entraîner par son humeur chagrine, & qu'il est idolâtre de son prétendu mérite.

A l'occasion de l'offre qu'il fait de ses services aux Anglois, il se forme cette objection: *Peut-être vous me direz là-dessus que je devois avoir offert mes services à ma propre Nation (a), parce qu'elle a plus affaire de mes bons offices que vous, & lui auroit été plus naturel de m'employer.* Il répond à cela, qu'il est plus étranger dans son propre País qu'en Angleterre, où il a passé la plus grande partie de sa vie; qu'il ne peut plus supporter les manières de vivre des Allemands, non plus que leurs sentimens esclaves, & aveugle sonmission à l'Etat & à l'Eglise, & plusieurs autres défauts qu'il trouve parmi eux. D'ailleurs, il se dit ennemi juré du Pouvoir absolu, & il se déclare entièrement pour un Gouvernement limité, dont les Chefs

(a) Il est Allemand; & je crois qu'il s'appelle Hardfeld.

auroient toute la vertu, tout le savoir, toute la capacité & les qualités requises, au-lieu d'être, comme ils sont d'ordinaire, des *Chevaliers de vice, d'ignorance & de stupidité*.

En voila assez sur la seconde Pièce, passons à la troisième, qui est intitulée: *Supplément au Discours à la plus excellente Nation Angloise, & plus vaillante Société Civile*. Lorsque l'Auteur écrit le *Discours* dont nous venons de rendre compte, il s'étoit flatté de le publier en Angleterre, comme étant le seul Pais où il pût le faire imprimer sans courir aucun risque. Un accident l'empêcha de traverser la Mer, & l'obligea de s'arrêter à la Haye, à son retour de Berlin, où il s'étoit rendu d'Angleterre sur une prétendue invitation du Roi de Prusse. Il déplore dans ce *Supplément* le sort des Anglois, & prétend que les maux dont la Nation est accablée, ne sont que l'effet du mauvais Gouvernement présent. Il ne doute nullement que si on eût suivi ses bons conseils, les affaires n'eussent eu un plus heureux succès. Suivant lui, le *grand Favouri* avoit tout gâté, & il ne trouve pas que depuis la *déposition* les choses aient pris un meilleur train, parce qu'en *banissant son Corps des affaires, son Esprit n'a pas laissé d'y rester*. La Cour de Vienne n'est pas mieux gouvernée que celle de Londres, parce qu'elle ne suit que la direction de celle-ci.

Jusqu'à cette époque les Hollandois paroissent être entièrement dans ses bonnes grâces. Il fait l'éloge de leur sagesse, de leur prudence, & de toute leur conduite, Il les loue particulièrement de ce qu'ils restent *Amis avec les Ennemis de leurs Alliés*. La raison pour laquelle il approuve le par-

et qu'ils prennent à cet égard, c'est parce qu'il n'y a point de Nation qui s'allie avec des autres, pour se ruiner avec elles; mais bien pour se conserver, & procurer son avantage avec elles; & si, au-lieu de cela, ses Alliés prennent le chemin de se ruiner, son affaire est de se tenir aussi fortement éloignée de leur chemin qu'elle peut.

Un autre motif qui doit engager, à ce qu'il prétend, Leurs Hautes Puissances à se tenir neutres, c'est que le Roi d'Angleterre a commencé la guerre sans leur consentement, & que la Reine de Hongrie auroit pu se dispenser de la faire, en acceptant d'abord les offres avantageuses du Roi de Prusse. Une grande faute qu'ont commise les Cours de Vienne & de Londres, c'est d'avoir formé le projet de reprendre à Sa Majesté Prussienne, la Silésie, dont Elle avoit fait la conquête. La Hollande a-t-elle donc été faite, dit l'Auteur, pour démêler les brouilleries & terminer les querelles de la Cour de Vienne? En suposant même qu'elle soit toujours disposée à le faire, on ne doit pas croire pour cela qu'elle soit toujours en état de le faire. La conduite de la Cour de Vienne à l'égard des Etats Généraux est toute propre à leur faire perdre la confiance qu'on devroit tâcher de leur faire avoir, puisqu'en laissant prendre leurs Barrières en Flandre, on expose par-là leur propre Pais à une ruine presque inévitable. L'Angleterre, de son côté, n'en agit pas mieux avec Leurs Hautes Puissances, par les mesures qu'elle prend pour faire à Ostende un établissement de Commerce, qui ne manqueroit pas de causer la ruine de celui de leur Pais. C'est mal entendre ses intérêts & ceux de ses Alliés. Une telle démarche

feroit bientôt maître à la France l'envie de s'emparer de cette Place, qui n'est pas *un Gibraltar invincible*, & il ne manqueroit pas de s'en servir pour transporter le *Prétendant* en Angleterre, où il seroit reçu à bras ouverts par ses Adhérens.

Le résultat de toutes ces réflexions de notre Politique, renferme une idée qui ne paroît pas partir d'un Cerveau détraqué. „ Si votre Roi,
 „ *dit-il en parlant aux Anglois*, veut que Leurs
 „ Hautes Puissances se joignent avec lui contre
 „ cet Adversaire. (*le Roi de France*), & le reste de
 „ ses Ennemis, il faut qu'il leur donne de la con-
 „ fiance, & qu'il leur fasse voir du profit, au lieu
 „ de la perte, dans la poursuite de ceux qu'il s'a-
 „ git de réduire : autrement leur devoir sera de
 „ faire tout ce qu'ils peuvent pour se tenir Amis
 „ avec ses Ennemis, au lieu de rompre avec eux,
 „ à la ruine de leur País, qui leur arriveroit d'au-
 „ tant plus infailliblement, parce que leurs Al-
 „ liés continuent à se faire des Ennemis, au
 „ lieu de se faire des Amis, & reculent leur Guer-
 „ re, au lieu de l'avancer. Et, si les Etats Géné-
 „ raux n'étoient trop pénétrés pour avoir be-
 „ soin d'être précautionnés, je le croirois main-
 „ tenant plus nécessaire d'être sur leurs gardes,
 „ que du commencement de votre Guerre ma-
 „ rine ; parce que le Roi de Prusse s'étant re-
 „ joint avec la France, ils ne sauroient desobliger
 „ aucun de ses Alliés, sans se mettre entre
 „ deux feux : & , ce qui redoubleroit le mal-
 „ heur de leur País, seroit l'interruption de leur
 „ Commerce, qui seroit le moyen de faire leurs
 „ Sujets mourir de faim, au lieu de les faire com-
 „ battre

„ battre leurs Ennemis. Et, s'ils demandoient
 „ du secours à la Cour de Vienne, elle leur di-
 „ roit sans doute: *Accommodex vous, nous a-*
 „ *vons assez à faire de notre côté; & j'ai autant plus*
 „ lieu de croire cela, parce que la Campagne
 „ passée (*en 1744*) elle gardoit les Troupes de
 „ sa Reine sur le Rhin à rien faire, plutôt que
 „ d'en détacher une partie pour aider à défen-
 „ dre leurs Barrières en Flandre. Au Roi de
 „ Sardaigne elle a joué le même tour en Ita-
 „ lie; & ne faut-il pas conclurre de tout cela,
 „ qu'elle fait en sorte de ruiner sa Reine & tous
 „ ses Alliés, ou qu'elle ne fait pas ce qu'elle
 „ fait, ni ce qu'elle doit faire, qui est la con-
 „ clusion la plus favorable qu'on peut tirer de
 „ la conduite de cette Cour. & de la vôtre. Et
 „ par conséquent les Etats-Généraux, au-lieu
 „ de se rendre blâmables, ils se rendent extrê-
 „ mement louables par se tenant sur leurs gar-
 „ des contre le mal qu'ils s'attireroient par rom-
 „ pant avec la France & l'Espagne". Puisqu'il
 y a des Gens sensés qui pensent à cet égard
 comme l'Auteur, nous mettrons cette remar-
 que au nombre de celles qu'il a faites lorsqu'il
 avoit l'esprit raffiné.

Tel est précis du *Supplément au Discours à la Nation Angloise*. Ce Supplément est suivi d'une assez longue liste des Personnes que l'Auteur dit avoir souscrit pour la publication de cet Ouvrage, après qu'il leur en eut présenté le plan. A la suite de cette liste vient une Préface assez mal conçue, & toute pleine de digressions, qui semblent être destinées à se vanger de ceux dont il croit avoir lieu de se plaindre.

D'abord il nous apprend qu'il publia autrefois en Angleterre un Abrégé de son Systême, qu'il dédia au Roi *George Premier*. Comme il avoit joint à la fin de la Dédicace tous ses noms de Barême, un Anglois, qu'il ne désigne que par le nom de *Bel-esprit imaginaire*, ou de *Monseigneur le grand Critique*, lui en fit un reproche, & lui dit : *la généralité des Auteurs de mon País ont trop de modestie pour faire mention de leurs noms ; mais il semble que vous autres Allemands ne composez des Livres que pour publier vos noms.* Ce qu'il y eut de plaçant, c'est qu'un autre Critique le blâma de n'avoir pas aussi ajouté son nom à la fin des deux *Lettres*, dont cet Ouvrage étoit composé, & qui étoient adressées à la Société Royale de Londres. Ce contraste dans les jugemens de ces deux Censeurs le met un peu de mauvaise humeur, car il paroît extrêmement sensible, & il promet qu'à l'avenir il fera en toute chose ce qui lui paroîtra juste & raisonnable, sans s'embarasser de ce qui (a) les Sots & Insolens en pourront dire. Du reste, il est d'opinion qu'un Auteur ne doit jamais publier un Livre sans y joindre son nom, quelque grand que soit le danger auquel il s'expose. Il prétend que quiconque en agit autrement, ne se montre qu'un Poltron, au-lieu de se prouver un Homme de courage, & qu'il s'affronte par son Ouvrage, au-lieu de s'en faire honneur. Il faut, ajoute-t-il, qu'il risque tout, comme j'ai résolu

(a) Il faut lire *que*, au-lieu de *qui*, non seulement ici, mais encore en une infinité d'autres endroits de l'Ouvrage, où l'on trouve la même faute.

lu de faire. Voila un brave Champion ; mais peut-être eût-il été moins brave, s'il eût sçu ce qui devoit lui arriver. Il y a une sorte de *Poltronerie* qu'on peut nommer *Prudence*, & une sorte de *Bravoure* qu'on peut apeller *Témérité*.

On peut avoir déjà remarqué que notre Philosophe n'est pas Homme à menager ses Adversaires, & qu'il les traite bien rudement. Il n'a pas manqué de prévoir qu'on lui en feroit des reproches, mais il ne croit pas que cette manière d'écrire soit un défaut, il la regarde au contraire comme une perfection de son Ouvrage, & un moyen très propre à confondre ceux qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes. *La raison*, dit-il, *pourquoi j'ai rendu ce Traité si sévère, est que j'ai trouvé que la clémence n'a point d'effet sur l'esprit des Opiniâtres ; ainsi qu'il faut les exposer, au-lieu de les épargner, & les faire quitter leurs notions à force d'honte, parce qu'il n'y a pas moyen de les en faire revenir de bonne volonté.* D'ailleurs il se donne pour Juge dans toute cette Dispute, & en cette qualité il croit être en droit de traiter les Coupables comme ils le méritent. *L'affaire d'un Juge*, dit-il, *sera toujours de traiter les Gens selon ce qu'ils paroîtront à lui, & point selon l'opinion qui (que) d'autres en ont, ni selon l'affection qui leur a été inspirée pour eux.* Voila un Homme qui se fait Juge dans sa propre cause ; il s'arroe un Droit qui appartient à un Tiers.

En attaquant les Ecclésiastiques, il n'a pas cru devoir se donner la peine d'indiquer les endroits de la Bible où il a puisé : *je n'avois*, dit-il, *pas le tems de relire la Bible pour les trouver.* Il ne
croit

croit pourtant pas s'être trompé sur le fonds des choses ; mais supposé qu'il se soit trompé , il est tout prêt à se retracter. Il allègue une autre raison , mais qui marque de sa part une sorte d'indépendance extrêmement criminelle , & qu'on ne sauroit que blâmer dans un Philosophe Chrétien , supposé qu'il soit tel. „ Je me suis tenu , „ dit-il , à la nature des choses , & point à ce qui „ (*que*) la Bible en dit , parce que le rapport qu'on „ fait des choses peut tromper , mais leur nature „ ne le peut pas. Ainsi que je ne m'embarasse „ se non plus de ce qui (*que*) les Théologiens „ disent , que de ce qui (*que*) les Philosophes „ disent ; mais seulement de ce qui (*que*) la Nature & la Raison nous dictent”. Voila un trait bien hardi & bien téméraire.

Le reste de la Préface roule sur la manière dont les Libraires en agissent à l'égard des Auteurs , sur le Style de son Ouvrage , sur les défauts des Langues Françoisse , Angloise & Allemande , sur la forme qu'il a donnée à son Livre , sur les services qu'il a rendus & qu'il rend encore aux Hommes , & sur quelques autres articles dont il ne convient pas de rendre ici compte au Public. Après la Préface , qui est la dernière des Pièces préliminaires , vient le Corps de l'Ouvrage , lequel est partagé en VI Chapitres , dont nous allons exposer les titres avec le précis de ce qui est contenu dans chacun d'eux.

CHAPITRE I, contenant quelques remarques sur l'état & conduite de la République des Lettres , pour faire voir combien les Arts & Sciences sont éloignés du point de perfection

*tion auquel on les croit tire-méens, & les
raisons pourquoi on a fait si peu de
progrès dans les plus importantes.*

On avoit conseillé à notre Philosophe de se contenter d'établir son Système, sans toucher en aucune manière à celui des autres. Cet avis n'a pas été de son goût. *Ce seroit, dit-il, suivre l'exemple d'un Architecte, qui bâtiroit une Maison neuve sur une vieille Masure; ou un Château sur un Banc de sable, au milieu de la Mer.* Cette idée n'est pas l'idée d'un Sot. Le procès d'un Plaigneur est à demi gagné, dès qu'il fait voir que les prétensions de la Partie adverse sont mal fondées. Je n'ai pas trouvé, en lisant ce Chapitre, que l'Auteur remplisse le plan qu'il semble s'être formé. Les effets ne répondent point à ses promesses. Au-lieu de discuter sérieusement les matières, il se répand en invectives contre la Société de Londre & son Président, contre *Newton*, contre les Théologiens, contre les Ministres d'Etat, & contre quelques Savans d'Allemagne, dont tout le crime paroît consister à n'avoir pas applaudi à ses projets chimériques. J'ai lu un assez grand nombre d'Ouvrages de Philosophes, mais je ne sache pas en avoir jamais lu aucun où il y ait tant de fiel & d'amertume que dans celui-ci. Je ne conçois pas comment l'amour du Vrai peut sympathiser avec une haine si implacable. Quel Homme plus doux, plus pacifique que *Descartes*, plus humain que *Newton*, & plus sage que *Fontenelle*! Quelle énorme différence entre l'aimable caractère de ces Grands-hommes, & celui d'un prétendu Philosophe qui se dé-

déchaîne à outrance contre tout le Genre-humain !

J'ai remarqué encore, en lisant ce Chapitre & les suivans, que rien ne le désole plus, que le mépris qu'on fait de ses Systèmes. Il traite de *fripon* le Professeur *Euler*, Suisse de Nation, parce qu'il ne donna pas son approbation à un *Chef-d'œuvre* qu'il lui avoit présenté. *Je le croyois*, dit-il, *aussi rempli de probité qu'il est fameux pour son savoir*, mais il me fit bientôt connoître qu'il y a des aussi grands *Fripons* dans son País que dans les autres. Il ne traite guère mieux le fameux *Hagedorn* pour le mauvais accueil qu'il lui fit à Hambourg. On lui avoit fait espérer qu'il seroit mieux reçu de Mr. *Neumeister* dans la même Ville; mais celui-ci, au-lieu de donner au Système de notre Philosophe les éloges dont il s'étoit flatté, se mit à crier: *Cette peste de Philosophie*, je voudrois qu'elle n'eût jamais entrée au monde, parce qu'elle ne manquera pas de ruiner toute notre Religion; & le renvoya brusquement avec cette réponse. Il fut reçu à peu près de même à Hall par le Professeur *Lange*. Dès qu'il lui eut exposé son Plan, il s'écria: *Ab! cette peste de Philosophie m'a déjà donné trop de peines pour m'en mêler davantage; qu'est-elle? ancienne ou moderne?* Moderne, répondit notre Philosophe. *Hé! male-peste*, repliqua le Professeur, *le nom m'en fait peur*; & sur cela il se retira dans son Cabinet, & lui ferma la porte au nez. Les seules personnes dont notre pauvre Philosophe disgracié croit avoir lieu de se louer, sont Mr. *Mascon*, le Docteur *Richter*, & le fameux Professeur *Wolff*, sous les auspices duquel il fait paroître son Système.

CHA.

CHAPITRE II, *faisant voir l'invalidité des Notions de Newton & de Descartes sur la Création du Monde & le Mouvement des Planètes.*

Tous les Hommes sont dans l'erreur, notre Philosophe est le seul qui ne se soit point égaré. Il n'y a rien de bien ordonné que ce qui vient de lui. Il fait main-basse sur tous les Systèmes de Philosophie, de Théologie & de Politique. Il ne respecte pas même les Livres les plus sacrés, & il ose avancer dans ce Chapitre que *la grande variété des explications de la Bible fait voir que c'est une confusion de Babel, au lieu d'un Livre en bon ordre.* Il faut avouer que c'est pousser bien loin la liberté de parler ; & s'il n'est point fou, il doit se féliciter qu'on ait cru qu'il l'étoit.

Après cet écart, l'Auteur vient à *Newton*, pour réfuter ses Principes & flétrir sa mémoire. Il entre en lice contre un si redoutable Adversaire avec autant de confiance, que s'il étoit sûr de la victoire. Il ne convient pas de discuter ici une matière que de plus grands Philosophes ont traitée avant lui. Le Système de *Newton* n'est certainement pas à l'abri des plus fortes objections ; mais on connoit déjà & ces objections & les réponses qu'on y a faites. C'est un procès qui n'est point terminé, & qui ne le sera aparemment jamais, faute de Juges assez éclairés. Les principaux ressorts, qui donnent le branle à la vaste machine de l'Univers, sont peut-être trop loin de nous pour être jamais aperçus, ou trop cachés pour être devinés. Parmi les dif-

Tome XXXVI. Partie II. B b *scul-*

ficultés, proposées par notre Auteur contre le *Système de Newton*, il s'en trouve quelques-unes qui paroissent assez bien fondées ; mais, du reste, il traite ce Grand-homme avec tant de hauteur, & d'une manière si brutale, que l'esprit se revolte à chaque instant contre un Agresseur si impoli. Son langage est le langage des haies. Il ménage un peu plus *Descartes* que *Newton* ; & la raison qu'il en donne, c'est qu'on ne lui avoit encore rien nié de ce qu'il avoit avancé contre lui. Le grand talent qu'il donne à *Descartes*, c'est une imagination, qui n'est point guidée par la raison. Aussi prétend-il, qu'au-lieu de se faire Philosophe, il auroit dû se faire Poète. Nous avouons que *Descartes* a déjà perdu depuis long-tems tout ce qu'il pouvoit perdre ; mais ce qui lui reste de mérite bien réel & bien apprécié, est plus que suffisant pour l'élever au rang des Grands-hommes. Ainsi le jugement qu'en porte notre Auteur ne lui ôte rien de ce qu'il avoit déjà de très bien acquis.

CHAPITRE III, *faisant voir l'invalidité des Notions de Newton & de Descartes sur la Lumière & les Couleurs.*

Suivant *Newton* la Lumière du Soleil vient jusqu'à nous en 8 Minutes, & pendant ce tems-là elle parcourt l'espace de 70,000,000 Milles d'Angleterre. Cette Hypothèse n'est pas du gout de notre Philosophe. Il prétend que la Lumière ne nous vient point du Soleil, & qu'elle n'en est que la réflexion. L'inconvénient qui résulteroit du *Système de Newton*, c'est que la sub-

stance

stance du Soleil seroit bientôt épuisée, à moins qu'on ne lui assignât un moyen pour se dédommager d'une perte si prodigieuse & continuelle. Il faut l'avouer, cette objection est forte, mais elle n'est pas nouvelle. Bien des Philosophes soutiennent aujourd'hui, que ni la Chaleur ni la Lumière n'émanent point du Soleil.

L'illustre *Boerhave* a entrepris de faire voir dans ses *Elémens de Chymie* (a), que le Feu n'est pas envoyé hors du Soleil par projection, mais qu'il réside autour de nous ; qu'il est également dispersé dans l'air & dans tous les Corps terrestres ; qu'il s'étend ou se resserre, & cause le froid en s'étendant, le chaud en se resserrant ; qu'il est toujours présent, mais non toujours sensible ; qu'il fait sentir sa présence à proportion qu'il est troublé & comprimé, soit par l'air, soit par le concours des rayons parallèles, & encore plus des rayons convergens de la Lumière, soit par la collision de deux Corps très durs, comme le Caillou qu'il vitrifie, & l'Acier qu'il met en fusion dans le moment qu'il s'échape de ces matières qu'on fait être imprégnées de soufre, & qu'il est pris entre-deux. On peut voir ce que nous avons déjà dit sur cet article dans un des Volumes de ce Journal (b).

Mr. *Le Cat* (c), qui a aussi traité cette question en habile homme, croit qu'il est démontré que la matière de la Lumière est répandue partout l'Univers, & que toutes les autres espèces de

(a) Tome I, pag. m. 252.

(b) Voyez le *Tome XXXIV*, pag. 84, 85.

(c) Voyez son *Traité des Sens*, Edit. d'Amsterdam, 1744. pag. 79, & suiv.

de matières en sont pénétrées. Il regarde aussi comme une opinion qui *passé toute vraisemblance*, celle qui établit qu'elle nous vient par émanation du Soleil, & qu'elle arrive jusqu'à nous en sept ou huit Minutes. *Il faudroit, dit-il (a), plus de vingt-cinq années à un boulet de Canon qui conserveroit sa plus grande vitesse, pour faire un pareil chemin. Or de telles vélocités sont aussi impossibles, que la révolution de tout le Firmament en un jour autour de la Terre.*

Cette objection de l'Auteur, que je viens d'exposer, mais qu'il ne fait guère qu'indiquer, est la seule qui mérite attention ; la plupart des autres sont si frivoles & souvent si mal fondées, qu'il paroît clairement qu'il n'a pas toujours bien compris le Systême de *Newton* sur la Lumière & les Couleurs. Il auroit pu réduire tout ce Chapitre, qui est assez long, à trois ou quatre pages, s'il en eût banni tous les traits satiriques qu'il lance contre *Newton* & *Desagniers*, qu'il traite l'un & l'autre de bêtes, d'ânes, de stupides, de fous, d'enragés, de perfides & de fripons. Il ne parle pas avec plus de ménagement de *Descartes*, ni de ceux qui ont suivi ses idées sur la Lumière & les Couleurs. Un de ceux qu'il maltraite le plus, est *Robault*, dont il parle en ces termes : *Quoique Rohault m'ait été recommandé pour le meilleur Rafineur sur son Oracle Descartes, je n'ai trouvé guère autre chose que des sottises dans sa Physique, & par-dessus cela une grande impertinence à l'égard de la Lumière & des Couleurs. Que le Lecteur juge du reste par cet échantillon.* Dans tout ce Chapitre

(a) Ibid. pag. 92.

tre il ne dit du bien que de *Godefroi Hanckewitz*, Chimiste à Londres, qui en louant sa manière de produire les Couleurs, lui fit en même tems présent de *dix Guinées*. Cela ne valoit-il pas bien un petit grain d'encens?

CHAPITRE IV, *faisant voir l'invalidité des notions qu'on a produit sur l'existence de Dieu & de sa nature Divine; de même que l'infamie à laquelle on a réduit ses Attributs, comme aussi la manière chimérique & contradictoire qu'on a traité la nature & immortalité de l'Ame, & que le Monde a été aussi mal instruit à l'égard de la Religion qu'à l'égard de la Philosophie.*

Il règne dans tout ce Chapitre le même esprit d'animosité & d'emportement que dans tous les autres. Le début n'en est rien moins qu'engageant. Dans les Chapitres précédens, dit-il, j'étois irrité par des rêveries remplies d'absurdité, contradiction & friponnerie, & dans celui-ci je serai mortifié par des rêveries remplies d'infamie & destruction des choses les plus sacrées; cependant il faut que je les refute, ou que je me rende indigne de la lumière qui (que) Dieu m'a donnée". Plaisante manière d'entrer en matière!

Dans les Chapitres précédens l'Auteur en vouloit principalement aux Philosophes, & dans celui-ci il décharge presque tout son chagrin sur les Ecclesiastiques, qu'il dit être encore plus coupables que les Philosophes, parce que non contents de remplir leur Doctrine de chimères, absur-

dités , contradictions & blasphêmes , ils l'ont en même tems donnée pour des Révélations Divines. La principale accusation qu'il forme contre eux , c'est de faire Dieu l'Auteur du péché , en prétendant que les Hommes ne sauroient faire aucun bien sans son assistance. Si les Hommes ne sont pas en état de faire d'eux-mêmes le bien , il y a donc une cruelle injustice de les damner éternellement pour ne pas observer les Loix qu'on leur prescrit. C'est ainsi qu'il raisonne ; & trouvant en son chemin le Dogme de la Prédestination , il dit crûment qu'il est tout aussi blasphématoire & destructif au Genre-humain , que diaboliquement faux.

Il ne croit pas que les Ecclésiastiques trompent le Monde par ignorance , il prétend qu'ils le séduisent de dessein prémédité , en recommandant de supprimer la Raison à l'égard de la Doctrine qu'ils prêchent & qu'ils enseignent. *S'ils la trouvoient bonne , cette Doctrine , ils ne manqueroient pas , dit-il , de la soumettre à la Raison , au-lieu de la mettre au-dessus de la Raison , qui est non seulement tromper & stupéfier les gens , mais c'est en même tems blasphémer Dieu , parce qu'ils le représentent comme s'il n'avoit pas su ce qu'il faisoit. Il ne reconnoît point de mauvais Anges ; les Diables réels sont les Théologiens , & ceux dont ils parlent ne sont que des Diables chimériques , qui n'ont jamais eu d'existence que dans l'esprit des anciens Philosophes , qui cherchoient l'origine du Mal sans savoir où la trouver.*

Il n'admet ni Paradis ni Enfer , tels qu'on se les représente ordinairement. Placer Dieu dans le Ciel ou dans le Paradis , c'est , suivant lui , en fai-

re un Prisonnier, c'est l'enfermer dans un endroit particulier, au-lieu de le laisser en possession de tout l'Univers. *De même, dit-il, que le véritable Paradis est par-tout, & consiste dans la bénédiction de Dieu; ainsi le véritable Enfer est par-tout, & consiste dans la malédiction de Dieu, & point dans le Feu qui (que) ces sots Imposteurs ont figuré.*

Il n'attribue aucune vertu ni au Batême, ni à la Ste. Cène, & ne reconnoit même aucun mérite ni dans la Mort, ni dans la Passion de *Jésus-Christ*. Il va plus loin encore. Il nie la Divinité de *Jésus-Christ*, & prétend qu'on n'en trouve aucune preuve dans toute la Bible. Quant à la Trinité, il dit que c'est un Dogme *supposé*, contraire à la Nature, à la Raison, à la Bible, à l'Expérience. Quand même, ajoute-t-il, la Trinité en Unité se trouveroit soutenue par toute la Bible, personne n'en devroit rien croire, parce qu'une chose manifeste & évidemment contradictoire dans sa nature, ne devroit être regardée pour une Vérité.

On ne doit pas s'attendre qu'un Homme qui parle sur ce ton-là de tout ce qu'il y a de plus sacré, reconnoisse l'autenticité des Miracles. Il les rejette tous, du moins ceux qu'on attribue aux Hommes & à *Jésus-Christ* même, " parce
 „ que je sai, dit-il, que pour faire des Mira-
 „ cles, il faut faire agir la Nature d'une maniè-
 „ re contraire aux Loix préétablies, dont il n'y
 „ a point d'Etre capable que Dieu même.
 „ Que ceux attribués à Moïse sont de pures fic-
 „ tions, paroît le plus évidemment du monde
 „ par toutes leurs circonstances, aussi-bien que
 „ par l'Histoire des Juifs. Qu'il en est de mê-

„ me à l'égard de ceux attribués à *Jésus-Christ*,
 „ paroît avec d'autant plus d'évidence, parce
 „ qu'il ne pouvoit pas seulement guérir des Ma-
 „ lades sans la Foi ; & moyennant la Foi tout
 „ autre Homme en pourroit guérir aussi - bien
 „ que lui, parce que cela se fait par un change-
 „ ment favorable dans le Sang, causé par l'in-
 „ fluence de la Foi”.

L'idée qu'il se forme de Dieu est tout-à-fait grossière, il le donne pour un Etre composé de parties, pour un Etre qui ne sauroit agir sans se donner du mouvement. Tout ce que *Mr. de Fénelon* (a), *Newton*, & *Samuel Clarke*, ont avancé sur la nature & l'existence de Dieu, ne passe dans son esprit que pour autant de fictions & de pures contradictions. On sait que *Leibnitz* a très bien démontré que l'existence du Monde, est une preuve de l'existence d'un Dieu. Notre Philosophe veut bien convenir que le sentiment de *Leibnitz* ne renferme nulle contradiction ; mais il prétend que tout ce qu'il avance n'est qu'une pure pétition de Principe, qui mène d'une préexistence à l'autre sans rien prouver. La même raison qui l'engage à faire de l'Etre Suprême, un Etre composé de parties, le détermine aussi à en donner à l'Ame humaine ; car si on la suppose sans parties, on doit la supposer sans mouvement ; si elle est sans mouvement, elle ne sauroit agir, & si elle n'agit pas elle n'est propre à rien. Il auroit dû commencer par ex-
pli-

(a) L'Auteur ne nomme pas *Mr. de Fénelon*, il ne fait que l'indiquer par sa qualité de *sameux Prélat*, qui a composé un *Traité de l'Existence de Dieu*.

pliquer ce qu'il entend par *action*, & prouver qu'il n'y a nulle différence entre l'action d'un Corps & celle d'une Substance pensante. Il décide sans rien discuter : son caractère impétueux le rend peu propre à approfondir les matières qui mériteroient de l'être.

CHAPITRE V, contenant une Dissertation sur la Dispute entre le fameux Mr. de Leibnitz & le Docteur Samuel Clarke, au sujet de la perfection dans laquelle Dieu a mis le Monde, & la part qu'il prend dans son Gouvernement.

Suivant notre Auteur, *Leibnitz* a soutenu que Dieu a fait le Monde d'une manière si parfaite, qu'il produit tous les effets merveilleux que nous remarquons dans la Nature, conformément aux Loix qu'il a établies, & sans qu'il soit besoin de le soutenir continuellement pour empêcher sa destruction. Dieu ayant tout prévu, & fait provision de tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de l'Univers, il n'est plus besoin qu'il y mette la main à chaque instant pour le conserver. *Clarke* prétendoit, au contraire, que le Monde ne sauroit subsister un moment, sans une assistance continuelle & immédiate de la part de Dieu. Si Dieu ne donne pas lui-même le branle à la vaste Machine de l'Univers, s'il ne l'entretient pas continuellement, il n'y a donc point de Providence, disoit le Docteur *Clarke*. Vous vous trompez, répondoit *Leibnitz*, Dieu a tout prévu, il a pourvu à tout, il a mis le Monde en état de faire ses fonctions, & c'est véritablement en cela que consiste la Providence.

Il ne faut pas demander quel parti prend ici notre Philosophe. Admirateur de *Leibnitz*, plein de mépris pour *Clarke & Newton*, il se déclare hautement en faveur du premier. *Des Gens incapables*, dit-il, *de pénétrer la sophistiquerie, ont regardé le fripon Clarke pour le Vainqueur, quoique dans le fond la victoire étoit due à l'honnête Leibnitz.* Il croit que, dans le *Système de Clarke*, Dieu n'a pas à proportion autant d'habileté que le moindre Ouvrier, puisque nous voyons un Faiseur de Tourne-broche faire une Machine qui ne demande à être touchée que de tems en tems.

CHAPITRE VI, faisant voir combien la Philosophie Newtonienne est éloignée de s'accorder avec la Bible, & qu'elle n'en seroit pas meilleure si elle s'y accordoit.

Ce Titre donne assez à entendre que l'Auteur ne fait pas plus de cas de la Bible que du *Système de Newton*. L'idée qu'il en donne ensuite n'est effectivement rien moins qu'avantageuse, puisqu'il regarde ce Livre Sacré comme un *Traité de Religion mal soutenu, & plus mal expliqué.* C'est dans ce dernier Chapitre qu'il tâche de saper tous les fondemens de la Religion des Juifs & de celle des Chrétiens. L'essentiel de ce qui est contenu dans ce Chapitre, peut être réduit aux propositions suivantes.

La Bible ne parle de la nature des choses que selon les idées que le Peuple s'en formoit; & les connoissances qu'en avoit *Moïse* étoient très bornées. En suposant que Dieu ait été *diffamé* par

par les Auteurs de ce Livre, il ne convient pas pour cela à un Philosophe de suivre l'exemple des *Diffamateurs*. Prétendre que *Jésus-Christ* ait sué du Sang, c'est soutenir une chose qui ne s'accorde nullement avec la Nature-humaine. Est-ce l'affaire d'un Philosophe de croire que *Jésus-Christ* ait banni un million de Diables dans un Troupeau de Cochons pour les noyer avec eux, puisque des Esprits ne sauroient être noyés? Supposé qu'il y ait des Anges transformés en Diables, est-il croyable qu'il y en ait eu un assez sot pour tenter de séduire un Dieu? Un Philosophe doit-il croire que Dieu ait endurci le cœur de Pharaon contre ses ordres, pour faire éclater les prétendus Miracles de Moïse, parce que des Sots & Blasphémateurs le disent? Il n'y a pas lieu de croire que Dieu ait fait des Miracles pour un Peuple aussi opiniâtre, aussi fourbe, aussi violent que les Juifs. Moïse, au-lieu de punir les Juifs pour leurs fourberies & leurs violences, les a encouragés à en commettre, en leur permettant d'imposer aux Etrangers, d'avoir des Esclaves, de les tuer, & tout au nom de Dieu.

Quel nom donner à un Homme qui parle avec tant d'audace de tout ce qu'il y a de plus sacré? Semblable à un Furieux, rien n'arrête le torrent de ses imprécations. Mais il ne se borne pas aux traits violens que je viens d'exposer, & dont j'ai même adouci les expressions. Il continue sans changer de ton, attaque les Prophètes, les traite brutalement d'imposteurs, de blasphémateurs; &, comme s'il craignoit de ne les avoir pas assez noircis, il renvoie ceux de ses Lecteurs qui voudront mieux s'instruire de leur

four-

fourberie & de celle du reste des Auteurs du *Vieux Testament*, à un *Traité Anglois*, qui a pour Titre, *le Philosophe Moral*. Mais, comme l'Auteur de ce *Traité* a cru devoir épargner *Abraham*, il se charge lui-même d'insulter ce *Saint Patriarche*, en le faisant passer pour un séducteur. *Je le crois*, dit-il, *mon affaire de l'exposer comme un des plus grands & destructifs imposteurs de tout le Monde*. L'accusation qu'il forme contre lui, c'est d'avoir causé tout le malheur des Juifs par son prétendu *Contrat* en leur faveur, *Contrat* qui les a rendus si fiers, si insolens, si cruels, si insupportables à leurs Voisins, qu'ils ont enfin été chassés de leur propre Pais, & dispersés par toute la Terre. Il prétend que cette dispersion est une preuve incontestable qu'ils ont été le Peuple le plus abominable, au lieu d'être le plus agréable à Dieu; & que leur *Abraham*, *Moïse*, *Prophètes* & *Ecclesiastiques* les ont trompés, au lieu de les avoir bien informés, & séduits au lieu de les avoir bien conduits. Il fait le mauvais plaisant, en parlant du Culte Divin des Juifs, qu'il traite de babillage, & qu'il dit ne renfermer non plus d'attention, d'ordre & de vénération, que le bruit des Oies sauvages.

Il a pour les Apôtres un peu plus de ménagement, que pour *Moïse* & les *Prophètes*. Il couvient de la bonté de leur Doctrine, & dit qu'ils n'en ont imposé au Peuple par de faux Miracles, que pour la faire valoir & se garantir en même tems des insultes des Juifs. Il excuse *St. Paul* d'avoir donné naissance à la *Prédestination absolue*, parce qu'il l'a fait pour lever la jalousie que les Juifs réformés firent voir contre les Pa-

yens

yens réformés ; mais je ne saurois , ajoute - t - il , pardonner à ceux qui , depuis lui , en ont fait un Article de Foi , au-lieu de rectifier la faute qu'il en avoit faite. Quant au Ravissement de cet Apôtre , il le traite de chimérique ; mais il ne croit pas qu'il soit nécessaire de le rectifier , parce que St. Paul ne se proposoit d'autre but que de s'attirer du crédit , pour donner plus de poids à la Doctrine de Jésus-Christ.

En voila assez pour donner au Lecteur une juste idée de cet Ouvrage. Le faire connoître , c'est l'exposer à tout le mépris qu'il mérite ; & c'est uniquement par ce motif , & afin de réprimer la curiosité de ceux qui l'ont recherché avec empressement , que nous nous sommes déterminés à en donner un Extrait. Un Ouvrage si mal conçu , si mal digéré , si rempli de sentimens bizarres & hétérodoxes , & dans lequel l'Auteur ne respecte ni Dieu , ni les Hommes , n'est nullement propre à exciter la curiosité des Personnes sensées. Ce seroit s'avilir dans l'esprit même des Incrédules , que de porter un jugement favorable d'une pareille production. Il n'y a point de danger qu'elle soit bien connue , parce qu'elle ne sauroit séduire ; mais elle ne mérite pas de voir le jour , parce qu'elle n'est digne que de mépris.

A R T I C L E IX.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du Monde jusqu'à présent , traduite de l'Anglois d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES , &c. Tome VII. Pag. 538,
sans

sans compter une ample *Table des Matières* pour tous les Volumes de cet Ouvrage (a).

CE nouveau Volume renferme l'*Histoire des Juifs*, celle des *Parthes*, & celle des *Perfes*. Il y a beaucoup à apprendre dans ces trois morceaux d'Histoire, & sur-tout dans le premier, qui est le plus étendu, parce qu'il est le plus intéressant.

L'Histoire des Juifs s'étend depuis leur retour de la Captivité de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem par *Tite-Vespasien*, & de-là jusqu'au tems présent. Il y a dans cet espace un trop grand nombre d'évènemens pour qu'on puisse en donner le précis dans un Extrait, ainsi nous nous bornerons à ceux qui nous paroîtront mériter davantage & l'attention & la curiosité du Lecteur.

La Captivité, annoncée par le Prophète *Jérémie*, devoit durer soixante & dix ans. Ce tems écoulé, Dieu fit monter sur le Trône de Perse le fameux *Cyrus*, qui fit publier en faveur des Juifs un Décret, par lequel il leur étoit permis de s'en retourner dans leur País, de rebâtir le Temple de Jérusalem, & d'y transporter tous les utensiles sacrés que *Nébucadnézar* en avoit enlevés. On laissa à ceux, qui aimoient mieux rester dans le País de Babylone, la liberté de contribuer en Or, en Argent, ou en Etofes de prix, à la construction & à l'embellissement du Temple. Suivant le calcul de nos Historiens,

le

(a) L'Extrait du *Tome VI* se trouve à la page 77 du *Tome XXXV* de cette *Bibliothèque*.

le plus grand nombre resta dans le Païs de Babylone; il se trouve même quelques Auteurs Juifs qui prétendent, qu'il n'y eut presque que la lie du Peuple qui voulut en sortir. Des vingt & quatre Classes de leurs Prêtres, on n'en compte que quatre qui revinrent, savoir celles de *Jédaïa*, d'*Immer*, de *Pashur*, & d'*Harim*.

Celui de nos Historiens, à qui ce morceau d'Histoire est tombé en partage, fait une réflexion par laquelle il blâme ceux d'entre les Juifs qui ne voulurent pas sortir du Païs de Babylone. *Il n'y a, dit-il, pas lieu d'en être surpris; car si leurs Pères, en faveur desquels Dieu avoit opéré tant de merveilles en Egypte, témoignèrent en plus d'une occasion vouloir retourner dans ce Païs de leur Servitude, que pouvoit-on attendre de leurs lâches Descendans, sinon que la plupart d'entre eux aimeroient mieux rester dans le Païs de Babylone, où ils possédoient des richesses, des terres & des maisons, que d'aller habiter un Païs inculte & désolé comme la Palestine?*

Notre Auteur voudroit donc que tous ces Juifs, qui vivoient dans l'abondance, eussent abandonné leurs biens, pour aller vivre misérablement dans la Palestine. C'est exiger d'eux un grand sacrifice, un sacrifice qu'il n'eût peut-être pas fait lui-même en pareil cas, & qui d'ailleurs étoit assez inutile. Dieu est par-tout, on peut l'adorer en tout-lieu, & rien n'empêchoit ces Juifs de conserver son culte dans le Païs où ils étoient établis. On ne change guère de Mœurs en changeant de lieux. Ceux qui quittèrent Babylone, ne renoncèrent pas pour cela à leurs vices, ils les portèrent avec eux. Ils eurent, me direz-vous, l'avan-

l'avantage de pouvoir bâtir un Temple, & d'y adorer le vrai Dieu avec les cérémonies prescrites par la Loi. Ce culte ne fut qu'extérieur chez les Juifs, ils ne connurent jamais l'essentiel de la Religion. Au-lieu de s'attacher à la pratique de la Vertu, ils devinrent idolâtres des Murailles de leur Temple, de ses ornemens, de sa magnificence, & d'un nombre prodigieux de cérémonies. C'est là le foible de tous les Hommes. Le Mahométan & le Chrétien ne diffèrent guère du Juif à cet égard; ils croient honorer Dieu, en fréquentant assidûment leurs Temples & leurs Mosquées. Tel qui, depuis cinquante ans, assiste régulièrement trois fois par semaine aux Assemblées publiques, n'est encore Chrétien que de nom, il fait par cœur quelques prières, quelques cantiques, qu'il récite à certaines heures du jour; mais il n'a point encore réformé sa conduite; de tous ses vices, il n'a renoncé qu'à ceux que les infirmités de l'âge ne lui ont pas permis de conserver. *Sortir de Babylone*, sans devenir ni plus vertueux, ni meilleur Citoyen, & uniquement pour fréquenter un Temple, c'est se jouer de Dieu & de la Religion.

La seconde année depuis le retour des Juifs, on posa les fondemens du Temple. Les Samaritains demandèrent d'avoir part à sa construction, mais les Juifs ne voulurent pas le leur permettre. Nos Auteurs blâment fort, & avec raison, ce procédé des Juifs, qu'ils trouvent d'autant plus injuste, que les Payens mêmes avoient la permission d'envoyer des offrandes au Temple. Tel fut le premier effet du grand zèle des Juifs pour le Culte Divin; un défaut de charité, qui dégénéra en-
fin

fin en une haine irréconciliable contre les Samaritains. Ceux-ci, pour se vanger, gagnèrent quelques-uns des principaux Ministres du Roi, & représentèrent leurs Ennemis comme un Peuple dangereux, qui ne songeoit qu'à secouer le joug de l'obéissance. Par-là, ils interrompirent la construction du Temple, qui ne fut achevé que la sixième année du règne de *Darius*. La Dédicace de cet Edifice fut célébrée avec de grandes démonstrations de joie, & par de nombreux Sacrifices. Au-milieu de cette pompe les Juifs louoient Dieu, & maudissoient les Samaritains, qu'ils traitoient d'Hérétiques.

Ceux qui sont curieux de connoître la différence qu'il y a entre les sentimens des Juifs & ceux des Samaritains, trouveront sur cela des remarques assez étendues, & qui donnent une juste idée des motifs de la haine irréconciliable qui a toujours subsisté entre ces deux fameuses Sectes. Il en est du différend de ces deux Sectes comme de celui qui partage aujourd'hui les Chrétiens. On détruit l'union, on ruine la charité, pour ériger en articles de foi des points, qui ne sont souvent que de simple spéculation. *Josèphe* rapporte une dispute, qui s'éleva en Egypte entre ceux de la Nation & les Samaritains au sujet du Temple de Jérusalem & celui de Garizzim, & qui n'auroit pas manqué de dégénérer en sédition, si *Ptolémée Philométor* n'y eût pas mis ordre en faisant plaider la cause devant lui.

Nos Historiens citent un autre trait d'après un ancien Auteur. Ils disent que dans le tems qu'*Esdra*s & *Nébémie* rebâtissoient le Temple, les Samaritains vinrent assiéger Jérusalem avec une

Armée de 180000 Hommes ; mais que ces deux Chefs , après avoir assemblé 300 Prêtres , fulminèrent contre eux l'Excommunication majeure. Ces Prêtres étoient suivis de 300 jeunes Hommes , qui tenoient chacun une Copie de la Loi de *Moïse* dans une main , & une Trompette dans l'autre , dont ils sonnoient pendant qu'on fulminoit l'Excommunication. L'efficace de cette Cérémonie fut telle , que tous les Samaritains prirent la fuite sur le champ. Il y a quantité de traits de cette nature dans l'Histoire des Juifs , il y en a davantage encore dans l'Histoire des Chrétiens ; en sorte que c'est une chose constante que la diversité de sentimens , en fait de Religion , a causé parmi les Hommes des maux infinis. Pour faire regner la Paix dans le Monde , il faudroit qu'il n'y eût qu'un seul Monarque , & qu'une seule Religion , dont les principes fussent d'eux-mêmes si évidens , qu'ils ne donnassent jamais lieu à de vaines disputes.

Parmi les Articles qui divisent les Juifs & les Samaritains , il y en a un qui concerne la Circoncision. Les Samaritains font toujours circoncire leurs Enfans mâles le huitième jour , ne différant jamais cette cérémonie pour quelque raison que ce soit : les Juifs , moins scrupuleux , la renvoient quelquefois jusqu'à la fin de leur vie , sur-tout dans les Païs où ils ne sont pas tolérés , comme en France , en Portugal , en Espagne , où la crainte d'être déçouverts la leur fait entièrement négliger. Il s'en trouve néanmoins quelques-uns qui , après s'être enrichis par le Commerce , ou lorsqu'ils ont atteint un âge avancé , se rendent en Angleterre , ou en Hollande ,
pour

pour s'y faire circoncire. Viennent-ils à mourir avant que d'avoir reçu ce signe, leurs Amis les circoncisent dans le Cercueil, mettent le Prépuce à côté d'eux, & ferment le Cercueil sur le champ. N'est-ce pas là se former une idée bien bizarre de la nécessité de cette pratique ? Quel avantage retire un Juif d'être circoncis après sa mort ? Craint-il de n'être pas reconnu pour ce qu'il est dans l'autre Monde ?

Un des évènements les plus curieux de cette Histoire des Juifs, c'est la guerre qui précéda le siège de Jérusalem, c'est le siège même de cette Ville par *Titus*, & son entière destruction. Tout ce qui s'y passa de plus remarquable a été très bien détaillé par nos Auteurs. Les Notes suppléent souvent à ce qui manque dans le Texte, elles servent de preuves, & éclaircissent un grand nombre de difficultés. Il y a des circonstances qu'on n'a pas cru devoir insérer ni dans le Texte, ni dans les Notes ; mais afin que le Lecteur n'y perdît rien, on a eu soin d'indiquer exactement les Auteurs qui en ont fait mention. Nous allons donner une idée abrégée de cette cruelle guerre, par laquelle nos Auteurs finissent leur Histoire des Juifs.

Lorsque l'Empereur *Claude* eut résolu de réduire la Judée en Province de l'Empire Romain, il y envoya *Cuspius Fadus* en qualité de Gouverneur. Le premier soin de *Fadus* fut de purger le País d'une nombreuse troupe de Brigands, & d'apaiser un soulèvement que les Juifs avoient excité contre les Habitans de Philadelphie. Durant son Gouvernement, il s'éleva un Imposteur, nommé *Theudas*, qui avoit scu per-

suader à un grand nombre de Juifs de le suivre jusqu'au Jourdain, s'engageant à leur faire passer ce Fleuve à pié sec. *Fadus* envoya contre eux quelques Troupes de Cavalerie, qui les surprirent, en tuèrent une partie, & prirent *Thendas*, à qui on coupa la tête, que l'on porta à Jérusalem.

Voilà ce qui arriva de plus remarquable durant le Gouvernement de *Fadus*, à qui on donna pour successeur *Tibère-Alexandre*, Juif Apostat, de Race Sacerdotale. Un des premiers exploits de ce nouveau Gouverneur fut de faire crucifier *Faques* & *Simon*, Fils de *Judas de Galilée*. *A Alexandre* succéda *Ventidius Cumanus*, sous lequel commencèrent les troubles, qui ne finirent que par la destruction du Peuple Juif. Voici ce qui y donna lieu.

Le grand concours d'Etrangers, que les Fêtes solennelles amenoient à Jérusalem, avoit obligé les Romains à mettre durant ces Fêtes une Garde devant les portes du Temple, pour empêcher les tumultes. Le quatrième jour de la Fête de Pâque, un Soldat Romain, qui étoit de garde, eut l'insolence de montrer à nud à tout le monde, ce que la pudeur oblige le plus de cacher. Une si horrible effronterie irrita tellement ceux qui en furent les témoins, qu'ils se mirent à crier, que ce n'étoit pas seulement eux qu'elle outrageoit, mais Dieu même. *Cumanus* n'ayant pu apaiser ce tumulte par les voies de la douceur, & voyant d'ailleurs qu'on ne lui répondoit que par des injures, ordonna à toutes ses Troupes de prendre les armes. Le Peuple, épouvanté à la vue des Gens de guerre, se mit à fuir; & comme les chemins étoient fort étroits, il y eut plus de 10000
per-

personnes d'étouffées. Cette affaire fut portée devant le Tribunal de *Quadratus*, Gouverneur de Syrie, qui envoya à Rome les principaux des Samaritains & des Juifs, & *Cumanus* lui-même, pour qu'ils y plaçassent leur cause en personne. Les Samaritains furent punis du dernier supplice, *Cumanus* envoyé en exil, & *Céler*, un de ses Tribuns, condamné à être traîné par les rues de Jérusalem, & ensuite mis à mort.

Les troubles augmentèrent sous le Gouvernement de *Claude-Félix*, qui succéda à *Cumanus*. La Judée étoit pleine de Voleurs & de Magiciens. Des Assassins, qui prirent dans la suite le nom de *Zélateurs*, commettoient les meurtres les plus horribles, sous prétexte de zèle pour leur Religion & pour le maintien de leur Liberté. Ils se mêloient dans la foule, & enfonçoient en plein jour dans le sein de ceux qui s'aprochoient d'eux, des poignards qu'ils tenoient cachés sous leur robe, après quoi ils étoient les premiers à crier au meurtre. Ces Scélérats, dont la bande avoit déjà commencé à se rendre redoutable cinquante ans auparavant, s'accrut de jour en jour, malgré la vigilance & la sévérité des Romains.

D'un autre côté des Imposteurs, qui prenoient le beau nom de Prophètes, séduisoient les malheureux Juifs; & l'un d'entre eux, qui étoit venu d'Egypte, rassembla autour de lui plus de 30000 Hommes, par la flatteuse promesse d'une prompte délivrance. Les Troupes Romaines mirent bientôt tout son monde en fuite; mais à peine un Imposteur étoit-il chassé ou tué, qu'il s'en élevoit un autre, les remèdes les plus violens ne faisant qu'irriter le mal, au-lieu de le guérir. On

détruit bien plus aisément une troupe de Brigands, que des Fanatiques, qui ne parlent qu'au nom de Dieu, & commettent souvent les plus horribles attentats par un faux zèle de Religion. Pourquoi n'y a-t-il point eu de Nations, chez qui il se soit trouvé tant de faux Prophètes que chez les Juifs? C'est que ce Peuple crédule & imbécille étoit persuadé qu'il y avoit de vrais Prophètes, comme il y en a en effet, & dès qu'on est fortement imbu de ce préjugé, il n'est pas toujours si facile qu'on se l'imagine, de distinguer un vrai Prophète d'avec un faux.

Le mal alloit en croissant. Lorsque *Portius Festus* succéda à *Félix*, il trouva l'état de la Nation empiré par une Guerre Civile, dont voici l'origine. Les Lévités recevoient les dîmes du Peuple, & en rendoient la dîme aux Prêtres. Ceux-ci fournissoient au Souverain-Sacrificateur de quoi soutenir sa dignité, & partageoient le reste entre eux. Le nombre des Pontifes déposés s'étant accru, les Prêtres se virent hors d'état de les entretenir, & refusèrent de leur donner ce qu'ils demandoient. Les Pontifes, pour se vanger des Prêtres, faisoient piller leurs maisons, leurs granges, & tuer ceux qui leur résistoient. Belle conduite des premiers Ministres de l'Autel! Les Prêtres ne valoient guère mieux que les Pontifes, ils louoient des Assassins, & repoussioient la force par la force. Deux Bandes de Scélérats n'en eussent pas fait davantage. *Josèphe* tâche de justifier les Prêtres, *qui se réduisirent*, dit-il, *à vivre de Noix & de Figes seches, plutôt que de se souiller par des alimens qui eussent passé par les mains des Gentils*. Ils aimoient donc mieux commettre des meur-

meurtres & toute sorte de brigandages, que de manger des *viandes souillées*. Où avoient-ils pu-
sé de si beaux principes ?

Ces affreux desordres augmentèrent au point, que les deux Partis ne marchaient plus qu'ac-
compagnés d'une troupe d'Assassins, & se char-
geoient par-tout ; où ils se rencontroient, remplis-
sant de sang la Campagne, la Ville, & le Tem-
ple même. Le peu de tems que *Festus* gouverna
la Judée, fut tout employé à étouffer trois espè-
ces de Guerres Civiles, qui concouroient à la de-
struction de la Judée, savoir, celle des Prêtres
entre eux ; celle des Laïques séditieux, contre
les Romains & les Juifs qui leur étoient volon-
tairement soumis ; & celle des Bandits qui cou-
roient tout le Pais, pillant, saccageant, & massa-
crant sans merci tout ce qui leur tomboit entre les
mains.

Festus étant mort, *Néron* nomma *Albinus*
pour lui succéder. La rapacité prodigieuse de ce
nouveau Gouverneur fit paroître *Felix* & *Festus*
d'honnêtes gens au prix de lui. Il donna ses pré-
miers soins à détruire les Voleurs, les Bandits &
les Assassins, qui augmentoient tous les jours en
nombre & en hardiesse. Il fut rapellé après deux
ans de Gouvernement, & eut pour successeur
Gessius Florus, le dernier Gouverneur de la Ju-
dée & le plus méchant de tous. *Josèphe* ne trou-
ve pas de couleurs assez noires pour le dépeindre,
ni de monstre à qui il puisse le comparer : ses ra-
pines, ses cruautés, ses intelligences intéressées
avec les plus déterminés Bandits, étoient si pu-
bliques & si criantes, que les Juifs le regardèrent
moins comme un Magistrat envoyé pour les

gouverner, que comme un Boureau destiné à les exterminer. Son but étoit de les porter à une rébellion ouverte, pour avoir le plaisir cruel de les voir périr par eux-mêmes, ou pour prévenir qu'on n'en vînt à l'examen de son horrible administration. Il ne réussit que trop bien, & ses soins allumèrent une guerre, qui ne finit que par la ruine totale de la Nation Juive. Voici quelques traits de ce grand événement, qui forme un tableau des plus horribles.

Quatre ans avant que cette guerre commençât, & sept ans avant le siège de Jérusalem, un Païsan, nommé *Jésus*, vint à la Fête des Tabernacles, & fut subitement saisi d'une sorte de phrénésie, qui le faisoit crier continuellement : *Malheur sur la Ville ! Malheur sur le Temple ! Voix du côté des quatre Vents ! Voix contre Jérusalem ! Voix contre tout le Peuple !* Il couroit nuit & jour par les rues de la Ville, en les remplissant de ces cris funestes ; & les jours de Fête, ou de Sabat, il élevoit encore davantage sa voix, sans que jamais elle en fût affoiblie ou enroutée. Pour l'obliger à se taire, quelques-uns des principaux des Juifs lui firent donner le fouet, *Albinus* le fit aussi fouetter ; mais lorsqu'on vit qu'on ne pouvoit rien gagner sur lui, on l'abandonna comme un fou, & il continua ses malédictions sans injurier ceux qui le battoient, ni remercier ceux qui lui donnoient à manger. Lorsqu'il vit que ses prédictions commençoient à s'accomplir par le siège de la Ville, il ajouta d'un ton plus lamentable encore, *Malheur aussi à moi !* & dans l'instant il fut tué d'un coup de pierre, partie des machines des Assiegeans.

On

On ne manque guère de regarder les paroles de ce Païſan comme une prédiction & un avertisſement de la ruine du Peuple Juif. Nos Auteurs paroiffent ſ'en être formé cette idée, puifqu'ils ajoutent immédiatement après, que *les Juifs furent avertis de leur perte prochaine par bien d'autres prodiges, qui n'opérèrent rien pour leur conversion*. On eſt donc ſurpris que les Juifs ne ſe ſoient pas convertis après un pareil avertisſement. Mais quel fonds pouvoient-ils faire ſur les paroles d'un Homme qui avoit le cerveau entièrement dérangé, d'un véritable fou, qu'on auroit dû enſeigner dans les Petites-maiſons. D'abord on le traita comme un perturbateur du repos public, & on crut l'obliger à ſe taire en lui faiſant donner le fouet. Lorſqu'on vit que les mauvais traitemens ne produiſoient aucune impreſſion ſur ſon eſprit, on ne douta plus de ſa folie, & on l'abandonna comme un Homme incorrigible & qui n'étoit digne que de pitié.

Je hazarderai ici une conjecture, mais dont le Lecteur portera tel jugement qu'il voudra: c'eſt qu'on n'a fait tant d'attention à cet événement que parce qu'on y a trouvé du *merveilleux* lequel plait tant à l'Eſprit humain, quoiqu'il n'y ait cependant rien de merveilleux dans ce que dit un fou, lors même qu'il devine aſſez juſte. Peut-être auſſi que par un excès de Religion, les premiers Chrétiens ont voulu ajouter quelque choſe à tant de prophéties qui annonçoient clairement la destruction de Jérusalem. Mais qu'eſt-il beſoin de confondre avec les véritables prophéties ce qui n'eſt que l'effet d'un dérangement du corps & de l'eſprit. *Je ne reproche point cet ex-*

cès de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire je les en loue; mais enfin, quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la Vérité, que de respecter l'Erreur mêlée avec la Vérité. C'est ce que dit un Grand-homme dans un cas qui approche assez de celui-ci.

Ce qui augmenta les troubles de la Judée fut la décision de *Néron*, qui adjugeoit aux Syriens la propriété de la Ville de Césarée; que les Juifs prétendoient leur appartenir. Dès que cette sentence fut scue en Judée, on y leva l'étendard de la rebellion, & on y vit s'allumer la plus fatale de toutes les guerres, la seconde année du Gouvernement de *Florus*, la douzième du règne de *Néron*, & la soixante-neuvième depuis la Naissance de *Jésus-Christ*. Le mal se répandit bientôt par tout le País. On ne voyoit de tous côtés que pillages, meurtres, cruautés, & toutes les horreurs de la Guerre Civile la plus furieuse. Les Villes & les Villages étoient remplis de cadavres de gens de tous états, de tout sexe, de tout âge, jusqu'à la plus tendre enfance. Les Juifs n'épargnoient ni les Syriens, ni les Romains; & ceux-ci, pour se vanger, massacroient même les Juifs, qui se tenoient en paix dans les lieux de leur demeure. Les Habitans de Césarée en tuèrent 20000; il y en eut 2000 d'éborges à Ptolémaïde, & 50000 à Alexandrie.

Au milieu de ces troubles & de ce carnage, *Florus* ne cessoit d'agir en Tyran. A Jérusalem même il envoya un jour des Soldats piller le Marché, & tuer ceux qu'ils y trouveroient. *Bérénice*

Bérénice ne put jamais fléchir ce barbare, qui poussa la férocité jusqu'à vouloir faire attenter à sa vie. Le mal augmenta lorsque les Assassins, qui se désignoient par le nom de Zélateurs, se furent joints aux autres Séditieux. Ils chassèrent les Romains des Fortereffes de *Massada*, d'*Antonia*, & des Tours de *Phasaël*, de *Mariamne*, & autres lieux forts, & tuèrent tout ce qui voulut s'opposer à eux. Ils mirent ensuite le feu aux Palais d'*Agrippa*, de *Bérénice*, du Grand-Prêtre *Ananias* & de son Frère *Ezéchias*: ces deux derniers furent massacrés. *Eléazar*, Chef des Zélateurs, serra de si près les Romains dans leur Fortereffe, qu'il les obligea à capituler, sans autre condition que celle d'avoir la vie sauve; &, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les fit tous massacrer, quoique ce fût un jour de Sabat. On se vangea de cette perfidie sur les Juifs de *Scythopolis*; les Grecs en tuèrent 13000, & pillèrent tout ce qu'ils possédoient. D'un autre côté, les Juifs revoltés prirent les Fortereffes de *Machéron* & de *Cyprus*: ils rasèrent cette dernière, après avoir passé au fil de l'épée tous les Romains qui s'y trouvoient.

Cestius Gallus, Gouverneur de Syrie, ne resta pas spectateur tranquille de tous ces ravages: il entra dans la Judée à la tête d'une Armée considérable, brula toutes les Villes & les Villages qu'il trouva sur sa route, fit massacrer tous les Juifs qui lui tombèrent entre les mains, & vint camper devant *Gabaon*, Capitale des anciens Gabaonites, & distante de Jérusalem d'environ 7 milles. Les Juifs de Jérusalem marchèrent contre lui, le jour même du Sabat, & le chargèrent avec une telle furie qu'ils lui tuèrent

300 Hommes. *Cestins* profita de la dissension, qui se mit bientôt parmi eux; il marcha contre eux, les poussa jusqu'à Jérusalem, fit mettre le feu aux endroits qu'ils abandonnèrent, & commença le siège du reste, eu établissant son quartier principal dans le Palais Royal. Le siège ayant été bientôt levé, les Juifs reprirent courage, poursuivirent les Romains, & leur tuèrent 4000 Hommes de pié & 400 de Cavalerie. Après cet avantage, les Juifs se disposèrent à soutenir la guerre avec vigueur. *Joseph*, Fils de *Gorion*, & le Souverain Sacrificateur *Ananus*, eurent le commandement dans Jérusalem; *Josèphe* l'Historien, Homme de tête & de valeur, eut le Gouvernement des deux Galilées, & *Eléazar*, Chef des Zélateurs, celui de l'Idumée. Ces nouveaux Gouverneurs n'oublièrent rien pour se mettre en état de défense. *Joseph*, Fils de *Gorion*, rétablit les Fortifications de Jérusalem; *Josèphe* l'Historien fortifia les Places de la Galilée, leva des Troupes jusqu'au nombre de 100000 Hommes, & fit provision d'armes & de munitions; *Eléazar* en fit autant en Idumée.

Vespasien fut nommé par *Néron* pour s'opposer aux entreprises des Juifs. L'Armée de ce nouveau Général Romain, forte de 60000 combattans, tous gens bien disciplinés, entra en Galilée, &, après avoir brûlé Gadara, elle alla faire le siège de Jotapa. Malgré la belle défense de *Josèphe*, qui s'étoit jetté dans cette Place, elle fut prise d'assaut, & tout y fut mis à feu & à sang. Il y eut 40000 Juifs de tués, & 1200 furent faits prisonniers. *Josèphe* fut du nombre de ces derniers. Ayant appris qu'on devoit l'envoyer à *Néron*, il demanda à parler à *Vespasien*,

pasien, &, en ayant obtenu la permission, il lui tint ce discours. „ Ce que j'ai à vous dire de la „ part de Dieu, vous est de bien plus grande importance, que ma prison ou mon envoi vers „ l'Empereur. Sans l'obligation que m'impose „ cette mission, j'aurois préféré la mort à la prison, ainsi qu'il convient à un Homme qui a „ l'honneur de commander les Armées Juives. „ L'intervalle entre la mort de *Néron* & le „ tems où vous devez remplir sa place, doit être si court, que je vous regarde déjà comme Empereur, & votre Fils *Titus* comme „ votre successeur. Faites-moi garder comme „ votre prisonnier; &, si vous trouvez que j'aye abusé du nom de Dieu, en vous promettant l'Empire du Monde, faites-moi mourir „ de la mort la plus cruelle”. *Vespasien* le prit au mot, & le traita avec beaucoup d'égards, quoiqu'il le fît garder soigneusement, pour en tirer quelque utilité dans cette guerre. Cette prédiction de *Josèphe* est aussi attestée par *Suétone* & par *Dion Cassius*.

On pourroit demander s'il y avoit encore dans ce tems-là de véritables Prophètes parmi les Juifs. Il semble que *Josèphe*, en qualité de Juif & d'ennemi des Chrétiens, ne devoit pas avoir le don de prophétie, car Dieu ne se communique qu'aux véritables Croyans; cependant voilà qu'il fait le Prophète, il proteste à *Vespasien* qu'il lui parle de la part de Dieu, & sa prophétie s'accomplit, puisque ce Général Romain devint bientôt après Empereur, & que *Titus* son Fils lui succéda. On pourroit demander encore comment il étoit convaincu que Dieu parloit
par

par sa bouche : cette conviction venoit-elle d'un sentiment intérieur ? Il y auroit bien d'autres questions à faire sur cette prédiction , s'il n'y avoit pas à douter de l'autenticité du Discours de ce fameux Historien. Y a-t-il lieu de croire qu'il eût osé assurer *Vespasien* que le règne de *Néron* devoit être si court, qu'il regardoit déjà ce Général comme Empereur, & son Fils *Titus* comme son successeur. Il s'exposoit par-là à tout le ressentiment de *Néron*, il y exposoit en même tems & *Vespasien* & *Titus*, & tous trois couroient risque de perdre la vie. Ainsi il me paroît qu'on seroit assez fondé à faire cette question : *Josèphe a-t-il tenu un pareil Discours à Vespasien ?* La plupart des Hommes sont naturellement un peu trop portés à passer légèrement par-dessus la vérité des faits, à peine veulent-ils se donner la peine de les examiner, ils aiment mieux tomber dans le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'a peut-être jamais été.

La Ville de Japha fut prise presque en même tems que celle de Jotapa. Les Juifs, après s'y être défendus jusqu'à la dernière extrémité, furent tous passés au fil de l'épée, & on ne fit grâce qu'aux Femmes & aux Enfans qui furent réduits en esclavage. Joppe fut traitée comme les autres Villes. Plus de 4000 Juifs, qui voulurent se sauver du massacre en se jetant dans des Vaisseaux qui étoient à la rade, furent repoussés vers la Côte par une tempête soudaine, & périrent tous par le fer ou dans les eaux. *Tari-chée* & *Tibériade* furent prises immédiatement après. Tous les Séditeux, qui se trouvèrent dans la première, furent condamnés à mort. A-
près

près la prise de ces deux Villes, toute la Galilée se soumit aux Romains, excepté Giscala, Gamala, & la Montagne d'Itaburin. Gamala étoit assiégée depuis sept Mois par *Agrippa*. Les Romains allèrent à son secours, forcèrent la Ville, entrèrent par une breche qu'ils avoient faite, & passèrent environ 4000 Hommes au fil de l'épée. Un plus grand nombre se donna la mort, en se précipitant du haut des Rochers & des Remparts, ou par d'autres moyens. Ceux d'Itaburin furent défaits, après qu'on les eut attirés dans la plaine. La prise de Gamala par *Titus* acheva la réduction de la Galilée.

Les Juifs étoient alors divisés en deux Partis opposés. Les uns, prévoyant que cette guerre ne pouvoit finir que par la ruine totale de leur Nation, étoient disposés à se soumettre aux Romains; les autres, qui se donnoient le nom de Zélateurs, ne respiroient que la guerre, & ne vouloient entendre parler d'aucun accommodement. Ce dernier Parti étoit le plus nombreux, & comprenoit un tas de Scélérats, tels qu'on auroit peine d'en trouver de semblables dans l'Histoire. *Josèphe* & nos Auteurs les représentent comme autant de Monstres sortis de l'Enfer. Sous prétexte de Religion, ils commettoient de sang froid les crimes les plus horribles. Après avoir exercé leurs brigandages dans la Campagne, ils se jettèrent dans Jérusalem sous la conduite de *Zacharie* & d'*Eléazar*. Ils se saisirent du Temple, & firent entrer dans la Ville 20000 Iduméens pour s'opposer avec plus de vigueur au Parti opposé. Jérusalem devint alors une Ville pleine d'horreur & de cruautés. Douze mil

le personnes d'extraction noble furent les victimes de cette Guerre intestine. Les Iduméens, honteux d'agir de concert avec des Scélérats, se retirèrent dans leur Pais, après avoir rendu la liberté à 2000 prisonniers qu'ils avoient entre les mains. Après leur départ, la rage des Zélateurs augmenta. Il suffisoit de leur déplaire ou de posséder des richesses, pour être mis à mort.

Tandis qu'on s'égorgeoit dans la Ville, il se forma dans la Campagne une nouvelle troupe d'Assassins, qui se saisirent de la forte Place de Massada, où ils rassembloient le butin qu'ils faisoient en sacageant impitoyablement tout le Pais. Ils avoient pour Chef *Simon*, Fils de *Gorias* de Gélafa, Jeune-homme hardi & ambitieux, qui se vit bientôt obéi & respecté comme un Monarque. Il défit les Zélateurs dans une rencontre, mais ne se voyant pas assez fort pour former la siège de Jérusalem, il alla attaquer les Iduméens, & ravagea cruellement leur Pais. Ces Peuples effraîés par cette dévastation, & par les massacres horribles qu'il y commit, lui abandonnèrent leur Patrie, & coururent chercher un azile dans Jérusalem. Les Zélateurs avoient tourné les armes contre eux-mêmes, & les plus scélérats d'entre eux s'étoient choisi pour Chef un nommé *Jean de Giscala*, dont l'ambition étoit sans bornes. Ses inhumanités irritèrent bientôt les Iduméens mêmes de son Parti; ils se revoltèrent, tuèrent plusieurs de ses Satellites, pillèrent son Palais, & le forcèrent à se retirer dans le Temple. Le Peuple, pour se vanger de *Jean*, ouvrit les portes de la Ville à *Simon*, qui traita à peu près de même ceux qui l'avoient appelé,

&

& ceux contre qui on vouloit le faire agir.

D'un autre côté *Vespasien* s'avança presque jusqu'au cœur de l'Idumée, mettant tout à feu & à sang, & n'épargnant que les endroits où il laissoit une Garnison Romaine pour tenir le Pais en respect. Après cette expédition il retourna à Césarée, d'où il mena son Armée vers Jérusalem, s'emparant en chemin faisant de toutes les Places, à l'exception d'Hérodition, de Machéron & de Massada, pendant que *Cérealis*, un de ses Généraux, ravageoit la Haute Idumée avec un nombreux Corps de Troupes. L'Empire Romain se trouvoit alors dans une situation qui n'étoit guère plus heureuse. Après la mort de *Néron*, on avoit mis sur le Trône *Galba*, *Othon*, & *Vitellius*; &, après les meurtres commis en la personne de ces Princes, on jeta les yeux sur *Vespasien*, qui rendit le calme à l'Empire. *Titus* fut alors chargé de faire le siège de Jérusalem, & de détruire cette malheureuse Ville.

Nous voici arrivés au plus grand évènement de cette guerre fatale, qui causa enfin la ruine entière de la Nation Juive. Jérusalem étoit déchirée par trois différentes Factions, lorsque *Titus* entreprit de l'assiéger. *Eléazar*, Fils d'un autre *Simon*, Homme de sens, courageux, & de Race Sacerdotale, ayant trouvé moyen de former un nouveau Parti, s'empara du Parvis des Prêtres, & confina *Jean* dans celui des Israélites. *Simon*, qui étoit maître de la Ville, avoit beaucoup de munitions de guerre & de bouche, avec une Armée composée de 10000 Zélateurs & de 5000 Iduméens; mais il étoit le plus désavantageusement situé des trois. *Jean* avoit l'a-

vantage sur lui à cet égard ; mais son Armée n'étoit que de 6000 Hommes. *Eléazar* n'avoit que 2400 Hommes ; mais le poste, qu'il occupoit, étoit bon, & les Offrandes, que le Peuple portoit au Temple, servoient à nourrir son monde.

Outre les Romains, qui composoient l'Armée de *Titus*, il avoit reçu de puissans secours d'*Agrippa*, de *Soëme*, d'*Antiochus*, & de quelques Villes alliées. Un bon nombre d'Arabes, plusieurs Volontaires, tant d'Italie que d'autres Païs, vinrent aussi se ranger sous ses Etendarts. Il se mit en marche au commencement d'Avril, vers la Fête de Pâque, qui attira cette année à Jérusalem un nombre Juifs plus grand qu'on n'en eût jamais vu à aucune Fête solennelle. Les principaux Juifs de la Palestine avoient invité leurs Frères, répandus en différens Païs, à se rendre à Jérusalem, dans l'espérance d'avoir en eux des défenseurs contre les Factieux de leur Nation, & contre les Romains. Il ne manquoit aux Juifs, pour résister à leurs Ennemis, que de l'expérience en fait de guerre, mais ils suppléèrent à cette qualité par le desespoir. Leur Ville étoit forte par sa situation, environnée d'un triple mur, & défendue par un grand nombre de Tours. Le premier mur, que son épaisseur faisoit regarder comme imprenable, avoit 60 de ces Tours, le second 14, & le troisième 80. Le circuit de la Ville avoit environ 33 stades, ou 4125 pas géométriques. Outre ces fortifications, il y avoit plusieurs Châteaux très forts, tels que ceux d'*Hippicos*, de *Phasaël*, de *Mariamne* & d'*Antonia*. Il y avoit aussi plusieurs Palais, où l'on

l'on pouvoit se défendre. Le Temple surpassoit tout le reste en force, & égaloit à cet égard la meilleure des Citadelles qu'il y eût alors.

Dès que les trois Factions se virent entourées d'une puissante Armée, elles songèrent à se réunir contre l'Ennemi commun. Cette union ne dura guère. Le 14 d'Avril, qui étoit le jour de Pâque, *Jean de Giscala* se rendit maître du Parvis des Prêtres occupé par *Eléazar*, & y commit mille cruautés. *Jean* & *Simon* se réunirent alors contre les Romains, lorsqu'il fut question de faire des sorties, & continuèrent cependant à s'attaquer l'un l'autre, comme s'ils avoient juré de rendre leur ruine plus aisée à leurs Ennemis. Envain *Titus* envoya faire aux Assiégés des propositions de paix, elles furent rejetées avec mépris. Leur opiniâtreté le força à pousser le siège avec vigueur. Il commença par faire raser les Fauxbourgs, abattre tous les arbres, & dresser des platte-formes contre la muraille. Les machines des Romains faisoient un terrible effet. Les moindres pierres qu'elles lançoient, pesoient près de cent livres; & ces pierres étoient jettées à la distance de 2 stades, ou de 250 pas, & avec tant de force, qu'après avoir renversé ceux qui étoient au premier rang, elles bleffoient encore ceux qui se trouvoient à quelque distance delà. Dès le 28 d'Avril, quinze jours après le commencement du siège, il y eut une breche de faite à la muraille extérieure, que les Juifs se virent obligés d'abandonner. Cinq jours après, les Romains se virent maîtres de la seconde muraille.

Jérusalem n'offroit plus qu'un spectacle des plus affreux. Aux horreurs de la guerre la plus

cruelle se joignirent deux nouveaux fléaux, la Famine & la Peste. On voyoit les Factieux, la rage peinte sur le visage, courir de rue en rue, forcer les maisons, enlever les provisions qui s'y trouvoient, & massacrer ceux qui y habitoient. *Titus*, toujours porté à la clémence, accorda à ces malheureux un répit de quatre jours. En même tems *Josèphe* fut chargé d'aller parler aux Zélateurs, afin de les engager à prévenir une ruine inévitable. Cette démarche fut inutile. Les Assiégés n'en devinrent que plus obstinés & plus féroces. Pour leur ôter toute ressource, *Titus* fit entourer la Ville d'une forte muraille. Il leur coupoit par-là les Vies, & les empêchoit d'échaper à sa vengeance par la fuite. Cette précaution mit le comble aux maux que souffroient déjà les Assiégés. On ne voyoit dans les rues de Jérusalem, que des monceaux de Corps morts qui pourrissoient sur terre, des squelettes ambulans, & de misérables mourans. Tous ceux que les Romains faisoient prisonniers, étoient mis en croix par ordre de *Titus*, pour inspirer de la terreur aux autres. Les Soldats en massacrèrent deux mille dans une nuit, & les éventrèrent ensuite, parce qu'ils étoient mis dans l'esprit qu'ils avoient avalé une grande quantité d'or. *Titus*, qui vouloit qu'on épargnât ceux qui se rendroient volontairement, fut sur le point de condamner à mort ces infâmes Assassins; mais le nombre en étoit si grand, qu'il crut devoir leur faire grace.

Pour empêcher que les Habitans ne cherchassent un azile dans le Camp des Romains, les Zélateurs s'avisèrent d'un expédient qui ne pouvoit guère

guère manquer de réussir chez un Peuple aussi crédule que les Juifs. Ils engagèrent quelques Impositeurs à contrefaire les Prophètes, & à promettre aux restes de ces malheureux une prompte délivrance. Ces flatteuses prédictions augmentèrent l'opiniâtreté des Juifs, & par cela même leurs misères. L'état où les réduisit la Famine fait horreur. On pourra juger de ce qu'ils eurent à souffrir par ce seul exemple.

Une Dame nommée *Marie*, Fille d'*Eléazar* & fort riche, vint se réfugier à Jérusalem, & s'y trouva assiégée. Les Zélateurs ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avoit de plus précieux, mais ils lui prirent aussi à diverses fois ce qu'elle avoit caché pour vivre. Réduite au désespoir, & se voyant dévorée par la faim, elle arracha son Fils de sa mamelle, le tua, & ensuite le fit cuire, en mangea une partie & cacha l'autre. L'odeur de cette viande abominable attira bientôt quelques Zélateurs, qui la menacèrent de la tuer, si elle ne leur montrait ce qu'elle venoit de préparer. Elle leur répondit qu'il lui en restoit encore une partie, & leur montra les restes du Corps de son Fils. Ce spectacle les frapa d'horreur. Mais elle, dans le transport où la mettoit sa fureur, leur dit avec un visage assuré : *Oui, c'est mon propre Fils que vous voyez, & c'est moi-même qui ai trempé mes mains dans son sang. Vous pouvez bien en manger, puisque j'en ai mangé la première. Etes-vous moins hardis qu'une Femme, ou avez-vous plus de compassion qu'une Mère?*

La nouvelle de cette funeste catastrophe répandit dans la Ville une consternation générale. Ti-

Titus ne l'eut pas plutôt aprise, qu'il jura la perte de la Ville & de la Nation, prenant le Ciel à témoin qu'il étoit innocent de toutes les calamités qu'elle s'étoit attirées volontairement, & qu'il n'avoit tenu qu'à elle de prévenir. Après s'être rendu maître de la Forteresse d'*Antonia*, il fit mettre le feu aux portes de la Ville. Vers ce même tems, *Matthias* le Grand-Prêtre, qui avoit introduit *Simon* dans la Ville, reçut de ce monstre même la récompense qu'il avoit méritée; car, après l'avoir fait appliquer à la torture, il le fit mourir avec trois de ses Fils. Son supplice fut suivi de celui d'*Ananias*, & d'un grand nombre de personnes d'un rang distingué. D'un autre côté la Faction de *Jean*, après avoir dépouillé & les Pauvres & les Riches de tout ce qu'ils possédoient, pillâ le Temple, dont on enleva une grande quantité de Vases d'or, avec tous les Présens qui avoient été faits à ce Lieu Sacré par des Rois Juifs, par *Auguste*, par *Livie*, & d'autres Princes étrangers.

Titus crut devoir faire encore de nouvelles tentatives pour porter les Séditieux à se soumettre, & prévenir par-là la destruction du Temple qu'il vouloit épargner. *Josèphe* alla, par ses ordres, trouver *Jean*, pour lui faire voir le danger auquel il exposoit toute la Nation; mais ce monstre d'impiété ne lui répondit que par des injures, ajoutant qu'il défendoit la Vigne du Seigneur, dont aucune force humaine n'étoit capable de s'emparer. *Titus* daigna lui-même aller trouver les Factieux. Ils n'en devinrent que plus furieux, & le contraignirent à en venir aux dernières extrémités. Après quelques expéditions,

tions, que ce Prince ne fit entreprendre que dans la vue de conserver le Temple, il ordonna enfin qu'on mît le feu aux portes de ce superbe Edifice. Comme ces portes étoient couvertes d'argent, l'embrasement continua le reste du jour & la nuit suivante. Ceci arriva le 8 d'Aout. Le lendemain *Titus* assembla ses principaux Officiers, & leur représenta que, quoique les Juifs se servissent du Temple comme d'une Place de guerre, il n'étoit pas juste de réduire en cendres un Ouvrage, dont la conservation seroit un si grand ornement pour l'Empire. La plupart des Généraux étoient d'un sentiment opposé, mais enfin ils se rangèrent à celui de leur Chef. Le 10 d'Aout fut fixé pour un assaut général. La nuit qui précéda ce jour, les Juifs firent deux sorties sur les Romains, qui les repoussèrent, & les contraignirent de se renfermer dans le Temple.

Ce dernier effort des Factieux mit les Affligés en fureur. Un Soldat Romain, de son propre mouvement, se fit soulever par l'un de ses Compagnons, & jeta dans la Fenêtre d'Or une pièce de bois toute enflammée dans un des appartemens qui entouroient le Sanctuaire. Le feu s'y prit aussitôt, & réduisit le Temple en cendres, la 2^e année du règne de *Vespasien*, la 21^e de celui du Roi *Agrippa*, & ce qu'il y a de remarquable, au même mois & au même jour que *Nebucadnézar* l'avoit autrefois fait bruler. *Titus* voulut faire éteindre le feu, mais la confusion étoit si grande, qu'il ne put jamais ni se faire obéir, ni même se faire entendre. Les Romains ne songeoient qu'à massacrer les Juifs, ou à augmenter l'incendie. *Titus* entra dans la Sacrillie

& dans le Lieu très saint. Il sauva du premier de ces endroits le Chandelier d'or, la Table des Pains de proposition, l'Autel des Parfums, le tout de pur or, & le Livre de la Loi envelopé dans un richetissu. Dès qu'il fut hors de ce Lieu sacré, quelques-uns de ses Soldats y mirent le feu.

Les Romains n'eurent pas plutôt assouvi leur avarice, que le massacre commença. Plusieurs milliers de Juifs furent passés au fil de l'épée, d'autres eurent le malheur d'être dévorés par les flammes, & d'autres enfin se précipitèrent du haut des galeries du Temple. Il y en eut qui se tinrent pendant cinq jours sur le mur du Temple, dont la faim les contraignit enfin de descendre. On les mena à *Titus*, qui les fit conduire au supplice. Au milieu de cette horrible confusion les Factieux gagnèrent la Ville, & se retranchèrent dans la partie méridionale. *Titus* fit proposer à *Simon* & à *Jean de Giscala* de mettre bas les armes, s'ils vouloient avoir la vie sauve. *Nous avons fait serment*, répondirent-ils, *de ne nous jamais rendre, ainsi nous demandons qu'il nous soit permis de nous retirer dans les Montagnes avec nos Femmes & nos Enfants.* Après cette réponse insolente, *Titus* abandonna la Ville au pillage à ses Soldats, qui y mirent le feu, & portèrent par-tout la désolation & le carnage, passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontroient. Ce Prince fit épargner plusieurs personnes de distinction, qui vinrent implorer sa clémence. Il rendit aussi la liberté à plus de 40000 Hommes de la lie du Peuple, & leur permit de s'aller établir où ils le jugeroient à propos. Les Romains ne furent entièrement maîtres de la Ville que

que le 8 de Septembre, & *Titus* y fit son entrée ce jour-là.

Tel fut le sort de l'infortunée Ville de Jérusalem, dont la destruction fut accompagnée de celle de la Nation Juive. Le nombre des Juifs qui périrent pendant le cours de cette guerre, est presque incroyable, sur-tout si l'on y joint ceux qui furent aussi tués hors de la Judée. Suivant le calcul qu'en a fait un Ecrivain célèbre d'après *Josèphe* même, la somme totale monte à 1337490. Dans la seule Ville de Jérusalem il en périt par l'épée, la famine, & durant le siège 1100000. Joignez à ce nombre prodigieux tous ceux qui moururent dans des Cavernes, dans des Déserts, en Exil, & de plusieurs autres manières, & 10000 de plus que l'Auteur de ce calcul n'en compte de tués à Jotapa. Joignez-y encore 97000 prisonniers, qui furent condamnés à une servitude plus dure que la mort, & 11000 qui moururent de faim, volontairement, ou par un effet de la cruauté de leurs Gardes.

Les deux principaux Chefs des Factieux, *Simon* & *Jean*, furent réservés pour le triomphe de *Titus* à Rome. Le premier fut promené par les rues la corde au cou, cruellement fouetté, & ensuite mis à mort. *Jean* ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle.

La longueur de cet Extrait ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail de ce qui est contenu dans les deux derniers Chapitres de ce Volume. On trouve dans l'un l'*Histoire des Parthes*, depuis *Arsace* jusqu'au tems où ce Royaume fut recouvré par les Perses; &, dans l'autre, l'*Histoire des Perses*, depuis qu'ils eurent

recouvré l'Empire des Parthes, jusqu'au tems où ils furent eux mêmes subjugués par les Arabes. On est quelquefois indispensablement obligé de faire valoir son propre mérite, ou celui de ses productions. Nos Auteurs se sont trouvés dans ce dernier cas. Ils n'ont pu se dispenser de faire l'éloge de ce dernier morceau de leur Histoire, en le mettant au-dessus de tout ce que les autres Historiens ont publié avant eux sur cette matière. „ Il n'y a, *disent-ils*, aucune partie de l'Histoire Universelle, qui prouve mieux l'utilité de cet Ouvrage, que celle dont il est ici question. Toutes les Histoires générales qui ont été publiées en Anglois, ou dans quelque autre Langue moderne, sont défectueuses à cet égard. On se contente de dire d'une manière vague, que l'Empire des Parthes fut transféré aux Perses, & de ces derniers aux Arabes; ou bien l'on nous donne une Table chronologique de leurs Rois, avec quelques remarques de *Scaliger*. A la vérité il y a quelques Relations plus détaillées, mais nous ôsons dire néanmoins qu'il s'en faut beaucoup qu'elles le soient autant que la nôtre. Il étoit bon qu'on avertît le Lecteur de ces avantages, parce qu'il ne s'en seroit peut-être pas aperçu.

Un autre avantage de ce Volume, c'est la *Table générale des Matières* qu'on y a jointe. Elle roule sur tout l'Ouvrage, & est d'un secours infini pour ceux qui veulent consulter les principaux traits historiques, qui se trouvent répandus en divers endroits. Un gros Ouvrage, rempli d'un grand nombre de Faits, ressemble à un champ d'une vaste étendue, parsemé de diverses espèces.

espèces de fleurs, & où l'on a besoin d'un guide, qui nous indique d'abord celles que nous cherchons, & que nous ne pourrions souvent trouver sans lui. Une bonne Table, telle qu'est celle-ci, est le vrai Guide d'un Ouvrage; elle met sur les voies qu'on cherche, & empêche de faire bien des recherches qui seroient inutiles.

A R T I C L E X.

LETTRE d'un Bibliotécaire de Genève sur le
Martire de la LEGION THEBEEENNE.

MONSIEUR,

Vous me marquez dans votre dernière Lettre que vous avez vu autrefois dans les Journaux de Hollande quelques Articles touchant la *Légion Thébéenne*. Il vous semble, dites-vous, qu'on y prouvoit que l'histoire de ce Martire étoit fort suspecte. D'un autre côté vous avez vu, il n'y a pas longtems, dans un des Journaux de France, qu'on prétend prouver la réalité du Martire de ces Soldats Thébéens. Il ne vous reste, à ce que vous dites, qu'une idée assez confuse des raisons de part & d'autre, & vous vous adressez à moi pour vous les rapeler. Vous me donnez la fonction de Rapporteur du Procès. Pour m'y engager, vous m'alléguez que j'ai sous la main tous les Livres nécessaires. Vous ajoutez que je suis assez à portée du lieu où la scène doit s'être passée, & que je puis tirer de ce Pais-là les éclaircissemens qu'il nous faut.

Pour

Pour commencer à vous répondre sur ce dernier article, je dois vous dire que nous ne sommes pas si voisins du Valais que vous le pensez. La fameuse Abaié de St. *Maurice* est sur le Rhône à trois ou quatre lieues de la naissance du Lac Léman, & nous sommes sur le Rhône à l'autre extrémité du Lac. Vous connoissez son étendue. C'est une pièce d'eau qui n'a pas moins de dix-huit ou vingt lieues de longueur. Pour les documens qu'il vous semble que je pourrois tirer de ce Pais-là, il n'y en a aucun de tant soit peu autentique. Ils ne peuvent guère produire d'autres titres aujourd'hui que l'antiquité de leur Monastère, & la Tradition du Pais qui a répété mille fois cette Histoire, & qui la donne pour incontestable. Cependant, *Monsieur*, je ne recule point, & je vais me mettre en devoir de vous satisfaire.

Je ne sai s'il est nécessaire de vous rafraichir la mémoire de l'Histoire même. La voici en deux mots. *Dioclétien* avoit associé à l'Empire *Maximien Hercule*. Ce dernier fit venir d'Orient une Légion apelée la *Thébéenne*, toute composée de Chrétiens, & la voulut employer dans les Gaules ; les uns disent pour apaiser une sédition. Quand ils furent dans le Valais, qui est effectivement sur la route, l'Empereur fit dresser des autels pour sacrifier à ses Dieux, & il voulut que toute son Armée prît part à cet acte de Religion, mais les Thébéens refusèrent d'obéir. D'autres Auteurs disent que leur refus tomboit sur les ordres de persécuter les Chrétiens leurs frères, ce que *Maximien* exigeoit d'eux. Le Prince irrité de cette désobéissance, ordonna qu'ils fussent décimés. Le supplice de ceux sur qui le sort

tom-

tomba, n'ébranla point le courage des autres. Le commandement de l'Empereur fut réitéré, & toujours suivi d'un généreux refus. Il fit recommencer la décimation, mais aussi inutilement que la première fois. Sa vengeance ne fut point assouvie; il fit envelopper cette Légion par le reste de l'Armée, qui eut ordre de les massacrer tous.

Vous savez que cette Histoire a été regardée pendant longtems comme véritable, & on ne s'est point avisé d'élever des doutes là-dessus. Les Protestans l'ont admise tout comme les Catholiques Romains. Les uns & les autres ont trouvé que le martire d'une Légion entière faisoit honneur à la Religion. On peut excuser nos Auteurs par cet endroit-ci, c'est que comme nous ne rendons aucun culte aux Martirs, il n'y a pas beaucoup d'inconvénient à en reconnoître pour tels quelques-uns qui n'ont pas trop bien fait leurs preuves. C'est toute autre chose dans l'Eglise Romaine, où l'on en fait un objet de culte. Leurs Docteurs devoient examiner fort sévèrement toutes les Histoires que l'on débite des Saints, dont on prétend que le Paradis est peuplé. Mais un autre intérêt s'opose à celui-ci, & empêche la discussion d'une Critique trop exacte; ce sont les riches fondations qui portent fort souvent sur de semblables Histoires.

Quoique j'aie dit qu'en général nos Auteurs Protestans ont reçu ce martire de la Légion Thébéenne, je vous prie cependant, *Monsieur*, d'en excepter quelques-uns. Mr. *Le Sueur*, par exemple, laisse entrevoir ce qu'il en pense en caractérisant le premier Auteur qui l'a rapporté (a).
Mr.

(a) *Hist. de l'Eglise & de l'Empire sur l'an 297.*

Mr. *Spanheim* dans sa grande *Introduction à l'Histoire Ecclesiastique*, se déclare beaucoup plus ouvertement. Il n'hésite point à traiter de fabuleux ce martyre de la Légion Thébéenne, & c'est ce qu'il prouve par diverses raisons (a).

Mais celui qui a donné la plus rude atteinte à cette Histoire, c'est Mr. *Jean du Bourdieu*, d'abord Ministre à Montpellier, & ensuite de l'Eglise de la Savoie à Londres. Il publia au commencement du Siècle un Traité sur cette matière (b). Quoiqu'il eût été originairement composé en François, il en parut dès l'an 1696 une Traduction Angloise, faite sur le Manuscrit de l'Auteur. Cette Remarque n'est pas inutile, si vous êtes curieux de savoir qui est le premier qui a attaqué dans les formes la Légion Thébéenne.

Quand cet Ouvrage parut, Mrs. *de Beauval* & *Bernard* en donnèrent des Extraits fort étendus (c). Mr. *Le Clerc*, dans sa *Bibliothèque Choisie*, en parla aussi, mais plus succinctement (d). Tous ces Journalistes adoptèrent le sentiment de leur Auteur, & parurent convaincus de la force de ses preuves. Je vous conseille de revoir ce qu'ils en ont dit, au cas que vous ne trouviez pas la Dissertation même de Mr. *du Bourdieu*.

Le seul titre un peu ancien que l'on ait produit d'abord en faveur du Martyre de la Légion Thébéenne, est une Lettre attribuée à *Eucher*, Evê-

(a) *Frid. Spanhemii Opera*, Tom. I, 1701. pag. 90.

(b) *Dissertation Critique sur le martyre de la Légion Thébéenne*, 1705.

(c) *Histoire des Ouvrages des Savans*, Mai 1705, pag. 203. *Bernard Rép. des Lettres*, Juillet 1705, pag. 85.

(d) *Biblioth. Choisie*, Tom. VIII, pag. 417.

Evêque de Lion, où l'on trouve dans un assez grand détail la passion de ces Martiers. Cette Relation fut publiée premièrement par *Surius*, & ensuite par *Baronius*. Malheureusement il y a quelque chose de trop dans le Manuscrit d'où ils l'ont tirée. Il fait mention de *Sigismond*, & désigne même des tems postérieurs à ce Roi de Bourgogne. On sait que ce Prince mourut environ l'an 520. Comment *Encher* auroit-il pu parler de lui, puisque lui-même étoit mort dès l'an 450?

Il est vrai que depuis la Relation publiée par *Surius*, le P. *Chifflet*, dans son *Paulinus illustratus*, en a donné une autre, qu'il dit avoir tirée d'un très ancien Manuscrit du Monastère de *St. Claude*. Rien ne pouvoit venir plus à propos, car le Martire de cette Légion commençoit à devenir un peu douteux. C'est aussi ce qui fait conjecturer à Mr. du Bourdieu que ce Manuscrit pourroit bien avoir été rectifié, qu'il est vraisemblable qu'on en a retranché les indices de fausseté qui sautoient aux yeux dans celui de *Surius* & de *Baronius*. Le P. *Ruinart* l'a copié d'après le P. *Chifflet*, dans ses *véritables Actes des Martirs* (a). Mr. du Bourdieu s'en tient donc à ceci, qu'il y a beaucoup d'apparence que cette Relation a été composée originairement par quelque Moine du VII Siècle, & que le Manuscrit de *St. Claude* a été retouché par quelque autre, qui plus habile que le premier Auteur, a eu soin d'en ôter les anachronismes & les contradictions.

Quand

(a) *Acta sincera Martyrum*, pag. 274.

Quand vous aurez bien pesé toutes les raisons de Mr. du Bourdieu, je suis persuadé, *Monsieur*, que vous conviendrez avec lui que l'Histoire de la Légion Thébéenne est plus que douteuse. Cependant il faut reconnoître de bonne-foi qu'ici il est allé trop loin, & que cette Rélation est plus ancienne qu'il ne le dit. On a de bonnes preuves que dès le V Siècle on racontoit déjà cette Histoire à peu près comme on la trouve dans le P. *Chifflet*. Notre Ministre n'a pas connu une Pièce qui est tout-à-fait essentielle dans le Procès. On la trouve dans les Oeuvres d'*Avitus*, publiées par le P. *Sirmond*, & qu'il a tirées d'un très ancien Manuscrit, que possédoit le célèbre *de Thou*. Il est sur du papier d'Egipe, & du tems même de cet Evêque de Vienne. Il est vrai qu'il a été fort maltraité par le tems. Cependant voici ce qu'on y trouve de relatif à notre question, & qui est assez bien conservé.

Dans huit ou dix lignes qui nous sont restées d'une Homélie prononcée par *Avitus* dans l'Eglise d'*Agaunum* le 22 de Septembre, jour de la Passion des Martirs, nous aprenons ces deux ou trois choses. La première qu'*Avitus* croyoit qu'il y en avoit eu un très grand nombre. Il ne se contente pas de leur donner le nom de Légion, il en parle comme d'une Armée, ce qui cependant revient au même pour le fond. Il dit en second lieu, que cette Armée fut décimée deux fois, & qu'enfin aucun n'en rechapa. Il donne à cette Armée le titre d'*Heureuse*, comme un surnom qui lui étoit propre, & *Grégoire de Tours* dit que c'est ainsi que l'on désignoit cette Légion. Le Poète *Venantius Fortunatus* lui donne aussi cette Epithète,

thète, à moins que nous ne disions que peut-être on avoit seulement voulu marquer par-là le bonheur qu'elle avoit de mourir pour *Jésus-Christ* (a).

Mais de tout ce que nous aprenons dans ce Fragment d'Homélie, voici l'article qui mérite le plus d'être pesé. *Avitus* y marque positivement que le jour de la Fête de ces Martirs, c'étoit une coutume établie de lire dans l'Eglise qui leur étoit dédiée, les Actes de leur Passion, & il dit qu'on venoit de le faire, comme l'usage l'exigeoit (b). Mr. du Bourdieu s'est donc trompé quand il a dit que la Relation de ce Martire étoit du VII Siècle. *Avitus* l'a connue au commencement du VI. Il nous apprend que c'étoit une coutume établie déjà avant lui, de la lire dans l'Eglise, à l'Anniversaire de ces Martirs. On peut donc conjecturer que ces Actes sont à peu près du tems d'*Eucher*, qui mourut au milieu du V Siècle.

La Dissertation de ce Ministre est demeurée sans réponse pendant trente-cinq ans. Enfin en 1741 le Père *Joseph de l'Isle*, Abbé de St. *Léopold de Nanci*, a fait imprimer la *Défense de la vérité de la Légion Thébéenne, pour répondre à la Dissertation du Ministre du Bourdieu*. J'ai cherché

(a) Tali fine polos Felix exercitus intrans;
Junctus Apostolicis plaudite honore choris, Lib. VIII.
Carm. 4.

Il y avoit bien une Légion apellée *Secunda Felix Valentis Thebaorum*, mais Mr. du Bourdieu a prouvé que ce ne pouvoit pas être celle dont il s'agit ici.

(b) *Praconium Felicis Exercitus . . . ex consuetudinis debito, series lecta Passionis explicuit.*

cherché inutilement ce petit Ouvrage. Cependant je suis en état de vous en rendre raison, parce que les Journalistes de Trévoux en ont donné un Extrait assez étendu. Ils nous apprennent d'abord pourquoi cette Réfutation paroît si tard.

„ Mr. *Claret*, disent-ils, aujourd'hui Abbé de
 „ St. *Maurice d'Aganne*, avoit résolu de prendre la défense de les Saints Patrons. Mais ses
 „ occupations ne lui ayant pas permis de faire les
 „ recherches nécessaires pour un pareil Ouvrage, il s'est déchargé de ce soin sur le R. P.
 „ de l'*Isle*. Le séjour assez long que celui-ci a
 „ fait à St. *Maurice*, & les secours abondans qu'il
 „ a trouvés dans la riche Bibliothèque de l'Abbaïé de *Moienmoutier* (a), l'ont mis en état
 „ d'exécuter ce dessein avec tout le succès possible (b). J'ai encore entre les mains une *Histoire Ecclésiastique du Valais*, qui a paru depuis peu (c). L'Auteur, qui est un Chanoine de Sion, a employé deux Chapitres assez longs à prouver la réalité du Martire de ces Soldats Thébéens, & il fait valoir sur-tout les preuves du P. de l'*Isle*, qu'il cite continuellement. Ainsi, Monsieur, nous pourrons nous passer de l'original.

Le P. de l'*Isle* n'a pas manqué de faire usage du fragment d'Homélie d'*Avitus* dont je viens de parler, & il faut convenir qu'ici il a quelque avantage sur son Adversaire. Mais les Journalistes de Trévoux ont voulu tirer de ce Fragment

(a) Abbaïé de Bénédictins Réformés en Lorraine.

(b) Mém. de Trévoux, Juin 1743, pag. 1021.

(c) *Vallesia Christiana; seu Diocesis Sedunensis. Historia Sacra*, Authore Sebastiano Briguet, Seduni 1744, in 12.

ment une conséquence qui n'est pas juste. *Il doit donc demeurer pour constant*, disent-ils, *qu'il y avoit à Aganne du tems de St. Eucher, une Eglise & un Monastère*, ce que Mr. du Bourdieu avoit nié. Il falloit se contenter de conclure qu'il y avoit un Monastère du tems d'*Avitus*, parce que le titre de l'Homélie parle de l'Eglise & du Monastère (a). Mais cela ne conclut pas pour le tems d'*Eucher*, qui vivoit cinquante ans plutôt. Les Actes de ces Martirs, qui lui sont attribués, parlent bien de la construction de la *Basilique*, ou du Temple à l'honneur de ces Saints, mais il n'y est point parlé de Monastère.

Je dois, *Monsieur*, vous faire ressouvenir ici qu'un incident, qui a fort occupé les Tenans dans cette dispute, c'est de savoir si l'Eglise & le Monastère de *St. Maurice* sont plus anciens que *Sigismond*, ou si ce Prince en est le premier Fondateur. Mr. du Bourdieu est pour le dernier sentiment, & cela lui importoit pour faire voir la fausseté des Actes publiés par *Surins*. Mais il pourroit bien encore ici s'être trompé, au moins à l'égard de l'Eglise. On a d'assez bonnes preuves qu'il y en avoit déjà une avant le Règne de *Sigismond*.

Nous avons une vie de *St. Romain*, premier Abbé de *Condat*, ou de *St. Claude* en Franche-Comté, qui fait voir que déjà de son tems il y avoit une Eglise à *St. Maurice*. Elle a été écrite par un de ses Disciples, & les Critiques la dis-

tin-

(a) Voici le titre de cette Homélie: *Disser. in Basilica Sanctorum Aganthenisium, in innovatione Monasterii ipsius, vel passionis Martyrum.*

singnent bien d'avec les Légendes tout-à-fait fa-
buleuses. On lit dans cette vie de *St. Romain*
qu'il faisoit quelquefois des pèlerinages dans les
lieux de son voisinage consacrés à la dévotion
des Fidèles, qu'il alla avec un de ses Compag-
nons visiter le tombeau de *St. Maurice dans*
l'Eglise d'Aganne, & qu'il passa par *Genève (a)*.
Cet Abbé mourut au plus tard l'an 460. Quoi-
que je fasse fond sur cette Vie de *St. Romain*,
je ne croi pas cependant qu'elle ait été écrite a-
vant le tems de *Sigismond*. Il suffit que cet Ecri-
vain ait été bien instruit de l'état des choses. Je
le regarde comme une Peintre qui a su bien ob-
server ce qu'on appelle le *costume*. S'il y avoit
donc déjà une Eglise à *Aganne* du tems de *St.*
Romain, *Mr. du Boudieu* a eu tort de dire qu'*Eu-*
cher n'auroit pas pu parler de la construction de
cette Basilique. Le titre de l'Homélie d'*Au-*
gustin, comme je l'ai déjà remarqué, prouve aussi
l'antiquité de cette Eglise. *Dicta in Basilica*
Sanctorum Agaunensium.

Pour le Monastère, il est d'une date posté-
rieure. *Mr. du Boudieu* soutient que *Sigismond*
en est le premier Fondateur. *Bollandus*, dit-il,
a cru qu'il pouvoit conserver ces Actes à *Eucher*,
& sauter l'*Anachronisme*, en disant qu'il y avoit
anciennement un Monastère à *Agaunum*, &
que le Roi *Sigismond* n'avoit fait que le réparer
& l'embellir. Mais ce n'est là qu'une méchante
désaite (b). *Marius*, Evêque de *Lausanne*, dit
positivement que *Sigismond* commença à con-

struire

(a) *Acta Sanctorum* sur le 28 Février.

(b) *Dissertation Critique*, pag. 128.

struire le Monastère d'*Agannum* l'an 515. Voila une bonne autorité pour Mr. *du Bourdieu*. *Grégoire de Tour* dit la même chose. D'un autre côté on voit par le titre de l'Homélie d'*Avitus*, qu'elle fut prononcée sur le renouvellement du Monastère, *in innovatione Monasterii*.

Vous voulez bien, *Monsieur*, que je m'arrête quelques momens à débrouiller cette contradiction aparente, quoique ce ne soit pas là un point fort essentiel dans ce procès. Dans cette contrariété de sentimens, on ne sauroit refuser d'en croire *Avitus*. Il étoit sur les lieux & témoin oculaire. *Marius* a écrit sa Chronique plusieurs années après. Il ne seroit donc pas fort surprenant qu'il eût confondu le Réparateur du Monastère avec le Fondateur. Il me semble qu'il n'est pas difficile d'accorder ces différens témoignages. Nous n'avons qu'à supposer pour cela qu'avant *Sigismond*, il y avoit à *Aganne* une Eglise, & quelque espèce de petit Monastère pour deux ou trois Moines qui la desservoient, ce qui doit être compté pour rien en comparaison de ce qu'il devint dans la suite.

Mais, pour ne pas nous en tenir à de simples conjectures, j'ai trouvé quelques lumières là-dessus dans la *Vie de St. Achivus*, troisième Abbé d'*Aganne*, écrite par un de ses Disciples, qui nous dit assez naïvement ce qu'étoit ce prétendu Monastère avant *Sigismond*, *promiscui Vulgi commixta habitatio*, une Communauté de Laïques des deux Sexes, dirigée aparemment par le Prêtre ou le Moine qui desservoit l'Eglise ou la Chapelle, & que les Actes de *St. Séverin*, écrits fort

tard, appellent improprement un *Abbé* (a). Il nous apprend que *Maxime*, Evêque de Genève, conseilla au Roi *Sigismond* d'écarter cette multitude qui s'assembloit, comme on l'insinue, à des heures indues, & d'y substituer des Serviteurs de Dieu, pour le louer sans cesse jour & nuit, *exclusisq; actionibus tenebrarum, dies perpetuis haberetur* (b). Le bon Homme ne prevoyoit pas que peu d'années après, ces *Anges de lumière* sortiroient de leur Monastère une belle nuit, pour égorger leur Evêque & son Clergé (c). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit présentement.

Mr. *du Bourdieu* s'étend beaucoup à prouver que ces Actes des Martirs Thébéens ne peuvent pas être d'*Eucher*. Il croit y remarquer des façons de parler qui n'étoient pas en usage du tems de cet Evêque, & il s'appuie du suffrage de Mr. *Dupin* qui n'y reconnoit point le stile d'*Eucher*. On trouve à la fin de ces Actes un Miracle attribué à ces Martirs, qu'un Auteur judicieux comme lui n'auroit jamais rapporté. Mais il nous importe peu à présent qu'ils soient de cet Evêque de Lion, ou de quelque autre main, depuis que nous sommes convenus qu'ils étoient d'un Auteur à peu près contemporain. Le Fragment d'*Avitus*, que n'avoit pas connu Mr. *du Bourdieu*, rend désormais cette question assez inutile.

Au reste, *Monsieur*, vous êtes trop équitable pour ne pas excuser cette petite méprise. Mr. *du Bourdieu* est le premier qui a attaqué dans les formes

(a) Acta Sanctorum Februarii, Tom. II, pag. 544.

(b) Acta Sanctorum Maii, Tom. I, pag. 84.

(c) Chronique de *Marius* sur l'an 565.

mes la Légion Thébéenne. Pour cela il a fait bien des recherches, & l'on ne peut qu'admirer l'érudition qu'il étale dans sa Dissertation; c'est une érudition bien digérée, & qu'il n'emploie que pour démêler le vrai d'avec le faux. La moindre louange qu'on doive lui donner, c'est qu'on reconnoit en lui un Critique fort versé dans l'Antiquité, mais un Critique judicieux qui a une grande dextérité à débrouiller la vérité. On doit lui rendre justice à cet égard, & ne pas être surpris de ce qu'un morceau mutilé & imparfait comme celui de l'Homélie d'*Avitus*, lui a échappé.

Il me semble que ce qu'il nous faut examiner présentement, c'est, si après avoir donné aux Actes de ces Martirs quelque antiquité de plus, cela les rend bien authentiques. Vous allez voir qu'ils ne gagnent pas beaucoup à cela, & que toutes les autres raisons de Mr. *du Bourdieu* pour les décréditer, subsistent dans toute leur force. Pour en bien juger il nous faut considérer la Pièce elle-même.

La Préface, ou la petite Epître dédicatoire qui est à la tête, mérite d'abord beaucoup d'attention. Elle est fort abrégée dans le P. *Chifflet*, mais il nous importe de l'avoir un peu plus étendue, comme on la trouve dans divers autres Auteurs. Voici donc de quelle manière elle débute.

Eucher au Saint & Bienheureux Evêque en Christ Salvius. Ce *Salvius* étoit Evêque d'*Octodurum*. Si l'Histoire de la Légion Thébéenne avoit été connue alors dans le Valais, ne trouvez-vous pas singulier qu'un Evêque de Lion entreprenne d'en informer un autre Evêque qui

est sur les lieux , & qui auroit dû en savoir plus que lui là-dessus. L'inscription iroit donc mieux de cette manière, *Salvius à Eucher*.

„ J'envoie à votre Béatitude l'Histoire que j'ai
 „ écrite touchant la Passion de nos Martirs. J'ai
 „ craint que par négligence le tems ne vînt en-
 „ fin à effacer de la mémoire des Hommes les
 „ Actes mémorables de ce glorieux Martire.
 „ J'ai eu soin au reste de m'informer de la vé-
 „ rité & de ne rien dire que sur la foi de bons té-
 „ moins, gens qui assuroient qu'ils tenoient l'his-
 „ toire de cette Passion, telle que je la raconte,
 „ de Saint *Isaac* Evêque de Genève, qui, à ce
 „ que je croi, la tenoit lui-même du Bienheu-
 „ reux *Théodore*, qui vivoit dans les tems passés.

Voilà donc le fondement de cette Histoire, ou la source d'où elle a été tirée. Un ancien Evêque du Valais, nommé *Théodore*, l'avoit contée, à ce que l'on croit, à un *Isaac* Evêque de Genève, beaucoup plus jeune que lui. Il est bon de remarquer, en passant, qu'on n'a jamais ouï parler de cet Evêque de Genève que dans cet endroit-ci. Cet *Isaac* a redit la chose à divers Genevois, & quelqu'un d'eux l'a enfin mandée au prétendu *Eucher*. Quand ce fait auroit eu quelque réalité dans son origine, jugez, *Monsieur*, combien il a dû s'altérer en passant par tant de bouches.

Il y a plus. Je croi pouvoir prouver que l'Evêque *Théodore* n'a jamais rien conté de semblable à *Isaac*, & voici ma preuve. S'il avoit débité à cet Evêque son Voisin une histoire qui illustroit si fort le Valais, il en auroit fait part à bien d'autres Ecclésiastiques. Un des premiers qui

qui auroit dû en être informé, c'étoit son Métropolitain. L'Evêque d'*Ostodurum* étoit Suffragant de celui de Milan. C'étoit St. *Ambroise* qui occupoit alors ce siège. *Théodore* & lui s'étoient trouvés ensemble plusieurs fois. Ils se virent au Concile d'*Aquilée* qu'ils souscrivirent tous deux en 381. Ils étoient encore ensemble à Milan, quand les Evêques écrivirent une Lettre au Pape *Sirice* sur la condamnation de *Jovinien*. Ils peuvent encore avoir conféré entre eux bien d'autres fois, car *Aganum* n'est pas loin de Milan. Cependant il ne paroît pas que jamais *Théodore* ait entretenu son Métropolitain sur la Légion Thébéenne. Si cela étoit, il en paroîtroit quelque chose dans les Oeuvres de St. *Ambroise*. On fait la vénération qu'avoit ce Père pour la mémoire des Martirs, & son empressement à rechercher même leurs Reliques. Cependant dans les amples Volumes qui nous restent de ses Ouvrages, il ne paroît pas le moindre indice que le Martire de la Légion Thébéenne lui ait été connu. L'Auteur de ces Actes a donc bien fait de ne nous dire que d'une manière douteuse que cette Tradition pouvoit être venue originairement de l'Evêque *Théodore*, & nous devons lui savoir gré de sa bonne-foi.

Le P. de l'*Isle* est bien éloigné d'avoir quelque doute là-dessus, & il en fait bien plus que l'Auteur de ces Actes. Il prétend non-seulement que c'est bien réellement *Théodore* qui en avoit instruit *Isaac*, mais encore que c'est cet ancien Evêque d'*Ostodurum* qui avoit dressé les Actes de la passion de ces Martirs que nous avons vu qui se lisoient dans l'Eglise d'*Aganum*.

du tems d'*Avitus*. Malheureusement *Eucher*, ou celui qui a pris son nom, qui vivoit plus de cinquante après, dit positivement dans sa Préface, qu'il n'y avoit rien eu d'écrit sur ce *Martire* avant lui, & qu'il mettoit la main à la plume afin que les actions héroïques de ces *Martirs* ne tombassent pas dans l'oubli. Cette Remarque est importante pour être en état de bien juger de cette Tradition. On nous avoue que pendant plus de cent cinquante ans, il n'y a rien eu d'écrit là-dessus. Par cet aveu nous voila en droit d'examiner le fait en lui-même, d'en bien pèsér les circonstances pour juger ensuite si elles nous paroîtront vraisemblables. C'est ce qu'a fait Mr. du *Bourdieu* avec beaucoup de dextérité.

Une Légion toute composée de Chrétiens est déjà quelque chose de surprenant dans ces tems-là. Ils pouvoient être incorporés dans les Légions Payennes. Mais on a peine à concevoir cet assemblage de six mille Chrétiens qui font un Corps à part. Mais voici qui est bien plus étonnant. *Maximien*, pour étoufer une révolte qui faisoit trembler *Dioclétien*, avoit tiré d'Orient, c'est-à-dire, des extrémités de l'Empire, cette Légion pour la faire venir dans les Gaules. Comment concevoir qu'arrivé dans ce Pais-là, & presque à la vue de l'ennemi, il eût afoibli son Armée de toute une Légion, en la faisant massacrer. Ce seroit-là une frénésie de superstition qui ne peut pas entrer dans l'esprit.

Le P. de l'*Isle*, pour rendre vraisemblable ce zèle inconsidéré, répond que tel étoit le caractère de *Maximien*; que les Historiens nous le représentent comme un homme agreste & brutal.

Mais

Mais il est bon de remarquer qu'ils nous le donnent en même tems pour un Prince prudent, & entendu dans le métier de la guerre. *Semi-agrestis*, dit Aurelius Victor, *militia tamen atque ingenio bonus*. Il auroit donc diffimulé dans une conjoncture si délicate, & il auroit renvoyé le châtimement de cette desobéissance jusqu'après son expédition. Par ce délai il auroit eu le tems de consulter *Dioclétien*, son Collègue à l'Empire, car on ne comprend pas qu'il eût voulu prendre sur lui une violence de si grand éclat. Il venoit d'être apellé à l'Empire par *Dioclétien*, il n'auroit eu garde d'en venir à cette extrémité sans sa participation.

N'êtes-vous pas encore un peu surpris, *Monsieur*, que de toute cette Légion il n'y en ait pas eu un seul qui ait pensé à racheter sa vie par un peu de complaisance pour les ordres de l'Empereur? *Jésus-Christ* avoit choisi douze Apôtres, & sur ce petit nombre il s'en trouve un d'infidèle qui sacrifie la vie de son Maître. Et ici on nous produit plus de six mille Soldats, dont pas un, pour racheter sa propre vie, ne veut participer aux Cérémonies des Payens. Il y avoit encore un milieu entre l'Apostasie & le Martire. Ils se trouvoient dans le cas d'une défense légitime. Il n'est pas aparent que cette petite Armée, composée de Soldats d'une valeur éprouvée, se soit sottement laissée égorger sans faire la moindre résistance, & il étoit naturel qu'ils vendissent au moins chèrement leur vie. S'ils ne vouloient pas prendre les armes pour se défendre, il leur étoit encore facile de se sauver à la faveur de la nuit, dans un País tout coppé par des défilés,

filés, & environné de bois & de montagnes.

Le P. de l'Isle répond que le génie de l'Evangile n'est pas d'opposer la force à la force ; que si ces Soldats Thébéens ont jetté bas les armes, & se sont laissés égorger sans faire la moindre résistance, c'est pour obéir au précepte de leur Maître qui veut, que *quand on nous frappe sur une joue nous présentions encore l'autre (a)* ; que voilà la raison pourquoi ils n'ont opposé que la patience seule à la cruauté de leurs Bourreaux ; que cette Légion étoit toute composée de Braves qui couroient après la gloire, il est vrai, mais qu'il n'y a point de gloire qui approche de celle de la Couronne du Martire. Tout cela est fort beau, & je n'ai garde de le contester. Je remarquerai seulement qu'en voyant ces traits héroïques dans les Actes de leur Martire, on est fort tenté de regarder l'Auteur comme un Peintre qui a travaillé d'imagination, & qui n'a pensé qu'à embellir son Portrait. On sait que ceux qui composoient ces sortes de Légendes visioient toujours au merveilleux.

Il faut convenir cependant que si quelque bon Historien avoit rapporté ce Martire, toutes ces difficultés s'évanouiroient. Aussi la plus forte objection de Mr. du Bourdieu, c'est le silence de tous les Ecrivains qui en auroient dû parler, & ici il a un avantage bien marqué sur son Adversaire. Vous savez, *Monsieur*, qu'une règle de la bonne Critique, c'est que l'on doit se défier des faits historiques qui ne sont pas attestés par des Auteurs à peu près contemporains. Cet Ar-

gument

(a) *Matth. V, 39.*

gument négatif est le grand cheval de bataille du fameux *de Launoi*, pour attaquer les Saints de contrebande. *Mr. du Bourdieu* l'a emprunté pour combattre la Légion Thébéenne. Je doute qu'elle puisse jamais se relever des coups qu'il lui a portés.

Le silence que les Ecrivains ont gardé sur le Martire de la Légion Thébéenne est de plus de cent cinquante ans après *Maximien*. Nous avons un grand nombre de Sermons & de Panégyriques des Martirs de ce tems-là ; mais ils ne font aucune mention ni de cette barbarie de l'Empereur, ni de la fermeté des Soldats Thébéens. On devoit s'attendre naturellement que cet événement seroit raporté par *Eusèbe*, qui vivoit dans le Siècle où l'on dit qu'il est arrivé. On lui rend cette justice qu'il a marqué une grande diligence à ramasser les Actes des Martirs. Cependant il garde un profond silence sur ceux-ci. Il contredit même ce fait, quand il pose que la persécution ne commença que l'an 303, puisqu'il faut nécessairement mettre le Martire de la Légion Thébéenne à l'année 286, que *Maximien* vint dans les Gaules.

On dira peut-être que cet Historien, qui habitoit dans le Levant, a peu parlé des Martirs d'Occident, parce qu'il ne les connoissoit guère. Cette défaite pourroit être reçue, si quelqu'un des Historiens Occidentaux avoit raporté le fait en question. C'est ce qu'il faut examiner.

Sulpice Sévère en auroit bien dû parler, lui qui vivoit dans les Gaules. Cependant il n'en fait pas la moindre mention. On en doit conclure que de son tems, bien loin que ce fût un fait avéré,
ce

ce n'étoit pas seulement un bruit populaire, autrement il ne l'auroit pas omis. On connoit sa crédulité & son entêtement pour les Saints & pour les Miracles.

Il en faut dire autant de *Paul Orose*. Il avoit une belle occasion d'en parler, puisqu'on y trouve un Chapitre de l'Expédition de *Maximien* dans les Gaules. Il étoit donc tout-à-fait sur les voies. Cependant, pas un mot ni des Thébéens, ni de leur Martire. Ce n'étoit pas manque de foi dans *Orose*, car il ne le cédoit point en crédulité à *Sulpice Sévère*. *Vossius* a dit de lui qu'il rabaisse quelquefois la dignité de l'Histoire jusqu'à mettre, & même assez souvent, dans la sienne des bruits populaires. En voici une preuve assez singulière. Après avoir rapporté le Passage des Israélites au travers de la Mer Rouge, où leurs Persécuteurs furent engloutis, il ajoute sans le moindre correctif, que l'on voit encore aujourd'hui sur le rivage de cette Mer, & même dans l'eau, autant que la vue y peut pénétrer, les vestiges des roues des Chariots Egyptiens. Les Ornières y sont profondément marquées, & si elles sont effacées par les flots, ou par quelque autre cause, elles sont incessamment rétablies, par les soins d'une Providence particulière (a). Il me semble, Monsieur, que nous pouvons déjà conclure de ce silence qu'au commencement du V Siècle, le Martire de la Légion Thébéenne étoit également ignoré & des Historiens & du Peuple.

J'ai réservé *Lactance* pour le dernier, quoiqu'il ait vécu plutôt que ceux que je viens de citer.

(a) *Hist. d'Orose*, Livre I, Chap. X.

ter. La raison en est que son silence dit encore plus que celui de tous les autres, & vous savez qu'on doit garder les meilleures preuves pour la fin. *Lactance* donc, qui fleurissoit sous le Grand *Constantin*, ne devoit point oublier un événement si mémorable qui venoit d'arriver presque à ses yeux. Il trouvoit sa place naturelle dans le Discours de la Mort des *Persecuteurs*. Il y avoit-là de quoi relever pathétiquement la fin tragique de *Maximien*. Il n'est pas inutile de remarquer que *Lactance*, quoique né en Italie, avoit séjourné dans les Gaules, où il avoit été appelé par *Constantin* pour avoir soin des études de son fils *Crispe*. Situé de cette manière, est-il vraisemblable qu'il n'eût rien ouï dire du Martire d'*Againe*, qui devoit être arrivé seulement 30 ans auparavant? On peut encore joindre à ce silence celui du Poète *Prudence*, qui a si bien célébré dans ses Vers, les Martirs, & qui n'a pas dit un mot des Thébéens. Je ne parle point des difficultés tirées de la Chronologie, qui sont aussi des plus embarrassantes, car on ne sait où placer ce fait dans les Annales de l'Eglise.

Vous serez sans doute curieux de savoir, *Monsieur*, ce que les nouveaux Défenseurs de la Légion Thébéenne repliquent à ce silence universel de tous les Historiens à peu près contemporains. Pour réponse ils nous donnent l'équivalent de ce mot de l'Evangile, *si ceux-ci se taisent, les Pierres même parleront* (a). Ils font sonner fort haut les vastes Edifices d'*Againe*, la belle Eglise, le superbe Monastère construit par le

Roi

(a) *Luc. XIX, 40.*

Roi *Sigismond* à l'honneur des Martirs Thébéens, la riche fondation de cette Abbaié de St. *Maurice*. On nous produit encore les Reliques de ces Saints heureusement découvertes par l'E-vêque *Théodore*. On n'oublie pas les pèlerinages fréquens, qui se font dans ce lieu de dévotion pour visiter les Corps de ces glorieux Défenseurs de la Foi.

Mais cela prouve seulement que du tems de *Sigismond*, c'est-à-dire, 230 ans après la date qu'on assigne à cet événement, c'étoit une Tradition reçue dans le País. On fait que ce Prince étoit un esprit assez foible, fort crédule, & qu'on n'eut pas de la peine à persuader de la réalité du fait, & de la nécessité de faire cette fondation.

Pour la découverte des Reliques, vous comprenez bien, *Monsieur*, que les Ossemens humains ne doivent pas manquer dans un País où il s'est donné de fréquentes Batailles. Outre celle de *Sergius Galba*, Lieutenant de *César*, où dix mille Valaisans furent taillés en pièces, il s'en est donné encore d'autres par les Romains contre les gens du País. Après ces défaites on faisoit de grandes fosses, où l'on jettoit des centaines de Morts. On en aura découvert quelqu'une dans la suite; le hazard aura fait qu'il s'y sera rencontré quelques armes enfouies avec les Cadavres; & voilà la Légion Thébéenne toute trouvée. Outre la portion de ces Reliques, que l'on a conservée dans le lieu, on en a fait des distributions par toute l'Europe, sans s'embarasser si ce ne seroit point des Ossemens Paiens que l'on expose ainsi à la dévotion des Peuples. En un mot, vous sentez bien la différence qu'il y a entre

tre une Médaille Romaine, avec sa Légende, pour prouver quelque particularité de la vie d'un Empereur, & des ossemens humains, sans aucune indication de ceux à qui ils ont appartenu, que l'on veut cependant qui aient quelque fait de l'Histoire Ecclésiastique.

Les Pélerinages suivent naturellement de cette Tradition populaire, dès qu'elle fut une fois reçue, c'étoit la mode dans ces tems-là de visiter les Eglises qui passoient pour avoir des Reliques des Martirs, si quelqu'un s'avisait d'insister beaucoup avec vous sur ces sortes de preuves, je vous conseille, *Monsieur*, de les renvoyer à St. *Jaque de Compostelle*, ou à *Notre Dame de Lorette*. C'est-là où l'on voit les plus riches fondations, les pélerinages les plus fréquens, de personnes même fort distinguées. Et surquoi portent ces dévotions? Sur les fables les plus grossières.

Ce seroit quelque chose de satisfaisant de pouvoir découvrir la véritable origine d'une Tradition qui a fait autant de chemin que celle-ci. Mais c'est ce qui paroît assez difficile. Je ne laisserai pas de faire quelque tentative pour cela. La première conjecture qui m'est venue dans l'esprit, c'est qu'il peut y avoir eu quelque petit nombre de gens de guerre, qui étoient même des Officiers distingués, qui auront souffert le Martire dans le Valais, & dont nous ignorons les circonstances. La Tradition seule aura conservé pendant assez longtems la mémoire de cet événement, & l'aura fort altéré en passant de bouche en bouche. Les Ecrivains qui l'auront rapporté dans la suite, n'auront pas manqué de l'or-

ner encore & de l'embellir, enforte qu'il se sera trouvé très différent de ce qu'il étoit dans son origine. *Ainsi va tout ce bâtiment*, dit Montagne sur ces sortes de Traditions, *ainsi va tout ce bâtiment, s'étoffant & se formant de main en main, de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin; & le dernier informé mieux persuadé que le premier.* Voilà comment la mort d'un petit nombre de Soldats Chrétiens aura pu, avec le tems, devenir le Martire d'une Légion entière.

Mais, *Monsieur*, cette conjecture a bientôt fait place à une autre, que je croi que vous trouverez encore plus vraisemblable. C'est *Baronius* qui me l'a fait naître. Voici ce qu'on trouve dans les Notes sur le Martirologe Romain, au 22 de Septembre. Après avoir fait mention de la Fête de la Légion Thébéenne, il remarque que *les Grecs ont aussi leur Maurice, & ses Compagnons Martirs, qui dans le même tems, & sous Dioclétien & Maximien souffrirent le Martire à Apamée Ville de Syrie. Aussi plusieurs ont cru que le Maurice d'Agaune & celui d'Apamée n'étoient qu'un seul & même personnage.* Théodoret, qui étoit Evêque en Syrie, a fait mention de ce Maurice d'Orient, & l'a rangé parmi les principaux Martirs dont on célébroit la Fête, c'est dans le VIII Livre de son Traité de la Vérité del'Evangile, qu'il en parle (a). Les Bollandistes nous disent aussi, après *Métaphrasse & Surius*, que *St. Maurice* demouroit à Apamée avec son Fils, & 70 Soldats qu'il commandoit. *Maximien* étant

venu

(*) *Baronius, Martyrologe Rom. pag. 375.*

venu dans cette Ville, les fit arrêter, leur fit souffrir divers tourmens, & enfin les condamna tous à avoir la tête tranchée (a).

Baronius remarquant tant de conformité entre le Martirologe Grec & le Romain sur cet article, nous dit qu'il avoit soupçonné pendant quelque tems, que le St. *Maurice* d'Orient pourroit bien être le même que celui des Latins, & que c'est d'eux que les Grecs l'avoient emprunté; mais qu'il avoit changé de sentiment par respect pour le témoignage de *Théodoret*, & il conclut qu'il ne faut plus confondre ces Martirs, mais leur laisser la place qu'ils occupent dans l'un & l'autre des Martirologes.

Ce Cardinal étoit sur les voies, & il y a mis son Lecteur, mais il s'est arrêté à moitié chemin, aparemment par respect pour son Martirologe Romain. Il devoit examiner encore si ce ne seroit point les Latins qui auroient copié les Grecs, & qui auroient tiré d'eux leur St. *Maurice* & ses Compagnons. Ce ne seroit pas la première fois que cela leur seroit arrivé. On trouve plusieurs exemples de semblables vols. En voici un que je n'irai pas chercher bien loin, vol qu'il n'est pas possible de méconnoître. L'Eglise Romaine célèbre la Fête d'un Saint *Génès* Martir le 25 Aout. Cet exemple viendra ici d'autant plus à propos que St. *Génès* & St. *Maurice* sont tous deux de la même date, & qu'on leur fait souffrir le Martire à l'un & à l'autre sous *Dioclétien*. Aussi ces deux articles se suivent immédiatement dans les *Mémoires de Tillemont*. Cet

Ecri-

(a) *Acta Sanctorum*, sur le 21 Février, pag. 239.

Ecrivain en commençant la Vie de St. *Génès*, nous la donne pour *agréable autant qu'édifiante*. La voici en deux mots.

St. *Génès* étoit d'abord Comédien, & même le Chef de la Troupe. Ennemi déclaré des Chrétiens, il entreprit un jour de jouer la Religion Chrétienne & ses Cérémonies, & d'en divertir *Dioclétien* lui-même, qui devoit assister à ce spectacle. Il prit la figure d'un Catéchumène à qui on devoit administrer le Batême; il fut plongé dans l'eau, & au milieu de ce jeu protaue il fut réellement converti & devint véritablement Chrétien. Il eut la fermeté de déclarer à l'Empereur, en présence de tous les Assistans, ce miracle de la Grace; & cette confession lui couta la vie. La Chronique d'*Alexandrie* rapporte un évènement tout semblable arrivé à *Héliople*, dans la Phénicie l'an 297 de *Dioclétien*. Les Farceurs ayant voulu tourner en ridicule les Sacrements des Chrétiens, plongèrent dans l'eau un de la troupe nommé *Gélasin*, qui en sortit effectivement Chrétien, & qui protesta qu'il vouloit mourir dans cette foi. Ce nouveau Converti fut ensuite assommé à coups de pierres par le Peuple (a). Qui ne voit que le jeu du St. *Génès* des Latins sur le Théâtre, est un *jeu renouvelé des Grecs*? Il n'y a que le nom de changé. Vous voyez, *Monsieur*, qu'il est très vraisemblable qu'on aura fait la même chose à l'égard de la Légion Thébéenne, & qu'on aura transporté la Scène de Syrie dans les Gaules.

Ce qui doit nous faire panacher à regarder le St.

Man-

(a) *Mémoires de Tillemont*, Tom. IV, pag. 418.

Maurice d'Orient comme l'original, & l'autre simplement comme la copie, c'est que le Martire d'*Apamée* se lie beaucoup mieux avec la Chronologie & l'Histoire, que le Martire de la Légion Thébéenne. *Eucher*, ou celui qui nous en a donné la relation, suppose, en termes exprès, une Persécution ouverte & générale, qui cependant, selon les Historiens Ecclésiastiques, ne com-
mença que plusieurs années après, c'est-à-dire, l'an 303. On avoit seulement congédié les Soldats Chrétiens. Voila à quois'étoit réduite toute la rigueur qu'on avoit exercée contre eux avant cette Epoque. *Maximien* étoit alors en Italie ou en Afrique, & *Constance Chlore*, qui avoit les Gaules dans son département, n'y versa point le sang Chrétien, selon le rapport d'*Eusèbe* & de *Lactance*. Mais le cruel *Galère* instigateur de la Persécution, malgré *Dioclésien* qui ne vouloit pas qu'elle allât jusqu'au sang, a pu faire mourir St. *Maurice* & 70 Soldats dans la Syrie, qui étoit de son département

Envain *Don Ruinart* fait-il ses efforts pour détruire cette conjecture de l'identité des deux Martires. C'est inutilement qu'il relève quelques variétés qui se remarquent entre l'une & l'autre de ces relations (a) Comment méconnoîtrions-nous dans les Actes d'*Eucher*, l'évènement arrivé en Orient dans le même tems, puisqu'il nous a conservé jusqu'au nom du Héros. S'il y a quelque différence dans les circonstances, il n'en faut pas être surpris, puisqu'*Eucher* nous dit qu'avant lui il n'y avoit rien eu d'é-

crit

(a) *Acta sincera*, pag. 73.

crit sur la Légion Thébéenne, & qu'on se contentoit de réciter ce Martire de vive voix. Il me semble donc, que pour répondre au Père *Raimart*, il n'y a qu'à appliquer ici, à l'aide d'un peu de parodie, ces Vers si connus qu'on envoya autrefois à *Ménage*, sur une Etimologie beaucoup plus forcée que ne l'est l'origine que nous attribuons à l'histoire de la Légion Thébéenne :

Ce Fait nous vient des Grecs, sans doute :
 Mais il faut convenir aussi
 Qu'avant que d'arriver ici,
 Il a dû changer sur la route.

Je suis, &c.

A R T I C L E X I.

DISCOURS prononcé par MR. DE VOLTAIRE, le 9 de Mai 1746, à sa réception dans l'*Académie Française*, à la place de feu Mr. le Président *Boubier*.

MESSIEURS,

VOtre Fondateur mit dans votre établissement, toute la noblesse & la grandeur de son ame. Il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance, des hommes qui étoient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, faisoient aux Lettres, l'honneur qu'elles méritoient, de les cultiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindre, qu'un jour des travaux si hono-

honorables ne se rallentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien, qui ne résidât dans *Paris*. Vous vous êtes écartés sagement de cette Loi, quand vous avez reçu de ces génies rares, que leurs dignités appelloient ailleurs; mais que leurs Ouvrages touchans, ou sublimes, rendoient toujours présens parmi vous. Car ce seroit violer l'esprit d'une Loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des Grand-hommes. Si feu Mr. le Président *Bonhier*, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos Sciences dans la Ville de *Dijon*, qui a produit tant d'hommes de Lettres, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des Citoyens.

Il faisoit ressouvenir la *France*, de ces tems où les plus austères Magistrats consummés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état, dans les travaux de la Littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables: que ceux qui mettent je ne sai quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorant-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première Place du monde, plaidoit encore les causes des Citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des Philosophes; qu'il alloit au Théâtre; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'*Esope* & de *Roscius*, & laissoit aux petits esprits, leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

Mr. le Président *Boubier* étoit très savant ; mais il ne ressembloit pas à ces Savans infociales & inutiles , qui négligent l'étude de leur propre Langue , pour savoir imparfaitement des Langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle , parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connoissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle* , & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos Spectacles.

Il traduisit le Poème de *Pétrone* sur la Guerre Civile ; non qu'il pensât que cette déclamation , pleine de pensées fausses , approchât de la sage & élégante noblesse de *Virgile*. Il savoit que la Satire de *Pétrone* , quoique semée de traits charmans , n'est que le caprice d'un jeune-homme obscur , qui n'eut de frein ni dans ses mœurs , ni dans son stile. Des hommes qui se sont donnés pour des Maîtres de goût & de volupté , estiment tout dans *Pétrone* ; & Mr. *Boubier* plus éclairé , n'estime pas même tout ce qu'il a traduit. C'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle , qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur , & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain.

Il exerça ses talens sur ce Poème , sur l'Hymne à *Vénus* , sur *Anacréon* , pour montrer , que les Poètes doivent être traduits en vers. C'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur , & on ne sera pas étonné , que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis , *Messieurs* , d'entrer ici avec vous , dans ces discussions Littéraires ; mes doutes me vaudront de vous , des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des Arts ; & j'aimerois mieux prononcer devant vous
un

un Discours utile, qu'un Discours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrète*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, sont-ils heureusement traduits chez les *Italiens* & chez les *Anglois*? Pourquoi ces Nations n'ont-elles aucun grand Poète de l'Antiquité en prose, & que nous n'en avons encore aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines: & il n'y a point de Nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poésie ancienne.

Les premiers Poètes formèrent le génie de leur Langue. Les *Grecs* & les *Latins* employèrent d'abord la Poésie, à peindre les objets sensibles de toute la Nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux. Les *François*, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande Poésie qu'au Théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors, que ce qui peut toucher l'ame.

Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres Nations ont osé peindre. Il n'est rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des Anciens. Il accoutuma les *Italiens* à tout dire; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des *Géorgiques*, qui nomme, sans détour, tous les instrumens de l'agriculture? A peine les connoissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos Villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les Maîtres & les Législateurs de la Ter-

re cultivoient de leurs mains victorieuses.

Si nos bons Poètes avoient su exprimer heureusement les petites choses, notre Langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui est très grand, à l'avantage d'être devenue la première Langue du monde, pour les charmes de la conversation & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le stile du Théâtre ont entierement prévalu. Ils ont embelli la Langue *Françoise*; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, *Messieurs*, que ce sont les grands Poètes qui ont déterminé le génie des Langues, je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les *Grecs* n'écrivirent l'Histoire que quatre cens ans après *Homère*. La Langue *Grecque* reçut de ce grand Peintre de la Nature, la supériorité qu'elle prit chez tous les Peuples de l'*Asie* & de l'*Europe*. C'est *Térence* qui, chez les *Romains*, parla le premier avec une pureté toujours élégante. C'est *Pétrarque* qui, après le *Dante*, donna à la Langue *Italienne*, cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à *Lopès de Véga*, que l'*Espagnol* doit sa noblesse & sa pompe. C'est *Shakespear*, qui, tout Barbare qu'il étoit, mit dans l'*Anglois* cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la Poésie, de former & de fixer enfin le génie des Peuples & de leurs Langues? La cause en est bien sensible. Les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire, à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & bar-
dis

dis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, *Messieurs*, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre Langue ont commencé à l'Auteur du *Cid* & de *Cinna* ?

Montagne, avant lui, étoit le seul Livre qui attirât l'attention du petit nombre d'Etrangers qui pouvoient savoir le *François* ; mais le stile de *Montagne* n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'Auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de *Montagne*, c'est son imagination qu'il faut regretter ; elle étoit forte & hardie ; mais la Langue étoit bien loin de l'être.

Marot, qui avoit formé le langage de *Montagne*, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques Epigrammes licentieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même, que la Langue fut longtems avilie : on écrivit dans ce stile, les Tragédies, les Poèmes, l'Histoire, les Livres de Morale.

Le judicieux *Despréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ose croire, qu'il auroit dit le naïf badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritable-

blement bons Ouvrages, que ceux qui passent chez les Nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit; & chez quel Peuple a-t-on jamais traduit *Marot*?

Notre Langue ne fut longtems après lui, qu'un jargon familier, dans lequel on réussissoit quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries; mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres Nations:

*Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers, une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.*

Si *Malherbe* montra le premier, ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisoient-elles pour engager les Etrangers, à cultiver notre Langage? Ils lisoient le Poème admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvoit on associer à ces Chef-d'œuvres, un très petit nombre de vers *François*, bien écrits à la vérité, mais foibles & presque sans imagination.

La Langue *Françoise* restoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une Nation: c'est le plus grand de vos premiers Académiciens; c'est *Corneille* seul, qui commença à faire respecter notre Langue des Etrangers, précisément dans le tems que le Cardinal de *Richelieu* commençoit à faire respecter la Couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'*Europe*.
Après

Après *Corneille*, sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs Ecrivains. Un homme s'éleva, (*Racine*) qui fut à la fois plus passionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal; aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, (*Despréaux*) incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la Nature accorda l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poète de la Raison, commença malheureusement par écrire des Satires; mais bientôt après, il égala & surpassa peut-être *Horace*, dans la Morale & dans l'art Poétique; il donna les préceptes & les exemples; il vit, qu'à la longue, l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la Satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la Raison & la Vertu sont éternelles. Vous eutes, en tous les genres, cette foule de Grands-hommes que la Nature fit naître, comme dans le siècle de *Léon X* & d'*Auguste*. C'est alors que les autres Peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs, de quoi s'instruire: & grâces en partie aux soins du Cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre Langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux Artistes, grâces aux soins du grand *Colbert*.

Un Monarque (a) illustre chez tous les hommes,

(a) *Frédéric III, Roi de Prusse.*

mes par cinq Victoires, & plus encore chez les Sages, par ses vastes connoissances, fait de notre Langue la sienne propre, celle de sa Cour & de ses Etats; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie: Non-seulement il la cultive; mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames foibles. Il est dans *Stockholm* une nouvelle *Christine*, (a) égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre Langue. Le *François* est cultivé dans *Rome*, où il étoit dédaigné autrefois; il est aussi familier au Souverain-Pontife, que les Langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le Monde Chrétien qu'il gouverne. Plus d'un Cardinal *Italien* écrit en *François* dans le *Vatican*, comme s'il étoit né à *Versailles*.

Vos Ouvrages, *Messieurs*, ont pénétré jusqu'à cette Capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'Univers; dans cette Ville, (*Petersbourg*) qui n'étoit, il y a 40 ans, qu'un désert habité par des Bêtes sauvages. On y représente vos Pièces Dramatiques; & le même gout naturel qui fait recevoir dans la Ville de *Pierre le Grand* & de sa digne fille, la musique des *Italiens*, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de Peuples à nos excellens Ecrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne, de ne pas dégénérer. Je ne
dirai

(a) La Princesse Royale de Suède.

dirai pas, que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des Satiriques, qui prétendent en secret justifier leur propre foiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos Armes se soutient mieux que celle de nos Lettres : mais le feu qui nous éclairoit, n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul Livre de Chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des Cours & des siècles ? Ouvrage, qui, s'il étoit sèchement instructif, comme tant d'autres, seroit le meilleur de tous, & dans lequel l'Auteur (*le Président Henaut*) a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs Ecrits.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'Empire *Romain*, dans un Livre (a) encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide (*le Président de Montesquieu*) qui approfondit tout, en paroissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais Philosophes ont enfin écrit l'Histoire. Un homme éloquent & profond s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* eussent regardés comme leurs Disciples, & dont ils eussent voulu être les amis.

Le Théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute

(a) Il s'en est fait tout nouvellement, à *Amsterdam*, une très belle Edition chez *Wetstein*, 1746. Cet Ouvrage a pour titre : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains, & de leur décadence.*

chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique, (*Mr. de Crébillon*) qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa Patrie, un Héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous, ceux qui ont, après le grand *Molière*, achevé de rendre la Comédie une école de mœurs & de bienfaisance ; école qui méritoit, chez les *François*, la considération qu'un Théâtre moins épuré eut dans *Athènes*. Si l'homme célèbre, (*Mr. de Fontenelle*) qui le premier orna la Philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares ; sur-tout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte la tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, *Messieurs*, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en *France*, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la Nation ; je ne nierai pas, que cette Langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons Ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les Etrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les Livres
com-

composés dans cette célèbre République (a), si longtems notre alliée, où le *François* est la Langue *presque* dominante, au milieu des factions contraires à la *France*. Mais si elles s'altèrent dans ces païs, par le mélange des idiômes, elle est prête à se gâter parmi nous, par le mélange des stiles. Ce qui déprave le gout, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des Ouvrages sérieux & instructifs, par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le stile Marotique dans les sujets les plus nobles; c'est revêtir un Prince des habits d'un Farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts, dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, *Messieurs*, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa Langue, comme ce Consul parloit la sienne. Mais c'est sur-tout à celui qui a fait son étude particulière des Ouvrages de ce grand Orateur, (*l'Abbé d'Olivet*) & qui étoit l'ami de Mr. le Président *Boubier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois, un ami à regretter & à célébrer; un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux Lettres; combien

(a) *La Hollande.*

bien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame, cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même: c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le goût des beaux Arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienfaisance, l'amour, la candeur, la saine critique, si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animèrent toujours les vôtres; elles seront l'éternel exemple des gens de Lettres; & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom (a). Les vrais amateurs des Arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire! J'oserois m'entendre, Messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier, pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant lesquels toutes autres s'évanouissent; de la gloire de la Nation.

Je sais combien l'esprit de goût aisément des éloges; je sais que le Public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre Fondateur & sur vos Protecteurs; mais pour moi

(a) On désigne ici des Auteurs de ces infâmes satires, sous le nom de Calottes, Ouvrages faits pour la Canaille, & qui ont rendu leurs Auteurs le mépris & l'horreur des honnêtes gens.

je refuser le tribut que j'adois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire. Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un Peuple entier; elles sont nécessaires.

Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu, *so Louis XIV*; un Segnier, un Colbert, un Turenne, un Condé; c'est-à-dire à haute voix, Rois, Ministres, Généraux à venir, imitez ces Grands-hommes. Ignore-t-on, que le Panégirique de Trajan anima Antonin à la vertu? & Marc-Aurèle, le premier des Empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses Ecrits, l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin?

Lorsqu'*Henri IV* entendit dans le Parlement nommer *Louis XII*, le Père du peuple, il se sentit pénétré du desir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez-vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne se soient pas fait entendre au cœur de son Successeur, dès sa première enfance? On dira un jour, que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires, que par reconnaissance; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus grands. La postérité dira, que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leurs Armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit; il l'apelloit à lui du haut de son Trône; il en étoit suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en remplissoit

le monde ; il déployoit une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité , dans ses camps , dans ses Palais , dans les Cours de l'*Europe* & de l'*Afie* ; les terres & les mers rendoient témoignage à sa magnificence , & les plus petits objets , sitôt qu'ils avoient à lui quelque rapport , prenoient un nouveau caractère , & recevoient l'empreinte de sa grandeur.

L'autre (*Louis XV*) protège des Empereurs & des Rois , subjugué des Provinces , interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses Sujets , & y vole du sein de la mort , dont il est à peine échapé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité , qui feroit penser , que ce qui étonne le reste des hommes , est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame , sans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affoiblir les rayons , qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables , par l'amour de tous les arts , par les encouragemens qu'il leur prodiguoit : O vous , son Auguste Successeur , vous l'avez déjà imité , & vous n'attendez que cette paix , que vous cherchez par des victoires , pour remplir tous vos projets bienfaisans , qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province , où commencèrent ceux de votre Bisayeul , & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes , forcer un ennemi digne de lui,

lui, à mesurer ses armes avec les siennes, en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le *Grand Henri*, qui ne remporta presque de victoires, que sur sa propre Nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés, à voir le danger & le malheur même, sans être troublé, & le plus beau triomphe, sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans *Paris*, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confusion ; tranquille dans la joie tumultueuse de vos Soldats victorieux ; vous embrassiez ce Général (*le Maréchal de Saxe*), qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre Sujet ; que la *France* comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges, tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des *François*.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les Fastes de l'Académie ; ce qui est précieux à chacun de vous, *Messieurs* ; ce fut l'un de vos Confrères (*le Duc de Richelieu*), qui servit le plus votre Protecteur & la *France*, dans cette journée. Ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le Roi, dont la vue discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez, *Messieurs*,

fleurs, du plaisir d'entendre dans cette Assemblée, ces propres paroles que votre Protecteur dit au neveu de votre Fondateur, sur le champ de Bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV, après ses victoires ! Il les fait encore ; il ne court à ses ennemis, que pour les désarmer ; il ne veut les vaincre, que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre, au lieu de le combattre ; & ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. Les vertus qui se font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son âme dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseroient tous les peuples & tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs se sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce, éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques, ce Monarque humain, sculpté des mains de nos *Praxitèles* ; environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puissé-je lire aux pieds de sa statue, ces mots qui sont dans nos cœurs, *au Père de la Patrie !*

A R T I C L E X I I .

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

D E D U B L I N .

MAlgré les diverses critiques qu'on a faites en Angleterre & du *Traité* & du *Spécifique* de l'Evêque de Cloyne, l'un & l'autre trouvent encore des défenseurs zélés. De ce nombre est l'Auteur du Livre suivant : *Authentick Narrative*, &c. c'est-à-dire : *Rélation authentique des succès de l'Eau de goudron dans un grand nombre de maladies différentes, avec des remarques et quelques Ecrits occasionnels sur le même sujet, auxquels on a joint des Lettres de l'Auteur de Siria*. Par T. Prior. 108. Pour constater les vertus de ce remède merveilleux ; on a recueilli dans cet Ouvrage les attestations de plusieurs personnes, qui se disent guéries uniquement par l'usage de cette Eau salutaire. Les maladies, dans lesquelles on s'en est servi, sont fort variées, & Mr. Prior a eu soin d'en donner à la fin de son Livre une liste alphabétique, qu'on pourroit prendre pour la Table d'un *Traité* complet de Médecine. Il y a cependant lieu de craindre, que les Médecins, (soit par entêtement soit par envie), ne refusent de se rendre à des faits, qui leur paroîtront peu circonstanciés, & dont ils traiteront les preuves de suspectes. Mais notre Auteur, à l'exemple de l'Evêque, s'en consolera aisément, dans l'espérance que le tems & l'expérience les vongeront des censures des Médecins.

D E B A T H .

Si les Théologiens se mêlent de Médecine, il ne
G g 4 faut

faut pass'etonner que des Médecins s'enfoncent dans la Métaphysique. Le droit doit être égal, & pour juger si le succès n'est pas le même, il suffira de lire : *De Lithontriptico à Johanna Stephens nuper invento Dissertatio Epistolaris. Auctore Davide Hartley A. M. & R. S. S. Editio secunda. Cui adjicitur Methodus exhibendi Lithontripticum sub forma commodiore. Accedunt etiam conjectura quadam de Sensu, Motu, & Idearum generatione. In 8.* Quelque peu de rapport qu'aient avec des expériences sur la pierre des conjectures sur l'origine des sensations, des idées, & des mouvemens, Mr. Hartley a cru y trouver du moins cette liaison, c'est que les unes & les autres ont pour fondement (du moins dans son Livre) la Théorie de la Médecine. Je n'ose entreprendre de donner ici un précis du Sytème de l'Auteur, Sytème qui dépend de la combinaison d'un grand nombre de principes fort obscurs & très peu évidens. Selon lui, les objets extérieurs excitent, par le moien des particules nerveuses & de la matière éthérée, dans la substance médullaire du Cerveau, des vibrations différentes en degré, en espèce, & en lieu. De là la variété de nos sensations, l'association de nos idées, la source de nos mouvemens. Notre Auteur qui donne à ses propositions un tour & un ordre géométriques, demande de l'indulgence pour les démonstrations. Il faut la lui accorder & se contenter de remarquer, que ce qu'il prétend expliquer est peu de chose au prix de ce qu'on voudroit savoir. Si vous ne me découvrez la relation du mouvement & de la pensée, que m'importe que ce mouvement soit continu ou vibratoire, & qu'il soit tour à tour reçu & excité par une ame logée dans le cerveau, ou appliquée à toute l'étendue du corps.

D O X F O R D.

On vient de publier ici : *Appendix Liviana, continens 1. selectas Codicum MSS. & Editionum antiquarum Lectiones precipuas, variorum emendationes, & supplementa Lucanarum in iis T. Livii qui supersunt libris. II. T. Freinsheimii supplementorum Libros X in locum decadis secundæ Liviana deperdita. In usum juventutis Academica. In 12.*

A Supplement, &c. c'est-à-dire : *Supplément aux Voyages de Mr. Thomas Shaw Dr. en Théologie, Membre de la Société Royale, Principal du Collège de St. Edmond, & Professeur en Grec à Oxford. In folio.* Dans l'Extrait qu'on a donné de ces Voyages, dans un Volume de cette Bibliothèque (a), on a eu soin de remarquer, que la Traduction Françoisé avoit sur l'Original l'avantage d'avoir été enrichie par l'Auteur même de divers morceaux très curieux. Il vient de les donner à présent en Anglois accompagnés de quelques Dissertations nouvelles, & sur-tout de réponses aux objections de Mr. Pocock, Auteur d'une nouvelle *Description de l'Orient* en 2 Vol. *in folio*. S'il est rare que des Voyageurs se rencontrent dans leurs descriptions des mêmes Pais, il l'est encore plus qu'ils s'accordent dans leurs conjectures sur les monumens de l'Antiquité. Les Auteurs Anciens ont été si concis, & quelquefois si embrouillés & si peu d'accord avec eux-mêmes dans leurs relations, & le tems a apporté de si grands changemens dans les divers lieux de la terre, qu'on trouve toujours des raisons pour soutenir l'opinion qu'on a embrassée, & pour combattre toutes les autres. Qu'importe après tout, que l'ancienne *Memphis* fût à *Geeza* ou à *Mesrahani*, à fix ou à vingt milles des *Pirames*, si *Pline* lui-même

(a) *Tm. XXXII, pag. 407.*

me s'est contredit sur cet Article (a), & si de cette ville autrefois si fameuse & si considérable à peine restait-il assez de traces, pour nous assurer de sa véritable situation (b).

D E C A M B R I D G E.

Si la Religion Chrétienne n'eût été proposée aux Payens que comme un nouveau Système de Philosophie, peut-être auroient-ils marqué moins de répugnance pour elle. Mais les miracles auxquels les premiers Prédicateurs de l'Evangile en appelloient, fournissoient aux Sages du Paganisme des prétextes pour la rejeter. C'est du moins ce que pense l'Auteur du Livre suivant : *An Enquiry, &c.* c'est-à-dire : *Recherches sur les raisons, qui ont porté les Payens à rejeter les miracles des Chrétiens, &c.* Par G. Weston Bachelier en Théologie, Membre du Collège de St. Jean, & Vicaire de Cambidon dans la Province de Gloucester. In 8. Les Payens étoient dégoûtés de miracles. Il se trouvoit parmi eux des Impositeurs de tous les genres. Les uns s'efforçoient de séduire les Particuliers ; les autres s'attachoient à l'Etat même. Les Oracles & les divers genres de Divination étoient exposés au mépris dont ils n'étoient que trop dignes. Plusieurs Sectes fanatiques s'appuioient également sur de ridicules prestiges. Les idées des Philosophes sur la Magie & sur l'influence des Démon les tenoient en garde contre le merveilleux, & l'Idolatrie avoit trop de charmes pour le Peuple, pour qu'il n'opposât pas à de simples preuves de fait les plus frivoles prétextes. Notre Auteur, qui étend toutes ces idées, finit son Livre par un parallèle des raisons, que les Payens pouvoient avoir de rejeter les miracles du Christianisme

(a) Comparez *Hist. Nat. L. V. 9. & XXXVI.* 12.

(b) Maillet *Descript. de l'Egypte*, pag. 275.

même naissant, avec celles qu'ont les Protestans de
traiter d'impostures ceux de l'Eglise de Rome.

*Veterum Philosophorum & Sapientiarum de populari
Religionis sensus, ac Theologia ratio. Concilio ad Gloriam
habita in Templo B. Mariae Cantabrigia; Pridio Kal.
Dec. 1745. A Wynne Bateman A. M. Coll. D. Joun.
Evang. Socio & Schola Sedbergenfis in agro Eboracensi,
Praefecto. In 4.*

DE LONDRES.

Si Mr. Warburton s'est flatté de fermer la bouche
à ses Antagonistes, il s'en faut bien qu'il n'ait réussi.
Il semble au contraire qu'ils se croient plus sûrs de
la victoire, par les efforts qu'il a faits pour la leur dis-
puter. Du moins lui reproche-t-on de se battre en
retraite dans un Livre intitulé *The History of Abra-
ham*, &c. c'est-à-dire: *L'Histoire d'Abraham expli-
quée dans le sens le plus naturel, & justifiée contre les
objections de l'Auteur de la Mission Divine de Moï-
se*, &c. à laquelle on a ajouté un état de la question
sur la doctrine de l'Etat futur parmi les Juifs, d'après
des dernières concessions de ce Savant. Par H. Steb-
bing, Auteur de l'Examen de la seconde proposition
de Mr. W.... In 8. Le second Auteur attaqué dans
le dernier Ecrit de Mr. Warburton, n'a pas été moins
prompt dans sa réponse intitulée: *A Defense*, &c. c'est-à-
dire: *Défense de l'Examen du Système de Mr. War-
burton sur la Théocratie des Juifs*. Par Arthur Asha-
ley Sykes Dr. en Théologie. In 8.

Discourses concerning the truth, &c. c'est-à-dire:
Discours sur la vérité de la Religion Chrétienne. Par
J. Jortin Maître aux Arts. In 8. Ce Livre est com-
posé de sept Dissertations. La I. roule sur les préjugés
des Juifs & des Gentils; la II. sur la propagation de
l'Evangile; & la III. sur le règne de Christ. L'Au-
teur

teur fait voir dans la IV. combien le tems de la venue du Sauveur étoit convenable. Le témoignage de *Jean Baptiste* fait le sujet de la V. & l'on traite dans la VI. de l'inspiration des Livres du Nouveau Testament. Enfin dans la VII. on envisage l'Evangile comme nous apportant la grace & la vérité.

Il y a plus de neuf ou du moins plus de paradoxe dans *Four Dissertations*, &c. c'est-à-dire : *Quatre Dissertations*; I. sur l'Histoire de Melchisédec, où l'on prouve que ce fut lui qui donna des dîmes à Abraham, bien loin d'en recevoir de ce Patriarche. II. Sur le caractère & sur la conduite d'Esaü & de Jacob, par où il paroît qu'Esaü valoit mieux que son frère. III. Sur Balaam, pour le justifier des reproches qu'on lui fait. IV. Sur la conclusion que l'Evêque Sherlock tire d'un passage de Josué XXIV, 31. Par Thomas Chubb. In 8. Pour être au fait du sujet de la IV. Dissertation, il faut savoir que l'Evêque de Salisbury ayant pris pour Texte d'un Sermon, qu'il a prononcé & publié sur la Rebellion, ces paroles du Livre de Josué, Israël servit l'Eternel tout le tems de Josué, & tout le tems des Anciens qui survécurent à Josué, &c. commença son Sermon par ces paroles; jusques-là tout est bien. Mr. Chubb croit cette conclusion mal tirée, parce que 1. le service dont il est ici question ne regardoit que le massacre des Nations détruites par les Israélites; & 2. qu'un tel service ne pouvoit être agréable à l'Etre Suprême.

Voici deux Livres dont le but est assez analogue. *A summary Account*, &c. c'est-à-dire : *Exposé de la Religion des Déistes, dans une Lettre au fameux Médecin Sydenham, avec des remarques curieuses sur l'immortalité de l'ame, & un Essai du Poète J. Dryden pour prouver que la Religion naturelle est seule nécessaire au salut.* In 8. *Deism fairly stated*, &c. c'est-à-dire : *Le Déisme exposé impartialement & pleinement justifié par un Philosophe moral.* In 8. Mais

Mais si la Religion Chrétienne continue à être attaquée dans ce Païs, elle y trouve toujours de nouveaux Défenseurs, tels que l'Auteur du Livre suivant. *An Enquiry, &c. c'est-à-dire: Recherches sur la nature de la foi que l'Evangile exige comme nécessaire au Salut. On y montre, sous quelles conditions équitables, les Incrédules peuvent devenir bons Chrétiens, & l'on décide en peu de mots le procès des Esprits forts. In 8.*

Useful and important Questions, &c. c'est-à-dire: Questions utiles & importantes sur Jésus le fils de Dieu, proposées librement & accompagnées d'un Essai pour les résoudre suivant l'Ecriture, avec diverses recherches également importantes, & une charitable exhortation sur l'utilité des Systèmes pour expliquer la Doctrine de la Trinité. In 8.

Fifty Sermons, &c. c'est-à-dire: Cinquante Sermons sur divers sujets, dont six avoient été publiés du vivant de l'Auteur, & les autres le sont sur ses Manuscrits. Par Charles Wheatley, Maître aux Arts, Vicair de Furneaux, &c. avec une Préface par J. Berryman Maître aux Arts. 3 Vol. in 8.

Il règne, sinon beaucoup d'imagination du moins beaucoup de piété, dans l'Ouvrage suivant: *Méditations among the Tombs, &c. c'est-à-dire: Méditations sur des Tombeaux, & Réflexions sur un Parterre; en deux Lettres à une Dame. Par Jaques Hervey Maître aux Arts. In 8.* Les voutes sépulcrales, les inscriptions mortuaires, les restes de la mortalité fournissent à notre Auteur diverses réflexions accompagnées d'éjaculations & de prières. Les objets les plus rians de la Création l'occupent ensuite, & excitent dans son ame des sentimens d'admiration, de reconnaissance & d'amour. En faveur de ces démonstrations du zèle de Mr. Hervey, pardonnons-lui quelques idées peu justes. Si les fidèles sont les Temples du
St.

St. Esprit, s'ensuit-il qu'il soit convenable d'enter-
rer leurs corps dans nos Eglises? Qu'a de commun-
avec la variété des Sectes du Christianisme, celle des
fleurs dont nos Parterres sont émaillés?

The History, of Man, &c. c'est-à-dire: Histoire de
l'homme, où l'on démele le pouvoir, les facultés, la
capacité, les vertus, les vices & les défauts de l'ame
humaine, dans la conduite, les sentimens, les entrepri-
ses, & les succès des grands génies, dans les divers âges
& chez les divers Peuples du monde. Tout l'Ouvrage
est rangé sous des chefs généraux, & entremêlé de re-
flexions morales, pour étendre nos connoissances, pour
avancer la vertu, pour détruire le vice, & pour four-
nir matière à nos conversations. In 8.

Voici un Livre nouveau sur une idée qui n'est pas
neuve. *Circe or Dialogues, &c.* c'est-à-dire: *Circe ou*
Dialogues entre Ulysse & ses compagnons, pendant le
tems de leur transformation en brutes, dans l'Isle de
Circe; où l'on met dans un grand jour les folies de
l'humanité, & où les Animaux depuis le Lion jusqu'à
l'Huître paroissent plus heureux dans leur état présent,
qu'ils ne l'étoient étant hommes. Ouvrage traduit de
l'Italien de J. B. Gelly. Par Mr. Laying. In 8.

Encore un Volume des Oeuvres du Dr. Swift.
C'est le onzième, & à ce qu'on espère, le dernier.

Il y a beaucoup de délicatesse & de feu dans un Li-
vre qui a pour titre *Poems and Odes, &c.* c'est-à-dire,
Odes & Poèmes dans le goût d'Anacréon. Par T.
Brecknock. In 4. On trouve dans cet Ouvrage des im-
itations du voluptueux vieillard, des traductions de
quelques chansons françoises, & quelques pièces ori-
ginales.

*Bucolica Alex. Ropii (Quatuor anni temporum in-
scripta titulis) Latine redacta, Interprete J. Barrett M.
A. Coll. Univ. Oxon. Schol. & nuper Schola Scriptorum-
fis in Crauen alumno.* In 8.

Critical Observations, &c. c'est-à-dire: *Observations de Critique sur Shakespear. Par J. Upton Prébendaire de Rochester. In-8.* Ce célèbre Auteur Tragique jouit depuis longtems de la même gloire que les anciens. Nos plus fameux Critiques ont exercé sur lui leurs talens. Ils se sont piqués à l'envi de le corriger, de trouver du sens dans les endroits qui n'en ont point, & des beautés où l'homme Divin ne songea jamais à en mettre. Mr. *Upton*, choqué de cette liberté, remarque en commençant son Livre, que tout Commentateur paroît se proposer ces deux règles. La première que son Auteur a toujours choisi le meilleur tour; & la seconde que le Commentateur lui-même est le juge de ce meilleur tour. Mais à suivre ces règles, quelles seroient les bornes de la Critique; & combien les ombres d'*Homère* & de *Shakespear* n'auroient-elles pas à se plaindre du zèle de leurs dévots? Notre Auteur plus délicat, mais non moins zélé pour l'honneur de son Compatriote, fixe dans une 1. partie le vrai mérite de *Shakespear*; en examinant ses Ouvrages comme des Tragedies, comme des Pièces historiques, comme des Poèmes. Il analyse plusieurs de ses Tragedies, & en découvre les beautés & les défauts. Il examine 2. l'origine des fautes, qui se sont glissées dans les Editions du fameux Anglois; & il critique plusieurs corrections qu'on a voulu faire, & qui souvent perdant le titre de gloses ont corrompu le Texte de l'Auteur. Enfin 3. il range sous de certaines classes les licences que *Shakespear* s'est données, & qui par le dessein qu'il paroit avoir eu méritent d'être respectées. Tout l'Ouvrage est plein d'érudition. L'Auteur, qui, par la belle Edition qu'il a donnée d'*Episteto*, s'est acquis le droit des Commentateurs, examine en passant divers passages d'Auteurs anciens, dont il détermine le sens contre l'autorité de divers Critiques, & sur-tout contre le célèbre *Bentley*.

Voici

Voici un de ces Ouvrages, qui par leur forme & par leur prix ne sont du gout que de ceux, qui se consacrent à l'étude de l'histoire. *Letters and Memorials, &c.* c'est-à-dire, *Lettres & Mémoires sur des matières d'Etat, pendant les Règnes de Marie, d'Elisabeth, de Jaques I. de Charles I. & de Charles II. recueillis & transcrits sur les Originaux qui se trouvent à Penshurst, Terre des Comtes de Leicester, & dans les Offices de S. M. Par Arthur Collins. En 2. vol. in fol.* Les pièces qui composent ce Recueil ont été successivement ou composées ou recueillies par le Chev. *Henri Sidney* sous le règne d'*Elisabeth*, & par ses descendans, jusqu'à l'illustre *Algernon Sidney* décapité du tems de *Charles II.* On juge bien que des personnes plus distinguées encore par leur capacité que par leurs charges & par leur rang ont dû posséder des pièces fort curieuses sur les intrigues de Cour, & sur les négociations des Ministres. Aussi trouve-t-on abondamment à se satisfaire sur tous ces sujets, dans ce Recueil, qui sert entr'autres à éclaircir l'ancien état de l'Irlande, & du païs de Galles, & les changemens que le Gouvernement Anglois y a produits. L'Editeur a ajouté à ce recueil des Mémoires Historiques sur les vies des *Sidney* & de leurs Ancêtres.

On vient de traduire en Anglois l'*Histoire de Louis XI. par Mr. Duclos de l'Ac. des Inscriptions & des Belles-Lettres. En 2 vol. in 8.* L'extrait d'une Lettre de Paris, qui se trouve à la tête de cette traduction, peut lui donner un mérite, que n'aura jamais l'Original. On y dit que 2000 exemplaires de cette Histoire ayant été débités en trois semaines, le Conseil du Roi avoit prévenu par un Arrêt, la censure que le Parlement se préparoit d'en faire. Cet Arrêt dont on nous donne une copie, marque qu'on avoit remarqué dans cette Histoire plusieurs endroits contraires, non seulement aux droits de la Couronne sur différentes Provinces du Ro-

yan-

yaume, (il s'agit de l'aquisition de la Bourgogne & du Dauphiné), mais au respect avec lequel on doit parler de ce qui regarde la Religion, ou les règles des mœurs, & la conduite des principaux Ministres de l'Eglise... à quoi étant nécessaire de pourvoir, on fait défense de réimprimer ce Livre.

Les Philosophes ne font pas, du moins de nos jours, exposés aux dégouts qu'éprouvent les Historiens trop fidèles. On leur permet d'étudier la Nature, & on leur fait gré de nous desabuser de nos préjugés. On vient de recevoir avec empressement un Livre qui a mérité, & l'approbation, & la Médaille que la Société Royale donne tous les ans à ceux dont les découvertes lui paroissent le plus dignes du prix. *Experiments and Observations, &c.* c'est-à-dire : *Expériences & observations pour éclaircir la nature & les propriétés de l'Electricité, en une Lettre à Mr. Folkes Président, & en deux autres à la Société Royale. Par Guillaume Watfon Membre de cette Société. In 8.* Il y a beaucoup de neuf dans cet Ecrit. On y voit quelques-unes des nouvelles découvertes des Physiciens Allemands sur ce sujet, poussées plus loin par notre Auteur, qui a réussi à mettre le feu aux esprits, aux huiles, & à la poudre à canon, par le moyen du pouvoir répulsif, aussi bien que par le pouvoir attractif de l'Electricité avec le Magnétisme & la lumière.

A Tour through the Animal world, &c. c'est-à-dire : *Revue du Monde animal, ou description de près de 400 Animaux, Oiseaux, Poissons, Serpens, Insectes, &c. où l'on recherche leur nature, leurs qualités, & leurs usages, pour la nourriture, pour le divertissement, & pour la cure des maladies. Ouvrage tiré de Gesner, Willoughby, Swammerdam, Mouffet, Mérian, & plusieurs autres Naturalistes. On y a ajouté une description de quelques-unes des plus curieuses productions du règne des Végétaux. Avec des figures en taille douce, qui repré-*

sonus chaque Quadrupède, Oiseau, &c. Par M. Denis de Coetlogon, Dr. en Médecine, Chevalier de St. Lazare, & Membre de l'Académie d'Angers. In 8.

L'Ouvrage suivant n'est encore qu'une compilation de divers Auteurs, & en particulier de Mrs. Ray & Pauli. *Médecina Britannica*, &c. c'est-à-dire : *Traité sur les Plantes Médicinales de la Grande Bretagne. Par Thomas Short, Médecin de Sheffield. In 8.* Le catalogue de ces plantes est rangé en ordre alphabétique, & l'Auteur y ajoute en peu de mots un précis de leurs vertus & de leurs usages. Comme il paroît n'avoir eu en vue que l'avantage du commun des hommes, il seroit à souhaiter qu'il n'eût rien avancé, dont il ne fût sûr par ses propres observations. Les notes qu'il a jointes ont, selon nous, le même défaut. Il y amasse sans beaucoup de choix, & toujours sans discussion, des remèdes pour la plupart des maladies. On trouve trois Tables à la fin de ce Livre. La I. contient les noms Latins & Anglois des Plantes : la II. les maladies & les remèdes ; & la III. sert pour les notes. Nous avons déjà du même Auteur un *Traité sur les Eaux minérales de l'Angleterre* en 2 vol. in 4.

L'idée la plus étendue de la Chymie est aussi la plus juste. On doit la regarder comme l'histoire des altérations que le feu, les dissolvans, & plusieurs autres puissances produisent sur les corps. Son objet déterminé de cette manière devient intéressant pour tous les hommes, & c'est sous ce point de vue qu'on nous présente cette Science dans l'Ouvrage suivant. *A Course*, &c. c'est-à-dire : *Cours de Chymie pratique, où l'on trouve toutes les opérations du Cours complet de Chymie de Wilson, avec diverses autres opérations nouvelles & peu communes. On donne sur chaque article l'histoire Chimique ; & dans la plupart des cas la quantité d'huiles, de sels, d'esprits, que fournit la distillation, tirée de Lemery, Hoffman, les Mémoires de l'Ac.*
des

des Sc. & de la Soc. Royale, &c. avec des figures en taille douce. Par G. Lewis, Bachelier en Médecine, & Membre de la Soc. Royale. In 8.

Mr. James, Dr. en Médecine, & connu par son Dictionnaire de Médecine, & par des Dissertations sur la Rage & sur le Rhumatisme, vient de publier divers nouveaux Ouvrages. Le plus considérable a pour titre: *The modern practice of Physick*, &c. c'est-à-dire: *La Pratique moderne de la Médecine, telle qu'elle a été perfectionnée par Mrs. Boerhaave & Hoffman*, &c. En 2. vol. in 8. On trouve dans cet Ouvrage une traduction des Aphorismes de Mr. Boerhaave, avec des explications tirées du Commentaire de Mr. van Swieten, des supplémens que fournissent les Livres de Mr. Hoffman, & les recettes médicinales relatives aux Aphorismes de l'illustre Professeur de Leide.

Un autre Livre, dont nous avons obligation à Mr. James, est *A Treatise*, &c. c'est-à-dire: *Un Traité sur le Tabac, le Thé, le Caffé, & le Chocolat, où l'on trouve 1. un détail des avantages & des inconvéniens de ces diverses Substances: 2. des Directions pour distinguer les cas où elles conviennent & ceux dans lesquels elles nuisent: 3. la conformité du Thé des Chinois avec la plante appelée en Europe Chamelæagnus, ou Myrtus Brabantica. Avec des figures en taille douce, qui représentent les utensiles dont les Persans & les Chinois se servent. Ouvrage composé par S. Pauli, & traduit par R. James. In 8. On a fortement relevé le Traducteur dans une petite brochure dont l'Auteur prend le titre d'un Marchand de Tabac. Mais, malgré les reproches que le prétendu Marchand fait à Mr. James de faire trop souvent gémir la presse, celui-ci vient encore de donner une nouvelle Edition d'un Livre intitulé: *Health's Improvement*, &c. c'est-à-dire: *Les moyens de conserver la Santé, ou Règles sur la nature & la préparation des Alimens dont on fait usage dans ce País. Par Thomas Moffet,**

Dr. en Médecine; avec des corrections & des additions du Dr. C. Bennet; la vie de l'Auteur par Mr. Oldys; & une introduction par Mr. James. In 8. Cet Ouvrage, que Mr. Lemery n'a pas connu, mérite d'être lu. Au reste, le *Traité des Alimens* de ce dernier a aussi depuis peu été traduit en Anglois par Mr. Hay, Dr. en Médecine.

Several cases in Physick, &c. c'est-à-dire: Cas de Médecine par Mr. Pierre Dod, Dr. en Médecine, Membre du Collège des Médecins, & Médecin de l'Hôpital de St. Barthélemi. In 8. L'histoire la plus curieuse de cet Ouvrage est celle d'un enfant, qui après avoir eu la petite vérole par inoculation, l'eut naturellement deux ans après. Mais ce fait n'est peut-être ni assez détaillé, ni suffisamment constaté pour l'emporter sur une expérience déjà assez longue du contraire. On trouve à la fin de ce Livre, une Lettre originale du célèbre Dr. Freind. Il l'écrivit à Mr. Cockburn, Dr. en Médecine en 1706. Elle est datée de Barcelone, où Mr. Freind se trouvoit en qualité de Médecin de l'Armée sous les ordres de Mylord Peterborough. Cette Lettre roule sur une fièvre qui étoit commune parmi les Troupes, & sur la méthode la plus sûre pour la guérir. Les Lecteurs ne nous sauront peut-être pas mauvais gré de remarquer en passant, que Mr. Freind de retour d'Espagne publia en 1707, un *Détail de la conduite de Milord Peterborough*, dont il n'étoit pas moins l'ami que le Médecin.

DE LEIDE.

J. A. Langerak & J. & H. Verbeek ont imprimé & débitent *Elémens de Physique, démontrés mathématiquement, & confirmés par des Expériences; ou Introduction à la Philosophie Newtonienne: Ouvrage traduit du Latin de G. J. 's Gravesande, par E. de Joncourt, 2 vol. in quarto.*

AR-

A R T I C L E XIII.
NOUVELLES ACADEMIQUES.

LISTE des Professeurs de l'Université de
Koenigsberg en Prusse.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

Jean Behm, Docteur en Théologie, & Professeur du Grec, Recteur de l'Université.

Reinhold-Frédéric de Sahme, Jurisconsulte, Directeur & Chancelier de l'Université, Premier Professeur en Droit, & Professeur Ordinaire de la Faculté Juridique.

Jean-Jaques Quandt, Docteur & Premier Professeur en Théologie.

Christophe Langhansen, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

Francois-Albert Schultz, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

Jean-Henri Lysius, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

Jean-David Kypke, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

Daniel Salthénus, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

Daniel-Henri Arnoldt, Docteur & Professeur Ordinaire en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs

Daniel Nicolai, Docteur & Professeur Ordinaire en Droit.

486 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

Messieurs *Théodore Boltz*, Docteur & Professeur Ordinaire en Droit.

George-Christophe Grube, Docteur & Professeur Ordinaire en Droit.

Etienne Waga, Docteur & Professeur Public en Droit.

Henri-Guillaume Poepping, Docteur & Professeur Public en Droit.

Sigismond-Christophe Jester, Docteur & Professeur Public en Droit.

Chrétien-René Braun, Docteur & Professeur Public en Droit.

Jacques-Henri Ohlius, Docteur & Professeur Public en Droit.

Jacques-Henri Kurella, Docteur & Professeur Public en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs

Melchior-Philippe Hartmann, Docteur & Premier Professeur en Médecine.

Jean-Christophe Bohlius, Docteur & Professeur en Médecine.

Christophe-Daniel Meltzer, Docteur & Professeur en Médecine.

Christophe-Gottlieb Büttner, Docteur & Professeur en Médecine.

Godefroi Thiesen, Docteur & Professeur en Médecine.

Adam-Louis Suchland, Docteur & Professeur public en Médecine,

Jean-Guillaume Werner, Docteur & Professeur Public en Médecine.

PRO-

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs

Jean-Bernard Hahn, Docteur en Philosophie & en Théologie, Professeur Ordinaire pour l'Hébreu.

Christophe Langhanssen, Professeur Ordinaire de Mathématique.

Jean-David Kypke, Professeur Ordinaire de Logique & de Métaphysique.

Jean-Adam Grégorevius, Docteur en Droit & Professeur Ordinaire de Morale.

Jean-Godefroi Teske, Professeur Ordinaire de Physique.

Jean-George Beck, Professeur Ordinaire de Poésie.

Célestin Kowalewski, Docteur en Droit & Professeur Ordinaire d'Eloquence & d'Histoire.

Chretien-Henri Gütther, Professeur Public du Grec.

Célestin-Conrad Neufeld, Professeur Public d'Histoire Littéraire.

Conrad-Gottlieb Marquardt, Professeur Public de Mathématique.

Charles-Henri Rappolt, Professeur Extraordinaire de Physique.

Martin Knutzen, Professeur Public de Logique & de Métaphysique.

Charles-André Christiani, Professeur Public de Morale.

Jean-Frédéric Danovius, Professeur Extraordinaire d'Eloquence & d'Histoire.

Godefroi-Bernard Cassebourg, Professeur des Antiquités.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S,

I.	M ELANGE HARLEYEN, ou <i>Recueil de Brochures, Traités rares, &c. de la Bibliothèque du Comte d'Oxford.</i>	243
II.	La BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE de DIODORE de SICILE, par Mr. WESSE- LING.	265
III.	VOYAGE des Iles d'OËLANDE & de GOTH- LANDE, par Mr. LINNÆUS.	291
IV.	REPOSE à une des LETTRES PERSAN- NES.	303
V.	CONSOLATIONS des REFUGIE'S; <i>Sermon</i> <i>prononcé à Londres</i> par Mr. LE COINTE.	311
VI.	TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES.	319
VII.	CAMPAGNES du ROI en 1744 & 1745, par Mr. l'Abbé ROUSSEAU.	352
VIII.	La DECOUVERTE de la VERITE', & <i>le Monde détrompé, à l'égard de la Philosophie</i> <i>& de la Religion.</i>	367
IX.	HISTOIRE UNIVERSELLE, d'une Socié- té de Gens de Lettres. Tome VII.	397
X.	LETTRE d'un Bibliotécaire de Genève sur le Martire de la Légion Thébéenne.	427
XI.	DISCOURS prononcé par Mr. de VOLTAI- RE à sa reception dans l'Académie Française.	454
XII.	NOUVELLES LITTERAIRES.	471
XIII.	NOUVELLES ACADEMIQUES.	485

T A B L E

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

A <i>Esorbans</i> . Incommodités qu'ils peuvent causer.	328
<i>Agriculture</i> . Méthode des Suédois pour donner de la fertilité aux Terres.	294
<i>Albinus</i> succède à <i>Festus</i> dans le Gouvernement de la Judée. 407. Sa conduite.	<i>ibid.</i>
<i>Amazones</i> (la Rivière des), ou le <i>Maragnon</i> . Par qui elle a été reconnue. 215. Son cours.	<i>ibid. & suiv.</i>
<i>Ame</i> . Idées différentes qu'on s'en forme, 128, & suiv. Si elle peut être immortelle en la supposant corporelle. 129. De l'Ame des Bêtes & de celle des Plantes. 137, 138. Siège de l'Ame humaine. 141, 142. S'il y a deux sortes d'Ames dans l'Homme, 144, & suiv.	
<i>Américains</i> . Caractère de ces Peuples. 219, & suiv. Usages bizarres de quelques-uns d'entre eux. 220, & suiv. Leurs Fleches empoisonnées.	221
<i>Anglois</i> . Extrait des <i>Recherches sur l'Origine de la Constitution Angloise</i> .	52
<i>Arbres</i> . Observations sur les Feuilles des Arbres.	349
<i>Astronomie</i> . Lettre sur l'origine & sur les progrès de l'Astronomie parmi les Anciens.	232
<i>Astruc</i> (Mr. J.). Ouvrage de cet Auteur touchant les maladies des Enfans.	236
<i>Aurore Australe</i> vue à Londres en 1739. 349. A quoi on doit attribuer les Aurores Boréales.	330

B.

B <i>Ain à Vapeurs</i> , ou <i>Hypocaustum</i> , de la façon des Romains, découvert sous terre dans la Ville de Lincoln.	351
<i>Berkeley</i> (Mr.), Evêque de Cloyne. Ouvrage contre cet Auteur. 233. Succès attribués à son Eau de Godron.	471
<i>Bonnet</i> (Mr. Charles). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur.	179
<i>Boyleau</i> . Jugement sur ce Poète.	461
H h s	<i>Buy.</i>

T A B L E

<i>Burnet</i> . Réfutation de son Hypothèse d'un Océan renfermé dans le sein de la Terre.	7
<i>Burnet</i> . (le Docteur), Evêque de Salisbury, regardé comme un des mortels ennemis du Roi <i>Jacques II</i> .	155
<i>Burnet</i> (<i>Gilbert</i>), Fils de l'Evêque de Salisbury. Ouvrage de cet Auteur contre le Chevalier de <i>St. George</i> .	155
C.	
<i>Charles VII</i> , Empereur & Electeur de Bavière. Ses Etats ravagés.	355
<i>Cheveux</i> rendus par le conduit de l'Urine, regardés comme une simple matière coagulée, qui s'est moulée en passant par les filières naturelles des Mammelons des Reins.	339
<i>Chirurgie</i> . Nouveaux Instrumens de Chirurgie.	340
<i>Circulation du Sang</i> (la) vue dans la queue d'une Salamandre d'eau.	342
<i>Cœur</i> . Découverte qui tend à faire voir que le Cœur humain n'est qu'un seul Muscle continu, dont toutes les fibres sont parallèles entre elles, &c.	336
<i>Coite</i> (<i>G. le</i>). Sermon de ce Ministre.	229 y 312
<i>Collines</i> de la Cornouaille. Observations curieuses sur ces Collines qu'on trouve sur presque toutes les hauteurs de cette Province, 320. Ces Collines sont l'Ouvrage des anciens Habitans de la Grande-Bretagne, & doivent être regardées comme des Monumens sépulcraux. <i>ibid.</i> Ossemens qu'on y trouve. <i>ibid.</i>	
<i>Condamine</i> (<i>Mt. de la</i>). Extrait de son Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale. 210. Le mérite de cet Ouvrage, défendu contre les atteintes que quelques personnes ont voulu lui donner. <i>ibid.</i> Et suiv.	
<i>Consi</i> (le Prince de). Ses expéditions en Italie.	350
<i>Coquillages</i> . Extrait d'un <i>Traité des Coquillages</i> . 3. Comment ils ont été transportés sur la cime des Montagnes, 6, 7. Examen de différentes Hypothèses sur cette matière. <i>ibid.</i> Et suiv.	
<i>Corneille</i> a commencé à faire respecter la Langue Française des Etrangers.	460
<i>Crane</i> . Belle cure d'une fracture énorme du Crane.	323
D.	
<i>Découverte de la Vriété</i> , &c. Ouvrage qui porte ce titre.	367
<i>Déistes</i> . Exposé de leur Religion.	476
<i>Descartes</i> . Idée qu'on donne de ce Philosophe.	386
<i>Déve-</i>	

DES MATIERES.

- Développement.* Voyez *Génération*. 107
Diodore de Sicile. Extraits d'une nouvelle Edition de sa *Bibliothèque Historique*. 104. Histoire abrégée de la Vie de cet Auteur. *ibid.* Et *suiv.* Second Extraits de sa *Bibliothèque*. 265
Druides. Nom des Philosophes & des Théologiens des anciens Gaulois. 274. Autre nom que leur donne *Diodore de Sicile*. *ibid.* Origine de leur nom. 275
Duclos (Mr.). Son Histoire de Louis XI, traduite en Anglois. 430. Avantages de cette traduction. *ibid.*

E.

- Eau.* Si la quantité d'Eau qui se trouve sur la Terre diminue insensiblement. 300
Eclipses. Description d'une Machine qui représente les Eclipses, & les rend extrêmement sensibles. 345
Ecosse. Extrait d'un Sermon prêché à l'occasion de la Rébellion d'Ecosse. 33
Electricité. Nouvelles expériences de Mr. *Desaguliers* sur l'Electricité. 332, 333, 335, 336

F.

- Fadus (Cuspius)* est envoyé en Judée en qualité de Gouverneur. 403. Comment il se comporta pendant son Gouvernement. *ibid.* Et *suiv.*
Felix (Claude) est fait Gouverneur de la Judée. 405. Etat où se trouvoit alors ce Pais. *ibid.*
Festus (Portius) succède à *Felix* dans le Gouvernement de la Judée. 406. Guerre Civile où les Juifs se trouvoient alors engagés. *ibid.* Et *suiv.*
Fiefs. Jusqu'où remonte l'Origine des Fiefs. 69
Flèches empoisonnées des Américains. 221. Et *suiv.*
Florus (Gessius), le dernier Gouverneur de la Judée, & le plus méchant de tous. 407. Ses mauvaises qualités. *ibid.*
Fontenelle (Mr. de). Son éloge. 464.
Fontenoy (la Bataille de). 363
Foudre. Lime frappée de la Foudre, & rendue magnétique par ce moyen extraordinaire. 338
France. Ses forces, & combien elle est à craindre. 261, 262
François Réfugiés. Trois Sermons sur la véritable Patrie des François Réfugiés. 226

G.

- Génération.* Idée du système de la Génération suivant les découvertes de *Leeuwenhoek*. 133, 134. Animaux qui peuvent se passer de Mâles, sans cesse de multiplier

T A B L E

plier leur Espèce. 186. Insectes qui sont ovipares & vi-	
vipares. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Observations qui détruisent le	
Système du Développement. 167. Auteur qui prétend	
que les Animaux & les Végétaux s'engendrent d'une	
matière informe, ou d'un Fluide qui s'organise peu à	
peu, suivant des Loix qui nous sont inconnues. 189	
<i>Géométrie.</i> Ouvrage destiné à défendre la Géométrie de	
l'Infini contre les attaques impétueuses de l'Evêque Ber-	
keley. 233	
George (le Chevalier de St.). Voyez <i>Prétendant.</i>	
Glace. Si la Glace formée de l'Eau salée de la Mer est	
douce. 346	
Globe de feu, qui a effrayé les Habitans du Comté de Suf-	
sex le 11 Décembre 1741. Eclat qu'il fit en crévant. 352	
Godron. Manière de le faire. 298	
Gothlande (l'Ile de). Manière dont elle s'est formée dans	
le sein de l'Océan. 299. Remarque sur les Mœurs &	
les Coutumes des Peuples de Gothlande. 309	
Groscilles noires. Bon effet de la Gelée de ces Groscilles	
pour les inflammations de la Gorge. 335	
Grossesse ventrale de neuf ans entiers. 338	

H.

<i>Haller</i> (Mr. Albert). Extrait de son <i>Recueil de Figures</i>	
<i>Anatomiques.</i> 23, & <i>suiv.</i> Idée générale de cet Ou-	
vrage. 27. Description de ces Figures. 28, & <i>suiv.</i>	
<i>Hermaphrodite.</i> Exemple qui sert à prouver qu'il n'y en	
a point. 297	
Hernie inguinale assez singulière. 333, 334	
Hérode Réflexions sur la mort. 79	
Holsténius (Lucas). Histoire abrégée de sa Vie. 173, & <i>suiv.</i>	
Huitres pétrifides. 329	
Hydatides attachées au Péritoine. 339. Dame à qui un grand	
nombre d'Hydatides sortoient par le Vagin. <i>ibid.</i> Réla-	
tion d'une maladie causée par des Hydatides. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
Hypocaustum. Voyez <i>Bain.</i>	
Hypothèses. Leur origine. 4. Leurs inconvéniens. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	

I.

<i>I. Agues</i> (St.). Voyez <i>Sagesse.</i>	
<i>Jérusalem.</i> Siège de cette Ville par Titus. 418, & <i>suiv.</i>	
Elle est prise. 425	
<i>Jésus.</i> Nom d'un Païsan, qui prédit la destruction de Jérusalem.	

DES MATIÈRES.

- saalem.* 408. Jugement sur cette prédiction. 409
Imagination. Examen de la force qu'on attribue à l'imagination des Mères. 147, & *suiv.*
Insectes. Voyez *Pucerons.*
Intestins. Observations curieuses sur leur mouvement péristaltique. 340
Josèphe l'Historien est fait prisonnier par les Romains. 412. Il est conduit devant Vespasien, & lui annonce qu'il deviendra Empereur. 413. Réflexion sur cette espèce de prédiction. *ibid.* & *suiv.*

K.

- Kaau-Boerhaave* (Mr. *Abraham*), Docteur en Médecine. Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 126

L.

- Lac singulier.* 330
Lait. Vieillard qui servit de Nourrice à son Enfant, qui en tira du lait. 347
Leeuwenhoek. Examen des Microscopes qu'il a légués à la Société Royale de Londres. 324
Légion Thébéenne. Lettre sur le Martire de cette Légion. 427
Lianes. Nom qu'on donne dans les Iles Françoises de l'Amérique à certaines espèces d'Osiers. 218. Usage qu'on en fait. *ibid.*
Linnaeus (Mr. *Charles*). Extrait de son Voyage des Iles d'Oelande & de Gothlande. 201. ~~Eloge de ses talens~~ — 292
Liqueur éthérée. Ce que c'est que la Liqueur éthérée de Mr. *Frobenius.* 351
Louis XIV. Eloge de ce Prince. 467, & *suiv.*
Louis XV. Relation de ses Campagnes en 1744 & 1745. 352.
 Il tombe malade à Metz. 358. Belles qualités de ce Prince. 468, & *suiv.*

M.

- MAdrepores.* Rivages de la Mer qui sont entièrement formés de Madrepores. 299
Marine. Ouvrage sur la Marine de l'Angleterre. 237
Marot. Son Stile. 459
Médecine. Etat actuel de la Médecine dans les Colonies Espagnoles. 223, & *suiv.*
Mélange Harleyen. Extrait d'un Ouvrage qui porte ce titre. 243
Mer. Observations qui semblent prouver que la Mer perd insensiblement. 299, 300
Microscope. Ouvrage destiné à en rendre la connoissance aisée.

T A B L E

<i>aisée.</i> 235. <i>Anglais</i> qui a fait l'art de se servir du Micro-	
<i>scop de pium Leeuwenhook.</i>	325
<i>Maller</i> (Mr.). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur.	172
<i>Monde.</i> Divers sentimens touchant son origine.	134, & suiv.
<i>Monstre</i> qui avoit l'air d'un Singe. Comment on fait voir	
que ce prétendu Monstre n'étoit qu'un Enfant ordinaire.	
25. 342. Si les Monstres & certaines difformités peuvent	
être l'effet de l'imagination des Mères.	147, & suiv.
<i>Montagne.</i> Jugement sur le Stile de cet Auteur.	459
<i>Montesquieu</i> (le Président). Son éloge.	463
<i>Moro</i> (Antoine-Lazare). Extrait de son <i>Traité des Co-</i>	
<i>quillages.</i>	3

N.

<i>Nabathéens.</i> Loix & Coutumes des Nabathéens en Ara-	
bie.	286
<i>Newton.</i> Examen de son Système sur la Lumière & les	
Couleurs.	386, & suiv.
<i>Nombres Arabes</i> (les) sont plus anciens qu'on ne les croit	
communément.	394, 395

O.

<i>Opération Césarienne</i> faite grossièrement par un Boucher,	
& qui eut un heureux succès.	348
<i>Os</i> d'un Malade devenus entièrement mous.	332

P.

<i>Pétrification.</i> Homme qui devint presque entièrement	
pétrifié, & qui vécut 16 ans dans cet état.	347
<i>Pierre</i> sortie par l'anus d'une Femme, après bien des	
douleurs, & des rétentions d'urine.	324
<i>Pierres figurées.</i> On n'en trouve presque point sur les Mon-	
tagnes extrêmement élevées.	326, 327
<i>Plantes Capillaires.</i> Observation sur leurs Graines.	343
<i>Platon.</i> Ses Dialogues.	227
<i>Ponts de corde</i> en Amérique.	218
<i>Portici</i> près de Naples. Monumens anciens très considé-	
rables qu'on y a nouvellement découverts.	321
<i>Portus</i> (Emile). Histoire abrégée de sa Vie.	177
<i>Prétendant</i> (Le), ou le Chevalier de St. George. A quoi	
les Anglois auroient dû s'attendre, si son entreprise	
étoit réussie. 37., & suiv. S'il est le véritable Fils du Roi	
<i>Jaques.</i>	155, & suiv.
<i>Prusse</i> (le Roi de). Paroles remarquables de ce Prince.	
366. Son éloge.	463
<i>Pucerons.</i> Histoire naturelle d'une Espèce de Puceron.	184,
& suiv.	

DES MATIERES.

8. suiv. Rhazene découverte dans les Ruines du Ch.
me. 186

Raban, Evêque de Mayence. S'il a voyagé en Palestine
& en Syrie. 245

Rache. Jugement sur cet Auteur. 461

Rébellion d'Ecosse. Voyez *Ecosse*.

Résayés. Voyez *François Résayés*.

Richelieu (le Duc de). Conseil qu'il donne, à la Bataille
de Fontenoi. 469

Rollin (Mr. C. J.), Docteur en Médecine, note. 27

Rousseau (Mr. l'Abbé). Extrait d'un Ouvrage de cet Au-
teur. 352

Rousses (Mr.). Ouvrage de cet Auteur. 155

S.

Sageffe. Examen des dispositions que St. Jacques exige de
ceux qui demandent à Dieu la Sageffe. 193

Sang. Comment les globules du Sang deviennent ovales
lorsqu'ils franchissent des passages fort étroits. 341

Saxe. (le Maréchal de). Victoire qu'il remporte. 469

Shaw (Mr. Thomas). Supplément à ses Voyages. 473

Singes. Leurs différentes espèces. 221

Sphère. Remarques sur la Sphère astronomique des An-
ciens. 342

Squire (Samuel). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 52

Suicide. Réponse à une des Lettres parvenues sur le Suï-
cide. 303, & suiv.

Sympathie entre les différentes parties du Corps humain.
143. Entre l'Esprit & le Corps. 144, & suiv. Diverses
autres Sympathies. 147, & suiv.

T.

Tibère-Alexandre, Juif Apostat, de Race Sacrédotale,
est fait Gouverneur de Judée. 404

Trou Oval. Expériences de Mr. le Cat sur le Trou Oval.
337

V.

Vapeur de l'Eau chaude. Sa force. 348

Venin dont se servent les Américains pour empoison-
ner leurs Fleches. 221, & suiv.

Ventidius Cumanus, Gouverneur de Judée. 404. Il est en-
voyé en exil, & pourquoi. 405

Vents. Nouvelle Hypothèse pour servir à l'explication des
Vents & des Saisons de l'Angleterre. 326

Véro.

TABLE DES MATIÈRES.

Véraké. Exemple des périsseux effets de cette maladie. 336

Vespasien est nommé par *Néron* pour aller s'opposer aux
Entreprises des Juifs. 412. On lui prédit qu'il deviendra
Empereur. 413

Vie. Ce que c'est que le mouvement qui donne la Vie. 127,

Et suiv. 132, *Et suiv.*

Ville souterraine nouvellement découverte à Portici près
de Naples. 321

Vins. Incommodités qu'ils causent lorsqu'on en boit co-
pieusement. 328

Voltaire (Mr. de). Discours qu'il a prononcé à sa réception
dans l'Académie Française. 454

W.

Wesseling (Mr. Pierre). Son Edition de la Bibliothèque
Historique de *Diodore de Sicile.* 104, 265

Woodward. Examen de son Hypothèse touchant le Délu-
ge. 7, *Et suiv.*

X.

Xenophon. Ses Oeuvres. 226, 227

Y.

Young (Mr.). Ouvrage de cet Auteur. 228

Fin de la Table des Matières.

Fautes a corriger

Pag. 9. lig. 26. possible; *lisés* impossible.

Pag. 29. lig. 10. cerveau; *lisés* crane.

